This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

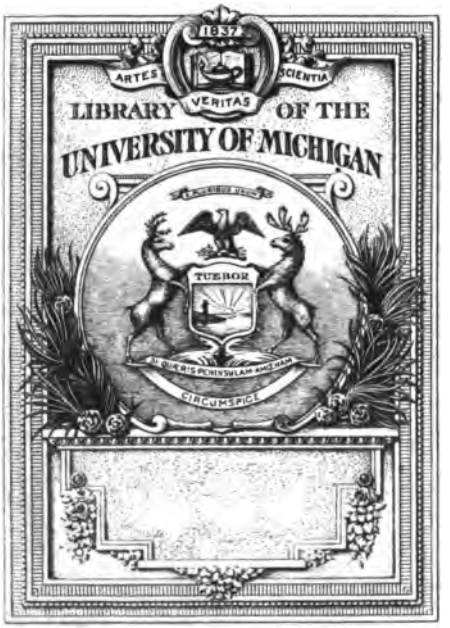
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

L 20

848
F68
1752

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

TOME PREMIER.

UNIV. OF MICH.

H. Rigaud pinx. Mr. Desplaces sculp.

BERNARD DE FONTENELLE
Des Académies Françoises, des Sciences, des Belles Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin et de Rome.

1299 — 1306

ŒUVRES

DE MONSIEUR
Bernard Le Bovier
DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoiſe, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin, & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

1657 — 1757

TOME PREMIER.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez BRUNET, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoiſe, vis-à-vis la rue des Mathurins.

M. DCC. LII.

L.R. COM.
LIBERMA
SEPTEMBER 1988
17696

PREFACE.

JE puis assurer avec vérité, quoique je coure peut-être risque de n'en être pas cru, qu'en faisant ce Recueil de mes différens Ouvrages, j'avois beaucoup d'inclination à y faire des retranchemens considérables, sur-tout dans quelques-unes des premières productions de ma jeunesse. Un goût plus formé que celui de ce temps-là m'auroit rendu, non pas aussi sévere que le sont des Lecteurs, mais à peu

près autant que le peut être un Auteur qui se juge lui-même. Il me semble en effet que ceux qui rassemblent leurs Ouvrages dans un temps où ils ne comptent plus guére d'en donner de nouveaux, en devroient faire un choix, pour ne laisser à la Postérité, s'ils osent porter leurs vûes si loin, que ce qui est le plus digne d'elle, & le plus propre à décorer leur nom. Cela vaudroit bien mieux que de grossir leurs Recueils de choses médiocres, qui ont attendu à se montrer au jour, qu'elles pussent être sous la protection de celles dont la fortune seroit faite.

Je n'ai pourtant pas exécuté mes courageux deſſeins, je n'en ai pas été le maître. Cette Edition n'eſt que pour l'intérêt du Libraire, & nullement pour le mien. Il a voulu remédier au préjudice que lui apportent un grand nombre d'Editions contrefaites, & en donner une qui les fît tomber. Il n'a donc plus été poſſible d'y faire des retranchemens, elle auroit paſſé pour défectueuſe. Le Public ne ſouffre pas qu'on lui dérobe rien de ce qu'il a une fois eu en ſa poſſeſſion, peut-être même ſa malignité en ſeroit-elle affligée, elle perdroit des ſujets de s'exercer. Il pourra bien mépriſer, ou

blier ce qu'on lui donne de trop, mais il veut en avoir le plaiſir ; & ſi ce trop entraîne la diſgrace du reſte, c'eſt ce qui ne lui importe guére.

Par ces raiſons je n'ai pas ſupprimé les Lettres du Chevalier d'Her... qui dès qu'elles parurent ſe gliſſerent à la ſuite des Dialogues des Morts, & de la Pluralité des Mondes, & que je n'ai jamais avouées. L'hiſtoire en ſeroit peu agréable & fort indifférente au Public, puiſqu'il les a crues de moi, & qu'il les a eues même ſous mon nom, qu'il les ait encore. Je voudrois bien que ſa ſévérité ne tombât que ſur elles.

Je parle juſqu'ici préciſément comme j'ai fait dans ma derniere Edition de Paris de 1724 ; mais il faut préſentement, à ce qu'il me ſemble, changer de ton, puiſque je donne une Addition très-conſidérable par ſa groſſeur. *La Vie de M. Corneille, avec l'Hiſtoire du Théatre François juſqu'à lui, & des Réfléxions ſur la Poëtique.* Comment concilier cela avec ce grand amour pour les retranchemens dont je me ſuis vanté ?

Il y a près de cinquante ans que cet Ouvrage eſt fait. Je n'avois nul empreſſement de le donner au Public. Je ſavois que je n'avois pas fait aſſés de

vivement qu'il falloit du nouveau, quel qu'il fût, dans cette nouvelle Edition. Et je ne répondrois pas que l'amour paternel ne m'ait sollicité aussi. Peut-être cependant verra-t-on un jour que j'aurois pû être encore plus foible.

Ces cinquante ans d'intervalle entre la compoſition & l'impreſſion de la Poëtique feront, à ce que j'eſpere, mon Apologie, ſur ce qu'il n'y eſt parlé que de Piéces anciennes.

UNIV. OF MICH.

B. Pilart inv. C. Duflos Sculp

A LUCIEN,

AUX

CHAMPS ELISIENS.

ILLUSTRE MORT;

Il eſt bien juſte, qu'après avoir pris une idée qui vous appartient, je vous en rende quelque ſorte d'hommage. L'Auteur, dont on a tiré le plus de ſecours dans un Livre, eſt le vrai Héros de l'Epître Dédicatoire; c'eſt lui dont on peut publier les louanges avec ſincérité, & qu'on doit choiſir pour protecteur. Peut-être on trouvera que j'ai été bien hardi d'avoir oſé travailler ſur votre Plan; mais il me ſemble que je l'euſſe été encore davantage, ſi j'euſſe travaillé ſur un Plan de mon imagination. J'ai quelque lieu d'eſperer que le deſſein qui eſt de vous, fera paſſer les choſes qui ſont de moi;

& j'oſe vous dire, que ſi par haſard mes Dialogues avoient un peu de ſuccès, ils vous feroient plus d'honneur que les vôtres mêmes ne vous en ont fait, puiſqu'on verroit que cette idée eſt aſſés agréable, pour n'avoir pas beſoin d'être bien exécutée. J'ai fait tant de fond ſur elle, que j'ai crû qu'une partie m'en pourroit ſuffire. J'ai ſupprimé Pluton, Caron, Cerbere, & tout ce qui eſt uſé dans les Enfers. Que je ſuis fâché que vous ayés épuiſé toutes ces belles matieres de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fauſſe fermeté que les Philoſophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes gens qui meurent avant les vieillards dont ils croyoient hériter, & à qui ils faiſoient la cour! Mais après tout, puiſque vous aviés inventé ce deſſein, il étoit raiſonnable que vous en priſſiés ce qu'il y avoit de plus beau. Du moins j'ai tâché de vous imiter dans la fin que vous vous étiés propoſée. Tous vos Dialogues renferment leur morale, & j'ai fait moraliſer tous mes Morts; autrement ce n'eût pas été la peine de les faire parler; des Vivans auroient ſuffi pour dire des choſes inutiles. De plus, il y a cela de commode, qu'on peut ſuppoſer que les Morts ſont gens de grande réflexion, tant à cauſe de leur expérience, que de leur loiſir; & on doit croire pour leur

honneur, qu'ils penſent un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie: Ils raiſonnent mieux que nous des choſes d'ici-haut, parce qu'ils les regardent avec plus d'indifférence & plus de tranquillité, & ils veulent bien en raiſonner, parce qu'ils y prennent un reſte d'interêt. Vous avés fait la plûpart de leurs Dialogues ſi courts, qu'il paroît que vous n'avés pas crû qu'ils fuſſent de grands parleurs, & je ſuis entré aiſément dans votre penſée. Comme les Morts ont bien de l'eſprit, ils doivent voir bientôt le bout de toutes les matieres. Je croirois même ſans peine qu'ils devroient être aſſés éclairés, pour convenir de tout les uns avec les autres, & par conſéquent pour ne ſe parler preſque jamais; car il me ſemble qu'il n'appartient de diſputer qu'à nous autres ignorans, qui ne découvrons pas la vérité; de même qu'il n'appartient qu'à des Aveugles, qui ne voïent pas le but où ils vont, de s'entre-heurter dans un chemin. Mais on ne pourroit pas ſe perſuader ici que les Morts euſſent changé de caractéres, juſqu'au point de n'avoir plus de ſentimens oppoſés. Quand on a une fois conçu dans le monde une opinion des gens, on n'en ſauroit revenir. Ainſi je me ſuis attaché à rendre les Morts réconnoiſſables, du moins ceux qui ſont fort connus. Vous n'avés pas fait de difficulté d'en ſuppoſer quelques-

uns, & peut-être auſſi quelques-unes des aventures que vous leur attribués ; mais je n'ai pas eu beſoin de ce privilege. L'Hiſtoire me fourniſſoit aſſés de véritables Morts, & d'aventures véritables, pour me diſpenſer d'emprunter aucun ſecours de la fiction. Vous ne ſerés pas ſurpris que les morts parlent de ce qui s'eſt paſſé long-temps après eux, vous qui les voyés tous les jours s'entretenir des affaires les uns des autres. Je ſuis ſûr qu'à l'heure qu'il eſt, vous connoiſſés la France par une infinité de rapports qu'on vous en a faits, & que vous ſavés qu'elle eſt aujourd'hui pour les Lettres, ce que la Gréce étoit autrefois. Sur-tout votre illuſtre Traducteur, qui vous a ſi bien fait parler notre Langue, n'aura pas manqué de vous dire que Paris a eu pour vos Ouvrages le même goût que Rome & Athénes avoient eu. Heureux qui pourroit prendre votre ſtile comme ce grand Homme le prit, & attraper dans ſes expreſſions cette ſimplicité fine, & cet enjouement naïf, qui ſont ſi propres pour le Dialogue ! Pour moi, je n'ai garde de prétendre à la gloire de vous avoir bien imité ; je ne veux que celle d'avoir bien ſû qu'on ne peut imiter un plus excellent modéle que vous.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS.

DIALOGUE I.

ALEXANDRE, PHRINÉ.

PHRINÉ.

VOus pouvés le savoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon temps. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir à mes dépens les murailles de Thébes, que vous aviés ruinées, pourvû que l'on y mît cette Inscription : *Alexandre le Grand avoit abbatu ces murailles, mais la Courtisane Phriné les a relevées.*

ALEXANDRE. Vous aviés donc grand

peur que les siécles à venir n'ignorassent quel métier vous aviés fait ?

PHRI. J'y avois excellé, & toutes les Personnes extraordinaires dans quelque profession que ce puisse être, ont la folie des Monumens & des Inscriptions.

ALE. Il est vrai que Rhodope l'avoit déja eue avant vous. L'usage qu'elle fit de sa beauté, la mit en état de bâtir une de ces fameuses Pyramides d'Egypte qui sont encore sur pied ; & je me souviens que comme elle en parloit l'autre jour à de certaines Mortes Françoises, qui prétendoient avoir été fort aimables, ces Ombres se mirent à pleurer, en disant que dans les païs & dans les siécles où elles venoient de vivre, les Belles ne faisoient plus d'assés grandes fortunes pour élever des Pyramides.

PHRI. Mais moi j'avois cet avantage par-dessus Rhodope, qu'en rétablissant les murailles de Thébes ; je me mettois en parallele avec vous, qui aviés été le plus grand Conquérant du monde, & que je faisois voir que ma beauté avoit pû réparer les ravages que votre valeur avoit faits.

ALE. Voilà deux choſes qui aſſurément n'étoient jamais entrées en comparaiſon l'une avec l'autre. Vous vous ſavés donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries ?

PHRI. Et vous, vous êtes fort ſatisfait d'avoir déſolé la meilleure partie de l'Univers. Que ne s'eſt-il trouvé une Phriné dans chaque Ville que vous avés ruinée ; il ne ſeroit reſté aucune marque de vos fureurs.

ALE. Si j'avois à revivre, je voudrois être encore un illuſtre Conquérant.

PHRI. Et moi une aimable Conquérante. La Beauté a un droit naturel de commander aux hommes, & la valeur n'en a qu'un droit acquis par la force. Les Belles ſont de tout païs, & les Rois mêmes ni les Conquérans n'en ſont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, votre pere Philippe étoit bien vaillant, vous l'étiés beaucoup auſſi ; cependant vous ne pûtes ni l'un ni l'autre inſpirer aucune crainte à l'Orateur Demoſthene, qui ne fit pendant toute ſa vie que haranguer contre vous deux : & une autre Phriné que moi (car le nom eſt heureux) étant ſur le point de perdre une cauſe

fort importante, ſon Avocat qui avoit épuiſé vainement toute ſon éloquence pour elle, s'aviſa de lui arracher un grand voile qui la couvroit en partie ; & auſſi-tôt à la vûe des Beautés qui parurent, les Juges qui étoient prêts à la condamner, changerent d'avis. C'eſt ainſi que le bruit de vos armes ne put pendant un grand nombre d'années faire taire un Orateur, & que les attraits d'une belle Perſonne corrompirent en un moment tout le ſévére Aréopage.

ALE. Quoique vous ayés appellé encore une Phriné à votre ſecours, je ne crois pas que le parti d'Alexandre en ſoit plus foible. Ce ſeroit grande pitié, ſi...

PHRI. Je ſais ce que vous m'allés dire. La Gréce, l'Aſie, la Perſe, les Indes, tout cela eſt d'un bel étalage. Cependant ſi je retranchois de votre gloire ce qui ne vous en appartient pas ; ſi je donnois à vos Soldats, à vos Capitaines, au haſard même, la part qui leur en eſt dûe, croyés-vous que vous n'y perdiſſiés guére ? Mais une Belle ne partage avec perſonne l'honneur de ſes conquêtes, elle ne doit rien

qu'à elle-même. Croyés-moi, c'eſt une jolie condition, que celle d'une jolie Femme.

ALE. Il a paru que vous en avés été bien perſuadée. Mais penſés-vous que ce perſonnage s'étende auſſi loin que vous l'avés pouſſé?

PHRI. Non, non, car je ſuis de bonne foi. J'avoue que j'ai extrêmement outré le caractére de jolie Femme; mais vous avés outré auſſi celui de grand Homme. Vous & moi nous avons fait trop de conquêtes. Si je n'avois eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela étoit dans l'ordre, & il n'y avoit rien à redire; mais d'en avoir aſſés pour rebâtir les murailles de Thébes, c'étoit aller beaucoup plus loin qu'il ne falloit. D'autre côté, ſi vous n'euſſiés fait que conquérir la Gréce, les Iſles voiſines, & peut-être encore quelque petite partie de l'Aſie mineure, & vous en compoſer un Etat, il n'y avoit rien de mieux entendu ni de plus raiſonnable; mais de courir toujours, ſans ſavoir où, de prendre toujours des Villes, ſans ſavoir pourquoi, & d'exécuter toujours, ſans avoir aucun deſſein, c'eſt ce qui n'a

pas plû à beaucoup de perſonnes bien ſenſées.

ALE. Que ces perſonnes bien ſenſées en diſent tout ce qu'il leur plaira. Si j'avois uſé ſi ſagement de ma valeur & de ma fortune, on n'auroit preſque point parlé de moi.

PHRI. Ni de moi non plus, ſi j'avois uſé trop ſagement de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit, ce ne ſont pas les caractéres les plus raiſonnables qui y ſont les plus propres.

DIALOGUE II.

MILON, SMINDIRIDE.

SMINDIRIDE.

TU es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un bœuf ſur tes épaules aux Jeux Olimpiques.

MILON. Aſſurément l'action fut fort belle. Toute la Gréce y applaudit, & l'honneur s'en répandit juſque ſur la Ville de Crotone ma patrie, d'où ſont ſortis une infinité de braves Athletes,

Au contraire, ta Ville de Sibaris ſera décriée à jamais par la molleſſe de ſes Habitans, qui avoient banni les coqs de peur d'en être éveillés, & qui prioient les gens à manger un an avant le jour du repas, pour avoir le loiſir de le faire auſſi délicat qu'ils le vouloient.

SMIN. Tu te moques des Sibarites; mais toi, Crotoniate groſſier, crois-tu que ſe vanter de porter un bœuf, ce ne ſoit pas ſe vanter de lui reſſembler beaucoup?

MI. Et toi, crois-tu avoir reſſemblé à un homme, quand tu t'es plaint d'avoir paſſé une nuit ſans dormir, à cauſe que parmi les feuilles de roſes dont ton lit étoit ſemé, il y en avoit eu une ſous toi qui s'étoit pliée en deux?

SMIN. Il eſt vrai que j'ai eu cette délicateſſe; mais pourquoi te paroît-elle ſi étrange?

MI. Et comment ſe pourroit-il qu'elle ne me le parût pas?

SMIN. Quoi! n'as-tu jamais vû quelque Amant, qui étant comblé des faveurs d'une Maîtreſſe à qui il a rendu des ſervices ſignalés, ſoit troublé dans la poſſeſſion de ce bonheur par la crainte qu'il a que la reconnoiſſance n'agiſſe

dans le cœur de la Belle, plus que l'inclination ?

MI. Non, je n'en ai jamais vû. Mais quand cela seroit ?

SMIN. Et n'as-tu jamais entendu parler de quelque Conquérant, qui au retour d'une expédition glorieuse, se trouvât peu satisfait de ses triomphes, parce que la fortune y auroit eu plus de part que sa valeur, ni sa conduite, & que ses desseins auroient réussi sur des mesures fausses & mal prises ?

MI. Non, je n'en ai point entendu parler. Mais encore une fois, qu'en veux-tu conclure ?

SMIN. Que cet Amant & ce Conquérant, & généralement presque tous les hommes, quoique couchés sur des fleurs, ne sauroient dormir, s'il y en a une seule feuille pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaisirs. Ce sont des lits de roses, où il est bien difficile que toutes les feuilles se tiennent étendues, & qu'aucune ne se plie ; cependant le pli d'une seule suffit pour incommoder beaucoup.

MI. Je ne suis pas fort savant sur ces matiéres-là ; mais il me semble que toi, & l'Amant, & le Conquérant que

tu ſuppoſes, & tous tant que vous êtes, vous avés extrêmement tort. Pourquoi vous rendés-vous ſi délicats?

SMIN. Ah! Milon, les gens d'eſprit ne ſont pas des Crotoniates comme toi; mais ce ſont des Sibarites encore plus rafinés que je n'étois.

MI. Je vois bien ce que c'eſt. Les gens d'eſprit ont aſſurément plus de plaiſirs qu'il ne leur en faut, & ils permettent à leur délicateſſe d'en retrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veulent bien être ſenſibles aux plus petits déſagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs aſſés d'agrémens pour eux; & ſur ce pied-là je trouve qu'ils ont raiſon.

SMIN. Ce n'eſt point du tout cela. Les gens d'eſprit n'ont point plus de plaiſirs qu'il ne leur en faut.

MI. Ils ſont donc fous de s'amuſer à être ſi délicats?

SMIN. Voilà le malheur. La délicateſſe eſt tout-à-fait digne des hommes; elle n'eſt produite que par les bonnes qualités & de l'eſprit, & du cœur; on ſe ſait bon gré d'en avoir; on tâche à en acquérir quand on n'en a pas; cependant la délicateſſe diminue le nom-

bre des plaiſirs, & on n'en a point trop. Elle eſt cauſe qu'on les ſent moins vivement, & d'eux-mêmes ils ne ſont point trop vifs. Que les hommes ſont à plaindre ! Leur condition naturelle leur fournit peu de choſes agréables, & leur raiſon leur apprend à en goûter encore moins.

DIALOGUE III.

DIDON, STRATONICE.

DIDON.

HELAS ! ma pauvre Stratonice, que je ſuis malheureuſe ! Vous ſavés comme j'ai vécu. Je gardai une fidélité ſi exacte à mon premier Mari, que je me brûlai toute vive, plutôt que d'en prendre un ſecond. Cependant je n'ai pû être à couvert de la médiſance. Il a plû à un Poëte nommé Virgile de changer une Prude auſſi ſévére que moi, en une jeune Coquette qui ſe laiſſe charmer de la bonne mine d'un Etranger dès le premier jour qu'elle le voit. Toute

mon Hiſtoire eſt renverſée. A la vérité, le bucher où je fus conſumée m'eſt demeuré ; mais devinés pourquoi je m'y jette. Ce n'eſt plus de peur d'être obligée à un ſecond mariage ; c'eſt que je ſuis au déſeſpoir de ce que cet Etranger m'abandonne.

STRATONICE. De bonne foi, cela peut avoir des conſéquences très-dangereuſes. Il n'y aura plus guére de femmes qui veuillent ſe brûler par fidélité conjugale, ſi après leur mort un Poëte eſt en liberté de dire d'elles tout ce qu'il voudra. Mais peut-être votre Virgile n'a-t-il pas eu ſi grand tort. Peut-être a-t-il démêlé dans votre vie quelque intrigue que vous eſperiés qui ne ſeroit pas connue. Que ſait-on ? Je ne voudrois pas répondre de vous ſur la foi de votre bucher.

DI. Si la galanterie que Virgile m'attribue avoit quelque vraiſemblance, je conſentirois que l'on me ſoupçonnât ; mais il me donne pour Amant, Enée, un homme qui étoit mort trois cens ans avant que je fuſſe au monde.

STRA. Ce que vous dites là eſt quelque choſe. Cependant Enée & vous, vous paroiſſiés extrêmement être le fait

l'un de l'autre. Vous aviés été tous deux contraints d'abandonner votre patrie ; vous cherchiés fortune tous deux dans des païs étrangers ; il étoit veuf, vous étiés veuve : voilà bien des rapports. Il eſt vrai que vous êtes née trois cens ans après lui ; mais Virgile a vû tant de raiſons pour vous aſſortir enſemble, qu'il a crû que les trois cens années qui vous ſéparoient n'étoient pas une affaire.

DI. Quel raiſonnement eſt-ce là ? Quoi ! trois cens ans ne ſont pas toujours trois cens ans ; & malgré cet obſtacle, deux perſonnes peuvent ſe rencontrer & s'aimer ?

STRA. Oh ! c'eſt ſur ce point que Virgile a entendu fineſſe. Aſſurément il étoit homme du monde ; il a voulu faire voir qu'en matiére de commerces amoureux, il ne faut pas juger ſur l'apparence, & que tous ceux qui en ont le moins, ſont bien ſouvent les plus vrais.

DI. J'avois bien affaire qu'il attaquât ma réputation, pour mettre ce beau miſtere dans ſes Ouvrages.

STRA. Mais quoi ? Vous a-t-il tournée en ridicule ? Vous a-t-il fait dire des choſes impertinentes ?

DI.

DI. Rien moins. Il m'a récité ici ſon Poëme, & tout le morceau où il me fait paroître, eſt aſſurément divin, à la médiſance près. J'y ſuis belle, j'y dis de très-belles choſes ſur ma paſſion prétendue; & ſi Virgile étoit obligé à me reconnoître dans l'Eneïde pour femme de bien, l'Eneïde y perdroit beaucoup.

STRA. De quoi vous plaignés-vous donc? On vous donne une galanterie que vous n'avés pas eue: voilà un grand malheur! Mais en récompenſe on vous donne de la beauté & de l'eſprit, que vous n'aviés peut-être pas.

DI. Quelle conſolation?

STRA. Je ne ſais comment vous êtes faite; mais la plûpart des femmes aiment mieux, ce me ſemble, qu'on médiſe un peu de leur vertu, que de leur eſprit, ou de leur beauté. Pour moi, j'étois de cette humeur-là. Un Peintre, qui étoit à la Cour du Roi de Syrie mon mari, fut mal-content de moi, & pour ſe venger, il me peignit entre les bras d'un Soldat. Il expoſa ſon tableau, & prit auſſi-tôt la fuite. Mes Sujets zélés pour ma gloire, vouloient brûler ce tableau publiquement; mais

comme j'y étois peinte admirablement bien, & avec beaucoup de beauté, quoique les atitudes qu'on m'y donnoit ne fussent pas avantageuses à ma vertu, je défendis qu'on le brûlât, & fis revenir le Peintre à qui je pardonnai. Si vous m'en croyés, vous en userés de même à l'égard de Virgile.

DI. Cela seroit bon, si le premier mérite d'une femme étoit d'être belle, ou d'avoir de l'esprit.

STRA. Je ne décide point quel est ce premier mérite : mais dans l'usage ordinaire, la premiere question qu'on fait sur une femme que l'on ne connoît point, c'est, *est-elle belle ?* La seconde, *a-t-elle de l'esprit ?* Il arrive rarement qu'on fasse une troisiéme question.

DIALOGUE IV.

ANACREON, ARISTOTE.

ARISTOTE.

JE n'eusse jamais crû qu'un Faiseur de Chansonnettes eût osé se comparer à

un Philoſophe d'une auſſi grande réputation que moi.

ANACREON. Vous faites ſonner bien haut le nom de Philoſophe ; mais moi, avec mes Chanſonnettes, je n'ai pas laiſſé d'être appellé le ſage Anacréon, & il me ſemble que le titre de Philoſophe ne vaut pas celui de Sage.

ARI. Ceux qui vous ont donné cette qualité-là ne ſongeoient pas trop bien à ce qu'ils diſoient. Qu'aviés-vous jamais fait pour la mériter ?

ANA. Je n'avois fait que boire, que chanter, qu'être amoureux ; & la merveille eſt qu'on m'a donné le nom de Sage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celui de Philoſophe, qui vous a coûté des peines infinies. Car combien avés-vous paſſé de nuits à éplucher les queſtions épineuſes de la Dialectique ? Combien avés-vous compoſé de gros Volumes ſur des matiéres obſcures que vous n'entendiés peut-être pas bien vous-même ?

ARI. J'avoue que vous avés pris un chemin plus commode pour parvenir à la ſageſſe, & qu'il falloit être bien habile, pour trouver moyen d'aequerir plus de gloire avec votre lut & votre

bouteille, que les plus grands Hommes n'en ont acquis par leurs veilles & par leurs travaux.

ANA. Vous prétendés railler : mais je vous ſoutiens qu'il eſt plus difficile de boire & de chanter, comme j'ai chanté & comme j'ai bû, que de philoſopher comme vous avés philoſophé. Pour chanter & pour boire comme moi, il faudroit avoir dégagé ſon ame des paſſions violentes, n'aſpirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'être diſpoſé à prendre toujours le temps comme il viendroit ; enfin il y auroit auparavant bien de petites choſes à régler chés ſoi ; & quoiqu'il n'y ait pas grande Dialectique à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut à moins de frais philoſopher comme vous avés fait. On n'eſt point obligé à ſe guérir ni de l'ambition, ni de l'avarice ; on ſe fait une entrée agréable a la Cour du grand Alexandre ; on s'attire des préſens de cinq cens mille écus, que l'on n'emploie pas entierement en expériences de Phyſique, ſelon l'intention du Donateur ; & en un mot, cette ſorte de Philoſophie mene à des choſes aſſés oppoſées à la Philoſophie.

ARI. Il faut qu'on vous ait fait ici bas bien des médiſances de moi : mais après tout, l'homme n'eſt homme que par la raiſon, & rien n'eſt plus beau que d'apprendre aux autres comment ils s'en doivent ſervir à étudier la Nature, & à développer toutes ces énigmes qu'elle nous propoſe.

ANA. Voilà comme les hommes renverſent l'uſage de tout. La Philoſophie eſt en elle même une choſe admirable, & qui leur peut être fort utile; mais parce qu'elle les incommoderoit, ſi elle ſe mêloit de leurs affaires, & ſi elle demeuroit auprès d'eux à régler leurs paſſions, ils l'ont envoyée dans le Ciel arranger des Planettes, & en meſurer les mouvemens; ou bien ils la promenent ſur la terre, pour lui faire examiner tout ce qu'ils y voient. Enfin ils l'occupent toujours le plus loin d'eux qu'il leur eſt poſſible. Cependant comme ils veulent être Philoſophes à bon marché, ils ont l'adreſſe d'étendre ce nom, & ils le donnent le plus ſouvent à ceux qui font la recherche des cauſes naturelles.

ARI. Et quel nom plus convenable leur peut-on donner?

ANA. La Philoſophie n'a affaire qu'aux hommes, & nullement au reſte de l'Univers. L'Aſtronome penſe aux Aſtres, le Phyſicien penſe à la nature, & le Philoſophe penſe à ſoi. Mais qui eût voulu l'être à une condition ſi dure? Hélas! preſque perſonne. On a donc diſpenſé les Philoſophes d'être Philoſophes, & on s'eſt contenté qu'ils fuſſent Aſtronomes, ou Phyſiciens. Pour moi, je n'ai point été d'humeur à m'engager dans les ſpéculations; mais je ſuis ſûr qu'il y a moins de Philoſophie dans beaucoup de Livres qui font profeſſion d'en parler, que dans quelques-unes de ces Chanſonnettes que vous mépriſés tant: dans celle-ci, par exemple.

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amaſſer bien de l'or;
La mort me rendant viſite,
Je la renvoyerois bien vîte,
En lui donnant mon tréſor.
Mais ſi la Parque ſévére
Ne le permet pas ainſi,
L'or ne m'eſt plus néceſſaire;

L'amour & la bonne chere
Partageront mon ſouci.

ARI. Si vous ne voulés appeller Philoſophie que celle qui regarde les mœurs, il y a dans mes Ouvrages de morale des choſes qui valent bien votre Chanſon; car enfin cette obſcurité qu'on m'a reprochée, & qui ſe trouve peut-être dans quelques-uns de mes Livres, ne ſe trouve nullement dans ce que j'ai écrit ſur cette matiere; & tout le monde a avoué qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus clair que ce que j'ai dit des paſſions.

ANA. Quel abus! Il n'eſt pas queſtion de définir les paſſions avec méthode, comme on dit que vous avés fait, mais de les vaincre. Les hommes donnent volontiers à la Philoſophie leurs maux à conſidérer, mais non pas à guérir; & ils ont trouvé le ſecret de faire une morale qui ne les touche pas de plus près que l'Aſtronomie. Peut-on s'empêcher de rire, en voyant des gens qui pour de l'argent prêchent le mépris des richeſſes, & des poltrons qui ſe battent ſur la définition du magnanime?

DIALOGUE V.

HOMERE, ESOPE.

HOMERE.

EN vérité, toutes les fables que vous venés de me réciter, ne peuvent être aſſés admirées. Il faut que vous ayés beaucoup d'art, pour déguiſer ainſi en petits contes les inſtructions les plus importantes que la Morale puiſſe donner, & pour couvrir vos penſées ſous des images auſſi juſtes & auſſi familieres que celles-là.

ESOPE. Il m'eſt bien doux d'être loué ſur cet art, par vous qui l'avés ſi bien entendu.

Ho. Moi ? je ne m'en ſuis jamais piqué.

Eso. Quoi ! n'avés-vous pas prétendu cacher de grands miſtéres dans vos Ouvrages ?

Ho. Hélas ! point du tout.

Eso. Cependant tous les Savans de mon

mon temps le disoient ; il n'y avoit rien dans l'Iliade, ni dans l'Odissée, à quoi ils ne donnassent les allégories les plus belles du monde. Ils soutenoient que tous les secrets de la Théologie, de la Physique, de la Morale, & des Mathématiques même, étoient renfermés dans ce que vous aviés écrit. Véritablement il y avoit quelque difficulté à les développer ; où l'un trouvoit un sens moral, l'autre en trouvoit un physique ; mais après cela ils convenoient que vous aviés tout sû, & tout dit à qui le comprenoit bien.

Ho. Sans mentir, je m'étois bien douté que de certaines gens ne manqueroient point d'entendre finesse où je n'en avois point entendu. Comme il n'est rien tel que de prophétiser des choses éloignées en attendant l'événement, il n'est rien tel aussi que de débiter des fables en attendant l'allégorie.

Eso. Il falloit que vous fussiés bien hardi, pour vous reposer sur vos Lecteurs, du soin de mettre des allégories dans vos Poëmes. Où en eussiés-vous été, si on les eût pris au pied de la lettre ?

Ho. Hé bien, ce n'eût pas été un grand malheur.

Eso. Quoi, ces Dieux qui s'eſtropient les uns les autres; ce *foudroyant* Jupiter, qui dans une aſſemblée de Divinités, menace *l'Auguſte* Junon de la battre; ce Mars, qui étant bleſſé par Diomede, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille hommes, & n'agit pas comme un ſeul; (car au lieu de mettre tous les Grecs en piéces, il s'amuſe à s'aller plaindre de ſa bleſſure à Jupiter); tout cela eût été bon ſans allégorie?

Ho. Pourquoi non? Vous vous imaginés que l'eſprit humain ne cherche que le vrai; détrompés-vous. L'eſprit humain & le faux ſimpatiſent extrêmement. Si vous avés la vérité à dire, vous ferés fort bien de l'envelopper dans des fables, elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulés dire des fables, elles pourront bien plaire, ſans contenir aucune vérité. Ainſi le vrai a beſoin d'emprunter la figure du faux, pour être agréablement reçu dans l'eſprit humain; mais le faux y entre bien ſous ſa propre figure, car c'eſt le lieu de ſa naiſſance & de ſa demeure or-

dinaire, & le vrai y eſt étranger. Je vous dirai bien plus. Quand je me fuſſe tué à imaginer des fables allégoriques, il eût bien pû arriver que la plupart des gens auroient pris la fable comme une choſe qui n'eût point trop été hors d'apparence, & auroient laiſſé là l'allégorie; & en effet vous devés ſavoir que mes Dieux, tels qu'ils ſont, & tous miſtéres à part, n'ont point été trouvés ridicules.

Eso. Cela me fait trembler, je craïns furieuſement que l'on ne croye que les bêtes ayent parlé comme elles font dans mes Apologues.

Ho. Voilà une plaiſante peur.

Eso. Hé quoi, ſi l'on a bien crû que les Dieux ayent pû tenir les diſcours que vous leur avés fait tenir, pourquoi ne croira-t-on pas que les bêtes ayent parlé de la maniere dont je les ai fait parler?

Ho. Ah! ce n'eſt pas la même choſe. Les hommes veulent bien que les Dieux ſoient auſſi foux qu'eux; mais ils ne veulent pas que les bêtes ſoient auſſi ſages.

DIALOGUE VI.

ATHENAIS, ICASIE.

ICASIE.

PUisque vous voulés savoir mon aventure, la voici. L'Empereur sous qui je vivois, voulut se marier ; & pour mieux choisir une Impératrice, il fit publier que toutes celles qui se croyoient d'une beauté & d'un agrément à prétendre au Trône, se trouvassent à Constantinople. Dieu sait l'affluence qu'il y eut. J'y allai, & je ne doutai point qu'avec beaucoup de jeunesse, avec des yeux très-vifs, & un air assés agréable & assés fin, je ne pusse disputer l'Empire. Le jour que se tint l'assemblée de tant de jolies Prétendantes, nous parcourions toutes d'une maniere inquiete les visages les unes des autres ; & je remarquai avec plaisir que mes Rivales me regardoient d'assés mauvais œil. L'Empereur parut. Il passa d'abord plusieurs rangs de Bel-

les sans rien dire ; mais quand il vint à moi, mes yeux me servirent bien, & ils l'arrêterent. *En vérité*, me dit-il, en me regardant de l'air que je pouvois souhaiter, *les Femmes sont bien dangereuses, elles peuvent faire beaucoup de mal.* Je crus qu'il n'étoit question que d'avoir un peu d'esprit, & que j'étois Impératrice ; & dans le trouble d'espérance & de joie où je me trouvois, je fis un effort pour répondre. *En récompense, Seigneur, les Femmes peuvent faire, & ont fait quelquefois beaucoup de bien.* Cette réponse gâta tout. L'Empereur la trouva si spirituelle, qu'il n'osa m'épouser.

ATHENAIS. Il falloit que cet Empereur-là fût d'un caractére bien étrange, pour craindre tant l'esprit ; & qu'il ne s'y connût guére, pour croire que votre réponse en marquât beaucoup ; car franchement elle n'est pas trop bonne, & vous n'avés pas grand'chose à vous reprocher.

ICA. Ainsi vont les fortunes. L'esprit seul vous a faite Impératrice ; & moi, la seule apparence de l'esprit m'a empêché de l'être. Vous saviés même encore la Philosophie, ce qui est bien pis que d'avoir de l'esprit ; & avec tout

cela, vous ne laissâtes pas d'épouser Théodose le jeune.

AT. Si j'eusse eu devant les yeux un exemple comme le vôtre, j'eusse eu grande peur. Mon pere, après avoir fait de moi une fille fort savante & fort spirituelle, me deshérita, tant il se tenoit sûr qu'avec ma science & mon bel esprit, je ne pouvois manquer de faire fortune; & à dire le vrai, je le croyois comme lui. Mais je vois présentement que je courois un grand hasard, & qu'il n'étoit pas impossible que je demeurasse sans aucun bien, & avec la seule Philosophie en partage.

ICA. Non assurément; mais par bonheur pour vous, mon aventure n'étoit pas encore arrivée. Il seroit assés plaisant que dans une occasion pareille à celle où je me trouvai, quelque autre qui sauroit mon Histoire, & qui voudroit en profiter, eût la finesse de ne laisser point voir d'esprit, & qu'on se moquât d'elle.

AT. Je ne voudrois pas répondre que cela lui réussît, si elle avoit un dessein; mais bien souvent on fait par hasard les plus heureuses sotises du monde. N'avés-vous pas oüi parler d'un Peintre

qui avoit si bien peint des grapes de raisin, que des oiseaux s'y tromperent, & les vinrent becqueter? Jugés quelle réputation cela lui donna. Mais les raisins étoient portés dans le tableau par un petit Païsan: on disoit au Peintre, qu'à la vérité il falloit qu'ils fussent bien faits, puisqu'ils attiroient les oiseaux; mais qu'il falloit aussi que le petit Païsan fut bien mal fait, puisque les oiseaux n'en avoient point de peur. On avoit raison. Cependant si le Peintre ne se fût pas oublié dans le petit Païsan, les raisins n'eussent pas eu ce succès prodigieux qu'ils eurent.

ICA. En vérité, quoi qu'on fasse dans le monde, on ne sait ce que l'on fait; & après l'aventure de ce Peintre, on doit trembler même dans les affaires où l'on se conduit bien, & craindre de n'avoir pas fait quelque faute qui eût été nécessaire. Tout est incertain. Il semble que la Fortune ait soin de donner des succès differens aux mêmes choses, afin de se moquer toujours de la raison humaine, qui ne peut avoir de regle assurée.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS AVEC DES MODERNES.

DIALOGUE I.

AUGUSTE, PIERRE ARETIN.

P. ARETIN.

OUI, je fus bel esprit dans mon siécle, & je fis auprès des Princes une fortune assés considérable.

AUGUSTE. Vous composâtes donc bien des Ouvrages pour eux?

P. ARE. Point du tout. J'avois pension de tous les Princes de l'Europe, &

cela n'eût pas pû être, ſi je me fuſſe amuſé à louer. Ils étoient en guerre les uns avec les autres; quand les uns battoient, les autres étoient battus; il n'y avoit pas moyen de leur chanter à tous leurs louanges.

AU. Que faiſiés-vous donc?

P. ARE. Je faiſois des vers contre eux. Ils ne pouvoient pas entrer tous dans un Panégyrique, mais ils entroient bien tous dans une Satire. J'avois ſi bien répandu la terreur de mon nom, qu'ils me payoient tribut pour pouvoir faire des ſotiſes en ſûreté. L'Empereur Charles V. dont aſſurément vous avés entendu parler ici bas, s'étant allé faire battre fort mal-à-propos vers les Côtes d'Afrique, m'envoya auſſi-tôt une aſſés belle chaîne d'or. Je la reçus, & la regardant triſtement: *Ah! c'eſt là bien peu de choſe*, m'écriai-je, *pour une auſſi grande folie que celle qu'il a faite.*

AU. Vous aviés trouvé là une nouvelle maniere de tirer de l'argent des Princes.

P. ARE. N'avois-je pas ſujet de concevoir l'eſpérance d'une merveilleuſe fortune, en m'établiſſant un revenu ſur les ſotiſes d'autrui! C'eſt un bon

fonds, & qui rapporte toujours bien.

AU. Quoi que vous en puiſſiés dire, le métier de louer eſt plus ſûr, & par conſéquent meilleur.

P. ARE. Que voulés-vous? Je n'étois pas aſſés imprudent pour louer.

AU. Et vous l'étiés bien aſſés pour faire des Satires ſur les Têtes couronnées.

P. ARE. Ce n'eſt pas la même choſe. Pour faire des Satires, il n'eſt pas toujours beſoin de mépriſer ceux contre qui on les fait; mais pour donner de certaines louanges fades & outrées, il me ſemble qu'il faut mépriſer ceux mêmes à qui on les donne, & les croire bien dupes. De quel front Virgile oſoit-il vous dire qu'on ignoroit quel parti vous prendriés parmi les Dieux, & que c'étoit une choſe incertaine, ſi vous vous chargeriés du ſoin des affaires de la Terre; ou ſi vous vous feriés Dieu marin, en épouſant une fille de Thétis, qui auroit volontiers acheté de toutes ſes eaux l'honneur de votre alliance; ou enfin ſi vous voudriés vous loger dans le Ciel auprès du ſcorpion, qui tenoit la place de deux ſignes, & qui en votre conſidération,

ſe ſeroit mis plus à l'étroit ?

AU. Ne ſoyés pas étonné que Virgile eût ce front-là. Quand on eſt loué, on ne prend pas les louanges avec tant de rigueur ; on aide à la lettre, & la pudeur de ceux qui les donnent eſt bien ſoulagée par l'amour propre de ceux à qui elles s'adreſſent. Souvent on croit mériter des louanges qu'on ne reçoit pas ; & comment croiroit-on ne mériter pas celles qu'on reçoit ?

P. ARE. Vous eſpériés donc ſur la parole de Virgile, que vous épouſeriés une Nimphe de la Mer, ou que vous auriés un appartement dans le Zodiaque ?

AU. Non, non. De ces ſortes de louanges-là, on en rabat quelque choſe, pour les réduire à une meſure un peu plus raiſonnable ; mais à la vérité on n'en rabat guére, & on ſe fait à ſoi-même une bonne compoſition. Enfin, de quelque maniere outrée qu'on ſoit loué, on en tirera toujours le profit de croire qu'on eſt au-deſſus de toutes les louanges ordinaires, & que par ſon mérite on a réduit ceux qui louoient, à paſſer toutes les bornes. La vanité a bien des reſſources.

P. ARE. Je vois bien qu'il ne faut faire aucune difficulté de pouſſer les louanges dans tous les excès; mais du moins pour celles qui ſont contraires les unes aux autres, comment a-t-on la hardieſſe de les donner aux Princes? Je gage, par exemple, que quand vous vous vengiés impitoyablement de vos ennemis, il n'y avoit rien de plus glorieux, ſelon toute votre Cour, que de foudroyer tout ce qui avoit la témérité de s'oppoſer à vous; mais qu'auſſitôt que vous aviés fait quelque action de douceur, les choſes changeoient de face, & qu'on ne trouvoit plus dans la vengeance qu'une gloire barbare & inhumaine. On louoit une partie de votre vie aux dépens de l'autre. Pour moi, j'aurois craint que vous ne vous fuſſiés donné le divertiſſement de me prendre par mes propres paroles, & que vous ne m'euſſiés dit: *choiſiſſés de la ſévérité ou de la clémence; pour en faire le vrai caractère d'un Héros; mais après cela, tenés-vous-en à votre choix.*

AU. Pourquoi voulés-vous qu'on y regarde de ſi près? Il eſt avantageux aux Grands que toutes les matieres ſoient problématiques pour la flatterie.

Quoi qu'ils faſſent, ils ne peuvent manquer d'être loués; & s'ils le ſont ſur des choſes oppoſées, c'eſt qu'ils ont plus d'une ſorte de mérite.

P. ARE. Mais quoi, ne vous venoit-il jamais aucun ſcrupule ſur tous les éloges dont on vous accabloit? Etoit-il beſoin de rafiner beaucoup, pour s'appercevoir qu'ils étoient attachés à votre rang? Les louanges ne diſtinguent point les Princes, on n'en donne pas plus aux Héros qu'aux autres; mais la poſtérité diſtingue les louanges qu'on a données à différens Princes. Elle confirme les unes, & déclare les autres de viles flatteries.

AU. Vous conviendrés donc du moins que je méritois les louanges que j'ai reçues, puiſqu'il eſt ſûr que la poſtérité les a ratifiées par ſon jugement. J'ai même en cela quelque ſujet de me plaindre d'elle; car elle s'eſt tellement accoutumée à me regarder comme le modéle des Princes, qu'on les loue d'ordinaire en me les comparant, & ſouvent la comparaiſon me fait tort.

P. ARE. Conſolés-vous, on ne vous donnera plus ce ſujet de plainte. De la maniere dont tous les Morts qui vien-

nent ici, parlent de Louis XIV. qui régne aujourd'hui en France, c'eſt lui qu'on regardera déſormais comme le modéle des Princes, & je prévois qu'à l'avenir on croira ne les pouvoir louer davantage, qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce grand Roi.

AU. Hé bien, ne croyés-vous pas que ceux à qui s'adreſſera une exagération ſi forte, l'écouteront avec plaiſir?

P. ARE. Cela pourra être. On eſt ſi avide de louanges, qu'on les a diſpenſées & de la juſteſſe, & de la vérité, & de tous les aſſaiſonnemens qu'elles devroient avoir.

AU. Il paroît bien que vous voudriés exterminer les louanges. S'il falloit n'en donner que de bonnes, qui ſe mêleroit d'en donner?

P. ARE. Tous ceux qui en donneroient ſans intérêt. Il n'appartient qu'à eux de louer. D'où vient que votre Virgile a ſi bien loué Caton, en diſant qu'il préſide à l'aſſemblée des plus gens de bien, qui dans les Champs Eliſées ſont ſéparés d'avec les autres? C'eſt que Caton étoit mort, & Virgile qui n'eſpéroit rien ni de lui, ni de ſa famille, ne lui a donné qu'un ſeul vers,

& a borné ſon éloge à une penſée raiſonnable. D'où vient qu'il vous a ſi mal loué en tant de paroles au commencement de ſes Georgiques? Il avoit penſion de vous.

AU. J'ai donc perdu bien de l'argent en louanges?

P. ARE. J'en ſuis fâché. Que ne faiſiés-vous ce qu'a fait un de vos ſucceſſeurs, qui auſſi-tôt qu'il fut parvenu à l'Empire, défendit par un Edit exprès que l'on compoſât jamais de vers pour lui?

AU. Hélas! il avoit plus de raiſon que moi. Les vraies louanges ne ſont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

DIALOGUE II.

SAPHO, LAURE.

LAURE.

IL eſt vrai que dans les paſſions que nous avons eues toutes deux, les Muſes ont été de la partie, & y ont mis beau-

coup d'agrément : mais il y a cette différence, que c'étoit vous qui chantiés vos Amans ; & moi j'étois chantée par le mien.

SAPHO. Hé bien, cela veut dire que j'aimois autant que vous étiés aimée.

LAU. Je n'en ſuis pas ſurpriſe, car je ſais que les femmes ont d'ordinaire plus de penchant à la tendreſſe que les hommes. Ce qui me ſurprend, c'eſt que vous ayés marqué à ceux que vous aimiés, tout ce que vous ſentiés pour eux, & que vous ayés en quelque maniere attaqué leur cœur par vos Poëſies. Le perſonnage d'une femme n'eſt que de ſe défendre.

SAPH. Entre nous, j'en étois un peu fâchée, c'eſt une injuſtice que les hommes nous ont faite. Ils ont pris le parti d'attaquer, qui eſt bien plus aiſé que celui de ſe défendre.

LAU. Ne nous plaignons point, notre parti à ſes avantages. Nous qui nous défendons, nous nous rendons quand il nous plaît ; mais eux qui nous attaquent, ils ne ſont pas toujours vainqueurs, quand ils le voudroient bien.

SAPH. Vous ne dites pas que ſi les hommes

hommes nous attaquent, ils suivent le penchant qu'ils ont à nous attaquer ; mais quand nous nous défendons, nous n'avons pas trop de penchant à nous défendre.

LAU. Ne comptés-vous pour rien le plaisir de voir par tant de douces attaques si long-temps continuées, & redoublées si souvent, combien ils estiment la conquête de votre cœur.

SAPH. Et ne comptés-vous pour rien la peine de résister à ces douces attaques ? Ils en voient le succès avec plaisir dans tous les progrès qu'ils font auprès de nous ; & nous, nous serions bien fâchées que notre résistance eût trop de succès.

LAU. Mais enfin, quoiqu'après tous leurs soins ils soient victorieux à bon titre, vous leur faites grace en reconnoissant qu'ils le sont. Vous ne pouvés plus vous défendre, & ils ne laissent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendés plus.

SAPH. Ah ! cela n'empêche pas que ce qui est une victoire pour eux, ne soit toujours une espéce de défaite pour nous. Ils ne goûtent dans le plaisir d'être aimés, que celui de triompher de la

perſonne qui les aime ; & les Amans heureux ne ſont heureux, que parce qu'ils ſont Conquérans.

LAU. Quoi, auriés-vous voulu qu'on eût établi que les femmes attaqueroient les hommes ?

SAPH. Eh ! quel beſoin y a-t-il que les uns attaquent, & que les autres ſe défendent ? Qu'on s'aime de part & d'autre autant que le cœur en dira.

LAU. Oh ! les choſes iroient trop vîte, & l'amour eſt un commerce ſi agréable, qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pû. Que ſeroit-ce, ſi l'on étoit reçu dès que l'on s'offriroit ? Que deviendroient tous ces ſoins qu'on prend pour plaire, toutes ces inquiétudes que l'on ſent quand on ſe reproche de n'avoir pas aſſés plû, tous ces empreſſemens avec leſquels on cherche un moment heureux, enfin tout cet agréable mélange de plaiſirs & de peines qu'on appelle amour ? Rien ne ſeroit plus inſipide, ſi l'on ne faiſoit que s'entr'aimer.

SAPH. Hé bien, s'il faut que l'amour ſoit une eſpéce de combat, j'aimerois mieux qu'on eût obligé les hommes à ſe tenir ſur la défenſive. Auſſi-bien ne

m'avés-vous pas dit que les femmes avoient plus de penchant qu'eux à la tendreſſe ? A ce compte elles attaqueroient mieux.

LAU. Oui, mais ils ſe défendroient trop bien. Quand on veut qu'un ſexe réſiſte, on veut qu'il réſiſte autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui attaque, mais non pas aſſés pour la remporter. Il doit n'être ni ſi foible qu'il ſe rende d'abord, ni ſi fort qu'il ne ſe rende jamais. C'eſt-là notre caractére, & ce ne ſeroit peut-être pas celui des hommes. Croyés-moi, après qu'on a bien raiſonné ou ſur l'amour, ou ſur telle autre matiere qu'on voudra, on trouve au bout du compte que les choſes ſont bien comme elles ſont, & que la réforme qu'on prétendroit y apporter gâteroit tout.

DIALOGUE III.

SOCRATE, MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'Eſt donc vous, divin Socrate? Que j'ai de joie de vous voir! Je ſuis tout fraîchement venu en ce païs-ci, & dès mon arrivée je me ſuis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon Livre de votre nom & de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, & apprendre comment vous poſſédiés cette vertu ſi *naïve*, * dont les *allures* étoient ſi naturelles, & qui n'avoit point d'exemple, même dans les heureux ſiécles où vous viviés.

SOCRATE. Je ſuis bien aiſe de voir un Mort qui me paroît avoir été Philoſophe: mais comme vous êtes nouvellement venu de là-haut, & qu'il y a long-temps que je n'ai vû ici perſonne, (car on me laiſſe aſſés ſeul, & il n'y a pas beaucoup de preſſe à rechercher

* *Termes de Montaigne.*

ma conversation) trouvés bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde ? N'est-il pas bien changé ?

MON. Extrêmement. Vous ne le reconnoîtriés pas.

SO. J'en suis ravi. Je m'étois toujours bien douté qu'il falloit qu'il devint meilleur & plus sage qu'il n'étoit de mon temps.

MON. Que voulés-vous dire ? Il est plus fou & plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'est le changement dont je voulois parler, & je m'attendois bien à savoir de vous l'histoire du temps que vous avés vû, & où régnoit tant de probité & de droiture.

SO. Et moi je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du siécle où vous venés de vivre. Quoi, les hommes d'à présent ne se sont point corrigés des sotises de l'antiquité ?

MON. Je crois que c'est parce que vous êtes ancien, que vous parlés de l'antiquité si familierement ; mais fachés qu'on a grand sujet d'en regreter les mœurs, & que de jour en jour tout empire.

SO. Cela se peut-il ? Il me semble que

de mon temps les choſes alloient déjà bien de travers. Je croyois qu'à la fin elles prendroient un train plus raiſonnable, & que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années.

MON. Eh! les hommes font-ils des expériences? Ils ſont faits comme les oiſeaux, qui ſe laiſſent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déja pris cent mille oiſeaux de leur eſpéce. Il n'y a perſonne qui n'entre tout neuf dans la vie, & les ſotiſes des peres ſont perdues pour les enfans.

SO. Mais quoi, ne fait-on point d'expérience? Je croirois que le monde devroit avoir une vieilleſſe plus ſage & plus reglée que n'a été ſa jeuneſſe.

MON. Les hommes de tous les ſiécles ont les mêmes penchans, ſur leſquels la raiſon n'a aucun pouvoir. Ainſi, par tout où il y a des hommes, il y a des ſotiſes, & les mêmes ſotiſes.

SO. Et ſur ce pied-là, comment voudriés-vous que les ſiécles de l'antiquité euſſent mieux valu que le ſiécle d'aujourd'hui?

MON. Ah! Socrate, je ſavois bien que vous aviés une maniere particuliere de raiſonner, & d'envelopper ſi adroi-

sement ceux à qui vous aviés affaire, dans des argumens dont ils ne prévoyoient pas la conclusion, que vous les ameniés où il vous plaisoit, & c'est ce que vous appelliés être la sage-femme de leurs pensées, & les faire accoucher. J'avoue que me voilà accouché d'une proposition toute contraire à celle que j'avançois; cependant je ne saurois encore me rendre. Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces ames *vigoureuses* & *roides* de l'antiquité, des Aristides, des Phocions, des Periclés, ni enfin des Socrates.

So. A quoi tient-il? Est-ce que la Nature s'est épuisée, & qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes ames? Et pourquoi ne se seroit-elle encore épuisée en rien, hormis en hommes raisonnables? Aucun de ses ouvrages n'a encore dégénéré; pourquoi n'y auroit-il que les hommes qui dégénérassent?

Mon. C'est un point de fait, ils dégénérent. Il semble que la Nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands hommes, pour nous persuader qu'elle en auroit fû faire si elle avoit voulu, & qu'ensuite elle ait

fait tout le reſte avec aſſés de négligence.

So. Prenés garde à une choſe. L'antiquité eſt un objet d'une eſpéce particuliere, l'éloignement le groſſit. Si vous euſſiés connu Ariſtide, Phocion, Periclés, & moi, puiſque vous voulés me mettre de ce nombre, vous euſſiés trouvé dans votre ſiécle des gens qui nous reſſembloient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on eſt ſi prévenu pour l'antiquité, c'eſt qu'on a du chagrin contre ſon ſiécle, & l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut, pour abaiſſer ſes contemporains. Quand nous vivions, nous eſtimions nos ancêtres plus qu'ils ne méritoient ; & à préſent notre poſtérité nous eſtime plus que nous ne méritons ; mais & nos ancêtres, & nous, & notre poſtérité, tout cela eſt bien égal, & je crois que le ſpectacle du monde ſeroit bien ennuyeux pour qui le regarderoit d'un certain œil, car c'eſt toujours la même choſe.

Mon. J'aurois crû que tout étoit en mouvement, que tout changeoit, & que les ſiécles différens avoient leurs différens caractéres comme les hommes. En effet, ne voit-on pas des ſiécles

des savans, & d'autres qui sont ignorans? N'en voit on pas de naïfs, & d'autres qui sont plus rafinés? N'en voit-on pas de sérieux & de badins, de polis & de grossiers?

So. Il est vrai.

Mon. Et pourquoi donc n'y auroit-il pas des siécles plus vertueux, & d'autres plus méchans?

So. Ce n'est pas une conséquence. Les habits changent; mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse, ou la grossiereté, la science, ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie sérieux ou badin, ce ne sont là que les dehors de l'homme, & tout cela change; mais le cœur ne change point, & tout l'homme est dans le cœur. On est ignorant dans un siécle, mais la mode d'être savant peut venir; on est interessé, mais la mode d'être désinteressé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'hommes assés déraisonnables qui naissent en cent ans, la nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raisonnables qu'il faut qu'elle répande par toute la terre; & vous jugés bien qu'ils ne se trouvent jamais nulle-part en assés grande quan-

tité pour y faire une mode de vertu & de droiture.

Mon. Cette distribution d'hommes raisonnables se fait-elle également ? Il pourroit bien y avoir des siécles mieux partagés les uns que les autres.

So. Tout au plus il y auroit quelque inégalité imperceptible. L'ordre général de la nature a l'air bien constant.

DIALOGUE IV.

L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

M. d'Autriche.

QU'avés-vous ? Je vous vois tout échauffé.

Adrien. Je viens d'avoir une grosse contestation avec Caton d'Utique, sur la maniere dont nous sommes morts l'un & l'autre. Je prétendois avoir paru dans cette derniere action plus Philosophe que lui.

M. d'Au. Je vous trouve bien hardi

d'oſer attaquer une mort auſſi fameuſe que la ſienne. Ne fut-ce pas quelque choſe de fort glorieux, que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ſes amis en ſûreté, & de ſe tuer lui-même pour expirer avec la liberté de ſa Patrie, & pour ne pas tomber entre les mains d'un Vainqueur, qui cependant lui auroit infailliblement pardonné?

AD. Oh! ſi vous examiniés de près cette mort-là, vous y trouveriés bien des choſes à redire. Premierement, il y avoit ſi long-temps qu'il s'y préparoit, & il s'y étoit préparé avec des efforts ſi viſibles, que perſonne dans Utique ne doutoit que Caton ne ſe dût tuer. Secondement, avant que de ſe donner le coup, il eut beſoin de lire pluſieurs fois le Dialogue où Platon traite de l'immortalité de l'ame. Troiſiémement, le deſſein qu'il avoit pris le rendoit de ſi mauvaiſe humeur, que s'étant couché, & ne trouvant point ſon épée ſous le chevet de ſon lit, (car comme on devinoit bien ce qu'il avoit envie de faire, on l'avoit ôtée de-là) il appella pour la demander un de ſes Eſclaves, & lui déchargea ſur le viſage

un grand coup de poing, dont il lui caſſa les dents ; ce qui eſt ſi vrai, qu'il retira ſa main toute enſanglantée.

M. D'AU. J'avoue que voilà un coup de poing qui gâte bien cette mort philoſophique.

AD. Vous ne ſauriés croire quel bruit il fit ſur cette épée ôtée, & combien il reprocha à ſon fils & à ſes domeſtiqués, qu'ils le vouloient livrer à Céſar, pieds & poings liés. Enfin il les gronda tous de telle ſorte, qu'il fallut qu'ils ſortiſſent de la chambre, & le laiſſaſſent ſe tuer.

M. D'AU. Véritablement les choſes pouvoient ſe paſſer d'une maniere un peu plus tranquille. Il n'avoit qu'à attendre doucement le lendemain pour ſe donner la mort ; il n'y a rien de plus aiſé que de mourir quand on le veut ; mais apparemment les meſures qu'il avoit priſes en comptant ſur ſa fermeté, étoient priſes ſi juſte, qu'il ne pouvoit plus attendre ; & il ne ſe fût peut-être pas tué, s'il eût differé d'un jour.

AD. Vous dites vrai, & je vois que vous vous connoiſſés en morts généreuſes.

M. D'AU. Cependant on dit qu'après

qu'on eut apporté cette épée à Caton, & que l'on ſe fut retiré ; il s'endormit, & ronfla. Cela ſeroit aſſés beau.

AD. Et le croyés-vous ? Il venoit de quereller tout le monde, & de battre ſes valets ; on ne dort pas ſi aiſément après un tel exercice. De plus, la main dont il avoit frappé l'Eſclave, lui faiſoit trop de mal pour lui permettre de s'endormir ; car il ne put ſupporter la douleur qu'il y ſentoit, & il ſe la fit bander par un Médecin, quoiqu'il fût ſur le point de ſe tuer. Enfin depuis qu'on lui eut apporté ſon épée juſqu'à minuit, il lut deux fois le Dialogue de de Platon. Or je prouverois bien par un grand ſoupé qu'il donna le ſoir à tous ſes amis, par une promenade qu'il fit enſuite, & par tout ce qui ſe paſſa juſqu'à ce qu'on l'eut laiſſé ſeul dans ſa chambre, que quand on lui apporta cette épée, il devoit être fort tard : d'ailleurs le Dialogue qu'il lut deux fois eſt très-long ; & par conſéquent s'il dormit, il ne dormit guére. En vérité, je crains bien qu'il n'ait fait ſemblant de ronfler, pour en avoir l'honneur auprès de ceux qui écoutoient à la porte de ſa chambre.

M. D'AU. Vous ne faites pas mal la critique de ſa mort, qui ne laiſſe pas d'avoir toujours dans le fond quelque choſe de fort héroïque. Mais par où pouvés-vous prétendre que la vôtre l'emporte? Autant qu'il m'en ſouvient, vous ètes mort dans votre lit tout uniment, & d'une maniere qui n'a rien de remarquable.

AD. Quoi, n'eſt-ce rien de remarquable que ces vers que je fis preſque en expirant?

Ma petite Ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, & Dieu ſache où tu vas?
Tu pars ſeulette, & tremblotante. Hélas!
Qué deviendra ton humeur folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?

Caton traita la mort comme une affaire trop ſérieuſe; mais pour moi, vous voyés que je badinai avec elle; & c'eſt en quoi je prétens que ma Philoſophie alla bien plus loin que celle de Caton. Il n'eſt pas ſi difficile de braver fierement la mort, que d'en railler nonchalamment, ni de la bien recevoir quand

on l'appelle à son secours, que quand elle vient sans qu'on ait besoin d'elle.

M. D'Au. Oui, je conviens que la mort de Caton est moins belle que la vôtre; mais par malheur, je n'avois point remarqué que vous eussiés fait ces petits vers, en quoi consiste toute la beauté.

Ad. Voilà comme tout le monde est fait. Que Caton se déchire les entrailles, plutôt que de tomber entre les mains de son ennemi, ce n'est peut-être pas au fond si grand'chose; cependant un trait comme celui-là brille extrêmement dans l'Histoire, & il n'y a personne qui n'en soit frappé. Qu'un autre meure tout doucement, & se trouve en état de faire des tours badins sur sa mort, c'est plus que ce qu'a fait Caton; mais cela n'a rien qui frappe, & l'Histoire n'en tient presque pas compte.

M. D'Au. Hélas! rien n'est plus vrai que ce que vous dites; & moi, qui vous parle, j'ai une mort que je prétens plus belle que la vôtre, & qui a fait encore moins de bruit. Ce n'est pourtant pas une mort toute entiere; mais telle qu'elle est, elle est au-dessus

de la vôtre, qui eſt au-deſſus de celle de Caton.

AD. Comment? que voulés-vous dire?

M. D'AU. J'étois fille d'un Empereur. Je fus fiancée à un fils de Roi, & ce Prince après la mort de ſon pere, me renvoya chés le mien, malgré la promeſſe ſolemnelle qu'il avoit faite de m'épouſer. Enſuite on me fiança encore au fils d'un autre Roi; & comme j'allois par mer trouver cet époux, mon vaiſſeau fut battu d'une furieuſe tempête, qui mit ma vie en un danger très-évident. Ce fut alors que je me compoſai moi-même cette épitaphe.

Ci giſt Margot, la Gentil' Damoiſelle,
Qu'a deux maris, & encore eſt pucelle.

A la vérité, je n'en mourus pas, mais il ne tint pas à moi. Concevés bien cette eſpéce de mort-là, vous en ſerés ſatisfait. La fermeté de Caton eſt outrée dans un genre, la vôtre dans un autre, la mienne eſt naturelle. Il eſt trop guindé, vous êtes trop badin, je ſuis raiſonnable.

AD. Quoi, vous me reprochés d'avoir trop peu craint la mort?

M. D'AU. Oui, il n'y a pas d'apparence que l'on n'ait aucun chagrin en mourant ; & je ſuis ſûre que vous vous fites alors autant de violence pour badiner, que Caton pour ſe déchirer les entrailles. J'attens un naufrage à tous momens ſans m'épouvanter, & je compoſe de ſang froid mon épitaphe, cela eſt fort extraordinaire ; & s'il n'y avoit rien qui adoucît cette hiſtoire, on auroit raiſon de ne la croire pas, ou de croire que je n'euſſe agi que par fanfaronade. Mais en même temps je ſuis une pauvre fille deux fois fiancée, & qui ai pourtant le malheur de mourir fille, je marque le regret que j'en ai, & cela met dans mon hiſtoire toute la vraiſemblance dont elle a beſoin. Vos vers, prenés-y garde, ne veulent rien dire, ce n'eſt qu'un galimatias compoſé de petits termes folâtres ; mais les miens ont un ſens fort clair, & dont on ſe contente d'abord, ce qui fait voir que la nature y parle bien plus que dans les vôtres.

AD. En vérité, je n'euſſe jamais cru que le chagrin de mourir avec votre virginité, eût dû vous être ſi glorieux.

M. D'AU. Plaiſantés-en tant que vous voudrés ; mais ma mort, ſi elle peut

s'appeller ainſi, a encore un avantage eſſentiel ſur celle de caton & ſur la vôtre. Vous aviés tant fait les Philoſophes l'un & l'autre pendant votre vie, que vous vous étiés engagés d'honneur à ne craindre point la mort; & s'il vous eût été permis de la craindre, je ne ſais ce qui en fût arrivé. Mais moi, tant que la tempête dura, j'étois en droit de trembler, & de pouſſer des cris juſqu'au Ciel, ſans que perſonne y trouvât à redire, ni m'en eſtimât moins; cependant je demeurai aſſés tranquille pour faire mon épitaphe.

AD. Entre nous, l'épitaphe ne fut-elle point faite ſur la terre?

M. D'AU. Ah! cette chicane-là eſt de mauvaiſe grace; je ne vous en ai pas fait de pareille ſur vos vers.

AD. Je me rends donc de bonne foi, & j'avoue que la vertu eſt bien grande, quand elle ne paſſe point les bornes de la nature.

DIALOGUE V.

ERASISTRATE, HERVÉ.

ERASISTRATE.

VOus m'apprenés des choſes merveilleuſes. Quoi, le ſang circule dans le corps? Les veines le portent des extrémités au cœur, & il ſort du cœur pour entrer dans les artéres qui le reportent vers les extrémités?

HERVÉ. J'en ai fait voir tant d'expériences, que perſonne n'en doute plus.

ERA. Nous nous trompions donc bien nous autres Médecins de l'antiquité, qui croyions que le ſang n'avoit qu'un mouvement très-lent du cœur vers les extrémités du corps; & on vous eſt bien obligé d'avoir aboli cette vieille erreur.

HER. Je le prétens ainſi, & même on doit m'avoir d'autant plus d'obligation, que c'eſt moi qui ai mis les gens en train de faire toutes ces belles découvertes qu'on fait aujourd'hui

dans l'Anatomie. Depuis que j'ai eu trouvé une fois la circulation du ſang, c'eſt à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau réſervoir. Il ſemble qu'on ait refondu tout l'homme. Voyés combien notre Médecine moderne doit avoir d'avantages ſur la vôtre. Vous vous mêliés de guérir le corps humain, & le corps humain ne vous étoit ſeulement pas connu.

ERA. J'avoue que les Modernes ſont meilleurs Phiſiciens que nous, ils connoiſſent mieux la nature ; mais ils ne ſont pas meilleurs Médecins, nous guériſſions les malades auſſi-bien qu'ils les guériſſent. J'aurois bien voulu donner à tous ces modernes, & à vous tout le premier, le Prince Antiochus à guérir de ſa fiévre quarte. Vous ſavés comme je m'y pris, & comme je découvris par ſon pouls qui s'émut plus qu'à l'ordinaire en la préſence de Stratonice, qu'il étoit amoureux de cette belle Reine, & que tout ſon mal venoit de la violence qu'il ſe faiſoit pour cacher ſa paſſion. Cependant je fis une cure auſſi difficile & auſſi conſiderable que celle-là, ſans ſavoir que le ſang circu-

lât ; & je crois qu'avec tout le ſecours que cette connoiſſance eût pû vous donner, vous euſſiés été fort embarraſſé en ma place. Il ne s'agiſſoit point de nouveaux conduits, ni de nouveaux réſervoirs ; ce qu'il y avoit de plus important à connoître dans le malade, c'étoit le cœur.

HER. Il n'eſt pas toujours queſtion du cœur, & tous les malades ne ſont pas amoureux de leur belle-mere, comme Antiochus. Je ne doute point que faute de ſavoir que le ſang circule, vous n'ayés laiſſé mourir bien des gens entre vos mains.

ERA. Quoi, vous croyés vos nouvelles découvertes fort utiles ?

HER. Aſſurément.

ERA. Répondés donc, s'il vous plaît, à une petite queſtion que je vais vous faire. Pourquoi voyons-nous venir ici tous les jours autant de morts qu'il en ſoit jamais venu ?

HER. Oh ! s'ils meurent, c'eſt leur faute, ce n'eſt plus celle des Médecins.

ERA. Mais cette circulation du ſang, ces conduits, ces canaux, ces réſervoirs, tout cela ne guérit donc de rien ?

HER. On n'a peut-être pas encore eu le loiſir de tirer quelque uſage de tout ce qu'on a appris depuis peu ; mais il eſt impoſſible qu'avec le temps on n'en voye de grands effets.

ERA. Sur ma parole, rien ne changera. Voyés-vous ? Il y a une certaine meſure de connoiſſances utiles, que les hommes ont eue de bonne heure, à laquelle ils n'ont guére ajouté, & qu'ils ne paſſeront guére, s'ils la paſſent. Ils ont cette obligation à la nature, qu'elle leur a inſpiré fort promptement ce qu'ils avoient beſoin de ſavoir ; car ils étoient perdus, ſi elle eût laiſſé à la lenteur de leur raiſon à le chercher. Pour les autres choſes qui ne ſont pas ſi néceſſaires, elles ſe découvrent peu à peu, & dans de longues ſuites d'années.

HER. Il ſeroit étrange qu'en connoiſſant mieux l'homme, on ne le guérît pas mieux. A ce compte, pourquoi s'amuſeroit-on à perfectionner la ſcience du corps humain ? Il vaudroit mieux laiſſer là tout.

ERA. On y perdroit des connoiſſances fort agréables ; mais pour ce qui eſt de l'utilité, je crois que découvrir un

nouveau conduit dans le corps de l'homme, ou une nouvelle étoile dans le Ciel, eſt bien la même choſe. La nature veut que dans de certains temps les hommes ſe ſuccedent les uns aux autres par le moyen de la mort; il leur eſt permis de ſe défendre contre elle juſqu'à un certain point; mais paſſé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'Anotomie, on aura beau pénétrer de plus en plus dans les ſecrets de la ſtructure du corps humain, on ne prendra point la nature pour dupe, on mourra comme à l'ordinaire.

DIALOGUE VI.

BERENICE, COSME II. DE MEDICIS.

C. DE MEDICIS.

JE viens d'apprendre de quelques Savans qui ſont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous ſaurés que Galilée, qui étoit mon Ma-

thématicien, avoit découvert de certaines planettes qui tournent autour de Jupiter, auſquelles il donna en mon honneur le nom d'Aſtres de Medicis. Mais on m'a dit qu'on ne les connoit preſque plus ſous ce nom-là, & qu'on les appelle ſimplement Satellites de Jupiter. Il faut que le monde ſoit préſentement bien méchant & bien envieux de la gloire d'autrui.

BERENICE. Sans doute, je n'ai guére vû d'effets plus remarquables de ſa malignité.

C. DE ME. Vous en parlés bien à votre aiſe, après le bonheur que vous avés eu. Vous aviés fait vœu de couper vos cheveux, ſi votre mari Ptolomée revenoit vainqueur de je ne ſais quelle guerre. Il revint ayant défait ſes ennemis; vous conſacrâtes vos cheveux dans un Temple de Venus, & le lendemain un Mathématicien les fit diſparoître, & publia qu'il avoient été changés en une conſtellation qu'il appella *la Chevelure de Berenice.* Faire paſſer des étoiles pour des cheveux d'une femme, c'étoit bien pis que de donner le nom d'un Prince à de nouvelles planettes; cependant votre chevelure a réuſſi, & ces pauvres

Aſtres

Astres de Medicis n'ont pû avoir la même fortune.

BE. Si je pouvois vous donner ma chevelure céleſte, je vous la donnerois pour vous conſoler, & même je ſerois aſſés généreuſe pour ne prétendre pas que vous me fuſſiés fort obligé de ce préſent-là.

C. DE ME. Il ſeroit pourtant conſidérable; & je voudrois que mon nom fût auſſi aſſuré de vivre que le vôtre.

BE. Hélas! quand toutes les conſtellations porteroient mon nom, en ſerois-je mieux? Il ſeroit là-haut dans le Ciel, & moi je n'en ſerois pas moins ici-bas. Les hommes ſont plaiſans; ils ne peuvent ſe dérober à la mort, & ils tâchent à lui dérober deux ou trois ſillabes qui leur appartiennent. Voilà une belle chicane qu'ils s'aviſent de lui faire. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils conſentiſſent de bonne grace à mourir, eux & leurs noms?

C. DE ME. Je ne ſuis point de votre avis; on ne meurt que le moins qu'il eſt poſſible, & tout mort qu'on eſt, on tâche à tenir encore à la vie, par un marbre où l'on eſt repréſenté, par

des pierres que l'on a élevées les unes sur les autres, par son tombeau même. On se noye, & on s'accroche à tout cela.

BE. Oui, mais les choses qui devroient garantir nos noms de la mort, meurent elles-mêmes à leur maniere. A quoi attacherés-vous votre immortalité? Une Ville, un Empire même, ne vous en peut pas bien répondre.

C. DE ME. Ce n'est pas une mauvaise invention, que de donner son nom à des astres; ils demeurent toujours.

BE. Encore de la maniere dont j'en entens parler, les astres eux-mêmes sont-ils sujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, & d'anciens qui s'en vont; & vous verrés qu'à la longue il ne me restera peut-être pas un cheveu dans le Ciel. Du moins ce qui ne peut manquer à nos noms, c'est une mort, pour ainsi dire, grammaticale; quelques changemens de lettres les mettent en état de ne pouvoir plus servir qu'à donner de l'embarras aux Savans. Il y a quelque temps que je vis ici bas des morts qui contestoient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre,

je m'approchai, je demandai qui ils étoient, & on me répondit que l'un étoit le Grand Conſtantin, & l'autre un Empereur Barbare. Ils diſputoient ſur la préférence de leurs grandeurs paſſées. Conſtantin diſoit qu'il avoit été Empereur de Conſtantinople; & le Barbare, qu'il l'avoit été de Stamboul. Le premier, pour faire valoir ſa Conſtantinople, diſoit qu'elle étoit ſituée ſur trois Mers, ſur le Pont-Euxin, ſur le Boſphore de Thrace, & ſur la Propontide. L'autre repliquoit que Stamboul commandoit auſſi à trois Mers, à la Mer noire, au Détroit, & à la Mer de Marmara. Ce rapport de Conſtantinople & de Stamboul étonna Conſtantin; mais après qu'il ſe fut informé exactement de la ſituation de Stamboul, il fut encore bien plus ſurpris de trouver que c'étoit Conſtantinople, qu'il n'avoit pû reconnoître à cauſe du changement des noms. *Hélas!* s'écria-t-il, *j'euſſe auſſi-bien fait de laiſſer à Conſtantinople ſon premier nom de Biſance. Qui démêlera le nom de Conſtantin dans Stamboul? Il y tire bien à ſa fin.*

C. DE ME. De bonne foi, vous me conſolés un peu, & je me réſous à

prendre patience. Après tout, puiſque nous n'avons pû nous diſpenſer de mourir, il eſt aſſés raiſonnable que nos noms meurent auſſi; ils ne ſont pas de meilleure condition que nous.

DIALOGUES DES MORTS MODERNES.

DIALOGUE I.

ANNE DE BRETAGNE, MARIE D'ANGLETERRE.

A. DE BRETAGNE.

ASSURÉMENT ma mort vous fit grand plaiſir. Vous paſſâtes auſſitôt la mer pour aller épouſer Louis XII. & vous ſaiſir du Trône que je laiſſois vuide. Mais vous n'en jouîtes guére, & je fus vengée de vous par votre jeuneſſe même, & par votre beauté, qui vous rendoient trop aimable aux yeux du Roi, & le conſoloient trop aiſément de ma perte; car elles hâte-

rent ſa mort, & vous empêcherent d'être long-temps Reine.

M. D'ANGLETERRE. Il eſt vrai que la Royauté ne fit que ſe montrer à moi, & diſparut en moins de rien.

A. DE BRE. Et après cela, vous devintes Ducheſſe de Suffolc? C'étoit une belle chute. Pour moi, grace au Ciel, j'ai eu une autre deſtinée. Quand Charles VIII. mourut, je ne perdis point mon rang par ſa mort, & j'épouſai ſon ſucceſſeur, ce qui eſt un exemple de bonheur fort ſingulier.

M. D'AN. M'en croiriés-vous, ſi je vous diſois que je ne vous ai jamais envié ce bonheur-là?

A. DE BRE. Non, je conçois trop bien ce que c'eſt que d'être Ducheſſe de Suffolc, après qu'on a été Reine de France.

M. D'AN. Mais j'aimois le Duc de Suffolc.

A. DE BRE. Il n'importe. Quand on a goûté les douceurs de la Royauté, en peut-on goûter d'autres?

M. D'AN. Oui, pourvû que ce ſoient celles de l'amour. Je vous aſſure que vous ne devés point me vouloir de mal de ce que je vous ai ſuccedé; ſi j'euſſe toujours pû diſpoſer de moi, je n'euſſe

été que Ducheſſe, & je retournai bien vîte en Angleterre pour y prendre ce titre, dès que je fus déchargée de celui de Reine.

A. DE BRE. Aviés-vous les ſentimens ſi peu élevés ?

M. D'AN. J'avoue que l'ambition ne me touchoit point. La nature a fait aux hommes des plaiſirs ſimples, aiſés, tranquilles, & leur imagination leur en a fait qui ſont embarraſſans, incertains, difficiles à acquerir ; mais la nature eſt bien plus habile à leur faire des plaiſirs, qu'ils ne le font eux-mêmes. Que ne ſe repoſent-ils ſur elle de ce ſoin-là ? Elle a inventé l'amour, qui eſt fort agréable, & ils ont inventé l'ambition, dont il n'étoit point beſoin.

A. DE BRE. Qui vous a dit que les hommes ayent inventé l'ambition ? La nature n'inſpire pas moins les deſirs de l'élevation & du commandement, que le penchant de l'amour.

M. D'AN. L'ambition eſt aiſée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination ; elle en a le caractere. Elle eſt inquiéte, pleine de projets chimeriques ; elle va au de-là de ſes ſouhaits, dès qu'ils ſont accomplis ;

elle a un terme qu'elle n'attrape jamais.

A. DE BRE. Et malheureuſement l'amour en a un qu'il attrape trop tôt.

M. D'AN. Ce qui en arrive, c'eſt qu'on peut être pluſieurs fois heureux par l'amour, & qu'on ne le peut être une ſeule fois par l'ambition; ou s'il eſt poſſible qu'on le ſoit, du moins ces plaiſirs-là ſont faits pour trop peu de gens; & par conſéquent ce n'eſt point la nature qui les propoſe aux hommes, car ſes faveurs ſont toujours très-générales. Voyés l'amour; il eſt fait pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élevation, à qui il ſemble que la nature ait envié les douceurs de l'amour. Un Roi qui peut s'aſſurer de cent mille bras, ne peut guére s'aſſurer d'un cœur. Il ne ſait ſi on ne fait pas pour ſon rang tout ce qu'on auroit fait pour la perſonne d'un autre. Sa Royauté lui coûte tous les plaiſirs les plus ſimples & les plus doux.

A. DE BRE. Vous ne rendés pas les Rois beaucoup plus malheureux par cette incommodité que vous trouvés à leur

leur condition. Quand on voit ſes volontés non-ſeulement ſuivies, mais prévenues, une infinité de fortunes qui dépendent d'un mot qu'on peut prononcer quand on veut, tant de ſoins, tant de deſſeins, tant d'empreſſemens, tant d'application à plaire, dont on eſt le ſeul objet; en vérité on ſe conſole de ne pas ſavoir tout-à-fait au juſte ſi on eſt aimé pour ſon rang, ou pour ſa perſonne. Les plaiſirs de l'ambition ſont faits, dites-vous, pour trop peu de gens; ce que vous leur reprochés, eſt leur plus grand charme. En fait de bonheur, c'eſt l'exception qui flatte; & ceux qui régnent ſont exceptés ſi avantageuſement de la condition des autres hommes, que quand ils perdroient quelque choſe des plaiſirs qui ſont communs à tout le monde, ils ſeroient récompenſés du reſte.

M. D'AN. Ah! jugés de la perte qu'ils font par la ſenſibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaiſirs ſimples & communs, lorſqu'il s'en préſente quelqu'un à eux. Apprenés ce que me conta ici l'autre jour une Princeſſe de mon ſang, qui a régné en Angleterre, & fort long-temps, & fort heureuſement,

& ſans mari. Elle donnoit une premiere audience à des Ambaſſadeurs Hollandois, qui avoient à leur ſuite un jeune homme bien fait. Dès qu'il vit la Reine, il ſe tourna vers ceux qui étoient auprès de lui, & leur dit quelque choſe aſſés bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à peu près ce qu'il diſoit; car les femmes ont un inſtinct admirable. Les trois ou quatre mots que dit ce jeune Hollandois, qu'elle n'avoit pas entendus, lui tinrent plus à l'eſprit que toute la harangue des Ambaſſadeurs; & auſſi-tôt qu'ils furent ſortis, elle voulut s'aſſurer de ce qu'elle avoit penſé. Elle demanda à ceux à qui avoit parlé ce jeune homme, ce qu'il leur avoit dit. Ils lui répondirent avec beaucoup de reſpect, que c'étoit une choſe qu'on n'oſoit redire à une grande Reine, & ſe défendirent long-temps de la répéter. Enfin quand elle ſe ſervit de ſon autorité abſolue, elle apprit que le Hollandois s'étoit écrié tout bas: *Ah! voilà une femme bien faite*, & avoit ajouté quelque expreſſion aſſés groſſiere, mais vive, pour marquer qu'il la trouvoit à ſon gré. On ne fit ce récit à la Reine

qu'en tremblant ; cependant il n'en arriva rien autre choſe, ſinon que quand elle congédia les Ambaſſadeurs, elle fit au jeune Hollandois un préſent fort conſidérable. Voyés comme au travers de tous les plaiſirs de grandeur & de Royauté dont elle étoit environnée, ce plaiſir d'être trouvée belle alla la frapper vivement.

A. DE BRE. Mais enfin elle n'eût pas voulu l'acheter par la perte des autres. Tout ce qui eſt trop ſimple n'accommode point les hommes. Il ne ſuffit pas que les plaiſirs touchent avec douceur ; on veut qu'ils agitent & qu'ils tranſportent. D'où vient que la vie paſtorale, telle que les Poëtes la dépeignent, n'a jamais été que dans leurs ouvrages, & ne réuſſiroit pas dans la pratique ? Elle eſt trop douce & trop unie.

M. D'AN. J'avoue que les hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la vûe d'une Cour la plus ſuperbe & la plus pompeuſe du monde, les flatte moins que les idées qu'ils ſe propoſent quelquefois de cette vie paſtorale ? C'eſt qu'ils étoient faits pour elle.

A. DE BRE. Ainſi le partage de vos

plaiſirs ſimples & tranquilles, n'eſt plus que d'entrer dans les chimeres que les hommes ſe forment.

M. D'AN. Non, non. S'il eſt vrai que peu de gens ayent le goût aſſés bon pour commencer par ces plaiſirs-là, du moins on finit volontiers par eux, quand on le peut. L'imagination a fait ſa courſe ſur les faux objets, & elle revient aux vrais.

DIALOGUE II.

CHARLES V, ERASME.

ERASME.

N'En doutés point; s'il y avoit des rangs chés les Morts, je ne vous céderois pas la préſéance.

CHARLES. Quoi, un Grammairien, un Savant, & pour dire encore plus, & pouſſer votre mérite juſqu'où il peut aller, un homme d'eſprit, prétendroit l'emporter ſur un Prince qui s'eſt vû maître de la meilleure partie de l'Europe?

ERAS. Joignés-y encore l'Amérique,

& je ne vous en craindrai pas davantage. Toute cette grandeur n'étoit, pour ainſi dire, qu'un compoſé de pluſieurs haſards; & qui déſaſſembleroit toutes les parties dont elle étoit formée, vous le feroit voir bien clairement. Si Ferdinand votre grand-pere eût été homme de parole, vous n'aviés preſque rien en Italie; ſi d'autres Princes que lui euſſent eu l'eſprit de croire qu'il y avoit des Antipodes, Chriſtophe Colomb ne ſe fût point adreſſé à lui, & l'Amérique n'étoit point au nombre de vos Etats; ſi après la mort du dernier Duc de Bourgogne, Louis XI. eût bien ſongé à ce qu'il faiſoit, l'héritiere de Bourgogne n'étoit point pour Maximilien, ni les Pays-Bas pour vous; ſi Henri de Caſtille, frere de votre grand'mere Iſabelle, n'eût point été en mauvaiſe réputation auprès des femmes, ou ſi ſa femme n'eût point été d'une vertu aſſés douteuſe, la fille de Henri eût paſſé pour être ſa fille, & le Royaume de Caſtille vous échappoit.

CHAR. Vous me faites trembler. Il me ſemble qu'à l'heure qu'il eſt je perds ou la Caſtille, ou les Pays-

ayeux, où ils seroient bien fâchés de rien changer.

ERAS. Mais les Grands naissent héritiers de la grandeur de leurs peres, & les Savans n'étoient pas nés héritiers des connoissances des anciens. La science n'est point une succession qu'on reçoit, c'est une acquisition toute nouvelle que l'on entreprend de faire ; ou si c'est une succession, elle est assés difficile à recueillir, pour être fort honorable.

CHAR. Hé bien, mettés la peine qui se trouve à acquérir les biens de l'esprit, contre celle qui se trouve à conserver les biens de la fortune, voilà les choses égales ; car enfin, si vous ne regardés que la difficulté, souvent les affaires du monde en ont bien autant que les spéculations du cabinet.

ERAS. Mais ne parlons point de la science, tenons-nous-en à l'esprit : ce bien-là ne dépend aucunement du hasard.

CHAR. Il n'en dépend point ? Quoi, l'esprit ne consiste-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau, & le hasard est-il moindre, de naître avec

un cerveau bien disposé, que de naître d'un pere qui soit Roi? Vous étiés un grand génie; mais demandés à tous les Philosophes à quoi il tenoit que vous ne fussiés stupide & hebêté; presque à rien, à une petite disposition de fibres, enfin à quelque chose que l'Anatomie la plus délicate ne sauroit jamais appercevoir. Et après cela, ces Messieurs les beaux Esprits nous oseront soutenir qu'il n'y a qu'eux qui ayent des biens indépendans du hasard, & ils se croiront en droit de mépriser tous les autres hommes?

ERAS. A votre compte: être riche, ou avoir de l'esprit, c'est le même mérite.

CHAR. Avoir de l'esprit, est un hasard plus heureux; mais au fond c'est toujours un hasard.

ERAS. Tout est donc hasard?

CHAR. Oui, pourvû qu'on donne ce nom à un ordre que l'on ne connoît point. Je vous laisse à juger si je n'ai pas dépouillé les hommes encore mieux que vous n'aviés fait; vous ne leur ôtiés que quelques avantages de la naissance, & je leur ôte jusqu'à ceux de l'esprit. Si avant que de tirer vanité d'une chose,

ils vouloient s'assurer bien qu'elle leur appartînt, il n'y auroit guére de vanité dans le monde.

DIALOGUE III.

ELISABETH D'ANGLETERRE, LE DUC D'ALENÇON.

LE DUC.

MAis pourquoi m'avés-vous si long-temps flatté de l'espérance de vous épouser, puisque vous étiés résolue dans l'ame à ne rien conclure ?

ELISABETH. J'en ai bien trompé d'autres qui ne valoient pas moins que vous. J'ai été la Penelope de mon siécle. Vous, le Duc d'Anjou votre frere, l'Archiduc, le Roi de Suede, vous étiés tous des poursuivans qui en vouliés à une Isle bien plus considérable que celle d'Ithaque ; je vous ai tenus en haleine pendant une longue suite d'années, & à la la fin je me suis moqué de vous.

LE DUC. Il y a ici de certains Morts,

qui ne tomberoient pas d'accord que vous reſſemblaſſiés tout-à-fait à Penelope; mais on ne trouve point de comparaiſons qui ne ſoient défectueuſes en quelque point.

ELI. Si vous n'étiés pas encore auſſi étourdi que vous l'étiés, & que vous puiſſiés ſonger à ce que vous dites...

LE DUC. Bon, je vous conſeille de prendre votre ſérieux. Voilà comme vous avés toujours fait des fanfaronades de virginité; témoin cette grande Contrée d'Amérique, à laquelle vous fites donner le nom de Virginie, en mémoire de la plus douteuſe de toutes vos qualités. Ce pays-là ſeroit aſſés mal nommé, ſi ce n'étoit que par bonheur il eſt dans un autre monde; mais il n'importe, ce n'eſt pas là de quoi il s'agit. Rendés-moi un peu raiſon de cette conduite miſtérieuſe que vous avés tenue, & de tous ces projets de mariage qui n'ont abouti à rien. Eſt-ce que les ſix mariages de Henri VIII. votre pere vous apprirent à ne vous point marier, comme les courſes perpétuelles de Charles V. apprirent à Philippe II. à ne point ſortir de Madrid.

ELI. Je pourrois m'en tenir à la raiſon que vous me fourniſſés ; en effet, mon pere paſſa toute ſa vie à ſe marier & à ſe démarier, à répudier quelques-unes de ſes femmes, & à faire couper la tête aux autres. Mais le vrai ſecret de ma conduite, c'eſt que je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus joli que de former des deſſeins, de faire des préparatifs, & de n'exécuter point. Ce qu'on a le plus ardemment deſiré diminue de prix dès qu'on l'obtient, & les choſes ne paſſent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte. Vous venés en Angleterre pour m'épouſer ; ce ne ſont que bals, que fêtes, que réjouiſſances ; je vais même juſqu'à vous donner un anneau. Juſque-là tout eſt le plus riant du monde ; tout ne conſiſte qu'en apprêts & en idées ; auſſi ce qu'il y a d'agréable dans le mariage eſt déja épuiſé. Je m'en tiens là, & vous renvoye.

LE DUC. Franchement, vos maximes ne m'euſſent point accommodé ; j'euſſe voulu quelque choſe de plus que des chimeres.

ELI. Ah ! ſi l'on ôtoit les chimeres aux hommes, quel plaiſir leur reſte-

roit-il ? Je vois bien que vous n'aurés pas senti tous les agrémens qui étoient dans votre vie ; mais en vérité vous êtes bien malheureux qu'ils ayent été perdus pour vous.

LE DUC. Quoi, quels agrémens y avoit-il dans ma vie ? Rien ne m'a jamais réussi. J'ai pensé quatre fois être Roi ; d'abord il s'agissoit de la Pologne, ensuite de l'Angleterre, & des Pays-Bas ; enfin la France devoit apparemment m'appartenir ; cependant je suis arrivé ici sans avoir regné.

ELI. Et voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes pas apperçu. Toujours des imaginations, des espérances, & jamais de réalité. Vous n'avés fait que vous préparer à la Royauté pendant toute votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne que me préparer au mariage.

LE DUC. Mais comme je crois qu'un mariage effectif pouvoit vous convenir, je vous avoue qu'une véritable Royauté eût été assés de mon goût.

ELI. Les plaisirs ne sont point assés solides pour souffrir qu'on les approfondisse, il ne faut que les effleurer : ils ressemblent à ces terres marécageuses,

ſur leſquelles on eſt obligé de courir légérement, ſans y arrêter jamais le pied.

DIALOGUE IV.

GUILLAUME DE CABESTAN. ALBERT-FRIDERIC DE BRANDEBOURG.

A. F. DE BRANDEBOURG.

JE vous aime mieux d'avoir été fou auſſi-bien que moi. Apprenés-moi un peu l'hiſtoire de votre folie : comment vint-elle ?

G. DE CABESTAN. J'étois un Poëte Provençal, fort eſtimé dans mon ſiécle, ce qui ne fit que me porter malheur. Je devins amoureux d'une Dame, que mes ouvrages rendirent illuſtre : mais elle prit tant de goût à mes vers, qu'elle craignit que je n'en fiſſe un jour pour quelqu'autre ; & afin de s'aſſurer de la fidélité de ma Muſe, elle me donna un

maudit breuvage qui me fit tourner l'esprit, & me mit hors d'état de composer.

A. F. DE BRAN. Combien y a-t-il que vous êtes mort?

G. DE CA. Il y a peut-être quatre cens ans.

A. F. DE BRAN. Il falloit que les Poëtes fussent bien rares dans votre siécle, puisqu'on les estimoit assés pour les empoisonner de cette maniere-là. Je suis fâché que vous ne soyés pas né dans le siécle où j'ai vécu, vous eussiés pû faire des vers pour toutes sortes de Belles, sans aucune crainte de poison.

G. DE CA. Je le sai. Je ne vois aucun de tous ces beaux Esprits qui viennent ici se plaindre d'avoir eu ma destinée. Mais vous, de quelle maniere devintes-vous fou?

A. F. DE BRAN. D'une maniere fort raisonnable. Un Roi l'est devenu pour avoir vû un Spectre dans une forêt; ce n'étoit pas grand'chose: mais ce que je vis étoit beaucoup plus terrible.

G. DE CA. Eh! que vîtes-vous?

A. F. DE BRAN. L'appareil de mes noces. J'épousois Marie-Eleonor de Cléves; & je fis pendant cette grande

fête des réfléxions ſur le mariage ſi judicieuſes, que j'en perdis le jugement.

G. DE CA. Aviés-vous dans votre maladie quelques bons intervalles?

A. F. DE BRAN. Oui.

G. DE CA. Tant pis; & moi je fus encore plus malheureux; l'eſprit me revint tout-à-fait.

A. F. de BRAN. Je n'euſſe jamais cru que ce fût là un malheur.

G. DE CA. Quand on eſt fou, il faut l'être entierement, & ne ceſſer jamais de l'être. Ces alternatives de raiſon & de folie n'appartiennent qu'à ces petits fous qui ne le ſont que par accident, & dont le nombre n'eſt nullement conſidérable. Mais voyés ceux que la Nature produit tous les jours dans ſon cours ordinaire, & dont le monde eſt peuplé; ils ſont toujours également fous, & ils ne ſe guériſſent jamais.

A. F. DE BRAN. Pour moi je me ſerois figuré que le moins qu'on pouvoit être fou, c'étoit toujours le mieux.

G. DE CA. Ah! vous ne ſavés donc pas à quoi ſert la folie? Elle ſert à empêcher qu'on ne ſe connoiſſe; car la vûe de ſoi-même eſt bien triſte; & comme

comme il n'eſt jamais temps de ſe connoître, il ne faut pas que la folie abandonne les hommes un ſeul moment.

A. F. DE BRAN. Vous avés beau dire, vous ne me perſuaderés point qu'il y ait d'autres fous, que ceux qui le ſont comme nous l'avons été tous deux. Tout le reſte des hommes a de la raiſon; autrement ce ne ſeroit rien perdre que de perdre l'eſprit, & on ne diſtingueroit point les frénétiques d'avec les gens de bon ſens.

G. DE CA. Les frénétiques ſont ſeulement des fous d'un autre genre. Les folies de tous les hommes étant de même nature, elles ſe ſont ſi aiſément ajuſtées enſemble, qu'elles ont ſervi à faire les plus forts liens de la ſocieté humaine; témoin ce deſir d'immortalité, cette fauſſe gloire, & beaucoup d'autres principes, ſur quoi roule tout ce qui ſe fait dans le monde; & l'on n'appelle plus fous, que de certains fous qui ſont pour ainſi dire hors d'œuvre, & dont la folie n'a pû s'accorder avec celles de tous les autres, ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie.

A. F. DE BRAN. Les frénétiques ſont

ſi fous, que le plus ſouvent ils ſe traitent de fous les uns les autres ; mais les autres hommes ſe traitent de perſonnes ſages.

G. DE CA. Ah ! que dites-vous ? Tous les hommes s'entremontrent au doigt, & cet ordre eſt fort judicieuſement établi par la Nature. Le Solitaire ſe moque du Courtiſan, mais en récompenſe il ne le va point troubler à la Cour ; le Courtiſan ſe moque du Solitaire, mais il le laiſſe en repos dans ſa retraite. S'il y avoit quelque parti qui fût reconnu pour le ſeul parti raiſonnable, tout le monde voudroit l'embraſſer, & il y auroit trop de preſſe ; il vaut mieux qu'on ſe diviſe en pluſieurs petites troupes, qui ne s'entr'embarraſſent point, parce que les unes rient de ce que les autres font.

A. F. DE BRAN. Tout mort que vous êtes, je vous trouve bien fou avec vos raiſonnemens ; vous n'êtes pas encore bien guéri du breuvage qu'on vous donna.

G. DE CA. Et voilà l'idée qu'il faut qu'un fou conçoive toujours d'un autre. La vraie ſageſſe diſtingueroit trop ceux qui la poſſederoient ; mais l'opi-

tion de sageſſe égale tous les hommes, & ne les ſatisfait pas moins.

DIALOGUE V.

AGNÈS SOREL, ROXELANE.

A. SOREL.

A Vous dire le vrai, je ne comprens point votre galanterie turque. Les Belles du Serrail ont un Amant qui n'a qu'à dire, *je le veux*; elles ne goûtent jamais le plaiſir de la réſiſtance, & elles ne lui fourniſſent jamais le plaiſir de la victoire; c'eſt-à-dire que tous les agrémens de l'amour ſont perdus pour les Sultans & pour leurs Sultanes.

ROXELANE. Que voulés-vous? Les Empereurs Turcs qui ſont extrêmement jaloux de leur autorité, ont négligé par des raiſons de politique ces douceurs de l'amour ſi raffinées. Ils ont craint que les Belles qui ne dépendroient pas abſolument d'eux, n'uſurpaſſent trop de pouvoir ſur leur eſprit,

& ne se mêlassent trop des affaires.

A. So. Hé bien, que savent-ils si ce seroit un malheur ? L'amour est quelquefois bon à bien des choses ; & moi qui vous parle, si je n'avois été Maîtresse d'un Roi de France, & si je n'avois eu beaucoup d'empire sur lui, je ne sai où en seroit la France à l'heure qu'il est. Avés-vous oui dire combien nos affaires étoient désespérées sous Charles VII, & en quel état se trouvoit réduit tout le Royaume, dont les Anglois étoient presque entierement les maîtres ?

Ro. Oui, comme cette histoire a fait grand bruit, je sai qu'une certaine Pucelle sauva la France. C'est donc vous qui étiés cette Pucelle-là ? Et comment étiés-vous en même-temps Maîtresse du Roi ?

A. So. Vous vous trompés ; je n'ai rien de commun avec la Pucelle dont on vous a parlé. Le Roi, dont j'étois aimée, vouloit abandonner son Royaume aux usurpateurs étrangers, & s'aller cacher dans un pays de montagnes, où je n'eusse pas été trop aise de le suivre. Je m'avisai d'un stratagême pour le détourner de ce dessein. Je fis venir un Astrologue, avec qui je m'entendois

ſecretement ; & après qu'il eut fait ſemblant de bien étudier ma nativité, il me dit un jour en préſence de Charles VII. que tous les Aſtres étoient trompeurs, ou que j'inſpirerois une longue paſſion à un grand Roi. Auſſitôt je dis à Charles : *Vous ne trouverés donc pas mauvais, Sire, que je paſſe à la Cour d'Angleterre ; car vous ne voulés plus être Roi, & il n'y a pas aſſés de temps que vous m'aimés pour avoir rempli ma deſtinée.* La crainte qu'il eut de me perdre lui fit prendre la réſolution d'être Roi de France, & il commença dès-lors à ſe rétablir. Voyés combien la France eſt obligée à l'amour, & combien ce Royaume doit être galant, quand ce ne ſeroit que par reconnoiſſance.

Ro. Il eſt vrai, mais j'en reviens à ma Pucelle. Qu'a-t-elle donc fait ? L'Hiſtoire ſe ſeroit-elle aſſés trompée pour attribuer à une jeune Payſanne pucelle ce qui appartenoit à une Dame de la Cour, Maîtreſſe du Roi ?

A. So. Quand l'Hiſtoire ſe ſeroit trompée juſqu'à ce point, ce ne ſeroit pas une ſi grande merveille. Cependant il eſt ſûr que la Pucelle anima beaucoup les Soldats ; mais moi j'avois au-

paravant animé le Roi. Elle fut d'un grand secours à ce Prince, qu'elle trouva ayant les armes à la main contre les Anglois; mais sans moi elle ne l'eût pas trouvé en cet état. Enfin vous ne douterés plus de la part que j'ai dans cette grande affaire, quand vous saurés le témoignage qu'un des successeurs * de Charles VII. a rendu en ma faveur dans ce quatrain.

Gentille Agnès, plus d'honneur en mérite;
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un Cloître ouvrer;
Close Nonnain, ou bien dévot Hermite.

Qu'en dites-vous, Roxelane? Vous m'avouerés que si j'eusse été une Sultane comme vous, & que je n'eusse pas eu le droit de faire à Charles VII. la menace que je lui fis, il étoit perdu.

Ro. J'admire la vanité que vous tirés de cette petite action. Vous n'aviés nulle peine à acquerir beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'un Amant, vous qui étiés libre & maîtresse de vous-même; mais moi, toute Esclave que

* *François I.*

j'étois, je ne laissai pas de m'asservir le Sultan. Vous avés fait Charles VII. Roi presque malgré lui ; & moi de Soliman j'en fis mon époux malgré qu'il en eût.

A. So. Hé quoi ? on dit que les Sultans n'épousent jamais.

Ro. J'en conviens ; cependant je me mis en tête d'épouser Soliman, quoique je ne pusse l'amener au mariage par l'esperance d'un bonheur, qu'il n'eût pas encore obtenu. Vous allés entendre un stratagême plus fin que le vôtre. Je commençai à bâtir des Temples & à faire beaucoup d'autres actions pieuses ; après quoi je fis paroître une mélancolie profonde. Le Sultan m'en demanda la cause mille & mille fois ; & quand j'eus fait toutes les façons nécessaires, je lui dis que le sujet de mon chagrin étoit, que toutes mes bonnes actions, à ce que m'avoient dit nos Docteurs, ne me servoient de rien, & que comme j'étois Esclave, je ne travaillois que pour Soliman mon Seigneur. Aussi-tôt Soliman m'affranchit, afin que le mérite de mes bonnes actions tombât sur moi-même. Mais quand il voulut vivre avec moi comme

à l'ordinaire, & me traiter en Sultane du Serrail, je lui marquai beaucoup de surprise, & lui représentai avec un grand sérieux, qu'il n'avoit nul droit sur la personne d'une femme libre. Soliman avoit la conscience délicate ; il alla consulter ce cas à un Docteur de la Loi, avec qui j'avois intelligence. Sa réponse fut, que le Sultan se gardât bien de prendre rien sur moi qui n'étois plus son Esclave, & que s'il ne m'épousoit, je ne pouvois être à lui. Alors le voilà plus amoureux que jamais. Il n'avoit qu'un seul parti à prendre, mais un parti fort extraordinaire & même dangereux à cause de la nouveauté ; cependant il le prit & m'épousa.

A. So. J'avoue qu'il est beau d'assujettir ceux qui se précautionnent tant contre notre pouvoir.

Ro. Les hommes ont beau faire ; quand on les prend par les passions, on les mene où l'on veut. Qu'on me fasse revivre, & qu'on me donne l'homme du monde le plus impérieux, je ferai de lui tout ce qu'il me plaira, pourvû que j'aie beaucoup d'esprit, assés de beauté, & peu d'amour.

DIAL;

DIALOGUE VI.

JEANNE I. DE NAPLES, ANSELME.

J. DE NAPLES.

QUoi, ne pouvés-vous pas me faire quelque prédiction ? Vous n'avés pas oublié toute l'Aſtrologie que vous ſaviés autrefois ?

ANSELME. Et comment la mettre en pratique ? Nous n'avons point ici de Ciel ni d'Etoiles.

J. DE NA. Il n'importe. Je vous diſpenſe d'obſerver les régles ſi exactement.

AN. Il ſeroit plaiſant qu'un Mort fît des prédictions. Mais encore ſur quoi voudriés-vous que j'en fiſſe ?

J. DE NA. Sur moi, ſur ce qui me regarde.

AN. Bon ! Vous êtes morte, & vous le ſerés toujours ; voilà tout ce que j'ai à vous prédire. Eſt-ce que notre con-

dition ou nos affaires peuvent changer?

J. DE NA. Non, mais aussi c'est ce qui m'ennuie cruellement ; & quoique je sache qu'il ne m'arrivera rien, si vous vouliés pourtant me prédire quelque chose, cela ne laisseroit pas de m'occuper. Vous ne sauriés croire combien il est triste de n'envisager aucun avenir. Une petite prédiction, je vous en prie, telle qu'il vous plaira.

AN. On croiroit, à voir votre inquiétude, que vous seriés encore vivante. C'est ainsi qu'on est fait là-haut. On n'y sauroit être en patience ce qu'on est ; on anticipe toujours sur ce qu'on sera ; mais ici il faut que l'on soit plus sage.

J. DE NA. Ah! les hommes n'ont-ils pas raison d'en user comme ils font? Le présent n'est qu'un instant, & ce seroit grand'pitié qu'ils fussent réduits à borner là toutes leurs vûes. Ne vaut-il pas mieux qu'ils les étendent le plus qu'il leur est possible, & qu'ils gagnent quelque chose sur l'avenir! C'est toujours autant dont ils se mettent en possession par avance.

AN. Mais aussi ils empruntent tellement sur l'avenir par leurs imaginations

& par leurs eſpérances, que quand il eſt enfin préſent, ils trouvent qu'il eſt tout épuiſé, & ils ne s'en accommodent plus. Cependant ils ne ſe défont point de leur impatience ni de leur inquiétude; le grand leurre des hommes, c'eſt toujours l'avenir; & nous autres Aſtrologues, nous le ſavons mieux que perſonne. Nous leur diſons hardiment qu'il y a des Signes froids & des Signes chauds; qu'il y en a de mâles & de femelles; qu'il y a des Planettes bonnes & mauvaiſes, & d'autres qui ne ſont ni bonnes ni mauvaiſes d'elles-mêmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractere, ſelon la compagnie où elles ſe trouvent; & toutes ces fadaiſes ſont fort bien reçues, parce qu'on croit qu'elles menent à la connoiſſance de l'avenir.

J. DE NA. Quoi, n'y menent-elles pas en effet? Je trouve bon que vous qui avés été mon Aſtrologue, vous me diſiés du mal de l'Aſtrologie!

AN. Ecoutés, un Mort ne voudroit pas mentir. Franchement je vous trompois avec cette Aſtrologie que vous eſtimés tant.

J. DE NA. Oh! je ne vous en crois

pas vous-même. Comment m'euſſés-vous prédit que je devois me marier quatre fois ? Y avoit-il la moindre apparence qu'une perſonne un peu raiſonnable s'engageât quatre fois de ſuite dans le mariage ? Il falloit bien que vous euſſiés lû cela dans les Cieux.

AN. Je les conſultai beaucoup moins que vos inclinations ; mais après tout, quelques Prophéties qui réuſſiſſent ne prouvent rien. Voulés-vous que je vous mene à un Mort qui vous contera une hiſtoire aſſés plaiſante ? Il étoit Aſtrologue, & ne croyoit non plus que moi à l'Aſtrologie. Cependant, pour eſſayer s'il y avoit quelque choſe de ſûr dans ſon art, il mit un jour tous ſes ſoins à bien obſerver les régles, & prédit à quelqu'un des événemens particuliers, plus difficiles à deviner que vos quatre mariages. Tout ce qu'il avoit prédit arriva. Il ne fut jamais plus étonné. Il alla revoir auſſi-tôt tous les calculs aſtronomiques, qui avoient été le fondement de ſes prédictions. Savés-vous ce qu'il trouva ? Il s'étoit trompé ; & ſi ſes ſupputations euſſent été bien faites, il auroit prédit tout le contraire de ce qu'il avoit prédit.

J. DE NA. Si je croyois que cette

hiſtoire fût vraie, je ſerois bien fâchée qu'on ne la ſût pas dans le monde, pour ſe détromper des Aſtrologues.

AN. On ſait bien d'autres hiſtoires à leur déſavantage, & leur métier ne laiſſe pas d'être toujours bon. On ne ſe déſabuſera jamais de tout ce qui regarde l'avenir; il a un charme trop puiſſant. Les hommes, par exemple, ſacrifient tout ce qu'ils ont à une eſpérance; & tout ce qu'ils avoient, & ce qu'ils viennent d'acquérir, ils le ſacrifient encore à une autre eſpérance; & il ſemble que ce ſoit là un ordre malicieux établi dans la Nature, pour leur ôter toujours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne ſe ſoucie guére d'être heureux dans le moment où l'on eſt; on remet à l'être dans un temps qui viendra, comme ſi ce temps qui viendra devoit être autrement fait que celui qui eſt déja venu.

J. DE NA. Non, il n'eſt pas fait autrement, mais il eſt bon qu'on ſe l'imagine.

AN. Et que produit cette belle opinion? Je ſai une petite fable qui vous le dira bien. Je l'ai appriſe autrefois à

la * Cour d'Amour qui se tenoit dans votre Comté de Provence. Un homme avoit soif, & étoit assis sur le bord d'une fontaine ; il ne vouloit point boire de l'eau qui couloit devant lui, parce qu'il espéroit qu'au bout de quelque temps il en alloit venir une meilleure. Ce temps étant passé : *Voici encore la même eau*, disoit-il, *ce n'est point celle-là dont je veux boire, j'aime mieux attendre encore un peu.* Enfin comme l'eau étoit toujours la même, il attendit si bien, que la source vint à tarir, & il ne but point.

J. DE NA. Il m'en est arrivé autant, & je crois que de tous les Morts qui sont ici, il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué, avant qu'il en eût fait l'usage qu'il en vouloit faire. Mais qu'importe, je compte pour beaucoup le plaisir de prévoir, d'espérer, de craindre même, & d'avoir un avenir devant soi. Un Sage, selon vous, seroit comme nous autres Morts, pour qui le présent & l'avenir sont parfaitement semblables, & ce Sage par conséquent s'ennuieroit autant que je fais.

AN. Hélas ! c'est une plaisante con-

* *C'étoit une espéce d'Académie.*

dition que celle de l'homme, ſi elle eſt telle que vous le croyés. Il eſt né pour aſpirer à tout, & pour ne jouir de rien; pour marcher toujours, & pour n'arriver nulle part.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS.

DIALOGUE I.

HEROSTRATE, DEMETRIUS DE PHALERE.

HEROSTRATE.

TRois cens ſoixante Statues élevées dans Athénes à votre honneur ! C'eſt beaucoup.

DEMETRIUS. Je m'étois ſaiſi du Gouvernement, & après cela il étoit aſſés aiſé d'obtenir du peuple des Statues.

HE. Vous étiés bien content de vous être ainſi multiplié vous-même trois

cens ſoixante fois, & de ne rencontrer que vous dans toute une Ville ?

DE. Je l'avoue ; mais hélas ! cette joie ne fut pas d'aſſés longue durée. La face des affaires changea. Du jour au lendemain il ne reſta pas une ſeule de mes Statues. On les abattit, on les briſa.

HE. Voilà un terrible revers ! Et qui fut celui qui fit cette belle expédition ?

DE. Ce fut Demetrius Poliorcete, fils d'Antigonus.

HE. Demetrius Poliorcete ! J'aurois bien voulu être en ſa place. Il y avoit beaucoup de plaiſir à abattre un ſi grand nombre de Statues faites pour un même homme.

DE. Un pareil ſouhait n'eſt digne que de celui qui a brûlé le Temple d'Ephéſe. Vous conſervés encore votre ancien caractere.

HE. On m'a bien reproché cet embraſement du Temple d'Ephéſe ; toute la Gréce en a fait beaucoup de bruit ; mais en vérité cela eſt pitoyable, on ne juge guére ſainement des choſes.

DE. Je ſuis d'avis que vous vous plaigniés de l'injuſtice qu'on vous a faite de déteſter une ſi belle action, & de la

loi par laquelle les Ephéſiens défendirent que lon prononçât jamais le nom d'Héroſtrate.

HE. Je nai pas du moins ſujet de me plaindre de l'effet de cette loi ; car les Ephéſiens furent de bonnes gens, qui ne s'apperçurent pas que défendre de prononcer un nom, c'étoit l'immortaliſer. Mais leur loi même ſur quoi étoit-elle fondée ? J'avois une envie démeſurée de faire parler de moi, & je brûlai leur Temple. Ne devoient-ils pas ſe tenir bienheureux que mon ambition ne leur coûtât pas davantage ? On ne les en pouvoit quitter à meilleur marché. Un autre auroit peut-être ruiné toute la Ville & tout leur Etat.

DE. On diroit, à vous entendre, que vous étiés en droit de ne rien épargner pour faire parler de vous, & que l'on doit compter pour des graces tous les maux que vous n'avés pas faits.

HE. Il eſt facile de vous prouver le droit que j'avois de brûler le Temple d'Ephéſe. Pourquoi l'avoit-on bâti avec tant d'art & de magnificence ? Le deſſein de l'Architecte n'étoit-il pas de faire revivre ſon nom ?

DE. Apparemment.

HE. Hé bien, ce fut pour faire vivre auſſi mon nom que je brûlai ce Temple.

DE. Le beau raiſonnement? Vous eſt-il permis de ruiner pour votre gloire les ouvrages d'un autre?

HE. Oui. La vanité qui avoit élevé ce Temple par les mains d'un autre, l'a pû ruiner par les miennes. Elle a un droit légitime ſur tous les ouvrages des hommes; elle les a faits, & elle les peut détruire. Les plus grands Etats même n'ont pas ſujet de ſe plaindre qu'elle les renverſe, quand elle y trouve ſon compte; ils ne pourroient pas prouver une origine indépendante d'elle. Un Roi, qui pour honorer les funérailles d'un cheval, feroit raſer la Ville de Bucephalie, lui feroit-il une injuſtice? Je ne le crois pas; car on ne s'aviſa de bâtir cette Ville que pour aſſurer la mémoire de Bucephale, & par conſéquent elle eſt affectée à l'honneur des chevaux.

DE. Selon vous, rien ne ſeroit en ſureté. Je ne ſai ſi les hommes même y ſeroient.

HE. La vanité ſe joue de leurs vies,

ainſi que de tout le reſte. Un pere laiſſe le plus d'enfans qu'il peut, afin de perpétuer ſon nom. Un Conquérant, afin de perpétuer le ſien, extermine le plus d'hommes qu'il lui eſt poſſible.

DE. Je ne m'étonne pas que vous employiés toutes ſortes de raiſons pour ſoutenir le parti des deſtructeurs; mais enfin, ſi c'eſt un moyen d'établir ſa gloire que d'abattre les monumens de la gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

HE. Je ne ſai s'il eſt moins noble que les autres; mais je ſai qu'il eſt néceſſaire qu'il ſe trouve des gens qui le prennent.

DE. Néceſſaire!

HE. Aſſurément. La terre reſſemble à de grandes tablettes où chacun veut écrire ſon nom. Quand ces tablettes ſont pleines, il faut bien effacer les noms qui y ſont déja écrits, pour y en mettre de nouveaux. Que ſeroit-ce ſi tous les monumens des anciens ſubſiſtoient? Les modernes n'auroient pas où placer les leurs. Pouviés-vous eſperer que trois cens ſoixante Statues fuſſent long-temps ſur pied? Ne voyiés-vous pas bien que votre gloire tenoit trop de place?

DE. Ce fut une plaisante vengeance que celle que Demetrius Poliorcete exerça sur mes Statues. Puisqu'elles étoient une fois élévées dans toute la Ville d'Athénes, ne valoit-il pas autant les y laisser?

HE. Oui; mais avant qu'elles fussent élevées, ne valoit-il pas autant ne les point élever? Ce sont les passions qui font & qui défont tout. Si la raison dominoit sur la terre, il ne s'y passeroit rien. On dit que les Pilotes craignent au dernier point ces mers pacifiques où l'on ne peut naviger, & qu'ils veulent du vent, au hasard d'avoir des tempêtes. Les passions sont chés les hommes des vents qui sont néceſſaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent des orages.

DIALOGUE II.

CALLIRHÉE, PAULINE.

PAULINE.

POur moi, je tiens qu'une femme eſt en péril dès qu'elle eſt aimée avec ardeur. De quoi un Amant paſſionné ne s'aviſe-t-il pas pour arriver à ſes fins ? J'avois long-temps réſiſté à Mundus qui étoit un jeune Romain fort bien fait ; mais enfin il remporta la victoire par un ſtratagême. J'étois fort dévote au Dieu Anubis. Un jour une Prêtreſſe de ce Dieu me vint dire de ſa part qu'il étoit amoureux de moi, & qu'il me demandoit un rendés-vous dans ſon Temple. Maîtreſſe d'Anubis ! Figurés-vous quel honneur. Je ne manquai pas au rendés-vous, j'y fus reçue avec beaucoup de marques de tendreſſe ; mais à vous dire la vérité, cet Anubis, c'étoit Mundus. Voyés ſi je pouvois m'en défendre. On dit bien que des femmes ſe ſont rendues à des

Dieux déguisés en hommes, & quelquefois en bêtes; à plus forte raison devra-t-on se rendre à des hommes deguisés en Dieux.

CALLIRHÉE. En vérité, les hommes sont bien remplis d'avarice. J'en parle par expérience, & il m'est arrivé presque la même avanture qu'à vous. J'étois une fille de la Troade, & sur le point de me marier; j'allai, selon la coutume du pays, accompagnée d'un grand nombre de personnes, & fort parée, offrir ma virginité au Fleuve Scamandre. Après que je lui eus fait mon compliment, voici Scamandre qui sort d'entre ses roseaux, & qui me prend au mot. Je me crus fort honorée, & peut-être n'y eut-il pas jusqu'à mon Fiancé qui ne le crut aussi. Tout le monde se tint dans un silence respectueux; mes Compagnes envioient secretement ma felicité, & Scamandre se retira dans ses roseaux quand il voulut. Mais combien fus-je étonnée un jour que je rencontrai ce Scamandre qui se promenoit dans une petite Ville de la Troade, & que j'appris que c'étoit un Capitaine Athénien qui avoit sa flotte sur cette côte-là?

PAU. Quoi, vous l'aviés donc pris pour le vrai Scamandre ?

CAL. Sans doute.

PAU. Et étoit-ce la mode en votre pays que le Fleuve acceptât les offres que les filles à marier venoient lui faire ?

CAL. Non ; & peut-être s'il eût eu coutume de les accepter, on ne les lui eût pas faites. Il se contentoit des honnêtetés qu'on avoit pour lui, & n'en abusoit pas.

PAU. Vous deviés donc bien avoir le Scamandre pour suspect ?

CAL. Pourquoi ? Une jeune fille ne pouvoit-elle pas croire que toutes les autres n'avoient pas eu assés de beauté pour plaire au Dieu, ou qu'elles ne lui avoient fait que de fausses offres auxquelles il n'avoit pas daigné répondre ? Les femmes se flattent si aisément. Mais vous, qui ne voulés pas que j'aye été la dupe du Scamandre, vous l'avés bien été d'Anubis.

PAU. Non pas tout-à-fait. Je me doutois un peu qu'Anubis pouvoit être un simple Mortel.

CAL. Et vous l'allâtes trouver ? Cela n'est pas excusable.

PAU.

PAU. Que voulés-vous ? J'entendois dire à tous les Sages que si l'on n'aidoit soi-même à se tromper, on ne goûteroit guére de plaisirs.

CAL. Bon, aider à se tromper ! Ils ne l'entendoient pas apparemment dans ce sens-là. Ils vouloient dire que les choses du monde les plus agréables sont dans le fond si minces, qu'elles ne toucheroient pas beaucoup, si l'on y faisoit une réfléxion un peu sérieuse. Les plaisirs ne sont pas faits pour être examinés à la rigueur, & on est tous les jours réduit à leur passer bien des choses sur lesquelles il ne seroit pas à propos de se rendre difficile. C'est-là ce que vos Sages...

PAU. C'est aussi ce que je veux dire. Si je me fusse rendue difficile avec Anubis, j'eusse bien trouvé que ce n'étoit pas un Dieu ; mais je lui passai sa Divinité sans vouloir l'examiner trop curieusement. Et où est l'Amant dont on souffriroit la tendresse, s'il falloit qu'il essuyât un examen de notre raison ?

CAL. La mienne n'étoit pas si rigoureuse. Il se pouvoit trouver tel Amant qu'elle eût consenti que j'aimasse ; & enfin il est plus aisé de se croire aimée d'un homme sincere & fidéle, que d'un Dieu.

PAU. De bonne foi, c'eſt preſque la même choſe. J'euſſe été auſſi-tôt perſuadée de la fidélité & de la conſtance de Mundus, que de ſa Divinité.

CAL. Ah! il n'y a rien de plus outré que ce que vous dites. Si l'on croit que des Dieux ayent aimé, du moins on ne peut pas croire que cela ſoit arrivé ſouvent; mais on a vû ſouvent des Amans fidéles qui n'ont point partagé leur cœur, & qui ont ſacrifié tout à leurs Maîtreſſes.

PAU. Si vous prenés pour de vraies marques de fidélité les ſoins, les empreſſemens, des ſacrifices, une préférence entiere, j'avoue qu'il ſe trouvera aſſés d'Amans fidéles; mais ce n'eſt pas ainſi que je compte. J'ôte du nombre de ces Amans tous ceux dont la paſſion n'a pû être aſſés longue pour avoir le loiſir de s'éteindre d'elle-même, ou aſſés heureuſe pour en avoir ſujet. Il ne me reſte que ceux qui ont tenu bon contre le temps & contre les faveurs, & ils ſont à peu près en même quantité que les Dieux qui ont aimé des Mortelles.

CAL. Encore faut-il qu'il ſe trouve de la fidélité, même ſelon cette idée. Car qu'on aille dire à une femme qu'on eſt

un Dieu épris de ſon mérite, elle n'en croira rien ; qu'on lui jure d'être fidéle, elle le croira. Pourquoi cette différence ? C'eſt qu'il y a des exemples de l'un, & qu'il n'y en a pas de l'autre.

PAU. Pour les exemples, je tiens la choſe égale ; mais ce qui fait qu'on ne donne pas dans l'erreur de prendre un homme pour un Dieu, c'eſt que cette erreur-là n'eſt pas ſoutenue par le cœur. On ne croit pas qu'un Amant ſoit une Divinité, parce qu'on ne le ſouhaite pas ; mais on ſouhaite qu'il ſoit fidéle, & on croit qu'il l'eſt.

CAL. Vous vous mocqués. Quoi, toutes les femmes prendroient leurs Amans pour des Dieux, ſi elles ſouhaitoient qu'ils le fuſſent !

PAU. Je n'en doute preſque pas. Si cette erreur étoit néceſſaire pour l'amour, la Nature auroit diſpoſé notre cœur à nous l'inſpirer. Le cœur eſt la ſource de toutes les erreurs dont nous avons beſoin ; il ne nous refuſe rien dans cette matiere-là.

DIALOGUE III.

CANDAULES, GIGÉS.

CANDAULE.

PLus j'y penſe, & plus je trouve qu'il n'étoit point néceſſaire que vous me fiſſiés mourir.

GIGÉS. Que pouvois-je faire? Le lendemain que vous m'eûtes fait voir les beautés cachées de la Reine, elle m'envoya querir, me dit qu'elle s'étoit apperçue que vous m'aviés fait entrer le ſoir dans ſa chambre, & me fit, ſur l'offenſe qu'avoit reçue ſa pudeur, un très-beau diſcours, dont la concluſion étoit qu'il falloit me réſoudre à mourir, ou à vous tuer, & à l'épouſer en même temps; car, à ce qu'elle prétendoit, il étoit de ſon honneur, ou que je poſſedaſſe ce que j'avois vû, ou que je ne puſſe jamais me vanter de l'avoir vû. J'entendis bien ce que tout cela vouloit dire. L'outrage n'étoit pas ſi grand, que la Reine n'eût bien pû le

dissimuler, & son honneur pouvoit vous laisser vivre, si elle eût voulu ; mais franchement elle étoit dégoutée de vous, & elle fut ravie d'avoir un prétexte de gloire pour se défaire de son mari. Vous jugés bien que dans l'alternative qu'elle me proposoit, je n'avois qu'un parti à prendre.

CAN. Je crains fort que vous n'eussiés pris plus de goût pour elle, qu'elle n'avoit de dégoût pour moi. Ah ! que j'eus tort de ne pas prévoir l'effet que sa beauté feroit sur vous, & de vous prendre pour un trop honnête homme.

GI. Reprochés-vous plutôt d'avoir été si sensible au plaisir d'être le mari d'une femme bien faite, que vous ne pûtes vous en taire.

CAN. Je me reprocherois la chose du monde la plus naturelle. On ne sauroit cacher sa joie dans un extrême bonheur.

GI. Cela seroit pardonnable, si c'étoit un bonheur d'amant ; mais le vôtre étoit un bonheur de mari. On peut être indiscret pour une maîtresse ; mais pour une femme ! Et que croiroit-on du mariage, si l'on en jugeoit par ce que vous fites ? On s'imagineroit

qu'il n'y auroit rien de plus délicieux.

CAN. Mais sérieusement ; pensés-vous qu'on puisse être content d'un bonheur qu'on possede sans témoins ? Les plus braves veulent être regardés pour être braves ; & les gens heureux veulent être aussi regardés pour être parfaitement heureux. Que sai-je même s'ils ne se résoudroient pas à l'être moins pour le paroître davantage ? Il est toujours sûr qu'on ne fait point de montre de sa félicité, sans faire aux autres une espéce d'insulte dont on se sent satisfait.

GI. Il seroit fort aisé, selon vous, de se venger de cette insulte. Il ne faudroit que fermer les yeux, & refuser aux gens ces regards, ou si vous voulés, ces sentimens de jalousie qui font partie de leur bonheur.

CAN. J'en conviens. J'entendois l'autre jour conter à un Mort qui avoit été Roi de Perse, qu'on le menoit captif & chargé de chaînes dans la Ville capitale d'un grand Empire. L'Empereur victorieux environné de toute sa Cour, étoit assis sur un Trône magnifique & fort élevé ; tout le peuple rempliſſoit une grande Place qu'on

avoit ornée avec beaucoup de soin. Jamais spectacle ne fut plus pompeux. Quand ce Roi parut après une longue marche de Prisonniers & de dépouilles, il s'arrêta vis-à-vis de l'Empereur, & s'écria d'un air gai : *Sotise, sotise, & toutes choses sotise.* Il disoit que ces seuls mots avoient gâté à l'Empereur tout son triomphe ; & je le conçois si bien, que je crois que je n'eusse pas voulu triompher à ce prix-là du plus cruel & du plus redoutable de mes ennemis.

GI. Vous n'eussiés donc plus aimé la Reine, si je ne l'eusse pas trouvée belle, & si en la voyant je me fusse écrié : *Sotise ; sotise ?*

CAN. J'avoue que ma vanité de mari en eût été blessée. Jugés sur ce pied-là combien l'amour d'une femme aimable doit flatter sensiblement, & combien la discrétion doit être une vertu difficile.

GI. Ecoutés ; tout Mort que je suis, je ne veux dire cela à un Mort qu'à l'oreille ; il n'y a pas tant de vanité à tirer de l'amour d'une Maîtresse. La Nature a si bien établi le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laissé beaucoup

de choſes à faire au mérite. Il n'y a point de cœur à qui elle n'ait deſtiné quelqu'autre cœur; elle n'a pas pris ſoin d'aſſortir toujours enſemble toutes les perſonnes dignes d'eſtime; cela eſt fort mêlé, & l'expérience ne fait que trop voir que le choix d'une femme aimable ne prouve rien, ou preſque rien en faveur de celui ſur qui il tombe. Il me ſemble que ces raiſons-là devroient faire des Amans diſcrets.

CAN. Je vous déclare que les femmes ne voudroient point d'une indiſcrétion de cette eſpéce, qui ne ſeroit fondée que ſur ce qu'on ne ſe feroit pas un grand honneur de leur amour.

GI. Ne ſuffit-il pas de s'en faire un plaiſir extrême? La tendreſſe profitera de ce que j'ôterai à la vanité.

CAN. Non, elles n'accepteroient pas ce parti.

GI. Mais ſongés que l'honneur gâte tout cet amour dès qu'il y entre. D'abord c'eſt l'honneur des femmes qui eſt contraire aux intérêts des Amans; & puis du débris de cet honneur-là, les Amans s'en compoſent un autre, qui eſt fort contraire aux intérêts des femmes. Voilà ce que c'eſt que d'avoir mis

mis l'honneur d'une partie dont il ne devoit point être.

DIALOGUE IV.

HELENE, FULVIE.

HELENE.

IL faut que je sache de vous, Fulvie, une chose qu'Auguste m'a dite depuis peu. Est-il vrai que vous conçûtes pour lui quelque inclination ; mais que comme il n'y répondit pas, vous excitâtes votre mari Marc-Antoine à lui faire la guerre ?

FULVIE. Rien n'est plus vrai, ma chere Helene ; car parmi nous autres Mortes, cet aveu ne tire pas à conséquence. Marc-Antoine étoit fou de la Comédienne Cithéride, & j'eusse bien voulu me venger de lui en me faisant aimer d'Auguste ; mais Auguste étoit difficile en Maîtresses. Il ne me trouva ni assés jeune, ni assés belle ; & quoique je lui fisse entendre qu'il s'embarquoit dans la guerre civile faute d'avoir quelques soins pour moi, il me fut

impossible d'en tirer aucune complaisance. Je vous dirai même, si vous voulés, des vers qu'il fit sur ce sujet, & qui ne sont pas trop à mon honneur. Les voici.

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphire,
(c'est ainsi qu'il appelle Cithéride)
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidele. Hé bien donc, est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?
Qui, moi, que je serve Fulvie?
Suffit-il qu'elle en ait envie?
A ce compte on verroit se retirer vers moi
Mille épouses mal satisfaites.
Aime-moi, me dit-elle, où combattons: mais quoi?
Elle est bien laide! Allons, sonnés, trompettes.

HE. Nous avons donc causé, vous & moi, les deux plus grandes guerres qui ayent peut-être jamais été; vous celle d'Antoine & d'Auguste, & moi celle de Troye.

FUL. Mais il y a cette différence, que vous avés causé la guerre de Troye par votre beauté, & moi celle d'Auguſte & d'Antoine par ma laideur.

HE. En récompenſe, vous avés un autre avantage ſur moi; c'eſt que votre guerre eſt beaucoup plus plaiſante que la mienne. Mon mari ſe vange de l'affront qu'on lui a fait en m'aimant, ce qui eſt aſſés naturel; & le vôtre vous vange de l'affront qu'on vous a fait en ne vous aimant pas, ce qui n'eſt pas trop ordinaire aux maris.

FUL. Oui; mais Antoine ne ſavoit pas qu'il faiſoit la guerre pour moi, & Ménelas ſavoit bien que c'étoit pour vous qu'il la faiſoit. C'eſt-là un point qu'on ne lui ſauroit pardonner; car au lieu que Ménelas, ſuivi de toute la Gréce, aſſiégea Troye pendant dix ans, pour vous retirer d'entre les bras de Pâris, n'eſt-il pas vrai que ſi Pâris eût voulu abſolument vous rendre, Ménelas eût dû ſoutenir dans Sparte un ſiége de dix ans pour ne vous pas recevoir? De bonne foi, je trouve qu'ils avoient tous perdu l'eſprit, tant Grecs que Troyens. Les uns étoient fous de vous redemander, & les autres l'étoient encore plus

de vous retenir. D'où vient que tant d'honnêtes gens se sacrifioient aux plaisirs d'un jeune homme qui ne savoit ce qu'il faisoit ? Je ne pouvois m'empêcher de rire, en lisant cet endroit d'Homere, où après neuf ans de guerre, & un combat dans lequel on vient tout fraîchement de perdre beaucoup de monde, il s'assemble un Conseil devant le Palais de Priam. Là, Antenor est d'avis que l'on vous rende, & il n'y avoit pas, ce me semble, à balancer ; on devoit seulement se repentir de s'être avisé un peu tard de cet expédient. Cependant Pâris témoigne que la proposition lui déplaît ; & Priam qui, à ce que dit Homere, est égal aux Dieux en sagesse, embarrassé de voir son Conseil qui se partage sur une affaire si difficile, & ne sachant quel parti prendre, ordonne que tout le monde aille souper.

HE. Du moins la guerre de Troye avoit cela de bon, qu'on en découvroit aisément tout le ridicule ; mais la guerre civile d'Auguste & d'Antoine ne paroissoit pas ce qu'elle étoit. Lorsqu'on voyoit tant d'Aigles Romaines en campagne, on n'avoit garde de s'imaginer que ce qui les animoit si cruellement les

unes contre les autres, c'étoit le refus qu'Auguſte vous avoit fait de ſes bonnes graces.

FUL. Ainſi vont les choſes parmi les hommes. On y voit de grands mouvemens, mais les reſſorts en ſont d'ordinaire aſſés ridicules. Il eſt important, pour l'honneur des événemens les plus conſidérables, que les cauſes en ſoient cachées.

DIALOGUE V.

PARMENISQUE, THEOCRITE DE CHIO.

THEOCRITE.

TOut de bon, ne pouviés-vous plus rire après que vous eûtes deſcendu dans l'Antre de Trophonius?

PARMENISQUE. Non. J'étois d'un ſérieux extraordinaire.

THE. Si j'euſſe ſû que l'Antre de Trophonius avoit cette vertu, j'euſſe bien dû y faire un petit voyage. Je n'ai

que trop ri pendant ma vie, & même elle eût été plus longue si j'eusse moins ri. Une mauvaise raillerie m'a amené dans le lieu où nous sommes. Le Roi Antigonus étoit borgne. Je l'avois cruellement offensé ; cependant il avoit promis de n'en avoir aucun ressentiment, pourvû que j'allasse me présenter devant lui. On m'y conduisoit presque par force ; & mes amis me disoient pour m'encourager : *Allés, ne craignés rien, votre vie est en sûreté, dès que vous aurés paru aux yeux du Roi. Ah !* leur répondis-je, *si je ne puis obtenir ma grace sans paroître à ses yeux, je suis perdu.* Antigonus qui étoit disposé à me pardonner un crime, ne me put pardonner cette plaisanterie, & il m'en coûta la tête pour avoir raillé hors de propos.

PAR. Je ne sai si je n'eusse point voulu avoir votre talent de railler, même à ce prix-là.

THEO. Et moi, combien voudrois-je présentement avoir acheté votre sérieux !

PAR. Ah ! vous n'y songés pas. Je pensai mourir du sérieux que vous souhaités si fort. Rien ne me divertissoit plus ; je faisois des efforts pour rire, &

je n'en pouvois venir à bout. Je ne jouissois plus de tout ce qu'il y a de ridicule dans le monde ; ce ridicule étoit devenu triste pour moi. Enfin désespéré d'être si sage, j'allai à Delphes, & je priois instamment le Dieu de m'enseigner un moyen de rire. Il me renvoya en termes ambigus au pouvoir maternel ; je crus qu'il entendoit ma Patrie. J'y retourne, mais ma Patrie ne put vaincre mon sérieux. Je commençois à prendre mon parti, comme dans une maladie incurable, lorsque je fis par hasard un voyage à Délos. Là, je contemplai avec surprise la magnificence des Temples d'Apollon, & la beauté de ses Statues. Il étoit partout en marbre, ou en or, & de la main des meilleurs Ouvriers de la Gréce ; mais quand je vins à une Latone de bois, qui étoit très-mal faite, & qui avoit tout l'air d'une vieille, je m'éclatai de rire, par la comparaison des Statues du fils à celle de la mere. Je ne puis vous exprimer assés combien je fus étonné, content, charmé d'avoir ri. J'entendis alors le vrai sens de l'Oracle. Je ne présentai point d'offrandes à tous ces Apollons d'or ou de marbre. La Latone de bois eut tous mes dons &

tous mes vœux. Je lui fis je ne sai combien de sacrifices, je l'enfumai toute d'encens, & j'eusse élevé un Temple *à Latone qui fait rire*, si j'eusse été en état d'en faire la dépense.

THÉO. Il me semble qu'Apollon pouvoit vous rendre la faculté de rire, sans que ce fût aux dépens de sa mere. Vous n'auriés vû que trop d'objets qui étoient propres à faire le même effet que Latone.

PAR. Quand on est de mauvaise humeur, on trouve que les hommes ne valent pas la peine qu'on en rie; ils sont faits pour être ridicules, & ils le sont, cela n'est pas étonnant; mais une Déesse qui se met à l'être, l'est bien davantage. D'ailleurs Apollon vouloit apparemment me faire voir que mon sérieux étoit un mal qui ne pouvoit être guéri par tous les remédes humains, & que j'étois réduit dans un état où j'avois besoin du secours même des Dieux.

THEO. Cette joie & cette gaieté que vous enviés, est encore un bien plus grand mal. Tout un Peuple en a autrefois été atteint, & en a extrêmement souffert.

PAR. Quoi, il s'eſt trouvé tout un Peuple trop diſpoſé à la gaieté & à la joie?

THEO. Oui, c'étoient les Tirinthiens.

PAR. Les heureuſes gens!

THEO. Point du tout. Comme ils ne pouvoient plus prendre leur ſérieux ſur rien, tout alloit en déſordre parmi eux. S'ils s'aſſembloient ſur la Place, tous leurs entretiens rouloient ſur des folies, au lieu de rouler ſur les affaires publiques; s'ils recevoient des Ambaſſadeurs, ils les tournoient en ridicules; s'ils tenoient le Conſeil de Ville, les avis des plus graves Sénateurs n'étoient que des bouffonneries; & en toutes ſortes d'occaſions, une parole ou une action raiſonnable eût été un prodige chez les Tirinthiens. Ils ſe ſentirent enfin incommodés de cet eſprit de plaiſanterie, du moins autant que vous l'aviés été de votre triſteſſe, & ils allerent conſulter l'Oracle de Delphes, auſſi-bien que vous, mais pour une fin bien différente, c'eſt-à-dire pour lui demander les moyens de recouvrer un peu de ſérieux. L'Oracle répondit que s'ils pouvoient ſacrifier un taureau à

Neptune ſans rire, il ſeroit déſormais en leur pouvoir d'être plus ſages. Un ſacrifice n'eſt pas une action ſi plaiſante d'elle-même ; cependant pour la faire ſérieuſement, ils y apporterent bien des préparatifs. Ils réſolurent de n'y recevoir point de jeunes gens, mais ſeulement des vieillards, & non pas encore toutes ſortes de vieillards, mais ſeulement ceux qui avoient ou des maladies, ou beaucoup de dettes, ou des femmes bien incommodes. Quand toutes ces perſonnes choiſies furent ſur le bord de la Mer pour immoler la victime, il fut beſoin, malgré les femmes, les dettes, les maladies, & l'âge, qu'ils compoſaſſent leur air, baiſſaſſent les yeux à terre, & ſe mordiſſent les lévres ; mais par malheur il ſe trouva là un enfant qui s'y étoit coulé. On voulut le chaſſer ſelon l'ordre, & il cria : *Quoi, avés-vous peur que je n'avale votre taureau ?* Cette ſotiſe déconcerta toutes ces gravités contrefaites. On éclata de rire, le ſacrifice fut troublé, & la raiſon ne revint point aux Tirinthiens. Ils eurent grand tort, après que le taureau leur eut manqué, de ne pas ſonger à cet Antre de Trophonius, qui avoit la vertu de ren-

dre les gens si sérieux, & qui fit un effet si remarquable sur vous.

PAR. A la vérité je descendis dans l'Antre de Trophonius; mais l'Antre de Trophonius, qui m'attrista si fort, n'est pas ce qu'on pense.

THEO. Et qu'est-ce donc?

PAR. Ce sont les Réfléxions. J'en avois fait, & je ne riois plus. Si l'Oracle eût ordonné aux Tirinthiens d'en faire, ils étoient guéris de leur enjouement.

THEO. J'avoue que je ne sai pas trop ce que c'est que les Réfléxions; mais je ne puis concevoir pourquoi elles seroient si chagrines. Ne sauroit-on avoir des vûes saines qui ne soient en même temps tristes? N'y a-t-il que l'erreur qui soit gaie; & la raison n'est-elle faite que pour nous tuer?

PAR. Apparemment l'intention de la Nature n'a pas été qu'on pensât avec beaucoup de rafinement; car elle vend ces sortes de pensées-là bien cher. Vous voulés faire des Réfléxions, nous dit-elle, prenés-y garde, je m'en vengerai par la tristesse qu'elles vous causeront.

THEO. Mais vous ne me dites point pourquoi la Nature ne veut pas qu'on

pouſſe les Réfléxions juſqu'où elles peuvent aller.

PAR. Elle a mis les hommes au monde pour y vivre; & vivre, c'eſt ne ſavoir ce que l'on fait la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe & de ce qui nous touche, nous arrachons à la Nature ſon ſecret; on devient trop ſage, & on ne veut plus agir; voilà ce que la Nature ne trouve pas bon.

THEO. Mais la raiſon qui vous fait penſer mieux que les autres, ne laiſſe pas de vous condamner à agir comme eux.

PAR. Vous dites vrai. Il y a une raiſon qui nous met au-deſſus de tout par les penſées; il doit y en avoir enſuite une autre qui nous ramene à tout par les actions; mais à ce compte-là même, ne vaut-il pas preſque autant n'avoir point penſé?

DIALOGUE VI.

BRUTUS, FAUSTINE.

BRUTUS.

QUoi, ſe peut-il que vous ayés pris plaiſir à faire mille infidélités à l'Empereur Marc-Aurele, à un mari qui avoit toutes les complaiſances imaginables pour vous, & qui étoit ſans contredit le meilleur homme de tout l'Empire Romain?

FAUSTINE. Et ſe peut-il que vous ayés aſſaſſiné Jules-Céſar, qui étoit un Empereur ſi doux & ſi modéré.

BRU. Je voulois épouvanter tous les Uſurpateurs par l'exemple de Céſar, que ſa douceur & ſa modération n'avoient pû mettre en ſûreté.

FAU. Et ſi je vous diſois que je voulois effrayer tellement tous les maris, que perſonne n'oſât ſonger à l'être après l'exemple de Marc-Aurele, dont la bonté avoit été ſi mal payée?

BRU. C'étoit-là un beau deſſein! Il

faut qu'il ſoit des maris; car qui gouverneroit les femmes? Mais Rome n'avoit point beſoin d'être gouvernée par Céſar.

FAU. Qui vous l'a dit? Rome commençoit à avoir des fantaiſies auſſi déreglées & des humeurs auſſi étranges que celles qu'on attribue à la plupart des femmes; elle ne pouvoit plus ſe paſſer de maître, mais elle ne ſe plaiſoit pourtant pas à en avoir un. Les femmes ſont juſtement du même caractére. On doit convenir auſſi que les hommes ſont trop jaloux de leur domination. Ils l'exercent dans le mariage, c'eſt déja un grand article; mais ils voudroient même l'exercer en amour. Quand ils demandent qu'une Maîtreſſe leur ſoit fidelle, fidelle veut dire ſoumiſe. L'empire devroit être également partagé entre l'Amant & la Maîtreſſe; cependant il paſſe toujours de l'un ou de l'autre côté, & preſque toujours du côté de l'Amant.

BRU. Vous voilà étrangement révoltée contre tous les hommes.

FAU. Je ſuis Romaine, & j'ai des ſentimens Romains ſur la liberté.

BRU. Je vous aſſure qu'à ce compte-

là tout l'Univers eſt plein de Romaines ; mais avoués que les Romains tels que moi ſont un peu plus rares.

FAU. Tant mieux qu'ils ſoient ſi rares. Je ne crois pas qu'un honnête homme voulut faire ce que vous avés fait, & aſſaſſiner ſon bienfaiteur.

BRU. Je ne crois pas non plus qu'il y eût d'honnêtes femmes qui vouluſſent imiter votre conduite. Pour la mienne, vous ne ſauriés diſconvenir qu'elle n'ait été aſſés ferme. Il a fallu bien du courage pour n'être pas touché par l'amitié que Céſar avoit pour moi.

FAU. Croyés-vous qu'il ait fallu moins de courage pour tenir bon contre la douceur & la patience de Marc-Aurele? Il regardoit avec indifférence toutes les infidélités que je lui faiſois ; il ne me vouloit pas faire l'honneur d'être jaloux, il m'ôtoit le plaiſir de le tromper. J'en étois en ſi grande colere, qu'il me prenoit quelquefois envie d'être femme de bien ; cependant je me ſauvai toujours de cette foibleſſe. Et après ma mort même, Marc-Aurele ne m'a-t il pas fait le déplaiſir de me bâtir des Temples, de me donner des Prêtres, d'inſtituer en mon honneur

des Fêtes Fauſtiniennes? Cela n'eſt-il pas capable de faire enrager? M'avoir fait un Apothéoſe magnifique? M'avoir érigée en Déeſſe?

BRU. J'avoue que je ne connois plus les femmes. Voilà les plaintes du monde les plus biſarres.

FAU. N'euſſiés-vous pas mieux aimé être obligé de conjurer contre Silla que contre Céſar? Silla eût excité votre indignation & votre haine par ſon extrême cruauté. J'euſſe bien mieux aimé auſſi avoir à tromper un homme jaloux; ce méme-Céſar, par exemple, de qui nous parlons. Il avoit une vanité inſupportable; il vouloit avoir l'Empire de la Terre tout entier, & ſa femme toute entiere; & parce qu'il vit que Clodius partageoit l'une avec lui, & Pompée l'autre, il ne pût ſouffrir ni Pompée, ni Clodius. Que j'euſſe été heureuſe avec Céſar!

BRU. Il n'y a qu'un moment que vous vouliés exterminer tous les maris, & à cette heure vous aimés mieux les plus méchans.

FAU. Je voudrois qu'il n'y en eût point, afin que les femmes fuſſent toujours libres; mais s'il faut qu'il y en ait,

ait, les plus méchans ſont ceux qui me plaiſent davantage, par le plaiſir que l'on a de reprendre ſa liberté.

BRU. Je crois que pour les femmes de votre humeur, le meilleur eſt qu'il y ait des maris. Le ſentiment de la liberté eſt plus vif, plus il y entre de malignité.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS AVEC LES MODERNES.

DIALOGUE I.

SENEQUE, SCARRON.

SENEQUE.

VOus me comblés de joie en m'apprenant que les Stoïciens ſubſiſtent encore, & que dans ces derniers temps vous avés fait profeſſion de cette Secte.

SCARRON. J'ai été, ſans vanité, plus Stoïcien que vous, plus que Chriſippe, & plus que Zenon votre Fondateur,

Vous étiés tous en état de philoſopher à votre aiſe; vous, en votre particulier, vous aviés des richeſſes immenſes. Pour les autres, ou ils ne manquoient pas de bien, ou ils jouiſſoient d'une aſſés bonne ſanté, ou enfin ils avoient tous leurs membres; ils alloient, ils venoient à la maniére ordinaire des hommes. Mais moi, j'étois dans une trés-mauvaiſe fortune, tout contrefait, preſque ſans figure humaine, immobile, attaché à un lieu comme un tronc d'arbre, ſouffrant continuellement; & j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtoient au corps, & ne pouvoient paſſer juſqu'à l'ame du Sage; le chagrin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chés moi par tous les chemins qu'il s'étoit faits.

Se. Je ſuis ravi de vous entendre parler ainſi. A votre langage ſeul, je vous reconnoîtrois pour un grand Stoïcien. Et n'étiés-vous pas l'admiration de votre Siécle?

Sc. Oui, je l'étois. Je ne me contentois pas de ſouffrir mes maux avec patience, je leur inſultois par les railleries. Là fermeté eût fait honneur à un autre, mais j'allois juſqu'à la gaieté.

SE. O sageſſe Stoïcienne, tu n'es donc pas une chimere, comme on ſe le perſuade ! Tu te trouves parmi les hommes, & voici un Sage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venés, que je vous préſente à Zenon & à nos autres Stoïciens ; je veux qu'ils voyent le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

SC. Vous m'obligerés beaucoup, de me faire connoître à des Morts ſi illuſtres.

SE. Comment vous nommerai-je à eux ?

SC. Scarron.

SE. Scarron ? Je connois ce nom-là. N'ai-je point oui parler de vous à pluſieurs Modernes qui ſont ici ?

SC. Cela ſe peut.

SE. N'avés-vous pas fait quantité de vers plaiſans, comiques ?

SC. Oui ; j'ai même été l'inventeur d'un genre de Poëſie qu'on appelle le *Burleſque*. C'eſt tout ce qu'il y a de plus outré en fait de plaiſanteries.

SE. Mais vous n'étiés donc pas un Philoſophe ?

SC. Pourquoi non ?

SE. Ce n'eſt pas l'occupation d'un Stoïcien, que de faire des Ouvrages de plaiſanterie, & de ſonger à faire rire.

SC. Oh ! je vois bien que vous n'avés pas compris les perfections de la plaiſanterie. Toute ſageſſe y eſt renfermée. On peut tirer du ridicule de tout ; j'en tirerois de vos Ouvrages même, ſi je voulois, & fort aiſément ; mais tout ne produit pas du ſérieux, & je vous défie de tourner jamais mes Ouvrages de maniere qu'ils en produiſent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine par-tout, & que les choſes du monde ne ſont pas faites pour être traitées ſérieuſement ? J'ai mis en vers burleſques la divine Eneïde de votre Virgile ; & l'on ne ſauroit mieux faire voir que le magnifique & le ridicule ſont ſi voiſins, qu'ils ſe touchent. Tout reſſemble à ces ouvrages de perſpective, où des figures diſperſées çà & là, vous forment, par exemple, un Empereur, ſi vous les regardés d'un certain point ; changés ce point de vûe, ces mêmes figures vous repréſentent un Gueux.

SE. Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos vers badins fuſſent faits pour mener les gens à des réflé-

xions ſi profondes. On vous eût reſpecté plus qu'on n'a fait, ſi l'on eût ſû combien vous étiés grand Philoſophe; mais il n'étoit pas facile de le deviner par les Piéces qu'on dit que vous avés données au Public.

Sc. Si j'avois fait de gros volumes pour prouver que la pauvreté, les maladies, ne doivent donner aucune atteinte à la gaieté du Sage, n'euſſent-ils pas été dignes d'un Stoïcien?

Se. Cela eſt ſans difficulté.

Sc. Et j'ai fait je ne ſai combien d'Ouvrages qui prouvent que malgré la pauvreté, malgré les maladies, j'avois cette gaieté; cela ne vaut-il pas mieux? Vos Traités de Morale ne ſont que des ſpéculations ſur la ſageſſe; mais mes vers en étoient une pratique continuelle.

Se. Je ſuis certain que votre prétendue ſageſſe n'étoit pas un effet de votre raiſon, mais de votre tempérament.

Sc. Et c'eſt-là la meilleure eſpéce de ſageſſe qui ſoit au monde.

Se. Bon! Ce ſont de plaiſans Sages, que ceux qui le ſont par tempérament. S'ils ne ſont pas fous, doit-on leur en

tenir compte ? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la Nature ; mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raiſon.

Sc. On ne fait ordinairement guére de cas de ce que vous appellés un mérite ; car ſi un homme a quelque vertu, & qu'on puiſſe démêler qu'elle ne lui ſoit pas naturelle, on ne la compte preſque pour rien. Il ſembleroit pourtant que parce qu'elle eſt acquiſe à force de ſoins, elle en devroit être plus eſtimée ; n'importe, c'eſt un pur effet de la raiſon, on ne s'y fie pas.

Se. On doit encore moins ſe fier à l'inégalité du tempérament de vos Sages. Ils ne ſont Sages que ſelon qu'il plaît à leur ſang. Il faudroit ſavoir comment les parties intérieures de leur corps ſont diſpoſées, pour ſavoir juſqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne ſe laiſſer conduire qu'à la raiſon, & ſe rendre ſi indépendant de la Nature qu'on ſoit en état de n'en craindre plus de ſurpriſes ?

Sc. Ce ſeroit le meilleur, ſi cela étoit poſſible ; mais par malheur la Nature garde toujours ſes droits ; elle a ſes pre-

miers mouvemens qu'on ne lui peut jamais ôter; ils ont souvent bien fait du chemin avant que la raison en soit avertie; & quand elle s'est mise enfin en devoir d'agir, elle trouve déja bien du désordre: encore est-ce une grande question que de savoir si elle pourra le réparer. En vérité, je ne m'étonne pas si l'on voit tant de gens qui ne se fient pas tout-à-fait à la raison.

SE. Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les hommes, & de régler tout dans l'Univers.

SC. Cependant elle n'est guére en état de faire valoir son autorité. J'ai oui dire que quelque cent ans après votre mort, un Philosophe Platonicien demanda à l'Empereur qui régnoit alors, une petite Ville de Calabre toute ruinée, pour la rebâtir, la policer selon les loix de la République de Platon, & l'appeller Platonopolis; mais l'Empereur la refusa au Philosophe, & ne se fia pas assés à la raison du divin Platon, pour lui donner le Gouvernement d'une Bicoque. Jugés par-là combien la raison a perdu de son crédit. Si elle étoit estimable le moins du monde, il n'y auroit que les hommes qui

la

ſa puſſent eſtimer, & les hommes ne l'eſtiment pas.

DIALOGUE II.

ARTEMISE, RAIMOND LULLE.

ARTEMISE.

CEla m'eſt tout-à-fait nouveau. Vous dites qu'il y a un ſecret pour changer les métaux en or, & que ce ſecret s'appelle la Pierre Philoſophale, ou le grand Œuvre?

R. LULLE. Oui, & je l'ai cherché long-temps.

AR. L'avés-vous trouvé?

R. LUL. Non; mais tout le monde l'a cru, & on le croit encore. La vérité eſt que ce ſecret-là n'eſt qu'une chimére.

AR. Pourquoi donc le cherchiés-vous?

R. LUL. Je n'en ai été déſabuſé qu'ici bas.

AR. C'eſt, ce me ſemble, avoir attendu un peu tard.

R. LUL. Je vois bien que vous avés envie de me railler. Nous nous reſſemblons pourtant plus que vous ne croyés.

AR. Moi, je vous reſſemblerois? Moi qui fus un modéle de fidelité conjugale, qui bus les cendres de mon mari, qui lui élevai un ſuperbe monument admiré de tout l'Univers, comment pourrois-je reſſembler à un homme qui a paſſé ſa vie à chercher le ſecret de changer les métaux en or?

R. LUL. Oui, oui, je ſai bien ce que je dis. Après toutes les belles choſes dont vous venés de vous vanter, vous devîntes folle d'un jeune homme qui ne vous aimoit pas. Vous lui ſacrifiâtes ce bâtiment magnifique dont vous euſſiés pû tirer tant de gloire, & les cendres de Mauſole que vous aviés avalées, ne furent pas un aſſés bon reméde contre une nouvelle paſſion.

AR. Je ne vous croyois pas ſi bien inſtruit de mes affaires. Cet endroit de ma vie étoit aſſés inconnu, & je ne m'imaginois pas qu'il y eût bien des gens qui le ſuſſent.

R. LUL. Vous avouerés donc que nos deſtinées ont du rapport, en ce qu'on nous fait à tous deux un honneur que nous ne méritions pas ; à vous de croire que vous aviés été toujours fidelle aux mânes de votre mari, & à moi de croire que j'étois venu à bout du grand Œuvre.

AR. Je l'avouerai très-volontiers. Le Public eſt fait pour être la dupe de beaucoup de choſes ; il faut profiter des diſpoſitions où il eſt.

R. LUL. Mais n'y auroit-il plus rien qui nous fût commun à tous deux ?

AR. Juſqu'à préſent je me trouve fort bien de vous reſſembler. Dites.

R. LUL. N'avons-nous point tous deux cherché une choſe qui ne ſe peut trouver ; vous le ſecret d'être fidelle à votre mari, & moi celui de changer les métaux en or ? Je crois qu'il en eſt de la fidélité conjugale comme du grand Œuvre.

AR. Il y a des gens qui ont ſi mauvaiſe opinion des femmes, qu'ils diront peut-être que le grand Œuvre n'eſt pas aſſés impoſſible pour entrer dans cette comparaiſon.

R. LUL. Oh! je vous le garantis auſſi impoſſible qu'il faut.

AR. Mais d'où vient qu'on le cherche, & que vous-même qui paroiſſés avoir été homme de bon ſens, vous avés donné dans cette rêverie?

R. LUL. Il eſt vrai qu'on ne peut trouver la Pierre Philoſophale, mais il eſt bon qu'on la cherche. En la cherchant, on trouve de fort beaux ſecrets qu'on ne cherchoit pas.

AR. Ne vaudroit-il pas mieux chercher ces ſecrets qu'on peut trouver, que de ſonger à ceux qu'on ne trouvera jamais?

R. LUL. Toutes les ſciences ont leur chimére, après laquelle elles courent ſans la pouvoir attraper; mais elles attrapent en chemin d'autres connoiſſances fort utiles. Si la Chimie a ſa Pierre Philoſophale, la Géométrie a ſa Quadrature du Cercle, l'Aſtronomie ſes Longitudes, les Mécaniques leur mouvement perpétuel; il eſt impoſſible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher. Je vous parle une Langue que vous n'entendés peut-être pas bien, mais vous entendrés bien du moins que la Morale a auſſi ſa chimére; c'eſt le dé-

intéreſſement, la parfaite amitié. On n'y parviendra jamais, mais il eſt bon que l'on prétende y parvenir. Du moins en le prétendant, on parvient à beaucoup d'autres vertus, ou à des actions dignes de louange & d'eſtime.

AR. Encore une fois, je ſerois d'avis qu'on laiſſât là toutes les chimères, & qu'on ne s'attachât qu'à la recherche de ce qui eſt réel.

R. LUL. Pourrés-vous le croire? Il faut qu'en toutes choſes les hommes ſe propoſent un point de perfection au delà même de leur portée. Ils ne ſe mettroient jamais en chemin, s'ils croyoient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement; il faut qu'ils ayent devant les yeux un terme imaginaire qui les anime. Qui m'eût dit que la Chimie n'eût pas dû m'apprendre à faire de l'or, je l'euſſe négligée. Qui vous eût dit que l'extrême fidélité dont vous vous piquiés à l'égard de votre mari, n'étoit point naturelle, vous n'euſſiés pas pris la peine d'honorer la mémoire de Mauſole par un tombeau magnifique. On perdroit courage, ſi on n'étoit pas ſoutenu par des idées fauſſes.

AR. Il n'eſt donc pas inutile que les hommes ſoient trompés ?

R. LUL. Comment inutile ? Si par malheur la vérité ſe montroit telle qu'elle eſt, tout ſeroit perdu ; mais il paroît bien qu'elle ſait de quelle importance il eſt qu'elle ſe tienne toujours aſſés bien cachée.

DIALOGUE III.

APICIUS, GALILÉE.

APICIUS.

AH ! que je ſuis fâché de n'être pas né dans votre Siécle !

GALILÉE. Il me ſemble que de l'humeur dont vous étiés, vous deviés vous accommoder aſſés bien du Siécle où vous vécûtes. Vous ne vouliés que manger délicieuſement, & vous vous trouvâtes au monde & dans Rome, juſtement lorſque Rome étoit maîtreſſe paiſible de l'Univers, qu'on y voyoit arriver de tous côtés les oiſeaux & les poiſſons les plus

rares, & qu'enfin toute la terre sembloit n'avoir été subjuguée par les Romains que pour contribuer à leur bonne chere.

Api. Mais mon Siécle étoit ignorant, & s'il y eût eu un homme comme vous, j'eusse été le chercher au bout du monde. Les voyages ne me coûtoient rien. Savés-vous celui que je fis pour une certaine sorte de poisson dont je mangeois à Minturne dans la Campanie ? On me dit que ce poisson-là étoit bien plus gros en Afrique ; aussi-tôt j'équipe un vaisseau, & fais voile en Afrique. La navigation fut difficile & dangereuse. Quand nous approchâmes des côtes d'Afrique, je ne sai combien de Barques de Pêcheurs vinrent au-devant de moi, car ils étoient déja avertis de mon voyage, & m'apporterent de ces poissons qui en étoient le sujet. Je ne les trouvai pas plus gros que ceux de Minturne ; & dans le même moment, sans être touché de la curiosité de voir un Païs que je n'avois jamais vû, sans avoir égard aux prieres de l'Equipage qui vouloit se rafraîchir à terre, j'ordonnai aux Pilotes que l'on retournât en Italie. Vous pouvés croire que j'eusse essuyé bien plus volontiers cette fatigue-là pour vous.

GA. Je ne puis deviner quel eût été votre deſſein. J'étois un pauvre Savant accoutumé à une vie frugale, toujours attaché aux Etoiles, & fort peu habile en ragoûts.

API. Mais vous avés inventé les Lunettes de longue vûe ; après vous on a fait pour les oreilles ce que vous aviés fait pour les yeux, & j'entens dire qu'on a inventé des Trompettes qui redoublent & groſſiſſent la voix. Enfin vous avés perfectionné & vous avés appris aux autres à perfectionner les ſens. Je vous euſſe prié de travailler pour le ſens du goût, & d'imaginer quelque inſtrument qui augmentât le plaiſir de manger.

GA. Fort bien, comme ſi le goût n'avoit pas naturellement toute ſa perfection.

API. Pourquoi l'a-t-il plutôt que la vûe ?

GA. La vûe eſt auſſi très-parfaite. Les hommes ont de fort bons yeux.

API. Et qui ſont donc les mauvais yeux auquels vos Lunettes peuvent ſervir ?

GA. Ce ſont les yeux des Philoſophes. Ces gens-là, à qui il importe de ſavoir

ſi le Soleil a des taches, ſi les Planettes tournent ſur leur centre, ſi la Voie de Lait eſt compoſée de petites Etoiles, n'ont pas les yeux aſſés bons pour découvrir ces objets auſſi clairement & auſſi diſtinctement qu'il faudroit; mais les autres hommes, à qui tout cela eſt indifférent, ont la vûe admirable. Si vous ne voulés que jouir des choſes, rien ne vous manque pour en jouir, mais tout vous manque pour les connoître. Les hommes n'ont beſoin de rien, & les Philoſophes ont beſoin de tout. L'art n'a point de nouveaux inſtrumens à donner aux uns, & jamais il n'en donnera aſſés aux autres.

APL. Je conſens que l'art ne donne pas au commun des hommes de nouveaux inſtrumens pour mieux manger, mais je voudrois qu'il en donnât aux Philoſophes, comme il leur donne des Lunettes pour mieux voir, & alors je les tiendrois bien payés des ſoins que la Philoſophie leur coûte; car enfin a quoi ſert-elle, ſi elle ne fait des découvertes? & qu'a-t-on affaire de découvertes, ſi ce n'eſt ſur les plaiſirs?

GA. Il y a long-temps que l'on a fait cette plainte.

API. Mais puiſque la raiſon fait quelquefois des acquiſitions nouvelles, pourquoi les ſens n'en feront-ils pas auſſi? Il ſeroit bien plus important qu'ils en fiſſent.

GA. Ils en vaudroient beaucoup moins. Ils ſont ſi parfaits, qu'ils ont trouvé d'abord tous les plaiſirs qui les pouvoient flatter. Si la raiſon trouve de nouvelles connoiſſances, il faut l'en plaindre; c'eſt qu'elle étoit naturellement trés-imparfaite.

API. Et les Rois de Perſe qui propoſoient de grandes récompenſes à ceux qui inventeroient de nouveaux plaiſirs, étoient-ils fous?

GA. Oui. Je ſuis aſſuré qu'ils ne ſe ſont pas ruinés à ces ſortes de récompenſes. Inventer de nouveaux plaiſirs, il eût fallu auparavant faire naître dans les hommes de nouveaux beſoins.

API. Quoi, chaque plaiſir ſeroit fondé ſur un beſoin? J'aimerois autant abandonner l'un pour l'autre. La Nature ne nous auroit donc rien donné gratuitement.

GA. Ce n'eſt pas ma faute. Mais vous qui condamnés mon avis, vous avés plus d'intérêt qu'un autre qu'il ſoit vrai.

S'il se trouvoit des plaisirs nouveaux, vous consoleriés-vous jamais de n'avoir pas été réservé pour vivre dans les derniers temps où vous eussiés profité des découvertes de tous les Siécles? Pour les connoissances nouvelles, je sai que vous ne les envierés pas à ceux qui les auront.

Api. J'entre dans votre sentiment, il favorise mes inclinations plus que je ne croyois. Je vois que ce n'est pas un grand avantage que les connoissances, puisqu'elles sont abandonnées à ceux qui veulent s'en saisir, & que la Nature n'a pas pris la peine d'égaler sur cela les hommes de tous les Siécles; mais les plaisirs sont de plus grand prix. Il y auroit eu trop d'injustice à souffrir qu'un Siécle en pût avoir plus qu'un autre, & par cette raison le partage en a été égal.

DIALOGUE IV.

PLATON, MARGUERITE D'ECOSSE.

M. D'ECOSSE.

VEnés à mon ſecours, divin Platon; venés prendre mon parti, je vous en conjure.

PLATON. De quoi s'agit-il?

M. D'E. Il s'agit d'un baiſer que je donnai avec aſſés d'ardeur à un ſavant homme * fort laid. J'ai beau dire encore à préſent pour ma juſtification ce que je dis alors, que j'avois voulu baiſer cette bouche d'où étoient ſorties tant de belles paroles; il y a là je ne ſai combien d'Ombres qui ſe moquent de moi, & qui me ſoutiennent que de telles faveurs ne ſont que pour les bouches qui ſont belles, & non pour celles qui parlent bien, & que la ſcience ne doit point être payée en même monnoie que la

* *Alain Chartier.*

beauté. Venés apprendre à ces Ombres, que ce qui eſt véritablement digne de cauſer des paſſions échape à la vûe, & qu'on peut être charmé du beau, même au travers de l'envelope d'un corps très-laid dont il ſera revêtu.

PLA. Pourquoi voulés-vous que j'aille débiter ces choſes-là? Elles ne ſont pas vraies.

M. D'E. Vous les avés déja débitées mille & mille fois.

PLA. Oui, mais c'étoit pendant ma vie. J'étois Philoſophe, & je voulois parler d'amour; il n'eût pas été de la bienſéance de mon caractére que j'en euſſe parlé comme les Auteurs des Fables * Mileſiennes; je couvrois ces matiéres-là d'un galimatias philoſophique, comme d'un nuage, qui empêchoit que les yeux de tout le monde ne les reconnuſſent pour ce qu'elles étoient.

M. D'E. Je ne crois pas que vous ſongiés à ce que vous me dites. Il faut bien que vous ayés parlé d'un autre amour que de l'amour ordinaire, quand vous avés décrit ſi pompeuſement ces voya-

* *Romans de ce temps-là.*

ges que les Ames aîlées font dans des chariots ſur la derniere voûte des Cieux, où elles contemplent le beau dans ſon eſſence ; leurs chûtes malheureuſes d'un lieu ſi élevé juſque ſur la terre, par la faute d'un de leurs chevaux qui eſt très-mal aiſé à mener ; le froiſſement de leurs aîles ; leur ſéjour dans les corps, ce qui leur arrive à la rencontre d'un beau viſage qu'elles reconnoiſſent pour une copie de ce beau qu'elles ont vû dans le Ciel ; leurs aîles qui ſe réchauffent, qui recommencent à pouſſer, & dont elles tâchent de ſe ſervir pour s'envoler vers ce qu'elles aiment ; enfin cette crainte, cette horreur, cette épouvante dont elles ſont frappées à la vûe de la beauté qu'elles ſavent qui eſt divine, cette ſainte fureur qui les tranſporte, & cette envie qu'elles ſentent de faire des ſacrifices à l'objet de leur amour, comme on en fait aux Dieux.

PLA. Je vous aſſure que tout cela bien entendu & fidélement traduit, veut ſeulement dire que les belles perſonnes ſont propres à inſpirer bien des tranſports.

M. D'E. Mais, selon vous, on ne s'arrête point à la beauté corporelle, qui ne fait que rappeller le souvenir d'une beauté infiniment plus charmante. Seroit-il possible que tous ces mouvemens si vifs que vous aviés dépeints, ne fussent causés que par de grands yeux, une petite bouche, & un teint frais? Ah! donnés-leur pour objet la beauté de l'ame, si vous voulés les justifier, & vous justifier vous-même de les avoir dépeints.

PLA. Voulés-vous que je vous dise la vérité? La beauté de l'esprit donne de l'admiration, celle de l'ame donne de l'estime, & celle du corps de l'amour. L'estime & l'admiration sont assés tranquilles; il n'y a que l'amour qui soit impétueux.

M. D'E. Vous êtes devenu libertin depuis votre mort; car non-seulement pendant votre vie vous parliés un autre langage sur l'amour, mais vous mettiés en pratique les idées sublimes que vous en aviés conçues. N'avés-vous pas été amoureux d'Arquéanasse de Colophon, lorsqu'elle étoit vieille? Ne fites-vous pas ces Vers pour elle!

L'aimable Arquéanaſſe a mérité ma foi.
Elle a des rides ; mais je voi
Une Troupe d'Amours ſe jouer dans ſes rides.
Vous qui pûtes la voir avant que ſes appas
Euſſent du cours des ans reçu ces petits vuides,
Ah ! que ne ſouffrîtes-vous pas ?

Aſſurément cette Troupe d'Amours qui ſe jouoient dans les rides d'Arquéanaſſe, c'étoient les agrémens de ſon eſprit que l'âge avoit perfectionné. Vous plaigniés ceux qui l'avoient vûe jeune, parce que ſa beauté avoit fait des impreſſions trop ſenſibles ſur eux, & vous aimiés en elle le mérite qui ne pouvoit être détruit par les années.

PLA. Je vous ſuis trop obligé de ce que vous voulés bien interpréter ſi favorablement une petite Satire que je fis contre Arquéanaſſe, qui croyoit me donner de l'amour à l'âge qu'elle avoit. Mes paſſions n'étoient point ſi métaphyſiques que vous penſés, & je puis vous le prouver par d'autres vers que j'ai

j'ai faits. Si j'étois encore vivant, je ferois la même cérémonie que je fais faire à mon Socrate lorſqu'il va parler d'amour; je me couvrirois le viſage, & vous ne m'entendriés qu'au travers d'un voile : mais ici ces façons-là ne ſont pas néceſſaires. Voici mes vers.

Lorſqu'Agathis par un baiſer de flame
Conſent à me payer des maux que j'ai ſentis,
Sur mes lévres ſoudain je ſens venir mon ame
Qui veut paſſer ſur celles d'Agathis.

M. D'E. Eſt-ce Platon que j'entens?

PLA. Lui-même.

M. D'E. Quoi, Platon avec ſes épaules quarrées, ſa figure ſérieuſe, & toute la Philoſophie qu'il avoit dans la tête, Platon a connu cette eſpéce de baiſer?

PLA. Oui.

M. D'E. Mais ſongés-vous bien que le baiſer que je donnai à mon Savant, fut tout-à-fait philoſophique, & que celui que vous donnâtes à votre Maî-

treſſe, ne le fut point du tout, que je fis votre perſonnage, & que vous fites le mien ?

PLA. J'en tombe d'accord ; les Philoſophes ſont galans, tandis que ceux qui ſeroient nés pour être galans, s'amuſent à être Philoſophes. Nous laiſſons courir après les chimères de la Philoſophie les gens qui ne les connoiſſent pas, & nous nous rabattons ſur ce qu'il y a de réel.

M. D'E. Je vois que je m'étois très-mal adreſſée à l'Amant d'Agathis, pour la défenſe de mon baiſer. Si j'avois eu de l'amour pour ce Savant ſi laid, je trouverois encore bien moins mon compte avec vous. Cependant l'eſprit peut cauſer des paſſions par lui-même, & bien en prend aux femmes. Elles ſe ſauvent de ce côté-là, ſi elles ne ſont pas belles.

PLA. Je ne ſai ſi l'eſprit cauſe des paſſions ; mais je ſai bien qu'il met le corps en état d'en faire naître ſans le ſecours de la beauté, & lui donne l'agrément qui lui manquoit. Et ce qui en eſt une preuve, c'eſt qu'il faut que le corps ſoit de la partie, & fourniſſe toujours quelque choſe du ſien, c'eſt-à-dire

tout au moins de la jeuneſſe ; car s'il ne s'aide point du tout, l'eſprit lui eſt abſolument inutile.

M. D'E. Toujours de la matiére dans l'amour !

PLA. Telle eſt ſa nature. Donnés-lui, ſi vous voulés, l'eſprit ſeul pour objet, vous n'y gagnerés rien ; vous ſerés étonnée qu'il rentrera auſſi-tôt dans la matiére. Si vous n'aimiés que l'eſprit de votre Savant, pourquoi le baiſâtes-vous ? C'eſt que le corps eſt deſtiné à recueillir le profit des paſſions que l'eſprit même auroit inſpirées.

DIALOGUE V.

STRATON, RAPHAEL D'URBIN.

STRATON.

JE ne m'attendois pas que le conſeil que je donnai à mon Eſclave, dût produire des effets ſi heureux. Il me valut là-haut la vie & la royauté tout enſem-

ble ; & ici il m'attire l'admiration de tous les Sages.

RAPHAEL D'UR. Et quel eſt ce conſeil ?

STRA. J'étois à Tyr. Tous les Eſclaves de cette Ville ſe révolterent, & égorgerent leurs Maîtres ; mais un Eſclave que j'avois eut aſſés d'humanité pour épargner ma vie, & pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choiſir pour Roi celui d'entr'eux qui à un certain jour appercevroit le premier le lever du Soleil. Ils s'aſſemblerent dans une Campagne. Toute cette multitude avoit les yeux attachés ſur la partie orientale du Ciel, d'où le Soleil devoit ſortir ; mon Eſclave ſeul, que j'avois inſtruit de ce qu'il avoit à faire, regardoit vers l'Occident. Vous ne doutés pas que les autres ne le traitaſſent de fou. Cependant en leur tournant le dos, il vit les premiers rayons du Soleil qui paroiſſoient ſur le haut d'une Tour fort élevée, & ſes Compagnons en étoient encore à chercher vers l'Orient le corps même du Soleil. On admira la ſubtilité d'eſprit qu'il avoit eue ; mais il avoua qu'il me la devoit, & que je vivois

encore, & auſſi-tôt je fus élû Roi comme un homme divin.

R. D'UR. Je vois bien que le conſeil que vous donnâtes à votre Eſclave, vous fut fort utile, mais je ne vois pas ce qu'il avoit d'admirable.

STRA. Ah ! tous les Philoſophes qui ſont ici vous répondront pour moi, que j'appris à mon Eſclave ce que tous les Sages doivent pratiquer ; que pour trouver la vérité, il faut tourner le dos à la multitude, & que les opinions communes ſont la régle des opinions ſaines, pourvû qu'on les prenne à contre-ſens.

R. D'UR. Ces Philoſophes-là parlent bien en Philoſophes. C'eſt leur métier de médire des opinions communes & des préjugés ; cependant il n'y a rien ni de plus commode, ni de plus utile.

STRA. A la maniére dont vous en parlés, on devine bien que vous ne vous ètes pas mal trouvé de les ſuivre.

R. D'UR. Je vous aſſure que ſi je me déclare pour les préjugés, c'eſt ſans intérêt ; car au contraire ils me donnerent dans le monde un aſſés grand ridicule. On travailloit à Rome dans les ruines pour en retirer des Statues, &

comme j'étois bon Sculpteur & bon Peintre, on m'avoit choisi pour juger si elles étoient antiques. Michel-Ange, qui étoit mon Concurrent, fit secretement une Statue de Bacchus parfaitement belle. Il lui rompit un doigt après l'avoir faite, & l'enfouit dans un lieu où il savoit qu'on devoit creuser. Dès qu'on l'eut trouvée, je déclarai qu'elle étoit antique. Michel-Ange soutint que c'étoit une figure moderne. Je me fondois principalement sur la beauté de la Statue, qui dans les principes de l'Art méritoit de venir d'une main Grecque ; & à force d'être contredit, je poussai le Bacchus jusqu'au temps de Policlete ou de Phidias. A la fin Michel-Ange montra le doigt rompu, ce qui étoit un raisonnement sans replique. On se moqua de ma préoccupation ; mais sans cette préoccupation qu'eussai-je fait ? J'étois Juge, & cette qualité-là veut qu'on décide.

STRA. Vous eussiés décidé selon la raison.

R. D'UR. Et la raison décide-t-elle ? Je n'eusse jamais sû en la consultant, si la Statue étoit antique ou non : j'eusse seulement sû qu'elle étoit très-belle ;

mais le préjugé vient au ſecours, qui me dit qu'une belle Statue doit être antique, voilà une déciſion, & je juge.

STRA. Il ſe pourroit bien faire que la raiſon ne fourniroit pas des principes inconteſtables ſur des matieres auſſi peu importantes que celle-là ; mais ſur tout ce qui regarde la conduite des hommes, elle a des déciſions très-ſûres ; le malheur eſt qu'on ne la conſulte pas.

R. D'U. Conſultons-la ſur quelque point, pour voir ce qu'elle établira. Demandons-lui s'il faut qu'on pleure ou qu'on rie à la mort de ſes amis & de ſes parens. D'un côté, vous dira-t-elle, ils ſont perdus pour vous ; pleurés. D'un autre côté, ils ſont délivrés des miſeres de la vie ; riés. Voilà des réponſes de la raiſon ; mais la Coutume du Pays nous détermine. Nous pleurons, ſi elle nous l'ordonne, & nous pleurons ſi bien, que nous ne concevons pas qu'on puiſſe rire ſur ce ſujet-là : ou nous en rions, & nous en rions ſi bien, que nous ne concevons pas qu'on puiſſe pleurer.

STRA. La raiſon n'eſt pas toujours ſi

irréſolue. Elle laiſſe à faire au préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle faſſe elle-même ; mais ſur combien de choſes très-conſidérables a-t-elle des idées nettes, d'où elle tire des conſéquences qui ne le ſont pas moins?

R. D'UR. Je ſuis fort trompé ſi elles ne ſont en petit nombre, ces idées nettes.

STRA. Il n'importe, on ne doit ajouter qu'à elles une foi entiere.

R. D'UR. Cela ne ſe peut, parce que la raiſon nous propoſe un trop petit nombre de maximes certaines, & que notre eſprit eſt fait pour en croire davantage. Ainſi le ſurplus de ſon inclination à croire va au profit des préjugés, & ſes fauſſes opinions achevent de la remplir.

STRA. Et quel beſoin de ſe jetter dans l'erreur ? Ne peut-on pas dans les choſes douteuſes ſuſpendre ſon jugement? La raiſon s'arrête quand elle ne ſait qu'l chemin prendre.

R. D'UR. Vous dites vrai, elle n'a point alors d'autre ſecret pour ne point s'écarter, que de ne pas faire un ſeul pas : mais cette ſituation eſt un état violent pour l'eſprit humain : il eſt en mouvement,

mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne sait pas douter, on a besoin de lumieres pour y parvenir, & de force pour s'en tenir-là. D'ailleurs le doute est sans action, & il faut de l'action parmi les hommes.

STRA. Aussi doit-on conserver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme ; mais on doit se défaire des préjugés de l'esprit pour penser en homme sage.

B. D'UR. Il vaut mieux les conserver tous. Vous ignorés apparemment les deux réponses de ce vieillard Samnite, à qui ceux de sa Nation envoyerent demander ce qu'ils avoient à faire, quand ils eurent enfermé dans le Pas des Fourches Caudines toute l'Armée des Romains leurs ennemis mortels, & qu'ils furent en pouvoir d'ordonner souverainement de leur destinée. Le vieillard répondit que l'on passât au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parut trop dur & trop cruel, & les Samnites renvoyerent vers lui pour lui en représenter les inconvéniens. Il répondit que l'on donnât la vie à tous les Romains sans conditions. On ne suivit ni l'un ni l'autre conseil, & on s'en trouva mal.

Il en va de même des préjugés ; il faut les conserver tous, ou les exterminer tous absolument. Autrement ceux dont vous vous êtes défait, vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous restent. Le malheur d'être trompé sur bien des choses, n'est pas récompensé par le plaisir de l'être sans le savoir ; & vous n'avés ni les lumieres de la vérité, ni l'agrément de l'erreur.

STRA. S'il n'y a pas de moyen d'éviter l'alternative que vous proposés, on ne doit pas balancer à prendre son parti. Il faut se défaire de tous les préjugés.

R. D'UR. Mais la raison chassera de notre esprit toutes ses anciennes opinions ; & n'en mettra pas d'autres en la place. Elle y causera une espéce de vuide. Et qui peut le soutenir ? Non, non, avec aussi peu de raison qu'en ont les hommes, il leur faut autant de préjugés qu'ils ont accoutumé d'en avoir. Les préjugés sont le supplément de la raison. Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre.

DIALOGUE VI.

LUCRECE, BARBE PLOMBERGE.

B. PLOMBERGE.

VOus ne voulés pas me croire ; cependant il n'y a rien de plus vrai. L'Empereur Charles V. eut avec la Princeſſe que je vous ai nommée, une intrigue à laquelle je ſervis de prétexte ; mais la choſe alla plus loin. La Princeſſe me pria de vouloir bien auſſi être la mere d'un petit Prince qui vint au jour, & j'y conſentis pour lui faire plaiſir. Vous voilà bien étonnée ! N'avés-vous pas oüi dire que quelque mérite qu'ait une perſonne, il faut qu'elle ſe mette encore au-deſſus de ce mérite par le peu d'eſtime qu'elle en doit faire ; que les gens d'eſprit, par exemple, doivent être en cette maniere au-deſſus de leur eſprit même ? Pour moi j'étois au-deſſus de ma vertu, j'en avois plus que je ne me ſouciois d'en avoir.

LUCRECE. Bon! Vous badinés, on ne peut jamais en avoir trop.

B. PLOM. Sérieusement, qui voudroit me renvoyer au monde, à condition que je serois une personne accomplie, je ne crois pas que j'acceptasse le parti; je sai qu'étant si parfaite, je donnerois du chagrin à trop de gens; je demanderois toujours à avoir quelque défaut ou quelque foiblesse pour la consolation de ceux avec qui j'aurois à vivre.

LU. C'est-à-dire qu'en faveur des femmes qui n'avoient pas tant de vertu, vous aviés un peu adouci la vôtre.

B. PLOM. J'en avois adouci les apparences, de peur qu'elles ne me regardassent comme leur accusatrice auprès du Public, si elles m'eussent crue beaucoup plus sévére qu'elles.

LU. Elles vous étoient en vérité fort obligées, & sur-tout la Princesse, qui étoit assés heureuse d'avoir trouvé une mere pour ses enfans. Et ne vous en donna-t-elle qu'un?

B. PLOM. Non.

LU. Je m'en étonne; elle devoit profiter davantage de la commodité qu'elle avoit; car vous ne vous embarrassiés

point du tout de la réputation.

B. PLOM. Je vais vous surprendre. Sachés que l'indifférence que j'ai eue pour la réputation m'a réussi. La vérité s'est fait connoître malgré tous mes soins, & on a démêlé à la fin que le Prince qui passoit pour mon fils, ne l'étoit point; on m'a rendu plus de justice que je n'en demandois; & il me semble qu'on m'ait voulu récompenser par-là de ce que je n'avois point fait parade de ma vertu, & de ce que j'avois généreusement dispensé le Public de de l'estime qu'il me devoit.

LU. Voilà une belle espéce de générosité! Il ne faut point là-dessus faire de grace au Public.

B. PLOM. Vous le croyés? Il est bien bisarre; il tâche quelquefois à se révolter contre ceux qui prétendent lui imposer d'une maniere trop impérieuse la nécessité de les estimer. Vous devriés savoir cela mieux que personne. Il y a eu des gens qui ont été en quelque sorte blessés de votre trop d'ardeur pour la gloire; ils ont fait ce qu'ils ont pû pour ne vous pas tenir autant de compte de votre mort qu'elle le méritoit.

LU. Et quel moyen ont-ils trouvé d'attaquer une action si héroïque?

B. PLOM. Que sais-je? Ils ont dit que vous vous étiés tuée un peu tard; que votre mort en eût valu mille fois davantage, si vous n'eussiés pas attendu les derniers efforts de Tarquin; mais qu'apparemment vous n'aviés pas voulu vous tuer à la légere, & sans bien savoir pourquoi. Enfin il paroît qu'on ne vous a rendu justice qu'à regret, & à moi on me l'a rendue avec plaisir. Peut-être a-ce été parce que vous couriés trop après la gloire, & que moi je la laissois venir, sans souhaiter même qu'elle vînt.

LU. Ajoutés que vous faisiés tout ce qui vous étoit possible pour l'empêcher de venir.

B. PLOM. Mais n'est-ce rien que d'être modeste? Je l'étois assés pour vouloir bien que ma vertu fût inconnue. Vous, au contraire, vous mîtes toute la vôtre en étalage & en pompe. Vous ne voulûtes même vous tuer que dans une assemblée de parens. La vertu n'est-elle pas contente du témoignage qu'elle se rend à elle-même? N'est-il pas d'une grande ame de mépriser cette chimére de gloire?

LU. Il s'en faut bien garder. Ce ſeroit une ſageſſe trop dangereuſe. Cette chimére-là eſt ce qu'il y a de plus puiſſant au monde. Elle eſt l'ame de tout, on la préfére à tout ; & voyés comme elle peuple les Champs Eliſées : la gloire nous amene ici plus de gens que la fiévre. Je ſuis du nombre de ceux qu'elle y a amenés ; j'en puis parler.

B. PLOM. Vous êtes donc bien priſe pour dupe, auſſi-bien qu'eux, vous qui êtes morte de cette maladie-là ? Car du moment qu'on eſt ici-bas, toute la gloire imaginable ne fait aucun bien.

LU. C'eſt-là un des ſecrets du lieu où nous ſommes ; il ne faut pas que les Vivans le ſachent.

B. PLOM. Quel mal y auroit-il qu'ils ſe défiſſent d'une idée qui les trompe ?

LU. On ne feroit plus d'actions héroïques.

B. PLOM. Pourquoi ? On les feroit par la vûe de ſon devoir. C'eſt une vûe bien plus noble. Elle n'eſt fondée que ſur la raiſon.

LU. Et c'eſt juſtement ce qui la rend trop foible. La gloire n'eſt fondée que ſur l'imagination, & elle eſt bien plus forte. La raiſon elle-même n'approuve

roit pas que les hommes ne se conduisissent que par elle ; elle sait trop que le secours de l'imagination lui est nécessaire. Lorsque Curtius étoit sur le point de se sacrifier pour sa Patrie, & de sauter tout armé & à cheval dans ce goufre qui s'étoit ouvert au milieu de Rome; si on lui eût dit : *Il est de votre devoir de vous jetter dans cet abîme ; mais soyés sûr que personne ne parlera jamais de votre action* : de bonne foi je crains bien que Curtius n'eût fait retourner son cheval en arriere. Pour moi je ne répons point que je me fusse tuée, si je n'eusse envisagé que mon devoir. Pourquoi me tuer ? J'eusse cru que mon devoir n'étoit point blessé par la violence qu'on m'avoit faite ; tout au plus j'eusse cru le satisfaire par des larmes : mais pour se faire un nom, il falloit se percer le sein, & je me le perçai.

B. PLOM. Vous dirai-je ce que j'en pense ? J'aimerois autant qu'on ne fît point de grandes actions, que de les faire par un principe aussi faux que celui de la gloire.

LU. Vous allés un peu trop vîte. Au fond tous les devoirs se trouvent remplis, quoiqu'on ne les remplisse pas par

la vûe du devoir ; toutes les grandes actions qui doivent être faites par les hommes ſe trouvent faites ; enfin l'ordre que la Nature a voulu établir dans l'Univers va toujours ſon train ; ce qu'il y a à dire, c'eſt que ce que la Nature n'auroit pas obtenu de notre raiſon, elle l'obtient de notre folie.

DIALOGUES DES MORTS MODERNES.

DIALOGUE I.

SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.

SOLIMAN.

AH ! pourquoi eſt-ce ici la premiere fois que je vous vois ? Pourquoi ai-je perdu toute la peine que je pris pendant ma vie à vous faire chercher ? J'euſſe eu dans mon Serrail la plus belle perſonne de l'Italie, & à préſent je ne vois qu'une Ombre qui n'a point de traits, & qui reſſemble à toutes les autres.

J. DE GONZAGUE. Je ne puis trop vous remercier de l'amour que vous eûtes pour moi, ſur la réputation que j'avois d'être belle. Cela même redoubla beaucoup cette réputation, & je vous dois les plus agréables momens que j'aye paſſés. Sur-tout je me ſouviendrai toujours avec plaiſir de la nuit où le Pirate Barberouſſe, à qui vous aviés donné ordre de m'enlever, penſa me ſurprendre dans Cayette, & m'obligea de ſortir de la Ville dans un déſordre & avec une précipitation extrême.

So. Par quelle raiſon preniés-vous la fuite, ſi vous étiés bien aiſe qu'on vous cherchât de ma part.

J. DE GON. J'étois ravie qu'on me cherchât, & plus encore qu'on ne pût m'attraper. Rien ne me flattoit plus que de penſer que je manquois au bonheur de l'heureux Soliman, & qu'on me trouvoit à dire dans le Serrail, dans un lieu ſi rempli de belles perſonnes; mais je n'en voulois pas davantage. Le Serrail n'eſt agréable que pour celles qui y ſont ſouhaitées, & non pour celles qu'on y enferme.

So. Je vois bien ce qui vous faiſoit peur; ce grand nombre de Rivales ne

vous eût point accommodée. Peut-être auſſi craigniés-vous que parmi tant de femmes aimables il n'y en eût beaucoup qui ne fiſſent que ſervir d'ornement au Serrail.

J. DE GON. Vous me donnés-là de jolis ſentimens.

SO. Qu'eſt-ce que le Serrail avoit donc de ſi terrible ?

J. DE GON. J'y euſſe été bleſſée au dernier point de la vanité de vous autres Sultans, qui pour faire montre de votre grandeur, y enfermés je ne ſai combien de belles perſonnes, dont la plûpart vous ſont inutiles, & ne laiſſent pas d'être perdues pour le reſte de la terre. D'ailleurs, croyés-vous que l'on s'accommode d'un Amant dont les déclarations d'amour ſont des ordres indiſpenſables, & qui ne ſoupire que ſur le ton d'une autorité abſolue ? Non, je n'étois point propre pour le Serrail, il n'étoit point beſoin que vous me fiſſiés chercher, je n'euſſe jamais fait votre bonheur.

SO. Comment en êtes-vous ſi ſûre ?

J. DE GON. C'eſt que je ſai que vous n'euſſiés pas fait le mien.

SO. Je n'entens pas bien la conſé-

quence. Qu'importe que j'euſſe fait votre bonheur ou non ?

J. DE GON. Quoi, vous concevés qu'on puiſſe être heureux en amour par une perſonne que l'on ne rend pas heureuſe ? qu'il y ait, pour ainſi dire, des plaiſirs ſolitaires qui n'ayent pas beſoin de ſe communiquer, & qu'on en jouiſſe quand on ne les donne pas ? Ah ! ces ſentimens font horreur à des cœurs bien faits.

SO. Je ſuis Turc, il me ſeroit pardonnable de n'avoir pas toute la délicateſſe poſſible. Cependant il me ſemble que je n'ai pas tant de tort. Ne venés-vous pas de condamner bien fortement la vanité ?

J. DE GON. Oui.

SO. Et n'eſt-ce pas un mouvement de vanité, que de vouloir faire le bonheur des autres ? N'eſt-ce pas une fierté inſupportable de ne conſentir que vous me rendiés heureux, qu'à condition que je vous rendrai heureuſe auſſi ? Un Sultan eſt plus modeſte, il reçoit du plaiſir de beaucoup de femmes très-aimables, à qui il ne ſe pique point d'en donner. Ne riés point de ce raiſonnement, il eſt plus ſolide qu'il ne vous paroît. Son-

gés-y, étudiés le cœur humain, & vous trouverés que cette délicateſſe que vous eſtimés tant, n'eſt qu'une eſpéce de rétribution orgueilleuſe; on ne veut rien devoir.

J. DE GON. Hé bien donc, je conviens que la vanité eſt néceſſaire.

So. Vous la blâmiés tant tout-à-l'heure?

J. DE GON. Oui, celle dont je parlois, mais j'approuve fort celle-ci. Avés-vous de la peine à concevoir que les bonnes qualités d'un homme tiennent à d'autres qui ſont mauvaiſes, & qu'il ſeroit dangereux de le guérir de ſes défauts?

So. Mais on ne ſait à quoi s'en tenir. Que faut-il donc penſer de la vanité?

J. DE GON. A un certain point, c'eſt vice; un peu en-deçà, c'eſt vertu.

DIALOGUE II.

PARACELSE, MOLIERE.

MOLIERE.

N'Y eût-il que votre nom, je ſerois charmé de vous. Paracelſe ! On croiroit que vous ſeriés quelque Grec ou quelque Latin, & on ne s'aviſeroit jamais de penſer que Paracelſe étoit un Philoſophe Suiſſe.

PARACELSE. J'ai rendu ce nom auſſi illuſtre qu'il eſt beau. Mes Ouvrages ſont d'un grand ſecours à tous ceux qui veulent entrer dans les ſecrets de la Nature, & ſur-tout à ceux qui s'élevent juſqu'à la connoiſſance des Génies & des Habitans Elémentaires.

MO. Je conçois aiſément que ce ſont là les vraies Sciences. Connoître les hommes que l'on voit tous les jours, ce n'eſt rien; mais connoître les Génies que l'on ne voit point, c'eſt toute autre choſe.

PA. Sans doute. J'ai enſeigné fort

exactement quelle eſt leur nature, quels ſont leurs emplois, leurs inclinations, leurs différens ordres, quel pouvoir ils ont dans l'Univers.

Mo. Que vous étiés heureux d'avoir toutes ces lumieres ! Car à plus forte raiſon vous ſaviés parfaitement tout ce qui regarde l'homme ; & cependant beaucoup de perſonnes n'ont pû ſeulement aller juſque-là.

Pa. Oh ! il n'y a ſi petit Philoſophe qui n'y ſoit parvenu.

Mo. Je le crois. Vous n'aviés donc plus rien qui vous embarraſſât ſur la nature de l'ame humaine, ſur ſes fonctions, ſur ſon union avec le corps ?

Pa. Franchement il ne ſe peut pas qu'il ne reſte toujours quelques difficultés ſur ces matieres ; mais enfin on en ſait autant que la Philoſophie en peut apprendre.

Mo. Et vous n'en ſaviés pas davantage ?

Pa. Non. N'eſt-ce pas bien aſſés ?

Mo. Aſſés ? Ce n'eſt rien du tout. Et vous ſautiés ainſi par-deſſus les hommes que vous ne connoiſſiés pas, pour aller aux Génies ?

Pa. Les Génies ont quelque choſe qui

qui pique bien plus la curiosité naturelle.

Mo. Oui ; mais il n'est pardonnable de songer à eux, qu'après qu'on n'a plus rien à connoître dans les hommes. On diroit que l'esprit humain a tout épuisé, quand on voit qu'il se forme des objets de sciences qui n'ont peut-être aucune réalité, & dont il s'embarrasse à plaisir ; cependant il est sûr que des objets très-réels lui donneroient, s'il vouloit, assés d'occupation.

Pa. L'esprit néglige naturellement les Sciences trop simples, & court après celles qui sont mistérieuses. Il n'y a que celles-là sur lesquelles il puisse exercer toute son activité.

Mo. Tant pis pour l'esprit ; ce que vous dites est tout-à-fait à sa honte. La vérité se présente à lui ; mais parce qu'elle est simple, il ne la reconnoît point, & il prend des mistéres ridicules pour elle, seulement parce que ce sont des mistéres. Je suis persuadé que si la plupart des gens voyoient l'ordre de l'Univers tel qu'il est, comme ils n'y remarqueroient ni vertus des nombres, ni propriétés des Planettes, ni

fatalités attachées à des certains temps ou à de certaines révolutions, ils ne pourroient pas s'empêcher de dire sur cet ordre admirable : *Quoi, n'est-ce que cela ?*

PA. Vous traités de ridicules des mistéres où vous n'avés sû pénétrer, & qui en effet sont réservés aux grands hommes.

MO. J'estime bien plus ceux qui ne comprennent point ces mistéres-là, que ceux qui les comprennent ; mais malheureusement la Nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

PA. Mais vous qui décidés avec tant d'autorité, quel métier avés-vous donc fait pendant votre vie ?

MO. Un métier bien différent du vôtre. Vous avés étudié les vertus des Génies, & moi j'ai étudié les sotises des hommes.

PA. Voilà une belle étude ! Ne sait-on pas bien que les hommes sont sujets à faire assés de sotises ?

MO. On le sait en gros & confusément ; mais il en faut venir aux détails, & alors on est surpris de l'étendue de cette science.

PA. Et à la fin quel uſage en faiſés-vous ?

MO. J'aſſemblois dans un certain lieu le plus grand nombre de gens que je pouvois, & là je leur faiſois voir qu'ils étoient tous des ſots.

PA. Il falloit de terribles diſcours pour leur perſuader une pareille vérité.

MO. Rien n'eſt plus facile. On leur prouve leurs ſotiſes, ſans employer de grands tours d'éloquence, ni des raiſonnemens bien médités. Ce qu'ils ſont eſt ſi ridicule, qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux, & vous les voyés auſſi-tôt crever de rire.

PA. Je vous entens, vous étiés Comédien. Pour moi, je ne conçois pas le plaiſir qu'on prend à la Comédie. On y va rire des mœurs qu'elle repréſente ; & que ne rit-on des mœurs mêmes ?

MO. Pour rire des choſes du monde, il faut en quelque façon en être dehors, & la Comédie vous en tire. Elle vous donne tout en ſpectacle, comme ſi vous n'y aviés point de part.

PA. Mais on rentre auſſi-tôt dans ce tout dont on s'étoit moqué, &

on recommence à en faire partie ?

Mo. N'en doutés pas. L'autre jour, en me divertiſſant, je fis ici une fable ſur ce ſujet. Un jeune oiſon voloit avec la mauvaiſe grace qu'ont tous ceux de ſon eſpéce quand ils volent, & pendant ce vol d'un moment qui ne l'élevoit qu'à un pied de terre, il inſultoit au reſte de la baſſe-cour. *Malheureux Animaux*, diſoit-il, *je vous vois au-deſſous de moi, & vous ne ſavés pas fendre ainſi les airs.* La moquerie fut courte, l'oiſon retomba dans le même temps.

Pa. A quoi donc ſervent les réfléxions que la Comédie fait faire, puiſqu'elles reſſemblent au vol de cet oiſon, & qu'au même inſtant on retombe dans les ſotiſes communes ?

Mo. C'eſt beaucoup que de s'être moqué de ſoi ; la Nature nous y a donné une merveilleuſe facilité pour nous empêcher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que dans le temps qu'une partie de nous fait quelque choſe avec ardeur & avec empreſſement, une autre partie s'en moque ? Et s'il en étoit beſoin même, on trouveroit encore une troiſiéme partie qui ſe moqueroit des deux premieres enſem-

Ile. Ne diroit-on pas que l'homme ſoit fait de piéces rapportées ?

PA. Je ne vois pas qu'il y ait matiere ſur tout cela d'exercer beaucoup ſon eſprit. Quelques légéres réfléxions, quelques plaiſanteries ſouvent mal fondées, ne méritent pas une grande eſtime : mais quels efforts de méditation ne faudroit-il pas faire pour traiter des ſujets plus relevés ?

MO. Vous revenés à vos Génies, & moi je ne reconnois que mes Sots. Cependant, quoique je n'aye jamais travaillé que ſur ces ſujets ſi expoſés aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes Comédies vivront plus que vos ſublimes Ouvrages. Tout eſt ſujet aux changemens de la mode ; les productions de l'eſprit ne ſont pas au-deſſus de la deſtinée des habits. J'ai vû je ne ſai combien de Livres & de genres d'écrire enterrés avec leurs Auteurs, ainſi que chés de certains Peuples on enterre avec les Morts les choſes qui leur ont été les plus précieuſes pendant leur vie. Je connois parfaitement quelles peuvent être les révolutions de l'Empire des Lettres, & avec tout cela je garantis la durée de mes Piéces. J'en

ſai bien la raiſon. Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des ſots.

DIALOGUE III.

MARIE STUART, DAVID RICCIO.

D. RICCIO.

NOn, je ne me conſolerai jamais de ma mort.

M. STUART. Il me ſemble cependant qu'elle fut aſſés belle pour un Muſicien. Il fallut que les principaux Seigneurs de la Cour d'Ecoſſe, & le Roi mon mari lui-même, conſpiraſſent contre toi; & l'on n'a jamais pris plus de meſures, ni fait plus de façon pour faire mourir aucun Prince.

D. RIC. Une mort ſi magnifique n'étoit point faite pour un miſérable Joueur de lut que la pauvreté avoit envoyé d'Italie en Ecoſſe. Il eût mieux valu que vous m'euſſiés laiſſé paſſer

doucement mes jours à votre Muſique, que de m'élever dans un rang de Miniſtre d'Etat, qui a ſans doute abregé ma vie.

M. STUART. Je n'euſſe jamais cru te trouver ſi peu ſenſible aux graces que je t'ai faites. Etoit-ce une légére diſtinction que de te recevoir tous les jours ſeul à ma table. Crois-moi, Riccio, une faveur de cette nature ne faiſoit point de tort à ta réputation.

D. RIC. Elle ne me fit point d'autre tort, ſinon qu'il fallut mourir pour l'avoir reçue trop ſouvent. Hélas! je dînois tête à tête avec vous comme à l'ordinaire, lorſque je vis entrer le Roi accompagné de celui qui avoit été choiſi pour être un de mes meurtriers, parce que c'étoit le plus affreux Ecoſſois qui ait jamais été, & qu'une longue fiévre quarte dont il relevoit, l'avoit encore rendu plus effroyable. Je ne ſai s'il me donna quelques coups; mais autant qu'il m'en ſouvient, je mourus de la ſeule frayeur que ſa vûe me fit.

M. STUART. J'ai rendu tant d'honneur à ta mémoire, que je t'ai fait mettre dans le tombeau des Rois d'Ecoſſe.

D. RIC. Je ſuis dans le tombeau des Rois d'Ecoſſe ?

M. STUART. Il n'eſt rien de plus vrai.

D. RIC. J'ai ſi peu ſenti le bien que cela m'a fait, que vous m'en apprenés maintenant la premiere nouvelle. O mon lut ! faut-il que je t'aye quitté, pour m'amuſer à gouverner un Royaume !

M. STUART. Tu te plains ? Songe que ma mort a été mille fois plus malheureuſe que la tienne.

D. RIC. Oh ! vous étiés née dans une condition ſujette à de grands revers ; mais moi j'étois né pour mourir dans mon lit. La Nature m'avoit mis dans la meilleure ſituation du monde pour cela ; point de bien, beaucoup d'obſcurité, un peu de voix ſeulement, & de génie pour jouer du lut.

M. STUART. Ton lut te tient toujours au cœur. Hé bien, tu as eu un méchant moment ; mais combien as-tu eu auparavant de journées agréables ? Qu'euſſes-tu fait, ſi tu n'euſſes jamais été que Muſicien ? Tu te ſerois bien ennuyé dans une fortune ſi médiocre.

D. RIC. J'euſſe cherché mon bonheur dans moi-même.

M. STUART,

M. STUART. Va, tu es un fou. Tu t'es gâté depuis ta mort, par des réflexions oisives, ou par le commerce que tu as eu avec les Philosophes qui sont ici. C'est bien aux hommes à avoir leur bonheur dans eux-mêmes!

D. RIC. Il ne leur manque que d'en être persuadés. Un Poëte de mon Pays a décrit un Château enchanté, où des Amans & des Amantes se cherchent sans cesse avec beaucoup d'empressement & d'inquiétude, se rencontrent à chaque moment, & ne se reconnoissent jamais. Il y a un charme de la même nature sur le bonheur des hommes; il est dans leurs propres pensées, mais ils n'en savent rien; il se présente mille fois à eux, & ils le vont chercher bien loin.

M. STUART. Laisse-là le jargon, & les chimeres des Philosophes. Lorsque rien ne contribue à nous rendre heureux, sommes-nous d'humeur à prendre la peine de l'être par notre raison?

D. RIC. Le bonheur mériteroit pourtant bien qu'on prît cette peine-là.

M. STUART. On la prendroit inutilement, il ne sauroit s'accorder avec elle; on cesse d'être heureux, si-tôt que l'on sent l'effort que l'on fait pour l'être. Si

quelqu'un sentoit les parties de son corps travailler pour s'entretenir dans une bonne disposition, croiriés-vous qu'il se portât bien? Moi, je tiendrois qu'il seroit malade. Le bonheur est comme la santé, il faut qu'il soit dans les hommes, sans qu'ils y mettent; & s'il y a un bonheur que la raison produise, il ressemble à ces santés qui ne se soutiennent qu'à force de remédes, & qui sont toujours très-foibles & très-incertaines.

DIALOGUE IV.

LE TROISIÉME FAUX DEMETRIUS, DESCARTES.

DESCARTES.

JE dois connoître les Pays du Nord presqu'aussi-bien que vous. J'ai passé une bonne partie de ma vie à philosopher en Hollande; & enfin j'ai été mourir en Suéde, Philosophe plus que jamais.

LE FAUX DE. Je vois par le plan que vous me faites de votre vie, qu'elle a été bien douce ; elle n'a été occupée que par la Philoſophie ; il s'en faut bien que je n'aye vécu ſi tranquillement.

DES. Çà été votre faute. De quoi vous aviſiés-vous de vouloir vous faire Grand Duc de Moſcovie, & de vous ſervir dans ce deſſein des moyens dont vous vous ſervîtes ? Vous entreprîtes de vous faire paſſer pour le Prince Démetrius, à qui le Trône appartenoit, & vous aviés déja devant les yeux l'exemple de deux Faux Démetrius, qui ayant pris ce nom l'un après l'autre, avoient été reconnus pour ce qu'ils étoient, & avoient péri malheureuſement. Vous deviés bien vous donner la peine d'imaginer quelque tromperie plus nouvelle ; il n'y avoit plus d'apparence que celle-là, qui étoit déja uſée, dût réuſſir.

LE FAUX DE. Entre nous, les Moſcovites ne ſont pas des peuples bien rafinés. C'eſt leur folie que de prétendre reſſembler aux anciens Grecs ; mais Dieu ſait ſur quoi cela eſt fondé.

DES. Encore n'étoient-ils pas ſi ſots, qu'ils puſſent ſe laiſſer duper par trois

Faux Démetrius de ſuite. Je ſuis aſſuré que quand vous commençâtes à vouloir paſſer pour Prince, ils diſoient preſque tous d'un air de dédain : *Quoi, eſt-il encore queſtion de voir des Démetrius ?*

LE FAUX DE. Je ne laiſſai pourtant pas de me faire un parti conſiderable. Le nom de Démetrius étoit aimé, on couroit toujours après ce nom. Vous ſavés ce que c'eſt que le Peuple.

DES. Et le mauvais ſuccès qu'avoient eu les deux autres Démetrius, ne vous faiſoit-il point de peur ?

LE FAUX DE. Au contraire, il m'encourageoit. Ne devoit-on pas croire qu'il falloit être le vrai Démetrius, pour ôſer paroître après ce qui étoit arrivé aux deux autres ? C'étoit encore aſſés de hardieſſe, quelque vrai Démetrius qu'on fût.

DES. Mais quand vous euſſiés été le premier qui euſſiés pris ce nom, comment aviés-vous le front de le prendre, ſans être aſſuré de le pouvoir ſoutenir par des preuves très-vraiſemblables ?

LE FAUX DE. Mais vous qui me faites tant de queſtions, & qui êtes ſi difficile à contenter, comment oſiés-vous vous ériger en Chef d'une Philoſophie

nouvelle, où toutes les vérités inconnues jusqu'alors, devoient être renfermées ?

DES. J'avois trouvé beaucoup de choſes aſſés apparentes pour me pouvoir flatter qu'elles étoient vraies, & aſſés nouvelles pour pouvoir faire une ſecte à part.

LE FAUX DE. Et n'étiés-vous point effrayé par l'exemple de tant de Philoſophes, qui avec des opinions auſſi-bien fondées que les vôtres, n'avoient pas laiſſé d'être reconnus à la fin pour de mauvais Philoſophes ? On vous en nommeroit un nombre prodigieux, & vous ne me ſauriés nommer que deux Faux Démetrius qui avoient été avant moi. Je n'étois que le troiſiéme dans mon eſpéce qui eût entrepris de tromper les Moſcovites ; mais vous n'étiés pas le milliéme dans la vôtre qui euſſiés entrepris d'en faire accroire à tous les hommes.

DES. Vous ſaviés bien que vous n'étiés pas le Prince Démetrius ; mais moi je n'ai publié que ce que j'ai cru vrai, & je ne l'ai pas cru ſans apparence. Je ne ſuis revenu de ma Philoſophie que depuis que je ſuis ici.

LE FAUX DE. Il n'importe ; votre bonne foi n'empêchoit pas que vous n'euſſiés beſoin de hardieſſe pour aſſurer hautement que vous aviés enfin découvert la vérité. On a déja été trompé par tant d'autres qui l'aſſuroient auſſi, que quand il ſe préſente de nouveaux Philoſophes, je m'étonne que tout le monde ne diſe d'une voix : *Quoi, eſt-il encore queſtion de Philoſophes & de Philoſophie ?*

DES. On a quelque raiſon d'être toujours trompé par les promeſſes des Philoſophes. Il ſe découvre de temps en temps quelques petites vérités peu importantes ; mais qui amuſent. Pour ce qui regarde le fond de la Philoſophie, j'avoue que cela n'avance guére. Je crois auſſi que l'on trouve quelquefois la vérité ſur des articles conſidérables ; mais le malheur eſt qu'on ne ſait pas qu'on l'ait trouvée ; car la Philoſophie (je crois qu'un Mort peut dire tout ce qu'il veut) reſſemble à un certain Jeu à quoi jouent les Enfans, où l'un d'entr'eux qui a les yeux bandés, court après les autres. S'il en attrape quelqu'un, il eſt obligé de le nommer : s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche la priſe & recom-

mence à courir. Il en va de même de la vérité. Il n'eſt pas que nous autres Philoſophes, quoique nous ayons les yeux bandés, nous ne l'attrapions quelquefois; mais quoi? nous ne lui pouvons pas ſoutenir que c'eſt elle que nous avons attrapée, & dès ce moment-là elle nous échappe.

LE FAUX DE. Il n'eſt que trop viſible qu'elle n'eſt point faite pour nous. Auſſi vous verrés qu'à la fin on ne ſongera plus à la trouver, on perdra courage, & on fera bien.

DES. Je vous garantis que votre prédiction n'eſt pas bonne. Les hommes ont un courage incroyable pour les choſes dont ils ſont une fois entêtés. Chacun croit que ce qui a été refuſé à tous les autres lui eſt réſervé. Dans vingt-quatre mille ans il viendra des Philoſophes qui ſe vanteront de détruire toutes les erreurs qui auront regné pendant trente mille, & il y aura des gens qui croiront qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux.

LE FAUX DE. Quoi! c'étoit haſarder infiniment, que de vouloir tromper les Moſcovites pour la troiſiéme fois; & à vouloir tromper tous les hommes pour

la trente milliéme, il n'y aura rien à haſarder ? Ils ſont donc encore plus dupes que les Moſcovites ?

DES. Oui, ſur le chapitre de la vérité. Ils en ſont plus amoureux que les Moſcovites ne l'étoient du nom de Démetrius.

LE FAUX DE. Si j'avois à recommencer, je ne voudrois point être Faux Démetrius, je me ferois Philoſophe ! mais ſi on venoit à ſe dégouter de la Philoſophie & à déſeſperer de pouvoir découvrir la vérité.... car je craindrois toujours cela.

DES. Vous aviés bien plus ſujet de craindre quand vous étiés Prince. Croyés que les hommes ne ſe décourageront point ; cela ne leur arrivera jamais. Puiſque les Modernes ne découvrent pas la vérité plus que les Anciens, il eſt bien juſte qu'ils ayent au moins autant d'eſpérance de la découvrir. Cette eſpérance eſt toujours agréable, quoique vaine. Si la vérité n'eſt dûe ni aux uns, ni aux autres, du moins le plaiſir de la même erreur leur eſt dû.

DIALOGUE V.

LA DUCHESSE DE VALENTINOIS, ANNE DE BOULEN.

A. DE BOULEN.

J'Admire votre bonheur. Il semble que S. Valier votre pere ne commette un crime que pour faire votre fortune. Il est condamné à perdre la tête, vous allés demander sa grace au Roi ; être jolie, & demander des graces à un jeune Prince, c'est s'engager à en faire ; & aussi-tôt vous voilà Maîtresse de François I.

LA DUCHESSE. Le plus grand bonheur que j'aie eu en cela, est d'avoir été amenée à la galanterie par l'obligation où est une fille de sauver la vie à son pere. Le penchant que j'y avois pouvoit aisément être caché sous un prétexte si honnête & si favorable.

A DE BOU. Mais votre goût ſe déclara bientôt par les ſuites, car vos galanteries durerent plus long-temps que le péril de votre pere.

LA DUC. Il n'importe. En fait d'amour, toute l'importance eſt dans les commencemens. Le monde ſait bien que qui fait un pas, en fera davantage; il ne s'agit que de bien faire ce premier pas. Je me flatte que ma conduite n'a pas mal répondu à l'occaſion que la fortune m'offrit, & que je ne paſſerai pas dans l'Hiſtoire pour n'avoir été que médiocrement habile. On admiroit que le Connétable de Montmorency eût été le Miniſtre & le Favori de trois Rois; mais j'ai été la Maîtreſſe de deux, & je prétens que c'eſt davantage.

A. DE BOU. Je n'ai garde de diſconvenir de votre habileté, mais je crois que la mienne l'a ſurpaſſée. Vous vous êtes fait aimer long-temps, mais je me ſuis fait épouſer. Un Roi vous rend des ſoins; tant qu'il a le cœur touché, cela ne lui coûte rien. S'il vous fait Reine, ce n'eſt qu'à l'extrêmité, & quand il n'a plus d'eſpérance.

LA DUC. Vous faire épouſer, n'étoit

pas une grande affaire ; mais me faire toujours aimer, en étoit une. Il eſt aiſé d'irriter l'amour, quand on ne le ſatisfait pas ; & fort mal aiſé de ne pas l'éteindre, quand on le ſatisfait. Enfin vous n'aviés qu'à refuſer toujours avec la même ſéverité, & il falloit que j'accordaſſe toujours avec de nouveaux agrémens.

A. DE BOU. Puiſque vous me preſſés ſi fort par vos raiſons, il faut que j'ajoute à ce que j'ai dit, que ſi je me ſuis fait épouſer, ce n'eſt pas pour avoir eu beaucoup de vertu.

LA DUC. Et moi, ſi je me ſuis fait aimer très-conſtamment, ce n'eſt pas pour avoir eu beaucoup de fidélité.

A DE BOU. Je vous dirai donc encore, que je n'avois ni vertu, ni réputation de vertu.

LA DUC. Je l'avois compris ainſi, car j'euſſe compté la réputation pour la vertu même.

A. DE BOU. Il me ſemble que vous ne devés pas mettre au nombre de vos avantages, des infidélités que vous fites à votre Amant, & qui, ſelon toutes les apparences, furent ſecrettes. Elles ne peuvent ſervir à relever votre gloire.

Mais quand je commençai à être aimée du Roi d'Angleterre, le Public qui étoit instruit de mes avantures, ne me garda point le secret, & cependant je triomphai de la Renommée.

LA DUC. Je vous prouverois peut-être, si je voulois, que j'ai été infidéle à Henri II. avec assés peu de mistere pour m'en pouvoir faire honneur; mais je ne veux pas m'arrêter sur ce point-là. Le manque de fidélité se peut ou cacher, ou réparer; mais comment cacher, comment réparer le manque de jeunesse? J'en suis pourtant venue à bout. J'étois coquette, & je me faisois adorer; ce n'est rien, mais j'étois âgée. Vous, vous étiés jeune, & vous vous laissâtes couper la tête. Toute grand'mere que j'étois, je suis assurée que j'aurois eu assés d'adresse pour empêcher qu'on ne me la coupât.

A. DE BOU. J'avoue que c'est-là la tache de ma vie, n'en parlons point. Je ne puis me rendre sur votre âge même, qui est votre fort. Il étoit assurément moins difficile à déguiser, que la conduite que j'avois eue. Je devois avoir bien troublé la raison de celui qui se résolvoit à me prendre pour sa femme;

mais il ſuffiſoit que vous euſſiés prévenu en votre faveur, & accoutumé peu à peu aux changemens de votre beauté, les yeux de celui qui vous trouvoit toujours belle.

LA DUC. Vous ne connoiſſés pas bien les hommes. Quand on paroît aimable à leurs yeux, on paroît à leur eſprit tout ce qu'on veut, vertueuſe même, quoiqu'on ne ſoit rien moins; la difficulté n'eſt que de paroître aimable à leurs yeux auſſi long-temps qu'on voudroit.

A. DE BOU. Vous m'avés convaincue, je vous céde; mais du moins que je ſache de vous par quel ſecret vous réparâtes votre âge. Je ſuis morte, & vous pouvés me l'apprendre, ſans craindre que j'en profite.

LA DUC. De bonne foi, je ne le ſai pas moi-même. On fait preſque toujours les grandes choſes ſans ſavoir comment on les fait, & on eſt tout ſurpris qu'on les a faites. Demandés à Céſar comment il ſe rendit le maître du monde; peut-être ne vous répondra-t-il pas aiſément.

A. DE BOU. La comparaiſon eſt glorieuſe.

LA DUC. Elle eſt juſte. Pour être aimée à mon âge, j'ai eu beſoin d'une fortune pareille à celle de Céſar. Ce qu'il y a de plus heureux, c'eſt qu'aux gens qui ont éxécuté d'auſſi grandes choſes que lui & moi, on ne manque point de leur attribuer après coup des deſſeins & des ſecrets infaillibles, & de leur faire beaucoup plus d'honneur qu'ils ne méritoient.

DIALOGUE VI.

FERNAND CORTEZ, MONTEZUME.

F. CORTEZ.

AVoués la vérité. Vous étiés bien groſſiers vous autres Américains, quand vous preniés les Eſpagnols pour des hommes deſcendus de la ſphére du feu, parce qu'ils avoient du canon, & quand leurs Navires vous paroiſſoient de grands oiſeaux qui voloient ſur la Mer.

MONTEZUME. J'en tombe d'accord,

Mais je veux vous demander ſi c'étoit un Peuple poli que les Athéniens.

F. Cor. Comment? Ce ſont eux qui ont enſeigné la politeſſe au reſte des hommes.

Mon. Et que dites-vous de la maniere dont ſe ſervit le Tyran Piſiſtrate pour rentrer dans la Citadelle d'Athénes, d'où il avoit été chaſſé? N'habilla-t-il pas une Femme en Minerve? (car on dit que Minerve étoit la Déeſſe qui protégeoit Athénes.) Ne monta-t-il pas ſur un Chariot avec cette Déeſſe de ſa façon, qui traverſa toute la Ville avec lui, en le tenant par la main, & en criant aux Athéniens: *Voici Piſiſtrate que je vous amene, & que je vous ordonne de recevoir?* Et ce Peuple ſi habile & ſi ſpirituel ne ſe ſoumit-il pas à ce Tyran, pour plaire à Minerve, qui s'en étoit expliqué de ſa propre bouche?

F. Cor. Qui vous en a tant appris ſur le chapitre des Athéniens?

Mon. Depuis que je ſuis ici, je me ſuis mis à étudier l'Hiſtoire par les converſations que j'ai eues avec différens Morts. Mais enfin vous conviendrés que les Athéniens étoient un peu plus dupes que nous. Nous n'avions jamais

vû de Navires ni de Canons, mais ils avoient vû des femmes ; & quand Pisistrate entreprit de les réduire sous son obéissance par le moyen de sa Déesse, il leur marqua assurément moins d'estime, que vous ne nous en marquâtes en nous subjuguant avec votre Artillerie.

F. COR. Il n'y a point de Peuple qui ne puisse donner une fois dans un panneau grossier. On est surpris ; la multitude entraîne les gens de bon sens. Que vous dirai-je ? Il se joint encore à cela des circonstances qu'on ne peut pas deviner, & qu'on ne remarqueroit peut-être pas, quand on les verroit.

MON. Mais a-ce été par surprise que les Grecs ont cru dans tous les temps, que la science de l'avenir étoit contenue dans un trou souterrein, d'où elle sortoit en exhalaisons ? Et par quel artifice leur avoit-on persuadé, que quand la Lune étoit éclipsée, ils pouvoient la faire revenir de son évanouissement par un bruit effroyable ? Et pourquoi n'y avoit-il qu'un petit nombre de gens qui osassent se dire à l'oreille, qu'elle étoit obscurcie par l'ombre de la Terre ? Je ne dis rien des Romains, & de ces Dieux qu'ils prioient

à

à manger dans leurs jours de réjouiſſances, & de ces Poulets ſacrés dont l'appetit décidoit de tout dans la Capitale du monde. Enfin vous ne ſauriés me reprocher une ſotiſe de nos Peuples d'Amérique, que je ne vous en fourniſſe une plus grande de vos Contrées; & même je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des ſotiſes Grecques ou Romaines.

F. Cor. Avec ces ſotiſes-là cependant, les Grecs & les Romains ont inventé tous les Arts & toutes les Sciences, dont vous n'aviés pas la moindre idée.

Mon. Nous étions bienheureux d'ignorer qu'il y eût des Sciences au monde; nous n'euſſions peut-être pas eu aſſés de raiſon pour nous empêcher d'être Savans. On n'eſt pas toujours capable de ſuivre l'exemple de ceux d'entre les Grecs qui apporterent tant de ſoins à ſe préſerver de la contagion des Sciences de leurs voiſins. Pour les Arts, l'Amérique avoit trouvé des moyens de s'en paſſer, plus admirables peut-être que les Arts même de l'Europe. Il eſt aiſé de faire des Hiſtoires, quand on ſait écrire; mais nous ne ſavions

point écrire, & nous faiſions des Hiſtoires. On peut faire des Ponts, quand on ſait bâtir dans l'eau; mais la difficulté eſt de n'y ſavoir point bâtir, & de faire des Ponts. Vous devés vous ſouvenir que les Eſpagnols ont trouvé dans nos terres des énigmes où ils n'ont rien entendu; je veux dire, par exemple, des pierres prodigieuſes, qu'ils ne concevoient pas qu'on eût pû élever ſans machines auſſi haut qu'elles étoient élevées. Que dites-vous à tout cela? Il me ſemble que juſqu'à préſent vous ne m'avés pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe ſur l'Amérique.

F. COR. Ils ſont aſſés prouvés par tout ce qui peut diſtinguer les Peuples polis d'avec les Peuples barbares. La civilité régne parmi nous; la force & la violence n'y ont point de lieu; toutes les Puiſſances y ſont moderées par la juſtice; toutes les guerres y ſont fondées ſur des cauſes légitimes; & même voyés à quel point nous ſommes ſcrupuleux; nous n'allâmes porter la guerre dans votre Pays, qu'après que nous eûmes examiné fort rigoureuſement s'il nous appartenoit, & décidé cette queſtion pour nous.

MON. Sans doute c'étoit traiter des Barbares avec plus d'égard qu'ils ne méritoient; mais je crois que vous êtes civils & juſtes les uns avec les autres, comme vous étiés ſcrupuleux avec nous. Qui ôteroit à l'Europe ſes formalités, la rendroit bien ſemblable à l'Amérique. La civilité meſure tous vos pas, dicte toutes vos paroles, embarraſſe tous vos diſcours, & gêne toutes vos actions; mais elle ne va point juſqu'à vos ſentimens, & toute la juſtice qui devroit ſe trouver dans vos deſſeins, ne ſe trouve que dans vos prétextes.

F. Cor. Je ne vous garantis point les cœurs. On ne voit les hommes que par dehors. Un héritier qui perd un parent, & gagne beaucoup de bien, prend un habit noir. Eſt-il bien affligé? Non apparemment. Cependant s'il ne le prenoit pas, il bleſſeroit la raiſon.

MON. J'entens ce que vous voulés dire. Ce n'eſt pas la raiſon qui gouverne parmi vous, mais du moins elle fait ſa proteſtation que les choſes devroient aller autrement qu'elles ne vont; que les héritiers, par exemple, devroient regreter leurs parens, s'ils reçoivent cette proteſtation, & pour loi

en donner acte, ils prennent un habit noir. Vos formalités ne servent qu'à marquer un droit qu'elle a, & que vous ne lui laissés pas exercer ; & vous ne faites pas, mais vous représentés ce que vous devriés faire.

F. COR. N'est-ce pas beaucoup ? La raison a si peu de pouvoir chés vous, qu'elle ne peut seulement rien mettre dans vos actions, qui vous avertisse de ce qui y devroit être.

MON. Mais vous vous souvenés d'elle aussi inutilement, que de certains Grecs dont on m'a parlé ici, se souvenoient de leur origine. Ils s'étoient établis dans la Toscane, Pays barbare, selon eux, & peu à peu ils en avoient si bien pris les coutumes, qu'ils avoient oublié les leurs. Ils sentoient pourtant je ne sai quel déplaisir d'être devenus Barbares, & tous les ans à certain jour ils s'assembloient. Ils lisoient en Grec les anciennes Loix qu'ils ne suivoient plus, & qu'à peine entendoient-ils encore ; ils pleuroient, & puis se séparoient. Au sortir de-là, ils reprenoient gaiement la maniere de vivre du Pays. Il étoit question chés eux des Loix Grecques, comme chés vous de la raison. Ils

ſavoient que ces Loix étoient au monde ; ils en faiſoient mention, mais légerement & ſans fruit. Encore les regretoient-ils en quelque ſorte ; mais pour la raiſon que vous avés abandonnée, vous ne la regretés point du tout. Vous avés pris l'habitude de la connoître & de la mépriſer.

F. Cor. Du moins quand on la connoît mieux, on eſt bien plus en état de la ſuivre.

Mon. Ce n'eſt donc que par cet endroit que nous vous cédons? *Ah!* que n'avions-nous des Vaiſſeaux pour aller découvrir vos Terres, & que ne nous aviſions-nous de décider qu'elles nous appartenoient! Nous euſſions eu autant de droit de les conquerir, que vous en eûtes de conquerir les nôtres.

JUGEMENT DE PLUTON SUR LES DEUX PARTIES Des Nouveaux Dialogues des Morts.

A MONSIEUR L. M. D. S. A.

MONSIEUR,

Tenés-m'en compte, ſi vous voulés ; ſans vous je n'euſſe point fait le Jugement de Pluton. Je vous ai dit bien des fois qu'il n'y avoit rien de plus inutile, ni en même temps de plus aiſé, que de faire des Critiques. Critiqués tant

qu'il vous plaira, faites-vous revenir quelqu'un de ſon premier Jugement ? Perſonne du monde. Et puis, pourquoi feroit-on revenir les gens ? Leur premier Jugement a ſouvent été fort bon. Pour la facilité, vous demeurerés d'accord qu'on en a aſſés à découvrir les défauts d'autrui. Tout pareſſeux que je ſois, je voudrois être gagé pour critiquer tous les Livres qui ſe font. Quoique l'emploi paroiſſe aſſés étendu, je ſuis aſſuré qu'il me reſteroit encore du temps pour ne rien faire. Auſſi n'admire-t-on pas beaucoup la pénétration avec laquelle un Critique démêle ce que l'on peut condamner dans un Ouvrage. Ou bien on n'en avoit pas encore apperçu les défauts, & alors on ne convient pas avec lui qu'ils y ſoient ; ou bien on les avoit apperçus, & on lui ôte la gloire de ſa remarque. En un mot, ou il a été prévenu par ſon Lecteur, ou il n'en eſt pas ſuivi. A ce compte, pourquoi ai je fait une critique ? Eſt-ce pour m'oppoſer au ſuccès des Dialogues des Morts ! Je n'ai pas tant d'autorité auprès du Public. Eſt-ce pour montrer qu'il ſe trouve des défauts partout ? Ce ne ſeroit rien de ſurprenant. Eſt-ce enfin pour donner à entendre que je ferois quelque choſe de meilleur que ce que je critique ? Moins encore cela que tout le reſte. Quoi donc ? je ne ſai ſi on vo udra bien croire que

cette mauvaiſe Critique des Dialogues des Morts que nous lûmes en Manuſcrit, vous & moi, cette Critique qui ne critiquoit rien, mais qui en récompenſe diſoit des injures, nous donna l'idée d'en faire une plus ſévere à l'égard de l'Ouvrage, & plus honnête à l'égard de l'Auteur. Nos premieres penſées nous réjouirent, & vous voulûtes que je travaillaſſe. Je l'ai fait. Si je l'ai fait ſans ſuccès, je ſerai aſſés payé de la peine que j'ai priſe, par le plaiſir de vous avoir prouvé que je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
D. H.

JUGEMENT

JUGEMENT DE PLUTON SUR LES DIALOGUES DES MORTS.

PREMIERE PARTIE.

JAMAIS il n'y eut tant de désordre dans les Enfers. C'eſt une confuſion incroyable. Il y avoit auparavant différens quartiers, où l'on mettoit enſemble tous les Morts de même condition. Ils s'y entretenoient de ce qui leur étoit convenable, ou bien ils ne diſoient mot;

mais depuis qu'ils ont lû les Dialogues qu'on leur fait faire, tout eſt renverſé ; les Courtiſanes ſe ſont jettées dans le quartier des Héros, & leur ont dit cent ſotiſes, dont la gravité de ces Meſſieurs a été fort offenſée ; les Savans qui faiſoient la cour aux Princes, les ont traités comme les Princes devoient traiter les Savans ; les rangs qui étoient réglés entr'eux ſelon l'ordre naturel, ont été troublés, & l'on a vû Charles V. qui marchoit à la ſuite d'Eraſme, & qui le traitoit de Majeſté. Si Pluton a affaire d'un Mort, il ne ſait plus où le prendre. L'autre jour il fit chercher Aretin par tout l'Enfer. Comme on ne le trouvoit point, on croyoit qu'il ſe fût évadé, & on n'avoit garde de s'imaginer qu'il étoit avec Auguſte. Pluton rencontra par malheur Anacréon & Ariſtote qui parloient enſemble ; & dans le temps qu'il pouſſoit l'un par les épaules dans le quartier des Poëtes, & l'autre dans celui des Philoſophes, il apperçut de-là Homere & Eſope qui étoient ſortis chacun de leur demeure pour ſe faire des complimens, & puis pour ſe dire des injures, & un peu plus loin l'Empereur Adrien & Marguerite

d'Autriche qui étoient venus des deux bouts de l'Enfer dans le deſſein de ſe battre. Il vit bien qu'il ſeroit difficile de remédier à ce mal, & en attendant qu'il pût remettre l'ordre dans ſon Empire, il voulut décharger ſa mauvaiſe humeur ſur le Livre qui avoit cauſé tant de trouble. Il réſolut d'en faire la critique publiquement; mais comme il n'eſt pas trop fin ſur ces matieres, & qu'il n'a qu'un ſens commun aſſés droit, mais peu délicat, il jugea à propos de recevoir les accuſations de tout le monde contre les Dialogues des Morts, & de former ſur cela ſon Jugement. Il fit donc publier dans les Enfers, qu'à tel jour on jugeroit ce Livre dans ſon Palais; que pour Lucien & les trente-ſix Morts intéreſſés dans les dix-huit Dialogues, ils n'y manquaſſent pas abſolument.

Le jour venu, l'Aſſemblée fut nombreuſe, Pluton étoit aſſis ſur ſon Trône, avec un air fort chagrin. Il bâilloit à chaque moment, parce qu'il venoit de lire ce Livre, & il ſe plaignoit même d'une groſſe migraine, qui lui étoit venue de ce qu'il l'avoit lû avec application. Eaque & Rhadamante étoient

à ſes côtés, plus refrognés & plus ſombres qu'à l'ordinaire. Tous les Morts gardoient un profond ſilence, lorſque Pluton ſe leva, & fit cette terrible & courte Harangue.

Morts ! Où diable l'Auteur des Dialogues a-t-il pris que j'étois uſé ? Je lui ferai voir qu'il n'en eſt rien. Que tout l'Enfer ſoit témoin de ma vengeance, & que le bruit en aille juſqu'à la Boutique de Brunet.

Il n'en dit pas davantage. Auſſi-tôt voilà je ne ſai combien d'accuſateurs qui commencent à parler tous à la fois. Eaque leur fit ſigne de ſe taire, & dit qu'il auroit ſoin de faire parler chacun en ſon rang ; & même pour obſerver un ordre plus juridique, & ne pas donner lieu de croire qu'un Livre eût été condamné ſans avoir été défendu, il ordonna à Lucien de repréſenter l'Auteur des nouveaux Dialogues, & de répondre pour lui ; mais Lucien déclara nettement qu'il ne ſe vouloit point charger de cela. Quoi, lui dit Eaque, vous êtes le Héros du Livre, c'eſt à vous qu'il eſt dédié, & vous ne le voudrés pas défendre ? Il faut que celui à qui s'adreſſe l'Epître dédicatoire paye ou protége. Vous n'avés rien donné à

votre Auteur, protégés-le donc tout au moins. Je ne ſuis engagé à faire ni l'un ni l'autre, répondit Lucien. Si l'Auteur avoit pû trouver un autre Héros que moi, il l'auroit pris. Il n'a choiſi un Mort, que faute de Vivans. Et puis, qui vous a dit que les Epîtres dédicatoires obligeaſſent à quelque choſe? Informés-vous-en à beaucoup de grands Seigneurs que je vois ici, dont le nom eſt à la tête d'une infinité de Livres.

Le Stoïcien Chriſippe qui étoit préſent, & qui, outre qu'il eſt naturellement chagrin, n'a pas trop ſujet d'être des amis de Lucien, prit la parole pour dire que Lucien avoit raiſon de ne pas vouloir faire le perſonnage d'Avocat dans un Jugement où il eût dû paroître lui-même en qualité de Criminel; que c'étoit lui qui avoit donné le mauvais exemple de faire parler les Morts; que toutes les fautes de ſon Imitateur pouvoient fort juſtement être miſes ſur ſon compte, & qu'on lui donneroit peut-être de la peine à lui-même, ſi l'on vouloit examiner ſes propres Dialogues. Pluton qui étoit de mauvaiſe humeur contre tous les Dialogues,

approuva que l'on fît le procès à ceux mêmes de Lucien ; & Chrisippe ravi d'avoir une occasion de se venger, continua ainsi.

Je vois, dit-il, que Lucien se prépare à m'écouter avec un air railleur & dédaigneux. Il est vrai qu'il a eu les rieurs pour lui en l'autre monde, mais je ne sai s'il les aura en celui-ci. Il est du nombre de ces plaisans fort sujets aux répétitions, & qui n'ont qu'un même ton de plaisanterie. On lui dit dans l'Epître qu'on lui adresse ; *Qu'on est bien fâché qu'il eût épuisé toutes ces belles matiéres de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fausse fermeté que les Philosophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes gens qui meurent avant les vieillards dont ils croyoient heriter, & à qui ils faisoient la cour.* Je vous assure que quelque tentation qu'eût pû avoir son Imitateur de retoucher un peu à ces matiéres-là, il ne lui eût pas été possible de le faire. Lucien y a donné bon ordre, il a tourné ses sujets en mille maniéres toutes fort semblables. Sur-tout combien de Dialogues sur ces pauvres héritiers trompés ! Qui l'obligeroit à dire tou-

jours des choſes nouvelles, on le réduiroit peut-être à une petite demi-douzaine de Dialogues de Morts. Pour moi, j'opinerois qu'à cauſe de ſes répétitions, on le mît ici en la place de Siſiphe, & qu'on lui donnât cette groſſe pierre à tourner & à retourner ſans fin, comme il a fait ſes ſujets.

Tous les Morts ſe mirent à rire. Lucien rit auſſi, mais ce n'étoit point de bonne grace. Chriſippe encouragé par ce petit applaudiſſement, vouloit pourſuivre; mais Rhadamante qui eſt un Juge exact, & qui ne permet pas que l'on s'éloigne jamais du fait dont il s'agit, dit fort ſéverement; il n'eſt pas ici queſtion de Lucien. Sa réputation eſt faite; ſi l'on s'y vouloit oppoſer, il falloit s'en aviſer plutôt. Vous êtes bien bon, interrompit Caton d'Utique, avec un air encore plus ſévere que celui de Rhadamante: Et ces Meſſieurs les Faiſeurs de Dialogues ménagent-ils les réputations les plus anciennes? Quel égard a-t-on eu pour moi? Je ſuis un Mort de ſeize cens ans, admiré pendant ſeize cens ans, & au bout de ce temps-là on vient m'inquiéter ſur ma mort. Elle n'a pas eu le bonheur de plaire à l'Au-

teur d'un petit Livre. *Elle eſt tropguindée*, dit-il ; je mourus trop ſérieuſement, je ne fus pas aſſés réjouiſſant dans cette action. Je ne fis point de turlupinades, comme eût dû faire un vrai Philoſophe ; je ne m'aviſai point de dire,

Ma petite Ame, ma Mignonne.

Enfin, ce qui gâte tout, je ne ronflai point. Il eſt pourtant ſûr que je donnai ordre à tout ſans aucun trouble ; que je ne differai à me tuer, & que je ne lûs deux fois ce Dialogue de Platon, que pour attendre qu'on m'eût apporté des nouvelles de mes amis qui s'étoient mis ſur la mer, & qui tâchoient de ſe dérober à Céſar ; que dès qu'on me les eut apportées, je me donnai le coup. Comment cet homme-là veut-il que l'on meure ? Qu'il nous faſſe la grace de nous donner le modéle d'une mort qui lui plaiſe, afin qu'on ſe régle là-deſſus, & qu'un Héros ſoit ſûr de ſon fait quand il lui prendra envie de mourir. Faudra-t-il faire des vers ; car il y en a dans les deux Morts dont il paroît content ? Les grands Hommes ſeront-ils obligés à dire des ſotiſes à

leur ame, & les filles à ſe plaindre de leur virginité gardée malgré elles? A-ce été pour nous propoſer ces beaux exemples de grandeur d'ame, qu'il a fallu ſe moquer du Jugement que dix-ſept Siécles avoient prononcé ſur ma mort? Où eſt le reſpect qu'on doit à l'Antiquité? De quel droit va-t-on dégrader ſes Héros?

Toute l'Aſſemblée commençoit à être émûe de la véhémence avec laquelle Caton haranguoit; mais l'Empereur Adrien ſe leva, & dit froidement: ne faites point tant de bruit pour les intérêts de l'Antiquité, elle n'a point lieu de ſe plaindre du nouvel Auteur des Dialogues. Il vous dégrade à la vérité, & vous ôte votre rang de Héros; mais l'Antiquité n'y perd rien, car il me met auſſi-tôt en votre place, moi qui n'étois point auparavant compté pour un Héros, par la maniere dont j'étois mort. J'en demande pardon à la bonne Compagnie qui eſt ici; mais j'eus bien de la peine à me réſoudre à la venir trouver. Je fus extrêmement inquiet pendant ma maladie. Je voulois abſolument que les Médecins imaginaſſent un moyen de me faire vivre,

& je ſuis fort obligé à l'Auteur des Dialogues de m'avoir fait grace ſur tout cela. Auſſi je vous aſſure que ſon Livre eſt fort joli, & que je me plais fort à le lire. Il me conſole de tous ceux que je ſai qui ont dit du mal de ma mort. Il ne faut déſeſpérer de rien. Je mourois comme un poltron dans la plûpart des Hiſtoires ; & après je ne ſai combien de temps, me voilà ſans y penſer devenu Héros.

Oui, mais je ne trouve pas mon compte comme vous à ce Livre-là, répondit Caton. Oh ! reprit Adrien, où l'un gagne, il faut que l'autre y perde, c'eſt la Loi commune. Les Auteurs ſont maîtres de leurs graces, ils les diſtribuent à qui bon leur ſemble.

Sur cela Pluton redoubla ſon ſérieux, & défendit à Adrien de débiter des maximes ſi dangereuſes ; & pour régler ce qui étoit en conteſtation entre Caton & Adrien, il prononça de l'avis d'Eaque & de Rhadamante :

Qu'il n'étoit point permis de changer les caracteres, & de faire Adrien de Caton, & Caton d'Adrien, même ſous prétexte de compenſation, ou pour remettre d'un côté ce qu'on ôteroit de l'autre.

Après cet Arrêt, Caton cria qu'on laiſſoit encore indéciſe la principale queſtion, qui étoit le mépris de l'Antiquité ; qu'à moins que l'on y mît ordre, il n'y avoit point de Morts ſi vénérables qui puſſent être à l'abri des plaiſanteries ; qu'il falloit fixer un temps dans lequel une belle action paſſeroit pour être conſacrée, & ne ſeroit plus ſujette à la cenſure. Auſſi-tôt Alexandre, Homere, Ariſtote, Virgile, ſe mirent à demander la même choſe que Caton. On remarqua alors que Lucien cherchoit à ſe tirer tout doucement de la foule, & à s'évader ; mais Alexandre cria qu'on l'empêchât de ſortir. Ce n'eſt pas ſans raiſon, dit ce grand Prince, que Lucien voudroit être loin d'ici. La queſtion que l'on traite le regarde ; il a appris à ſon Copiſte à ne reſpecter rien de tout ce que le monde reſpecte. Lucien attaque tout ce qu'il connoît de plus grand & de plus élevé ; le Copiſte en fait autant. Quelquefois Lucien attaque un grand homme, le Copiſte un autre ; mais quand par malheur on eſt du premier ordre entre les grands Hommes, il faut qu'on ſe trouve dans les

Dialogues de ces deux Auteurs ; c'eſt ce qui m'eſt arrivé. Lucien s'étoit déja ſouvenu de moi dans ſes plaiſanteries ; mais ſon prétendu Imitateur a jugé que ma vie pouvoit encore fournir quelque choſe, & que j'étois aſſés illuſtre pour devoir tomber plus d'une fois entre les mains des Faiſeurs de Dialogues. Encore Lucien m'a fait reprocher par mon pere, ce qu'il trouvoit à redire dans mes actions ; mais celui-ci me fait inſulter par Phriné. On ne ſeroit pas ſurpris que Phriné voulût apprendre à une jeune perſonne l'art de la coquetterie ; mais qu'elle m'apprenne à moi l'art militaire ? Phriné pouvoit prétendre à régler le nombre des conquêtes d'une Courtiſane naiſſante, & lui dire: *Ne recevés point tant d'Amans à la fois ; c'en eſt trop, il en arrivera quelque déſordre.* Mais Phriné régle le nombre de mes conquêtes, & me dit : *Vous ne deviés point ſonger à la Perſe, ni aux Indes ; il ne vous falloit que la Gréce, les Iſles voiſines, & par grace je vous donne encore quelque petite partie de l'Aſie Mineure.* Enfin Phriné entend ſi bien la guerre, qu'on croiroit qu'elle y auroit été. N'en eſt-il rien, *petite Conquérante*, dit-il en ſe

tournant vers elle ? *Petite Conquérante*, répondés-donc, où en aviés-vous tant appris ? Phriné répondit toute en colere, j'ai déja dit je ne ſai combien de fois, que je ne voulois point qu'on m'appellât *la petite Conquérante*. Tous ces morts me viennent rire au nés, en me donnant ce nom-là ; mais je prétens bien qu'ils s'en corrigent, car l'Auteur des Nouveaux Dialogues lui-même s'en eſt corrigé, & on m'a dit que dans ſa ſeconde Edition je ne ſuis plus *une petite Conquérante*, mais *une aimable Conquérante*. Si l'on vouloit encore me faire plus de plaiſir, on m'appelleroit *jolie Femme*. Je vois que toutes ces femmes de bien, & qui avec cela n'ont pas laiſſé d'être agréables, ſont au déſeſpoir de ce qu'on m'a honorée de cette qualité dans les Dialogues. Elles prétendoient en être en poſſeſſion, & il eſt vrai qu'on ne l'avoit jamais donnée à une perſonne de mon métier ; mais enfin je ſuis ravie que leur vanité ait été rabattue, & que parmi toutes celles de mon eſpéce, on ait fait choix de moi pour être la premiere que l'on nommât *jolie Femme*. Hé bien donc, reprit Alexandre, *l'aimable Conquérante*,

la jolie Femme, ou tout ce qu'il vous plaira, dites-nous où vous aviés pris des raiſonnemens ſi profonds ; car il paroît bien que vous êtes une bonne tête, quand vous mettés les Conquérans audeſſous des femmes, *parce que les Conquérans ont beſoin d'Armées pour leurs entrepriſes, & que les femmes n'en ont pas beſoin pour les leurs ; que vous étiés ſeule, exécutant tout par vous-même dans vos plus grandes expéditions, & que je n'étois pas le ſeul qui agît dans les miennes.* Laiſſés-moi en répos, répondit Phriné. Je ne veux diſputer avec vous que dans les Nouveaux Dialogues, où l'on ne vous donne pas trop d'eſprit ; mais ici vous êtes un vrai Sophiſte. Je crois que c'eſt parce que vous êtes ſous les yeux de votre Précepteur Ariſtote. Auſſi-tôt Pluton prononça :

Que Phriné ne ſe mêleroit que de ſon métier.

Et elle en faiſant une grande révérence, répondit, très-volontiers.

Ariſtote, dans le même moment, cria qu'il en falloit ordonner autant à l'égard d'Anacréon. On m'a fait autant de tort qu'à mon Diſciple, diſoit-il. On lui a mis en tête une Courtiſane,

& à moi un vieux Débauché, & c'eſt le vieux Débauché qui me fait ma leçon ſur la Philoſophie, comme c'eſt la Courtiſane qui la fait à Alexandre ſur la Guerre; car dans les Nouveaux Dialogues c'eſt une régle infaillible, que vous trouverés toujours tout renverſé. Du moment que vous voyés enſemble un Sage & un Fou, aſſurés-vous que le Fou ſera au-deſſus du Sage. Si l'Auteur s'aviſe d'aſſortir enſemble Agamemnon & Therſite, ſoyés ſûr qu'Agamemnon n'en ſortira pas à ſon honneur. Sur ce pied-là, vous ne devés pas être étonnés qu'on m'envoye à l'Ecole d'Anacréon; qu'Anacréon me définiſſe la Philoſophie *un Art de chanter & de boire*, & change le Licée en Cabaret. On a dû s'attendre à tout ce renverſement, dans un Livre qui ouvre par la victoire que Phriné remporte ſur Alexandre. Auſſi je ne me plains pas principalement de ce qu'Anacréon a tout l'avantage; je me plains de ce que je ne ſai pas du moins le lui diſputer un peu; je me plains de ce que je ſuis un ſot. Quoi! n'avoir pas un ſeul mot à lui répondre! Etre confondu par ſa Chanſonette! Où ſont tous mes Livres? Ne

me fourniſſoient-ils rien dont je puſſe me ſervir ? Avois-je perdu la parole, ou la mémoire ? Toi-même, Anacréon, pour te redire un bon mot qui a été dit dans notre Gréce, n'as-tu point de honte de m'avoir vaincu ? Point du tout, répondit Anacréon, quand je lûs le titre de notre Dialogue, je tremblai ; je crus que tu m'allois faire des réprimandes dignes de ta gravité ; mais je ne fus jamais plus content, que quand je vis que c'étoit moi qui étois le Docteur du Dialogue. J'ai donné commiſſion à tous les chers Diſciples que j'ai dans l'autre Monde, de bien boire à la ſanté de l'Auteur, de déclarer la guerre à tous les Péripatéticiens, & de ne rien épargner pour faire recevoir mon nouveau Syſtéme de Philoſophie dans l'Univerſité.

Comme Pluton vit qu'Anacréon ne faiſoit que badiner, & qu'il ne diſoit rien de ſérieux pour la défenſe du Dialogue, il déclara :

Qu'un Dialogue ne ſeroit point compoſé d'Anacréon, qui parleroit tout ſeul ; qu'Ariſtote ſeroit obligé de lui répondre ; & qu'une petite Chanſon ne ſeroit point du même poids que quantité de gros in-folio.

Virgile

Virgile prit auſſi-tôt la parole pour ſe plaindre de ce qu'on avoit tourné en ridicule le commencement de ſes Géorgiques, où il faiſoit un compliment à Auguſte. Vous faites le plaiſant, dit-il à Aretin. Vous vous réjouiſſés ſur cette Fille de Thétis, & ſur ce Scorpion. Cela auroit pû paroître extraordinaire, s'il eût été dit dans votre Siécle; mais dans le mien c'étoit comme ſi j'euſſe loué Auguſte ſur ſa valeur & ſur ſa conduite. Fort bien, dit Aretin. L'Auteur des Dialogues a dit que les Belles ſont de tous Païs, & moi je dis que les ſotiſes ſont de tous les Siécles. Vous ſeriés bienheureux d'avoir été Ancien, pour avoir droit de dire des choſes, que nous autres Modernes nous n'euſſions oſé dire. Mais, Seigneur Aretin, reprit Virgile, vous avés bien oublié l'Hiſtoire Romaine. N'avés-vous jamais oui parler de ces Apothéoſes qu'on faiſoit pour les Empereurs? Céſar étoit devenu une Etoile après ſa mort; on pouvoit prédire à Auguſte une deſtinée auſſi glorieuſe. Préſentement que la mode des Apothéoſes eſt paſſée, on parleroit une autre Langue aux Princes. Mais, répliqua Aretin, il n'y avoit

rien de plus ridicule que ces Apothéoſes. Vous pouviés louer Auguſte d'une maniere ſimple & naturelle, ſans lui prédire ces honneurs impertinens qu'il attendoit après ſa mort ; mais parce que l'Apothéoſe eſt beaucoup plus ſurprenante, & moins raiſonnable, vous ne manqués pas de la choiſir. Il n'importe, reprit Virgile, que l'Apothéoſe fût raiſonnable ou non, il ſuffit que c'étoit une coutume reçue chés les Romains. Ah ! vous faites tort aux Romains, dit Aretin. A peine le Peuple le plus ignorant eût-il été la dupe de cette ſotiſe-là. Je le veux bien, répliqua Virgile, mais répondés-moi juſte. Les Romains avoient-ils moins de foi à ces Apothéoſes, qu'à tout ce que l'on contoit des Champs Eliſées ? Non, répondit Aretin, je ne crois pas que les Champs Eliſées fuſſent mieux établis. Cependant, reprit Virgile, vous approuvés fort la maniere dont je loue Caton, en diſant *qu'il préſide à l'Aſſemblée des plus gens de bien, qui dans les Champs Eliſées ſont ſeparés d'avec les autres.* Si les Champs Eliſées, auſſi-bien que les Apothéoſes, ne paſſoient que pour des fadaiſes, la louange de Caton

ne vaut pas mieux que celle d'Auguſte. Oh ! dit auſſi-tôt Aretin, la louange que vous donnés à Caton, veut ſeulement dire que s'il y avoit des Champs Eliſées, on y ſépareroit les gens de bien d'avec les autres, & qu'on mettroit Caton à la tête de cette Compagnie. Hé bien, répondit Virgile, la louange que j'ai donnée à Auguſte, vouloit dire auſſi que ſi les grands Hommes étoient reçus après leur mort parmi les Divinités, on reſpecteroit aſſés Auguſte, pour lui laiſſer choiſir le rang & l'emploi qu'il lui plairoit. L'une & l'autre louange eſt fondée ſur une ſuppoſition, & l'une de ces ſuppoſitions n'eſt pas plus impoſſible que l'autre. En vérité, mon ami Aretin, voici un mauvais pas dont vous ne vous tirerés pas aiſément. Croyés-moi, il faut de la mémoire pour mentir, & du jugement pour plaiſanter.

Caton qui étoit fort aigri contre le nouvel Auteur, ſe ſouvint que dans le même endroit dont il s'agiſſoit entre Virgile & Aretin, il y avoit encore une contradiction, & ſe mit à déclamer tout de nouveau avec beaucoup de force. On approuve, diſoit-il, la louange

que Virgile m'a donnée. Elle eſt donc juſte & vraie dans les principes de l'Auteur, qui demande tant de choſes aux louanges. Je ſuis donc le plus honnête homme de tous les gens de bien. Je n'ai donc pas été un lâche, qui n'ait oſé ni vivre ni mourir de bonne grace. Ne m'établira-t-on point de caractére? Ne dira-t-on point ce que l'on veut que je ſois?

Diogene interrompit Caton, & dit avec un air railleur & piquant: Il faut bien défendre contre Caton ce pauvre Auteur qui n'eſt pas ici. Il s'eſt contredit, il eſt vrai; mais il a fort bien fait. Il imitoit Lucien, Lucien ſe contrediſoit. J'en puis parler mieux qu'un autre, car c'eſt en partie ſur mon chapitre que Lucien s'eſt contredit. Dans un de ſes Dialogues, Cerbere dit à Menippe qu'il a vû deſcendre Socrate aux Enfers, fort chagrin, regretant ſa famille, & pleurant comme un enfant, & qu'il ne ſe ſouvient point que perſonne ait fait une belle entrée en ce lieu-là, hormis ce Menippe à qui il parle, & moi. Dans un autre Dialogue, ce n'eſt plus de même; il n'y a que les ſept Sages, gens qui ne ſont pas tout-à-fait

irréprochables, comme on ſait, qui ſoient morts gaiement, & qui faſſent voir dans les Enfers qu'ils ſont contens de leur condition. Me voilà donc exclus du nombre des vrais Philoſophes, & d'ailleurs Cerbere en a plus vû qu'il ne dit. Il paroît aſſés que l'Auteur des Nouveaux Dialogues a cru qu'il étoit de ſon devoir d'imiter cette contradiction, & il faut avouer qu'il l'a imitée fort heureuſement. Caton auroit extrêmement tort de ſe plaindre de lui ; je ne me plains ſeulement pas de Lucien qui n'a aucune excuſe, lui qui s'eſt contredit ſans avoir imité perſonne.

Lucien, qui véritablement n'avoit rien à répondre, & qui de plus ne vouloit point ſe commettre avec Diogene qu'il craignoit, n'entreprit point de ſe défendre & de ſe juſtifier ; & Pluton voyant ſon ſilence, déclara :

Qu'il défendoit à tous Faiſeurs de Dialogues des Morts, d'approuver jamais rien, ni de dire du bien de perſonne, de peur des contradictions.

Après cela, Homere fit ſigne qu'on l'écoutât, & dit d'une maniere aſſés tranquille, qu'il avoit laiſſé parler ceux

qui étoient les plus preſſés de faire leurs plaintes ; que Virgile auroit pourtant bien dû avoir plus d'égard pour le Prince des Poëtes, & ne pas parler avant lui ; que Lucien & ſon Imitateur l'avoient aſſés maltraité, mais l'Imitateur encore plus que Lucien ; que du moins quand Lucien avoit voulu dire du mal d'Homere, il l'avoit fait dire par quelqu'autre que par Homere ; mais que chés le nouvel Auteur, c'étoit lui qui diſoit du mal de lui-même, & qui apprenoit aux autres qu'il n'avoit entendu fineſſe à rien, & qu'on lui faiſoit trop d'honneur d'y en entendre ; qu'il auroit bien ſouhaité qu'on lui eût dit ſi l'Auteur avoit reçu de lui un pouvoir de le faire parler de la ſorte ; qu'autrement il déſavouoit tout, & qu'il entreprenoit de ſoutenir que ſes Ouvrages étoient pleins de miſteres & d'allégories ; que ſi l'on ne réprimoit cette licence des Auteurs, Achille avoueroit bientôt qu'il mouroit de peur dans le combat, & Pénélope, qu'elle avoit favoriſé tous ſes Amans dans l'abſence d'Uliſſe ; qu'enfin il n'y avoit point de Mort qui pût s'aſſurer de n'être pas reſſuſcité quelque jour, pour ſe décrier lui-même.

Les plaintes d'Homere parurent ſi juſtes, & de plus ſon autorité leur donnoit tant de poids, que Pluton, ſans écouter Eſope qui vouloit répondre, défendit :

Que l'on fît jamais parler perſonne contre ſoi-même, à moins que d'en avoir une procuration en bonne forme.

Mais Homere n'étoit pas encore content. Il fit ſouvenir Pluton qu'il falloit venger l'Antiquité, des inſultes que les deux Auteurs des Dialogues lui avoient faites en cent endroits. Quoi, diſoit-il, Lucien n'a point reſpecté mon nom, qui s'étoit déja établi pendant plus de mille années ? L'Imitateur de Lucien encore plus hardi que lui, ne reſpecte pas ce même nom, qui a préſentement une antiquité de près de trois mille ans ? Ce nombre infini d'hommes, qui dans une ſi longue ſuite de ſiécles ont adoré mes Ouvrages, c'étoient donc des fous ? On condamne dans un moment, & ſans y faire trop de réfléxion, tant de jugemens qui ont tous été conformes ? La préoccupation peut beaucoup, dira-t-on. Quand les uns ont crié merveille, tous les autres le crient auſſi. Ceux qui ſeroient d'avis contraire,

n'oſent ſe déclarer. Je n'ai qu'un mot à dire. Qu'on me faſſe entendre comment j'ai pû avoir une ſi grande réputation ſans la mériter, & je croirai en effet ne l'avoir pas méritée.

Homere fut ſecondé de je ne ſai combien d'Anciens, qui étoient tous fort offenſés du peu d'égards que l'on avoit eus pour eux. Chacun repréſentoit avec indignation le nombre d'années qui parloit pour lui, & accabloit les Juges de la quantité des témoignages rendus en ſa faveur. Enfin Pluton ayant plus délibéré qu'à l'ordinaire ſur l'Arrêt qu'il alloit rendre, ordonna :

Que les Anciens ſeroient toujours vénérables ; que Lucien qui étoit un des premiers qui ſe fuſſent révoltés contr'eux, & tous ceux qui ſuivroient ſon exemple, ne ſeroient jamais réputés Anciens, & ſeroient éternellement ſujets à la critique, comme de malheureux Modernes.

Enſuite on entendit un certain murmure dans la foule des Morts, qui avoient été auparavant dans un grand ſilence. Tout le monde prêta l'oreille. C'étoit le Duc d'Alençon, qui diſoit à Eliſabeth d'Angleterre : Quoi ! Votre Majeſté ne trouvera pas bon que je demande

demande réparation pour elle ? Votre Majesté ne parlera point ; mais je supplie Votre Majesté de me permettre de parler, Je n'agirai & je ne paroîtrai agir que par mon propre mouvement. Je demande cela en grace à Votre Majesté ; je ne puis souffrir que Votre Majesté ait été offensée en mon nom.

Tous les Morts se mirent à rire d'entendre répéter tant de fois *Votre Majesté* ; & de plus, ces titres-là ne sont guére usités dans la Langue du Pays. Mais le Duc d'Alençon entreprit fort sérieusement de se justifier, & dit qu'il ne traitoit la Reine avec des respects si profonds, & si peu ordinaires chés les Morts, qu'afin de réparer le peu de politesse qu'il avoit pour elle dans les Nouveaux Dialogues ; qu'il y alloit de son honneur à ne pas laisser croire qu'il eût sû si peu vivre ; qu'il ne vouloit point qu'on le prît pour un homme qui pût reprocher à des Reines en propres termes, *qu'elles n'avoient plus leur Virginité.* C'est sur cela, continua-t-il, que nous étions tout à l'heure en contestation, Elisabeth & moi. Je voulois demander raison pour elle de l'injure qu'on lui a faite ; mais elle s'obstine à

dire qu'une femme doit toujours éviter ces sortes d'éclairciſſemens, & qu'il vaut bien mieux diſſimuler l'outrage, que d'en tirer réparation. Vous feriés bien mieux, interrompit bruſquement le Comte de Leiceſter, de demander raiſon de l'injuſtice qu'on vous a faite à vous-même. On veut que vous diſiés à Eliſabeth ; *que la Virginité étoit la plus douteuſe de toutes ſes qualités* ; & en même temps on veut que vous vous plaigniés de ce qu'elle ne vous épouſa pas. Ce n'eſt pas être trop poli pour un Prince, ni trop délicat pour un Amant. Ah ! s'écria une précieuſe nouvellement morte, ſoupçonner Eliſabeth de quelques actions indécentes ! Cela ſe peut-il ? Eliſabeth ne trouvoit rien de plus joli que *de former des deſſeins, de faire des préparatifs, & de n'exécuter point*, Eliſabeth faiſoit peut-être quelque pas dans le Pays de Tendre ; mais aſſurément elle ſe gardoit bien d'aller juſqu'au bout. Et n'eſt-ce pas à elle que nous devons cette maxime admirable ? *Ce qu'on obtient, vaut toujours moins qu'il ne valoit, quand on ne faiſoit que l'eſpérer ; & les choſes ne paſſent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte.*

Que vous êtes peu délicate, interrompit Smindiride, qui ne vaut guére mieux qu'une précieuse! Vous croyés que l'imagination augmente les plaisirs; c'est tout le contraire. *Hélas! que les hommes sont à plaindre! Leur condition naturelle leur fournit peu de choses agréables, & leur raison leur apprend à en goûter encore moins.* Vous êtes fou, dit un gros Hollandois, si vous vous plaignés de la condition naturelle des hommes, & du peu de choses agréables qu'elle leur fournit. Ce sont les plaisirs simples & communs qui sont les plus doux. Savés-vous combien Elisabeth fut flattée de cette expression à la Hollandoise, dont je me servis pour la louer! Je n'étois point un homme qui rafinât beaucoup sur les plaisirs; je ne savois sur cette matiére-là que ce que tout le monde sait; cependant la Reine d'Angleterre fut contente de ma science, & à mon départ j'eus un beau présent.

Je crains bien, dit le Crotoniate Milon, en s'adressant à la précieuse qui avoit parlé, que ce gros garçon-là n'ait tiré la Reine hors de ses plaisirs d'imagination. Il a bien la mine .... Taisés-

vous, dit Pluton tout en colere. La tête me tourne. Je ne ſai plus où j'en ſuis. Je ne ſai plus de quoi il eſt queſtion. Je n'entens rien à leur diſpute ſur les plaiſirs. Je n'entens rien non plus au caractére d'Eliſabeth. Eliſabeth ne veut que des préparatifs & des eſpérances. Et puis voilà Eliſabeth qui a des goûts plus ſolides avec le Hollandois. On reproche à cette perſonne, qui ne veut jamais de réalité, que ſa Virginité eſt fort douteuſe, & puis malgré cela on voudroit l'avoir épouſée. On dit que les plaiſirs ſont dans l'imagination; on dit qu'ils n'y ſont pas; on dit qu'il faut raffiner & chimériſer ſur les plaiſirs; on dit que les plus ſimples & les plus communs ſont les meilleurs. Qui me tirera de tous ces embarras-là?

Ce ne ſera pas moi, répondit Eaque. Ni moi non plus, dit Rhadamante. Nous aurions bien moins de peine à juger nos Criminels, qu'à vuider les différens de tous ces Diſcoureurs que vous avés fait venir ici, & qui ne conviennent jamais de rien ni les uns avec les autres, ni avec eux-mêmes. Hé bien, reprit bruſquement Pluton, puiſque

vous ne savés tous deux par où en prendre, j'ordonne:

Que le Duc d'Alençon, Elisabeth d'Angleterre, Smindiride, & le Hollandois, ne se trouveront jamais dans un même Livre.

A peine Pluton avoit prononcé ces dernieres paroles, que Mercure entra dans l'Assemblée. On voyoit bien à son air qu'il apportoit quelques nouvelles; & en effet, si-tôt qu'il fut arrivé, il dit qu'il venoit de dessus la Terre, & que les Vivans lui avoient donné une commission, dont il vouloit s'acquitter. Cette commission étoit une Lettre pour les Morts, dont ils l'avoient chargé, & il la lut tout haut en ces termes.

LETTRE DES VIVANS AUX MORTS.

TRE'S-HONORE'S MORTS.

Il court parmi nous des Dialogues que l'on a mis ſous votre nom, parce qu'on y a traité des matiéres ſi importantes, que des Vivans n'euſſent pas pû avoir enſemble de ces ſortes d'entretiens, eux qui ne diſent que des choſes inutiles. Nous avons examiné fort ſérieuſement de quoi nous étions capables, & avec tout le reſpect que nous vous devons, nous avons trouvé que dans nos converſations ordinaires nous en dirions bien autant que ce que l'on vous fait dire. Vos raiſonnemens ne nous ont pas paru ſi ſublimes, que nous déſeſpéraſſions d'y pouvoir atteindre. Les Femmes particuliérement croyent qu'on peut être

pleine de vie & de ſanté, & avoir autant d'eſprit que Didon & Stratonice, que Sapho & Laure, qu'Agnès Sorel & Roxelane. Elles ſe tiennent offenſées de ce qu'on s'eſt cru obligé d'aller déterrer ces Mortes, pour ne leur faire tenir que les diſcours qu'elles tiennent. Ce n'eſt pas que ces diſcours paroiſſent inutiles aux Femmes d'ici-haut ; au contraire, elles jugent que ce que dit Stratonice à Didon ſur ſon intrigue avec Enée, peut être d'une grande conſolation pour celles qui auront fait parler d'elles un peu plus qu'il ne faudroit ; que les Hiſtoires d'Agnès Sorel & Roxelane ſont fort propres à perſuader aux Femmes, qu'elles ſont nées pour avoir un empire abſolu ſur leurs Amans, & que Sapho & Laure leur apprennent parfaitement bien de quelle maniere elles doivent exercer leur imagination ſur les ſujets qui leur conviennent ; mais enfin elles ſont ſi convaincues de leur propre mérite, qu'elles ne trouvent point tout cela au-deſſus de leur portée. Nous vous prions donc, très-honorés Morts, de ſouffrir que nous ayons ici-haut des converſations auſſi ſpirituelles & auſſi utiles que les vôtres, en attendant que nous ayons l'honneur de vous aller entretenir nous-mêmes ; ce qui ne ſera aſſurément que le plus tard que nous pourrons.

Mercure ayant lû cette Lettre, la priere des Vivans fut trouvée juſte par tous les Morts, & auſſi-tôt Pluton déclara:

Qu'il ne ſeroit point beſoin d'être Mort, pour dire des choſes auſſi pleines de morale & de raiſonnemens, que celles qui ſe diſent dans les Nouveaux Dialogues.

Laure voulut pourtant s'oppoſer à cet Arrêt. Elle repréſenta que ſi elle eût été vivante, elle n'auroit jamais dit que, *quand on veut qu'un Sexe réſiſte, on veut qu'il réſiſte autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui la doit remporter, mais non pas aſſés pour la remporter lui-même, & qu'il doit n'être ni ſi foible qu'il ſe rende d'abord, ni ſi fort qu'il ne ſe rende jamais;* qu'il y avoit dans ce raiſonnement un fond de Logique, & une certaine combinaiſon méditée, dont une autre qu'une Morte n'auroit pas été capable; que ſi l'on vouloit bien pénétrer dans la profondeur de cette penſée, il ſembleroit qu'on auroit tenu les Etats du Genre humain, pour déterminer lequel des deux Sexes auroit dû attaquer ou ſe défendre, & qu'après une mure délibération de Philoſophes qui auroient examiné la

queſtion ſelon leurs régles, on auroit donné le parti d'attaquer aux hommes, & celui de ſe défendre aux femmes ; que c'étoit-là ce qui s'appelloit traiter les matieres ſolidement ; que cette ſolidité étoit d'autant plus admirable, que les matieres étoient galantes, & qu'enfin il étoit bien ſûr que des femmes vivantes ne l'auroient jamais attrapée, elles qui ne font qu'effleurer les choſes légerement, & y répandre des agrémens fort ſuperficiels.

Si-tôt qu'elle eut ceſſé de parler, Petrarque ſe montra, & dit que depuis les Nouveaux Dialogues Laure étoit gâtée ; qu'auparavant elle avoit eu l'eſprit raiſonnable, mais qu'elle vouloit préſentement faire des Diſſertations ſur tout ; que ſa nouvelle folie étoit d'approfondir toujours les matieres, & de les traiter méthodiquement ; que quand il croyoit lui dire quelque choſe de galant & d'agréable, il trouvoit une raiſonneuſe qui ſe mettoit à argumenter contre lui ; qu'il ne pouvoit plus vivre avec elle ; que de plus il n'étoit point content qu'elle s'accoutumât avec Sapho, qui étoit une très-dangereuſe compagnie ; que véritable-

ment Laure avoit pris le bon parti, en soutenant que c'étoit aux hommes à attaquer, & aux femmes à se défendre ; mais qu'il craignoit qu'à la longue elle ne perdît les bons sentimens où elle étoit encore, & qu'il ne lui prît envie d'attaquer à l'exemple de Sapho.

Louis XII. Roi de France & le Duc de Suffolc se joignirent à Petrarque, & firent d'Anne de Bretagne & de Marie d'Angleterre les mêmes plaintes qu'il avoit faites d'abord de Laure. Ces deux Princesses avoient pris dans les Nouveaux Dialogues l'habitude de ne parler que par lieux communs, & en propositions générales. Elles avoient ensemble de longues conversations, où elles ne se répondoient l'une à l'autre que par des Sentences, & il n'étoit presque plus possible de les tirer de leurs spéculations, pour leur faire dire quelque chose qui fût de l'usage commun. Jamais Anne de Bretagne n'avoit tant fait souffrir Louis XII. pendant sa vie, quoiqu'elle eût quelquefois l'humeur assés aigre & assés difficile ; & le Duc de Suffolc avoit encore été plus content de Marie d'Angleterre du temps qu'ils étoient mariés ensemble, quoique l'in-

clination qu'elle avoit pour la galanterie donnât toujours de justes appréhensions à un mari.

Pluton, pour remédier à ces désordres, défendit :

Que l'on fît les femmes si grandes raisonneuses, de peur des conséquences.

Après cela on vit Hervé qui venoit accuser Charles V. devant Pluton, sur ce que cet Empereur refusoit de répondre à une question d'Anatomie qu'il lui faisoit. Je lui demande, disoit Hervé, un petit éclaircissement sur les Veines Lactées & sur les Anastomoses, & il ne me le veut pas donner. Aussi-tôt tous ces Morts se mirent à dire, il faut qu'Hervé soit fou. Faire des questions d'Anatomie à Charles V ! Est-il Chirurgien ? Hé quoi, leur répondit Hervé, ignorés-vous que Charles V. parle à Erasme comme un Docteur sur les fibres & sur la conformation du cerveau, en quoi il prétend que l'esprit consiste ? Il sait que l'Anatomie la plus délicate ne sauroit appercevoir cette différence d'organes qui fait la différence des génies ; & après cela il ne voudra pas répondre à mes questions ?

Qu'on me délivre de cet Extravagant, dit Charles V. tout en colere. Où a-t-il trouvé qu'un Empereur dût savoir l'Anatomie? Hé qui ne le croiroit, reprit Hervé, à vous entendre parler comme vous faites dans les Nouveaux Dialogues? Ce que je dis d'Anatomie n'est rien du tout, répondit Charles V, ou du moins ce n'est rien que tout le monde ne sache. Mais, répliqua Hervé, vous le dites dans les termes de l'Art, & d'une maniere qui sent tout-à-fait son Phisicien de profession; c'est-là ce qui m'a mis en erreur. Hé bien, dit Charles V. est-il défendu à un grand Prince de savoir quelques termes des Sciences? Non, répondit Hervé, mais il lui est défendu de s'en servir. Il faut que dans les Sciences un Prince ne prenne que les choses, & laisse les termes aux Savans; & qu'il ne paroisse pas avoir appris ce qu'il sait, mais le deviner.

Pluton fut de l'avis d'Hervé, & il ordonna:

Que Charles V. ne parleroit plus si savamment de Phisique, ou qu'il l'apprendroit tout de bon.

Je sai bien, ajouta le Roi des Enfers,

fers, qu'il y a encore une certaine Berenice qui eſt un peu Grammairienne pour une Reine. Elle parle *d'une mort grammaticale des noms*, & de l'embarras que ces noms donnent aux Savans, dès qu'il y a quelques lettres de changées. Je ne conçois pas trop bien où une femme & une Princeſſe a pris cela. Il faut qu'elle ait bien étudié, & que de plus elle n'en faſſe pas trop de miſtere; mais laiſſons-la en repos, il faut finir; elle ſera compriſe dans l'Arrêt de Charles V. Paſſons à d'autres.

Hervé ſe préſenta encore une fois, & dit qu'il s'étoit plaint que Charles V. qui étoit Empereur, raiſonnoit trop bien ſur la Phiſique, & que préſentement il ſe plaignoit qu'Eraſiſtrate qui étoit Médecin, ne raiſonnoit pas aſſés bien ſur la Médecine. J'ai découvert la circulation du ſang, diſoit Hervé, & Eraſiſtrate marque aſſés de mépris pour ma découverte. Mais pourquoi, à votre avis? C'eſt que ſans ſavoir que le ſang circulât, il a guéri le Prince Antiochus de ſa fiévre quarte, par un moyen, à la vérité, fort ingénieux, mais qui ne deviendra jamais une régle de Médecine. Car je vous prie, éta-

blira-t-on que quand un Médecin aura un Malade à guérir de la fiévre, il fera paſſer devant lui toutes les femmes de ſa connoiſſance, lui tiendra le poulx pendant ce temps-là, remarquera celle dont la vûe redoublera l'émotion de ſon poulx, & enſuite ira négocier, pour faire obtenir à ſon Malade cette femme dont il ſera amoureux? Cependant Eraſiſtrate tient que la connoiſſance de la circulation du ſang n'eſt pas néceſſaire, parce qu'effectivement elle ne l'étoit pas dans la maladie d'Antiochus, & qu'il ne s'agiſſoit que de ſavoir quel chagrin rongeoit ce jeune Prince. N'eſt-ce pas là une belle conſéquence? Si c'eſt ainſi qu'il raiſonnoit du temps qu'il exerçoit la Médecine là-haut, oh que vous êtes en grand nombre, Morts, qu'il a envoyés en ces Lieux!

La fin de cette Harangue fut ſuivie d'un éclat de rire. Eraſiſtrate voulut répondre; mais Pluton qui ne crut pas que ſa réponſe pût être bonne, ne lui en donna pas le loiſir, & prononça bruſquement:

Qu'Eraſiſtrate, quoiqu'il eût guéri Antiochus, ſeroit obligé à reſpecter la circulation du ſang.

Il y avoit quelques momens que Montagne paroiſſoit avoir envie de parler. Il s'avançoit, & puis ſe retiroit ; il ouvroit la bouche, & la refermoit tout d'un coup. Pluton qui le remarqua, lui dit, qu'avés-vous ? Voulés-vous parler ? J'en aurois bien envie, répondit-il, mais je cherche des termes pour m'expliquer honnêtement. On me fait *accoucher* dans les Nouveaux Dialogues, mais on me fait accoucher avec tant de facilité, que j'en ai honte. On n'a point du tout ménagé mon honneur. Souvenés-vous que Socrate, cette Sage-femme, avec qui l'on m'a mis, me veut prouver que les Anciens ne valoient pas mieux que les hommes d'à préſent. Il me dit d'abord, pour m'attraper, avec cet air que vous lui connoiſſés, que de ſon temps les choſes alloient tellement de travers, qu'elles auroient bien dû prendre à la fin un train plus raiſonnable, & qu'il avoit cru que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années. Moi qui ne me ſouviens plus de ce que j'ai entrepris de ſoutenir, je lui répons: *Que les hommes ne ſont point d'expériences, parce que dans tous les Siécles ils ont les mêmes*

penchans, ſur leſquels la raiſon n'a aucun pouvoir ; & qu'ainſi par-tout où il y a des hommes, il y a des ſotiſes, & les mêmes ſotiſes. Sur cela Socrate, tout joyeux, me demande bien vîte : *Et ſur ce pied-là, comment voudriés-vous que les Siécles de l'Antiquité euſſent mieux valu que le Siécle d'aujourd'hui ?* La vérité eſt, qu'après ce que j'ai dit, je n'ai rien à lui répondre ; je ſuis ſurpris, & j'accouche ſotement. Je vous aſſure que ſi j'avois à recommencer, je donnerois bien plus de peine à ma Sage-femme ; car moi qui prétens que les Siécles ayent dégéneré, puis-je dire auſſi-tôt : *Que tous les hommes ont les mêmes penchans ; que par-tout où il y a des hommes, il y a les mêmes ſotiſes ?* J'avoue que je me ſuis vanté dans mes Eſſais de n'avoir guére de mémoire, mais encore n'en pouvois-je pas manquer juſqu'à ce point-là. Socrate triomphe, je le crois bien ; un autre moins habile que lui auroit auſſi triomphé en ſa place. Ma défaite devoit être un peu plus difficile, ne fût-ce que pour la gloire de Socrate.

Ne prétendés point m'intéreſſer dans vos plaintes, dit ce Philoſophe moqueur ; je ſuis très-content de ce Dialogue,

logue, il me fait plus d'honneur que tout ce qu'on a jamais dit à ma louange. Quand vous venés me trouver, plein d'une admiration pour les Anciens, que vous ne m'avés pas encore marquée, je vous demande des nouvelles du Monde. Vous me répondés qu'il eſt fort changé, & que je ne le reconnoîtrois pas. Moi qui ai lû dans votre ame, & qui veux vous ſurprendre par une opinion toute contraire à la vôtre que j'ai devinée, je vous dis: *Que je ſuis ravi de ce que vous m'apprenés, que je m'étois toujours bien douté que le monde deviendroit meilleur, & plus ſage qu'il n'étoit de mon temps;* car puiſque ce n'eſt pas là mon ſentiment, je ne puis avoir d'autre deſſein que de vous étonner, en me jettant dans l'extrémité oppoſée à celle où vous étiés, & de commencer déja à combattre votre penſée. Mais n'eſt-ce pas être bien habile, que de la ſavoir avant que vous me l'ayés dite? Dans les Dialogues où Platon me fait parler, je ne réfute aucunes opinions, que je ne les aye fait répéter je ne ſai combien de fois, & en je ne ſai combien de manieres à ceux qui les ſoutiennent; mais dans ces Nouveaux Dialogues-ci,

j'ai bien plus d'esprit, je devine ce que j'ai à réfuter. Roi des Enfers, dit Montagne à Pluton, vous entendés bien le langage de Socrate, c'est ainsi qu'il fait la critique de notre Auteur. Point du tout, reprit Socrate, toujours sur le même ton ; je ne fais point de critique. L'Auteur m'a fait Prophéte, il est vrai ; mais assurément c'est à cause de ce Démon familier que j'avois.

Pluton qui prit la chose sérieusement, ordonna :

Que Socrate ne se serviroit point dans les disputes, de son Démon familier, pour deviner les pensées des autres ; & que Montagne n'accoucheroit plus si facilement.

Il y avoit encore quelques Morts qui se préparoient à parler, lorsque Caron entra dans l'Assemblée, d'un air qui fit bien juger qu'il apportoit quelque nouvelle importante. Ce n'est pas fait, dit-il, d'un ton à faire trembler tout le monde, nous ne sommes pas encore quittes des Dialogues des Morts. En voici une seconde Partie que j'ai surprise à un Mort que je passois dans ma Barque, & qui s'en étoit chargé.

Aussi-tôt ce fut un bruit incroyable dans l'Assemblée. Tous les Morts se jet-

terent ſur Caron, lui arracherent le Livre, & ſortirent auſſi-tôt pour l'aller lire tous enſemble, ſans ſonger qu'ils manquoient de reſpect pour Pluton, qu'ils laiſſoient là ſeul ſur ſon Trône.

JUGEMENT DE PLUTON SUR LES DIALOGUES DES MORTS.

SECONDE PARTIE.

IL s'amaſſa encore une infinité d'autres Morts, qui accouroient en foule au nom de cette ſeconde Partie; chacun vouloit ſavoir s'il n'y étoit point intéreſſé. La difficulté fut de trouver quelqu'un qui pût la lire à une Aſſemblée ſi nombreuſe; car il falloit ſatisfaire l'impa-

tience de tout le monde à la fois. A la fin Stentor fut choisi pour Lecteur ; ce Stentor qui avoit la voix si bonne, qu'il se faisoit entendre de toute une Armée. D'abord quand il nomma Herostrate & Démetrius de Phalere, on remarqua la joie de Démetrius, qui s'attendoit bien à être loué sur l'art qu'il avoit eu d'accorder ensemble la Politique & la Philosophie, & sur ce qu'il avoit été également propre aux speculations du Cabinet, & aux soins du Gouvernement. Au contraire, l'infâme Herostrate baissa la tête, & tâcha de se cacher dans la foule, parce qu'il ne douta point qu'on ne lui fît son procès sur l'embrasement du Temple d'Ephése, avec toute la rigueur qu'il méritoit ; mais il reprit un peu de courage dans le commencement du Dialogue, où il vit que les choses ne tournoient point si mal pour lui. Ensuite il fut surpris de s'entendre raisonner si subtilement, que Démetrius ne savoit que lui répondre, & lui-même il ne savoit qu'en croire. A la fin il fut ravi d'étonnement & de joie, quand il reconnut certainement qu'il étoit le Héros du Dialogue, que l'action qu'il croyoit

qu'on lui dût reprocher, y étoit couronnée, & que Démetrius étoit confondu.

Le pauvre Démetrius ne pouvoit auſſi revenir de ſon étonnement. Il avoit tant de honte de voir ſes eſpérances trompées, & il ſe trouvoit ſi peu d'eſprit dans ce Dialogue en comparaiſon d'Heroſtrate, qu'il ne put ni n'oſa jamais dire une parole. Les Morts rioient en eux-mêmes du trouble & de l'embarras où il étoit ; car comme il n'y en avoit pas un ſeul qui n'en craignît autant pour ſon compte, ils ne vouloient pas rire ouvertement.

Au ſecond Dialogue, ils jetterent tous les yeux ſur Pauline, qui parut aſſés interdite. On la pria malicieuſement de vouloir bien nommer les Sages à qui elle avoit oui dire ; *Qu'une femme devoit aider elle-même à ſe tromper pour goûter quelques plaiſirs ; qu'il ne falloit point qu'elle examinât trop la divinité d'un Amant, qui dans le deſſein de la ſurprendre, ſe vouloit faire paſſer pour un Dieu.* La plûpart des Mortes diſoient qu'elles auroient été volontiers à l'école de ces Sages-là, ſi elles les euſſent connus ; & que les femmes n'auroient plus tant

d'averſion pour la Philoſophie, ſi elle donnoit de pareilles leçons.

Pauline commença à repondre d'un air embarraſſé, que les Amans fidéles n'étoient pas en plus grand nombre que les Dieux Amans, & que cependant on ne trouvoit pas mauvais que des femmes cruſſent qu'on auroit pour elles une conſtance éternelle ; & elle prétendit qu'aller ſe jetter entre les bras de ſon faux Anubis, c'étoit la même choſe que ſi elle eût été aſſés dupe pour compter ſur la fidélité d'un Amant.

Toutes les Mortes généralement ſe récrierent là-deſſus. Il y en avoit entr'elles une infinité qui s'étoient flattées qu'on les dût aimer fidellement, & qui n'euſſent pourtant pas fait la ſotiſe d'aller trouver Anubis dans ſon Temple. Pauline qui étoit malheureuſement engagée à ſoutenir que les Amans fidéles étoient extrêmement rares, s'embarraſſa dans une définition de la fidélité, dont elle eut bien de la peine à ſortir. Elle ne faiſoit aucun cas des ſoins, des empreſſemens, des ſacrifices, de la préférence entiere qu'on donne à ſa Maîtreſſe ſur toutes choſes. Tout cela, dont bien des fem-

mes ſe contenteroient, n'étoit rien; il falloit, pour être fidéle, tenir bon contre le temps & contre les faveurs; mais toute l'Aſſemblée convint que Pauline devoit être réduite à une étrange extrémité, pour avoir recours à une définition ſi chimérique; & on lui demanda grace pour les pauvres Humains, qui ne pouvoient atteindre à la perfection qu'elle exigeoit d'eux, & qui auroient encore aſſés de peine à s'acquitter de ce qu'elle ne comptoit preſque pour rien.

Je crois que les femmes vivantes ſeroient de même avis que les mortes. Il n'eſt point beſoin que par des idées rigoureuſes de fidélité, on mette les Amans en droit de ne ſonger point du tout à être fidéles; & tout ce que dit Pauline ſur cette matiére-là, eſt de ces choſes qui ne peuvent être reçues ni en ce monde, ni en l'autre.

Pour Callirhée, quoiqu'elle fût dans le même cas que Pauline, on ne la traita pas avec la même rigueur. C'étoit une bonne Innocente, qui avouoit la choſe comme elle s'étoit paſſée, qui n'entendoit fineſſe à rien, & qui ne cherchoit point à ſe défendre par des raiſonnemens

raisonnemens sophistiques. On est ordinairement disposé plus favorablement pour ces sortes de gens-là, que pour de faux beaux Esprits. Elisabeth d'Angleterre fut la seule qui voulut attaquer Callirhée. Cette Reine fort contente d'avoir dit ; *Que les plaisirs étoient des terres marécageuses, sur lesquelles il falloit courir fort legerement, sans y arrêter le pied*, reprocha fierement à Callirhée que c'étoit être bien hardie, que d'oser dire après cela ; *Que les choses du monde les plus agréables sont dans le fond si minces, qu'elles ne toucheroient plus guére, si l'on y faisoit une reflexion un peu sérieuse ; que les plaisirs n'étoient pas faits pour être examinés à la rigueur, & qu'on étoit tous les jours réduit à leur passer bien des choses, sur lesquelles il ne seroit pas à propos de se rendre difficile.* Callirhée qui étoit simple & timide, n'osa répondre à Elisabeth, & peut-être qu'une autre qu'elle eût été bien embarrassée à se justifier.

Candaule parut à cette grande Assemblée de Morts le meilleur Mort du monde. Il n'a aucun ressentiment contre Gigés qui lui a ôté sa femme qu'il aimoit si tendrement, & la vie qu'il n'avoit pas sujet de haïr ; il tache feu-

lement à deviner pourquoi Gigés l'a tué. Pourvû qu'il puiſſe prouver qu'il n'a pas tant de tort d'avoir voulu faire voir ſa femme dans le bain à ce perfide favori, il eſt content. Il ſe conſole, en s'imaginant que c'eſt une néceſſité indiſpenſable que de faire parade de ſon bonheur, & en ſuppoſant qu'un Empereur fut fort fâché, parce qu'un Roi captif cria, *ſotiſe, ſotiſe.* D'un autre côté, on trouva Gigés bien cruel de détruire tous les raiſonnemens que fait ce bon Roi, & de ne lui vouloir ſeulement pas laiſſer des penſées qui le flattent un peu; mais on fut encore bien plus irrité contre Gigés, quand on lui entendit dire; *Que la Nature a ſi bien établi le commerce de l'Amour, qu'elle n'a pas laiſſé beaucoup de choſes à faire au mérite; qu'il n'y a point de cœur à qui elle n'ait deſtiné quelqu'autre cœur, & que le choix d'une femme aimable ne prouve rien, ou preſque rien en faveur de celui ſur qui il tombe.*

Quoi, diſoient les Morts qui avoient été galants pendant leur vie, Gigés a-t-il entrepris de décrier l'Amour, & d'en dégoûter le monde? Pourquoi ne veut-il point que les Amans ſentent le plaiſir d'être diſtingués? Trouveroit-

on quelque chose de si doux à être aimé, si on croyoit ne l'être que par une certaine nécessité de la Nature qui a voulu qu'on aimât ? On ne pourroit donc point se flatter de rien devoir à ses soins, à sa fidélité, à son propre mérite ? Et que devient l'Amour ? Quand l'idée que Gigés en donne seroit solide ; elle seroit du moins trop dure. On n'a point besoin de vérités désagréables.

Ah ! s'écria Elisabeth d'Angleterre, *si l'on ôtoit les chimeres aux hommes, quel plaisir leur resteroit-il ?* Qu'ai-je fait à Gigés, pour l'obliger à pratiquer le contraire de mes maximes ? Est-ce pour me contredire qu'il veut désabuser les hommes des plus agréables chimeres de l'Amour ? Tout à l'heure Pauline nous donnoit une idée si sublime de la fidélité, que personne n'y eût pû parvenir ; & voici présentement Gigés qui nous donne une idée de l'Amour si mépriſable, que je ne sai si personne voudroit s'abaisser jusqu'à être amoureux.

Quelle fut la surprise d'Homere, lorsqu'il se vit intéressé dans le Dialogue d'Hélene & de Fulvie ! Ce Prince

des Poëtes se plaignit fortement de ce qu'on l'attaquoit encore une fois. Que veut donc dire cette étrange licence, disoit-il, tout en colere ? Toujours des plaisanteries sur moi ? Suis-je le seul aux dépens de qui on puisse divertir le Public ? Se fait-on présentement un honneur de m'insulter ? Faut-il dire du mal de moi, pour être bel Esprit ? A-t-on mis la réputation à ce prix-là ? Mais encore, quel est l'endroit que l'on attaque ? C'est peut-être l'endroit le plus judicieux de mes deux Poëmes. On tient un Conseil devant le Palais de Priam, au retour d'un combat qui a été fort long & fort opiniâtre. Les avis se partagent, on commence à s'échauffer de part & d'autre ; mais comme il n'est pas temps alors de s'amuser à contester, & que des gens qui reviennent de la bataille tout fatigués, ne s'accommoderoient pas d'un Conseil qui dureroit trop long-temps, Priam remet les délibérations à un autre jour, & ordonne, non pas que l'on aille souper, mais que l'on se retire chés soi, qu'on prenne le repos dont on a besoin, & qu'on répare ses forces ; car ce sont deux choses différentes que

d'ordonner qu'on aille ſoupér, ou que l'on aille réparer ſes forces & prendre du repos. L'Auteur qui a affecté la premiere expreſſion, n'eût pas voulu employer la ſeconde. Les termes ne ſont pas indifférens à ces Meſſieurs qui veulent plaiſanter; & ſouvent qui leur en changeroit un ſeul, feroit un grand tort aux traits les plus ſpirituels de leurs Ouvrages. Mais ne faut-il que pouvoir attraper un mot, qui ſera devenu bas par l'uſage populaire, pour être en droit de badiner ſur la divine Iliade? La réputation d'Homere ne ſauroit-elle le garantir de ces ſortes d'inſultes? Il n'en dit pas davantage. Tous les Morts ſe mirent de ſon parti, & Fulvie fut obligée à déſavouer ce qu'on lui faiſoit dire.

Quand Stentor prononça les noms de Parméniſque & de Théocrite de Chio, tous les Morts ſe regarderent l'un l'autre. Ces noms leur étoient inconnus, & ils jettoient les yeux de tous côtés, pour voir ſi Théocrite de Chio & Parméniſque ne ſe montroient point. Comme on ne les voyoit point paroître, Stentor cria encore pluſieurs fois, *Parméniſque & Théocrite de Chio*, & fit reten-

tir tous les échos de l'Enfer. A la fin on les vit accourir tous deux hors d'haleine. Ils ne s'étoient point attendus à avoir part dans les Nouveaux Dialogues, & avoient négligé de se trouver à l'Assemblée. Dès que Théocrite entendit son histoire, il s'écria : Ah ! falloit-il que cet Auteur me tirât de l'obscurité où j'étois, pour faire revivre une détestable pointe que j'espérois que l'on auroit oubliée ? Quel plaisir prend-il à r'ouvrir mes plaies, à me faire souvenir, & à faire souvenir les autres que j'ai été un mauvais plaisant, & qu'il m'en a coûté la vie ? Etoit-il besoin qu'il eût recours à moi, pour orner son Livre d'une froide plaisanterie ? Il en eût si bien trouvé quelqu'une de lui-même, s'il eût voulu.

Parménisque parut si sublime & si élevé sur la fin de son Dialogue, qu'on lui demanda s'il avoit appris dans l'Antre de Trophonius à parler ainsi ; & si les Oracles qui s'y rendoient étoient de ce stile ? Il avoua de bonne foi qu'il n'entendoit point ce qu'on lui faisoit dire, & pria Stentor de le répéter. Stentor le répéta, & Parménisque y trouvant encore plus d'obscurité que

la premiere fois, demanda du temps pour y penſer. Apparemment, dit-il, l'intention de l'Auteur n'a pas été que l'on m'entendît; car il vend l'intelligence de mes paroles bien cher. Vous voulés m'entendre, Morts, prenés-y garde. L'Auteur s'en vengera par la peine que vous aurés à déchiffrer mes Sentences énigmatiques. On lui demanda pourquoi cette obſcurité auroit été affectée par l'Auteur? Et Parméniſque répondit: il a mis les Morts dans ſes Dialogues pour y parler; & parler, c'eſt ne ſavoir ce qu'on dit la plûpart du temps. Quand nous découvrons le peu de ſolidité de ce qu'il nous débite; & de ce qui nous éblouit quelquefois, nous arrachons à l'Auteur ſon ſecret. On devient ſage, & on ne l'admire plus; on penſe, & on n'eſt plus ſa dupe: voilà ce que l'Auteur ne trouve pas bon. Pour moi, duſſai-je me mettre mal avec lui, je m'en vais travailler à pénétrer dans ſes penſées. Je ſai bien que cette étude pourra me rendre plus chagrin & plus ſombre, que ne fit l'Antre de Trophonius; mais il n'importe. Je vous prie ſeulement, Morts, que ſi quelqu'un d'entre vous entend

plutôt que moi cette belle phraſe ; *Il y a une raiſon qui nous met au-deſſus de tout par les penſées, il y en a une autre qui nous ramene enſuite à tout par les actions*, il ait la bonté de m'en avertir, afin que j'y perde moins de temps.

Là-deſſus il y eut un Mort malicieux qui dit à Parméniſque : je ne vous en quitte pas pour l'éclairciſſement de cette phraſe-là. ; il y en a encore une à laquelle je vous prie de vouloir bien travailler. On l'a miſe dans votre bouche ; c'eſt celle-ci. *Quand on eſt de mauvaiſe humeur, on trouve que les hommes ne valent pas la peine qu'on en rie. Ils ſont faits pour être ridicules, & ils le ſont, cela n'eſt pas étonnant ; mais une Déeſſe qui ſe met à l'être, l'eſt bien davantage.* J'aurois bien envie de ſavoir, continua-t-il, pourquoi cette pauvre Déeſſe étoit ſi ridicule. Elle étoit de bois & mal faite. Eſt-ce là tant de quoi rire ? Il falloit que vous ne fuſſiés pas ſi mélancolique. Je ne plains point les gens chagrins, à qui une Latone de bois ſuffira pour leur rendre leur belle humeur. Mais d'où vient que vous ne pouviés rire de tant de ſotiſes des hommes ? C'eſt qu'ils ſont faits pour être

ridicules, & il n'eſt pas étonnant qu'ils le ſoient. Et eſt-il eſſentiel à la Déeſſe Latone que ſes Statues ſoient de marbre & d'un travail excellent? Quand un mauvais Ouvrier fait une Latone, peut-on dire pour cela que Latone fait quelque choſe contre la nature d'une Divinité, & qu'elle ſe met à être ridicule? Parméniſque promit qu'il ſongeroit à cette difficulté auſſi-bien qu'aux autres, & prit congé de l'Aſſemblée.

Peu de temps après il y eut une groſſe querelle entre l'Impératrice Fauſtine & la Sultane Roxelane. Celle-ci trouvoit fort mauvais que Fauſtine entreprît de ſoutenir; *Que les hommes exercent leur domination ſur les femmes, même en amour; que quoique l'empire dût être également partagé entre l'Amant & la Maîtreſſe, il paſſoit toujours de l'un ou de l'autre côté, & preſque toujours du côté de l'Amant.* Je vois bien, diſoit Roxelane irritée, qu'on ne ſe ſouvient plus ni de mon hiſtoire, ni de la hardieſſe avec laquelle j'ai promis *de gouverner toujours à ma fantaiſie l'homme du monde le plus impérieux, pourvû que j'euſſe beaucoup d'eſprit, aſſés de beauté, & peu d'amour.* J'avois établi la

l'emporte bien par-dessus moi. Je vous déclare que je me tiens dès-à-présent pour vaincu ; je cede tout l'avantage à Scarron, je ne suis pas assés téméraire pour le lui disputer. A ces mots il se retira ; mais Scarron avec son air gai, dit qu'il n'avoit garde d'en faire autant, qu'il avoit trop d'envie de voir comment on l'alloit ériger en Philosophe, & qu'il ne le pouvoit absolument deviner. Il se mit donc à écouter fort attentivement ; mais quand il entendit qu'on mettoit bien haut la constance avec laquelle il avoit soutenu le manque de fortune, les maladies, & que c'étoit par-là qu'il l'emportoit sur Seneque, sur Crisippe, sur Zenon, & sur tous les Stoïciens : Ah ! par le Stix, s'écria-t-il, cet Auteur des Dialogues est brave homme, il sait bien trouver le mérite des gens. Je ne connoissois point encore celui qu'il me donne ; je n'avois pas fait réfléxion que j'avois reçu tous mes malheurs avec beaucoup de Philosophie.

Mais quoi, dit fort sérieusement Lucilius, le grand ami de Seneque, & son Disciple, d'où vient que cet Auteur se déclare toujours contre la raison ?

Quelle inimitié y a-t-il entre la raison & lui ? *On ne doit point*, à ce qu'il prétend, *compter sur elle, on ne s'y doit point fier; elle ne mérite point d'estime.* Et qu'est-ce donc qui en mérite ? A quoi se fera-t-on ? Sur quoi comptera-t-on ? La raison seule ne produit-elle pas toutes les vertus ? car elles cessent de l'être, dès qu'elles ne sont que des effets du tempérament. Le mot même de vertu enferme l'idée d'un effort que l'on fait pour s'attacher à ce qui est honnête. On peut naturellement se porter vers les objets de vertu ; mais il faut s'y porter avec effort pour être vertueux. Depuis quand n'estime-t-on plus les bonnes qualités qui sont acquises à force de soins ? Socrate est donc déshonoré, pour avoir vaincu les mauvaises inclinations qu'il avoit reçûes de la Nature, & pour n'avoir dû sa sagesse qu'à lui-même ?

Comme Stentor vit que Lucilius s'embarquoit dans un discours un peu sérieux, il l'interrompit assés promptement pour lire le Dialogue d'Artémise & de Raimond Lulle. Ce Dialogue fit beaucoup de plaisir à une infinité de Mortes qui avoient été fort coquettes,

& qui ne savoient pas qu'Artémise fût des leurs. Elles furent charmées *de la comparaison du grand Œuvre & de la Fidélité conjugale*; mais elles ne laissèrent pas de tomber d'accord qu'elle étoit outrée, & qu'il n'y avoit aucune raison de soutenir que ces deux choses fussent également impossibles. Franchement, dit l'une d'entre elles, si la Fidélité conjugale n'est pas aussi impossible que le grand Œuvre, elle a ses difficultés qui sont presque insurmontables avec de certains maris de méchante humeur, bourrus & impérieux. Pour moi, j'avoue que je ne me ferois pas exposée à toutes les aventures qui ont fait parler de moi, si le mien eût mérité, en continuant d'être mon Amant, que j'eusse pris soin de les éviter. Les maris sont des gens insupportables. Ils ne se contentent pas de n'avoir chés eux ni complaisance ni galanterie; ils courent par-tout celles dont ils espèrent se faire écouter; & voilà comment ils gâtent les femmes qui sont portées naturellement à la sagesse, & qui enragent d'être forcées à se consoler de leur perfidie, en suivant le mauvais exemple qu'ils leur donnent. Toutes

les Mortes du caractere de celle qui débitoit ce raiſonnement, commencerent à lui applaudir, & trouverent admirable l'excuſe qu'elle donnoit au déréglement qui avoit paru dans leur conduite.

On ne fut point ſurpris de voir dans le Dialogue d'Apicius & de Galilée, que les ſens l'emportaſſent ſur la raiſon. Dans les principes de l'Auteur, cela ne pouvoit manquer; mais on fut étonné que Galilée eût tant d'eſprit, & qu'on lui fît dire la plûpart des bonnes choſes qui ſont dans ce Dialogue. Galilée étoit un excellent Mathématicien; il avoit un génie rare pour la Philoſophie. C'eſt lui qui a, pour ainſi dire, donné entrée aux autres dans le Ciel par ſes Lunettes, & par l'uſage qu'il en a fait le premier. Apicius au contraire n'avoit jamais fait d'autre étude que celle des bons morceaux. Il étoit entierement enſeveli dans les plaiſirs groſſiers de la Table, & par conſéquent, diſoit-on, ſelon les régles que l'Auteur paroît avoir établies, c'étoit Apicius qui devoit briller dans le Dialogue, & le partage de Galilée étoit de n'avoir pas le ſens commun; car Galilée ne

vaut pas mieux qu'Ariſtote, Apicius ne vaut guére moins qu'Anacréon, & on a vû qu'Anacréon avoit bien plus d'eſprit qu'Ariſtote.

Tous les Morts redoublerent leur attention, quand ils entendirent Marguerite d'Ecoſſe débiter tout le ſyſtême de Platon ſur le Beau. Quelques-uns lui demanderent où elle en avoit tant appris ; & cette Princeſſe, ſans s'embarraſſer trop, leur répondit que ce n'étoit pas aſſurement dans les Livres, & qu'il falloit qu'elle eût pris toute cette ſcience ſur les lévres de ce Savant qu'elle avoit baiſé ; tant il y a toujours à profiter, diſoit-elle, avec les habiles gens. Mais Platon traita l'affaire plus ſérieuſement ; il proteſta contre tout ce qu'on lui faiſoit dire ; il ſe plaignit qu'on eût renverſé ſon caractere, pour lui mettre dans la bouche tout ce qui étoit le plus oppoſé à ſes ſentimens. Marguerite d'Ecoſſe parle en Platonicienne, diſoit-il, & Platon parle comme auroit dû faire Marguerite d'Ecoſſe. Je ne ſuis plus dans ce Dialogue-là le divin Platon, ou du moins je me ſuis bien humaniſé.

Là-deſſus Arquéanaſſe de Colophon, qui

qui étoit irrité contre lui, à cauſe des vers qu'il avoit faits ſur elle, & qui étoit encore de plus mauvaiſe humeur, parce qu'elle voyoit qu'au bout de deux mille ans on ſe ſouvenoit qu'elle avoit été vieille, ſoutint à Platon qu'il n'avoit point été ſi ſage qu'il le vouloit faire croire ; qu'on ne lui avoit point fait de tort, en le faiſant parler ſur l'amour d'une maniere aſſés libre ; qu'il en avoit lui-même donné le droit à l'Auteur des Dialogues, en laiſſant à la poſtérité de méchans petits vers fort indignes d'un Philoſophe de ſa réputation, & qu'elle étoit ravie qu'il en fût puni comme il étoit.

Platon répondit qu'il étoit fort ſurprenant qu'on aimât mieux juger de lui par deux petites Epigrammes qu'il avoit peut-être faites en l'air, que par tant d'Ouvrages de Philoſophie ſi ſérieux & ſi ſolides ; que ſur ces deux petites Epigrammes on le crût galant, & qu'on ne le voulût pas croire Philoſophe ſur tous ſes Ouvrages de Philoſophie. Il ſe trouva un Mort, qui pour le conſoler, lui dit qu'on ne le faiſoit point trop ſortir de ſon caractere ; que comme ſa maniere de s'expliquer étoit

sublime, & quelquefois fort enveloppée, on lui avoit assés bien fait parler cette langue-là ; & que pour l'embarras de la pensée & du tour, il devoit être assés content d'un certain endroit, où il prétendoit démêler comment l'esprit ne fait point de passions, mais seulement met le corps en état d'en faire.

On trouva bien encore un autre sublime dans le Dialogue de Straton & de Raphaël d'Urbin. Straton qui croyoit que son nom fût oublié depuis long-temps, fut ravi de s'entendre nommer. Il se dressa sur ses pieds, & se prépara à écouter fort attentivement, tout joyeux de ce qu'on l'avoit choisi pour être un Personnage ; mais sa joie fut bien rabattue, quand il ne put rien comprendre à tout ce qu'on lui faisoit dire. Il avoua qu'il ne savoit ce que c'étoit que les préjugés, & il crut que ce devoit être quelque invention nouvelle, parce que de son temps on n'en parloit point.

Raphaël d'Urbin, grace à une application prodigieuse, entendit un peu de quoi il étoit question ; mais il ne laissa pas d'être surpris qu'on ne lui eût

pas fait dire un mot de ſon métier, & qu'on l'eût jetté dans une Métaphyſique fort abſtraite. On demanda s'il n'avoit pas été aſſés grand Homme pour pouvoir parler de toute autre choſe que de Peinture & de Sculpture, que du moins c'étoit-là l'idée qu'on avoit eue de lui ; mais il répondit naïvement, que ce qu'il avoit le mieux ſû, c'étoient ces deux Arts, & qu'il ſe tireroit encore plus aiſément de cette matiere-là, que des préjugés. Je crois même, ajouta-t-il, que parce qu'on ſait que je ne dois pas être fort habile ſur les préjugés, on a pris la liberté de me faire dire ſur cela quelque choſe qui n'eſt pas trop juſte. Straton me dit, *Qu'il faut conſerver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme, & ſe defaire de ceux de l'eſprit pour penſer en homme ſage ;* & je répons bruſquement, *Qu'il vaut mieux les conſerver tous.* Je n'entens pas bien ma réponſe. Ai-je voulu dire que le meilleur parti étoit de conſerver tous les préjugés, tant ceux de l'eſprit, que ceux de la coutume ? Mais il eſt toujours bon de bannir ceux de l'eſprit, puiſqu'ils ſont obſtacle à la découverte de toutes les vérités. Ai-je

voulu dire qu'il valoit mieux ne ſe pas défaire des préjugés de l'eſprit, que de s'en défaire, & de conſerver en même temps ceux de la coutume? Mais un Sage ſeroit un extravagant, s'il falloit qu'il ſe défît des préjugés de la coutume, & qu'il ne fût pas fait au dehors comme les autres. Qu'on me diſe donc ce que j'ai voulu dire. Je crois que ſi on eût mis en ma place quelque Philoſophe, on l'eût fait parler avec plus de juſteſſe; mais on a cru qu'un peintre n'y devoit pas regarder de ſi près.

Stentor ſe préparoit à paſſer au Dialogue ſuivant, lorſqu'il lui vint de la part de Pluton un ordre de quitter la lecture, & de lui apporter le Livre. Il obéit auſſi-tôt, & ſortit de l'Aſſemblée. Tous les Morts, dont le nom eſt inconnu (& c'eſt le plus grand nombre) furent extrêmement fâchés de voir cette lecture finie. Ils ſe réjouiſſoient aux dépens des Morts illuſtres qui étoient intereſſés dans ces Dialogues. Ils étoient ravis de les y voir maltraités; & pour eux, grace à leur obſcurité, ils ne craignoient rien. Ils étoient bien ſûrs que l'Auteur ne les attraperoit ni dans les Hiſtoires, ni

dans le Dictionnaire historique, & qu'ils étoient tout-à-fait hors de prise d'un homme si dangereux. Ainsi durant que Stentor lisoit, ils étoient proprement à la Comédie, & ils voulurent beaucoup de mal à Pluton qui troubloit leurs plaisirs.

Pluton s'étoit rendu aux prieres d'une infinité de Morts modernes, qui avoient été le conjurer qu'il ne souffrît point qu'on lût les Dialogues où ils avoient part. Ils lui avoient représenté, que du moins pour les Anciens leur réputation étoit faite, & que le mal qu'on diroit d'eux ne leur feroit pas tant de tort; mais qu'à l'égard des Modernes qui n'étoient pas si bien établis, il étoit important qu'on ne prît pas sur leur chapitre des impressions désavantageuses, & que leur gloire qui ne faisoit encore que de naître, étoit trop foible pour résister à toutes ces plaisanteries. Voilà pourquoi Pluton envoya querir Stentor, & se saisit de son Livre, dans le dessein de ne le laisser jamais voir à personne: mais comme Stentor étoit curieux, il en avoit lû le reste en allant trouver Pluton, & cela fut cause que Pluton l'obligea au secret, par

les ſermens les plus redoutables qui ſe faſſent aux Enfers ; mais à dire le vrai, tous les ſermens des Enfers ne ſont pas grand'choſe ; les Morts ne craignent plus de mourir.

Quel reſpect Stentor s'attira de tous les Modernes ! Ils alloient lui faire la cour avec grand ſoin pour l'empêcher de parler, & de révéler le mal qu'on pouvoit avoir dit d'eux. Quelques-uns convenoient qu'il ne falloit pas nommer ceux qui y avoient part, & le prioient de nommer ceux qui n'y en avoient point ; mais Stentor qui ſe plaiſoit à les tenir tous en crainte, gardoit fort exactement le ſilence. Si l'un de ces Morts avoit querelle contre un autre, il lui ſoutenoit tout en colere, qu'on n'avoit eu garde de manquer à le mettre dans les Dialogues ; mais le ſecret ne put durer fort long-temps.

Un jour David Riccio eut la hardieſſe de ſoutenir à Achille, qu'ils avoient été tous deux Joueurs de Lut, mais avec cette différence, qu'Achille s'étoit amuſé à en jouer, tandis qu'il eût été queſtion de faire le devoir d'un grand Capitaine, & que pour lui il avoit quitté le Lut pour prendre en

main le Gouvernement d'un Royaume. La dispute alla si loin, que les Héros de l'Iliade qui en furent avertis, vinrent fondre sur David Riccio, dont l'insolence leur donnoit en même temps de la surprise & de l'indignation. Stentor y vint avec les autres, quoiqu'il ne soit Héros que par la force de ses poumons. Il se mit à crier d'un ton redoutable, & propre à se faire entendre par tout l'Enfer: Est-ce là le téméraire qui ose se comparer à Achille ? Je veux bien qu'il sache que quoiqu'il ait été Ministre d'Etat, on se souvient toujours de son origine, & que dans les Nouveaux Dialogues on lui donne un caractere aussi bas qu'au plus misérable Violon qui ait jamais été.

David Riccio demeura tout interdit. Il s'étoit flatté qu'après ses aventures, & le rang qu'il avoit tenu dans le monde, il ne passeroit pas pour n'avoir pas eu le courage élevé ; & il ne lui fût jamais tombé en pensée, que malgré toutes les entreprises ambitieuses qu'il avoit faites, on le pût dépeindre comme un homme lâche & timide. Achille fut vengé par le trouble & par la confusion de David Riccio ; &

la Ducheſſe de Valentinois qui ſe trouva là préſente, inſulta encore à ce malheureux, en diſant qu'elle n'avoit jamais de joie plus ſenſible, que quand elle voyoit rabattre l'orgueil de ces ſortes de gens à qui la fortune avoit fait oublier la baſſeſſe de leur naiſſance, & qu'elle remerciroit volontiers, ſi elle pouvoit, l'Auteur des Dialogues, de ce qu'il avoit maltraité David Riccio.

Stentor ne put s'empêcher de répliquer à la Ducheſſe; & remerciriés-vous cet Auteur, s'il faiſoit rouler toute votre hiſtoire ſur ce que vous avés été une vieille Coquette? Que voulés-vous dire, reprit-elle en changeant de viſage? Je veux dire, répondit Stentor, que dans les Nouveaux Dialogues vous diſputés à Anne de Boulen le prix de la Coquetterie, & qu'enfin vous l'emportés ſur elle, parce que vous vous êtes fait aimer toute grand'mere que vous étiés. Je me vante donc de mon âge, dit la Ducheſſe? Cela n'eſt point du tout naturel; les femmes ne veulent point d'un mérite qui ſoit fondé ſur les années. Votre Auteur ne connoît donc pas bien les femmes, répondit

dit Stentor, car il vous fait bien fiere de votre âge.

Moliere ne put laiſſer paſſer cette occaſion de plaiſanter ſur les Vieilles qui conſervent encore toutes leurs inclinations galantes, & ſur les ſoins que les Femmes prennent pour déguiſer leurs années. Il traita cette matiére ſi agréablement, que Stentor tout ſurpris de l'entendre, lui dit; mais ce n'eſt point ainſi que vous parlés dans les Nouveaux Dialogues. Vous y tenés de certains diſcours de Philoſophie qui ne valent pas ce que vous venés de dire. Des diſcours de Philoſophie, s'écria Moliere! On ſe moque. Mon caractére eſt-il ſi peu connu, qu'on ne puiſſe pas me faire parler ſur des ſujets qui me conviennent? Je ne ſai, répondit Stentor; mais enfin j'aimerois bien mieux vous entendre ſur ces Vieilles que vous nous dépeignés ſi plaiſamment, que ſur cet ordre de l'Univers dont vous entretenés Paracelſe.

Ce fut ainſi que Stentor commença à divulguer le ſecret, & enſuite il ne ſe contraignit plus du tout à le garder. Deſcartes apprit que lui, qui eſt le Pere des Tourbillons & de la Matiére ſubtile,

il parloit de Colin Maillard, & qu'on le faiſoit revenir en enfance. Juliette de Gonzague ſut qu'elle diſoit à Soliman des choſes qui démentoient aſſés la pruderie dont elle ſe piquoit. Il n'y eut que Montézume qui fut content. Quand ce Roi du Méxique eut ſû combien on le ſuppoſoit habile dans l'Hiſtoire Grecque & Romaine, il en conçut tant de vanité, qu'il oſa diſputer contre Thucidide & Tite-Live. Auſſi ne ſuivit-il pas tous ces Morts Modernes qui allerent porter leurs plaintes au Roi des Enfers. Ceux dont Stentor avoit lû les Dialogues, s'aviſerent à l'exemple de ces derniers de ſe plaindre auſſi; & la foule fut auſſi grande chés Pluton, qu'elle l'avoit été la premiere fois. Il fut fâché de ſe voir engagé de nouveau à un examen ſi ennuyeux; mais il ne pouvoit pas refuſer la juſtice à ſes Sujets. Du moins il voulut, pour éviter la confuſion, que chacun mît ſes plaintes par écrit; & quand il les eut reçues toutes, il fut aſſés étonné de trouver parmi ce nombre une Requête, dont voici les termes.

A

PLUTON.

REQUÊTE DES MORTS DÉSINTÉRESSÉS.

ROi des Enfers. Nous commençons par vous proteſter que l'on ne parle de nous en aucune maniére dans les Nouveaux Dialogues. Nous ſommes heureuſement échappés à l'Auteur, ſoit parce qu'il ne nous a pas connus, ſoit parce qu'il ne nous a pas jugés propres pour ſes deſſeins ; mais nous ne laiſſons pas de nous intéreſſer pour le ſens commun, qui eſt bleſſé, à ce qu'il nous paroît, en quelques endroits de ce Livre. Permettés-nous de vous les marquer, & de vous en demander juſtice.

Les Belles ſont de tous Pays, & les Rois mêmes ni les Conquérans n'en ſont pas.

Eſt-ce que les Belles ſont reconnues partout pour belles, & que les Rois ni les Conquérans ne ſont pas reconnus par-tout pour Rois ou pour Conquérans? Mais qu'une Belle Chinoiſe vienne en Europe, pour voir ſi l'on l'y trouvera belle avec ſon viſage plat, ſes petits yeux, & ſon nés large. Elle s'appercevra bien que les Belles ne ſont pas de tous Pays. Un Conquérant Chinois qui pourroit venir juſqu'en Europe, s'y feroit aſſurément bien mieux reconnoître pour un Conquérant, ſi la fortune le favoriſoit; & Alexandre lui-même, dont il eſt queſtion dans ce Dialogue, ne fut il pas la terreur des Indiens? Phriné n'eût pas été leur charme. Un Grec ſavoit défaire des Armées aux Indes comme ailleurs, mais une Grecque n'y eût pas ſû ſi bien donner de l'amour. Les goûts pour la beauté ſont différens dans les Nations; mais dans toutes les Nations on céde au plus fort. Ainſi les Conquérans ſont de tous Pays, & les Belles n'en ſont pas.

Les vraies louanges ne ſont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

Cette maxime ne nous paroît pas trop juſte.

Nous convenons que les louanges qu'on arrache de la bouche de ſes Ennemis mêmes, ſont de vraies louanges ; mais ce ſont de vraies louanges auſſi, que celles qui ſont données par des gens qui ne ſe font point tant de violence pour les donner. Il n'eſt point beſoin que ceux qui louent, ne le faſſent qu'à regret. Titus que l'on avoit nommé les délices du Genre Humain, devoit-il donc n'être point flatté de cette louange, parce que ſes Sujets n'avoient point eu de répugnance à convenir qu'il la méritât ? Et Attila étoit-il mieux loué par ceux qui en l'appellant le Fléau de la colere céleſte, étoient bien fâchés d'être réduits à le reconnoître pour un grand Homme de Guerre ?

L'ambition eſt aiſée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination ; elle en a le caractére ; elle eſt inquiéte, pleine de projets chimériques ; elle va au-delà de ſes ſouhaits, dès qu'ils ſont accomplis.

Croiroit-on que ce fût par toutes ces qualités que l'Auteur prétend diſtinguer l'ambition d'avec l'amour ? Il faut que l'amour ſoit devenu bien tranquille. Il eût aiſément paſſé pour un ouvrage de l'imagination, du temps que nous étions Vivans ; car il étoit inquiet, & plein de projets chimériques, & ne ſe contentoit preſque jamais. Nous croyons pourtant

qu'il n'a pas encore tout-à-fait changé de nature. L'Auteur oppoſe l'amour à l'ambition ; & après qu'il a dit bien du mal de l'ambition, nous remarquons qu'il n'oſeroit rien dire de l'amour. Apparemment ſi l'amour étoit reconnu pour une paſſion ſi paiſible & ſi douce, on n'eût pas manqué de faire bien valoir cet avantage qu'il auroit eu ſur l'ambition.

De quelle maniere devintes-vous fou ? D'une maniere fort raiſonnable.

Nous conſentons à laiſſer paſſer cette pointe, pourvû que nous ne la retrouvions pas au bout de dix lignes. Je fis des réfléxions ſi judicieuſes, que j'en perdis le jugement.

Les Frénétiques ſont ſi fous, que le plus ſouvent ils ſe traitent de fous les uns les autres.

Si les Frénétiques ne donnoient point d'autre marque de folie, nous naurions pas mauvaiſe opinion d'eux. Ce n'eſt pas être fou, que d'appeller fous ceux qui le ſont.

Voilà, Roi des Enfers, les endroits les plus conſidérables dont nous avons cru être obligés de nous plaindre par le ſeul intérêt de la raiſon. Il y a parmi nous des Morts Grammairiens, qui vouloient vous importuner d'un aſſés grand nombre d'expreſſions qu'ils trouvoient à reprendre dans les Nouveaux Dialogues. Nous n'avons point été de

leur avis. Les critiques qui ſe font aux Enfers doivent être plus ſolides. Il faut qu'elles roulent ſur les choſes & non pas ſur les mots ; & de plus, comme l'Auteur change volontiers ſes expreſſions d'une Edition à l'autre, nous pourrions prendre de la peine inutilement. Il vaut mieux ne lui pas faire de grace ſur les penſées, puiſque c'eſt ſur cela qu'il ne ſe corrige point. Nous attendons vos déciſions avec impatience. Faites voir, grand Roi, que vous êtes l'Apollon des Enfers, & que le Stix vaut bien l'Hippocrêne.

Pluton répondit à cette Requête de la maniere du monde la plus favorable. Il ordonna que tout ce qu'elle critiquoit ſeroit tenu pour bien critiqué ; & ſur les plaintes des autres Morts, voici des Réglemens qu'il fit, de l'avis d'Eaque & de Rhadamante.

I.

Que nonobſtant le bien que l'Auteur des Dialogues dit d'Héroſtrate, il ſeroit rétabli dans ſa mauvaiſe réputation.

II.

Que des Amans fidéles ne paſſeroient point

pour être auſſi rares que des Dieux Amans, & que Pauline chercheroit d'autres raiſons pour juſtifier ſon aventure.

III.

Qu'il ne ſeroit point permis de railler Homere deux fois, & qu'on ne permettroit point la récidive.

IV.

Que Scarron reconnoîtroit publiquement, que hors des Dialogues il le cédoit en tout à Seneque.

V.

Que Moliere ne parleroit point de Philoſophie, ni Deſcartes de Colin Maillard.

VI.

Que Montézume ne ſauroit à fond que l'Hiſtoire du Mexique.

VII.

Que Galilée n'auroit point dans des Dialogues plus d'eſprit qu'Apicius.

VIII.

Que les Femmes ne tireroient point d'avantage de la dangereuſe Chimie de Raimond Lulle.

IX.

Que Candaule ne ſeroit point d'une humeur ſi paiſible, de peur qu'il ne donnât un mauvais exemple aux Maris, & que Giges auroit des idées plus nobles de l'amour.

X.

Que Fauſtine demanderoit pardon à Roxelane de l'avoir contredite, & Roxelane à Fauſtine.

XI.

Que Platon ne ſeroit point Galant, mais ſeulement Philoſophe.

XII.

Que la Ducheſſe de Valentinois ſeroit diſpenſée de ſe vanter de ſon âge.

XIII.

Que David Riccio pourroit parler quand il voudroit en Miniſtre d'Etat, & ne ſeroit point obligé à n'avoir que des ſentimens d'un Joueur de Lut.

XIV.

Qu'on laveroit Théocrite de Chio dans le Fleuve Lethé, pour lui faire perdre la mémoire de ſes mauvaiſes pointes, & que l'on donneroit un an à Parméniſque pour s'expliquer, auſſi-bien qu'à Raphaël d'Urbin.

Ces Réglemens furent publiés par tout l'Enfer, avec défenſe expreſſe à tous Morts de venir encore étourdir Pluton ſur cette matiére, à moins que quelque Vivant ne s'aviſât de copier le Copiſte par de nouveaux Dialogues qui méritaſſent d'être critiqués.

Clavaro inv. — C. L. Dufflos Sculp.

Autant en emporte le vent.

LETTRES GALANTES.

A MADAME de G.

LETTRE I.

IL y a long-temps, Madame, que j'aurois pris la liberté de vous aimer, ſi vous aviés le loiſir d'être aimée de moi ; mais vous ètes trop occupée par je ne ſai combien d'autres Soupirans, & j'ai jugé plus à propos de vous garder mon amour. Il pourra arriver quelque temps plus favorable où je le placerai. Peut-être votre Cour ſera-t-elle moins groſſe pendant quelque petit intervalle ; peut-être ſerés-vous bien aiſe d'inſpirer de la jalouſie & du dépit à quel-

qu'un, en faiſant paroître tout à coup un nouvel Amant. Comptés que vous en avés un de réſerve, dont vous pourrés vous ſervir quand il vous plaira. Je tiendrai toujours mes ſoins & mes vœux tout prêts ; vous n'aurés qu'à me faire ſigne que je commence, & je commencerai. Ne dites point que vous n'aimés de l'amour que la foule des Amans, & qu'ainſi il eſt temps que je vienne, parce que je ferai toujours nombre. Ayés plus d'œconomie & de ménage. Les Belles ont ſouvent vingt Conquêtes à la fois ; & quand tout cela vient à manquer en même temps, figurés-vous la déſolation. Gardés quelque choſe pour l'avenir ; j'attendrai quinze ou vingt ans, ſi vous voulés. Je me paſſerai à un peu moins d'éclat que vous n'en avés aujourd'hui ; je vous relâche cette extrême vivacité dont eſt votre teint ; auſſi-bien il y a beaucoup de ſuperflu dans votre beauté. Je ne veux que le néceſſaire, que vous aurés toujours. Quand vous me donnerés le temps que je vous demande, ce n'eſt qu'un temps que vous auriés donné aux réfléxions. Encore puis-je me flatter que je vaux mieux qu'elles, & que je

vous occuperai plus agréablement. Les plus petits sentimens valent mieux que les plus belles réfléxions. Au lieu de rêver creux, ou de ne rêver à rien, vous pourrés rêver à moi. Adieu, Madame, jusqu'à nos Amours.

À MONSIEUR du T.

LETTRE II.

ON dit qu'outre votre Procès, vous avés de l'amour, & que vous aimés la Femme de votre Rapporteur. On ne prend ordinairement dans la maison de ses Juges que du chagrin, de la haine, du dépit; & vous, vous y avés pris de la tendresse. Je ne conçois pas comment dans un homme qui plaide, il reste encore quelque chose qui puisse aimer; mais peut-être aussi n'aimés-vous que pour plaire mieux. Il vous est plus commode d'attendre dans la Chambre de Madame, que dans l'Antichambre de Monsieur, où vous vous promeneriés avec d'autres Plaideurs qui vous conteroient leurs affaires, &

ne vous donneroient pas la consolation d'écouter la vôtre attentivement. Vous avés bien fait de convertir en assiduités amoureuses, les fâcheuses assiduités qu'il falloit avoir dans cette Maison-là; & encore vaut-il mieux faire sa cour à la Dame du Logis, qu'au Secretaire. Il ne vous coûtera pas plus pour l'un que pour l'autre; au contraire, je crois que vous y gagnés, & que les rigueurs du Secretaire auroient passé celles de la Dame, quelque vertueuse qu'elle soit. Je ris, quand je songe que vos tendres soins ne lui demandent apparemment qu'une bonne sollicitation auprès de son mari, & qu'elle s'applique les soupirs que vous poussés pour le gain de votre cause. Je ne doute point que vous ne mettiés sur son compte les nuits que vos affaires vous font passer sans dormir. C'est assurément un beau secret que de rendre toutes les inquiétudes d'un Plaideur méritoires en amour. Mais si vous êtes amoureux tout de bon, que vous êtes occupé! Conter vos raisons au mari & à la femme tour à tour! Parler Procés à l'un, & galanterie à l'autre! Au sortir d'un Cabinet où l'on a crié avec une espéce de fureur,

aller ſoupirer tendrement dans une Chambre ! N'avoir que la diſtance de deux Apartemens, pour quitter le hideux perſonnage de Plaideur, & prendre l'agréable perſonnage d'Amant ! La tête ne vous tourne-t-elle pas quelquefois ? Ne vous méprenés-vous point, & ne parlés-vous point de galanterie au mari, & de Procès à la femme ? Vous vous allés faire une grande habitude de vigilance. Vous avés des Rivaux d'un côté, & de l'autre des Parties, & ce ſont autant de perſonnes dont il faut éclairer la conduite. Vous ſerés bien habile, ſi vous empêchés que les uns ne vous faſſent quelque ſupercherie, tandis que vous ſongerés aux autres. Vous verrés qu'ils ſe ligueront enſemble, & que tantôt on fera un faux rapport de vous à la Dame, tantôt on mettra un fauſſe Piéce dans le Procès. Adieu, Monſieur. Si vous n'aimés pas tout de bon, vous entendés bien vos affaires ; ſi vous aimés, vous vous ètes fait bien des affaires nouvelles.

AU MESME.

LETTRE III.

JE ne doute point que le compliment de condoléance qu'il faut vous faire ſur la perte de votre Procès, ne doive être accompagné d'un compliment de congratulation. Votre affaire étoit fort bonne, & vous l'avés perdue. Cela veut dire que vous plaiſiés à Madame de L. Vous n'avés que trop bien ſollicité votre Rapporteur, & que trop engagé dans vos intérêts une perſonne qui le touchoit. La juſtice que l'amour vous a rendue, vous a attiré l'injuſtice du Palais. Je vous crois conſolé de reſte ; car l'homme galant l'emporte bien chés vous ſur le Plaideur. Il n'y a que ſix mois que vous plaidés, & il y a vingt ans tout au moins que vous ètes galant ; il étoit bien raiſonnable que vous réuſſiſſiés mieux dans le métier où vous avés plus d'expérience. Songés que vous étiés deshonoré, ſi vous aviés gagné le Procès, & manqué la Dame.

C'eſt

C'eſt comme ſi un homme d'épée avoit bien réſolu une queſtion de Philoſophie, & s'étoit mal battu. Tous ceux qui perdent leur Cauſe, ne ſont pas vengés comme vous; & la femme du Rapporteur ne répare pas toujours les torts que le mari leur a faits. Vous allés être plus amoureux de cette belle Dame, que vous ne l'avés encore été; la haine que vous avés pour ſon époux, tournera à ſon profit. Au reſte, vous qui avés toujours été diſcret à l'égard des Belles, gardés-vous bien de vous plaindre du Procès perdu. Vous ne ſauriés parler de l'injuſtice du mari, ſans publier les faveurs de la femme; ſur-tout une Requête civile ſeroit la choſe du monde la plus indiſcrette & la plus contraire aux loix de l'Amour. N'y ſongés ſeulement pas; prenés votre parti doucement, & comptés ce que votre Rapporteur vous fait coûter, au nombre des dépenſes que vous avés faites pour les Dames.

A MONSIEUR le M. de V.

LETTRE IV.

POurquoi vous moqués-vous tant de notre ami le Chevalier, ſur ce qu'il aime une Griſette? Vous voudriés donc qu'on ne pût entrer dans un cœur, que comme on entre dans l'Ordre de Malthe, en faiſant ſes preuves? Pour moi je trouve deux beaux yeux auſſi nobles que le Roi, & je ne demande point qu'ils me produiſent d'autres titres, que de la vivacité & de la douceur. Croyés-vous que je pardonne la laideur d'un viſage, parce que ce viſage-là ſera deſcendu de vingt Dues? Point du tout. Je compte toutes les Laides pour roturieres. J'ai pourtant vû des gens, qui dans des perſonnes aſſés éloignées d'être belles, aimoient ſeulement leurs illuſtres Ancêtres, & les titres de leur Maiſon; mais je vous avoue que je n'aurois pas les ſentimens aſſés élevés pour être amoureux d'un arbre généalogique. Si notre Chevalier étoit dans le

Pays où l'on choisit les Rois à la bonne mine, il aimeroit présentement une Princesse; mais parce qu'il est en France, il n'aime qu'une Grisette; hé bien il n'a qu'à la prendre pour une Princesse étrangere, qui n'est pas reconnue. Sérieusement, si vous sentiés votre cœur sur le point de s'aller rendre à une jolie personne, l'arrêteriés-vous pour dire; *Attendons, nous sommes contens de la beauté, mais nous n'avons pas encore examiné la noblesse!* Je suis sûr que votre cœur préviendroit bientôt votre examen. Le goût du Chevalier me semble fort bon. Il n'y a presque plus rien de naturel chés beaucoup de Dames du grand monde, ni teints, ni tailles, ni sentimens; la Nature s'est réfugiée chés les Grisettes, & il l'y va chercher. Tout le malheur est qu'il ne soupirera point dans des Appartemens de sept piéces de plein pied, & superbement meublés, & que dans toute la maison où sa Maîtresse sera, il ne verra rien de si beau qu'elle; mais s'il a dessein de la tromper, je le condamne tout-à-fait. Les gens comme lui font entendre d'ordinaire à ces Belles-là, qu'il n'est pas du bon air de se défendre; que ce n'est

point là comme en uſent les Femmes de qualité ; & là-deſſus ces pauvres Créatures ſe rendent, ſeulement pour montrer qu'elles ſavent vivre. Je veux qu'on reſpecte la ſimplicité ; ſi l'on veut être fourbe, qu'on le ſoit dans le grand monde, où le commerce de la fourberie eſt établi.

A MADEMOISELLE de C.

Qui étoit nouvellement venue d'Angleterre en France.

LETTRE V.

JE vous écris, Mademoiſelle, dans une Langue que vous n'entendés pas encore beaucoup, mais en récompenſe je vous écrirai ſur une matiére que vous n'aurés pas de peine à entendre. Quand je vous dirai que je vous trouve la plus aimable perſonne du monde, je crois que vous n'aurés pas beſoin d'Interpréte. Vous devriés m'entendre même en Chinois ; car après qu'on vous a vûe, que peut-on vous dire autre choſe ? J'ai

bien vû des Vaiſſeaux, qui ayant preſque fait le tour du monde, revenoient en France chargés de curioſités étrangeres; mais ils n'ont jamais rien apporté de ſi curieux que ce que le vôtre a apporté, quoiqu'il n'ait pas fait un grand voyage. En vérité, ce n'eſt pas parce que vous venés d'un autre Pays, que je vous eſtime tant. Fuſſiés-vous Françoiſe, je vous eſtimerois encore beaucoup. Cependant il me ſemble que votre petit jargon étranger contribue un peu au plaiſir que je me fais de vous voir. Vous ne ſauriés croire combien votre viſage s'anime, & combien il naît de graces au moment que vous cherchés un mot. Toute l'éloquence qui manque alors à votre bouche, eſt dans vos yeux. Je ne ſai plus comment on peut aimer des perſonnes qui parlent François ſans aucune difficulté. Au nom de Dieu, ne l'apprenés point mieux que vous ne le ſavés, ce ſeroient mille petits amours perdus. Il ne vous faut que trois ou quatre mots, qui ſont d'un uſage indiſpenſable. *Aimer*, par exemple, *ſoupirer*, *tendreſſe*; avec cela vous irés loin. Que j'envie, Mademoiſelle, le bonheur de celui pour qui vous bégayerés ces mots-là!

A MADEMOISELLE de L.

LETTRE VI.

MOn devoir m'oblige, Mademoiſelle, à vous parler d'une choſe qu'il y a long-temps que je vous cache. Je ſuis bien fâché de ne vous la pouvoir plus diſſimuler, & d'être réduit à vous apprendre une nouvelle qui vous déplaira peut-être ; mais enfin je me reprocherois de ne vous l'apprendre pas, & ma conſcience en murmureroit trop. Il y a aujourd'hui juſtement un mois, Mademoiſelle, que je vous aime. Vous prendrés cela comme il vous plaira, vous vous fâcherés, vous vous mettrés en colere ; pour moi, je n'ai voulu que faire l'acquit de ma conſcience ; après cela je ne m'inquiéte de rien. Je tiens qu'il n'y a rien de plus injuſte que de voir une auſſi aimable perſonne que vous, ſans l'aimer. L'amour eſt le revenu de la beauté, & qui voit la beauté ſans amour, lui retient ſon revenu d'une maniere qui crie vengeance. Je ne

pourrois pas dormir, ſi je me ſentois l'ame chargée de ce peché-là. Vous me dirés que je dois vous aimer ſans vous le dire. J'entens bien votre expédient, Mademoiſelle ; mais vous ſavés que quand on paye, on eſt bien aiſe d'en tirer quittance, ou de prendre acte comme on a payé. Je m'acquitte de l'amour que je vous dois, mais je déclare en même temps que je m'en acquitte. Que ſai-je ? Vous viendriés peut-être quelque jour m'inquiéter là-deſſus ; il n'eſt rien tel que de prendre ſes ſûretés. Vous auriés beau me dire que je n'aurois rien à craindre. Mon Dieu, on ne ſait ce qui peut arriver ; vous changerés peut-être d'humeur. Enfin, il eſt ſûr que quand vous ſaurés que je vous aime, il n'y aura rien de gâté.

A LA MESME.

LETTRE VII.

VOus vous êtes bien gendarmée de ma déclaration ; vous êtes bien satisfaite de vous-même, votre vertu a fait son tintamare ; mais voulés-vous gager qu'au bout du compte vous m'aimerés ? Oui, vous m'aimerés ; je sai bien ce que je dis, je sai bien ce que je sens, qui me répond que je me ferai aimer. N'ayés point si bonne opinion de votre indifférence, j'ai de la constance pour vaincre quatre indifférences comme la vôtre. Le temps ne me coûte rien, en fait d'aussi jolies personnes que vous. Faut-il des années ? Hé bien, des années, soit. Je n'ai rien de plus agréable à faire. Vous ne m'accorderés aucunes graces ? Je vous jouerai le tour d'aimer jusqu'à vos duretés. Vous ne me ferés que des graces très-légeres ? Elles me paroîtront d'un très-grand prix, parce qu'elles partiront de vous. Vous m'opposerés des Rivaux ?

Je

Je les ferai tous déſerter par mes aſſiduités, & par le déſeſpoir où je les mettrai de vous pouvoir rendre autant de ſoins que moi. Enfin prenés tel parti qu'il vous plaira ; je ferai enrager votre indifférence, & après bien du temps, comblée de ſervices, de fidélité, de tendreſſe, de reſpect, vous ne ſaurés plus de quel côté vous tourner, & il faudra que vous m'aimiés par laſſitude. Ce qu'il y aura d'admirable, c'eſt que quand vous m'aimerés, je ne vous en aimerai pas moins. Vous allés compter cela pour rien ; mais ſachés que c'eſt une grande promeſſe que je vous fais. Vous vous imaginés, vous autres Belles, qu'il ne faut faire aucune difficulté de laiſſer là vos Amans des années entieres ſans les aimer, & après cela vous vous aviſés quand il vous plaît d'aimer à votre tour ; mais qu'arrive-t-il ? Ils ont commencé d'aimer plutôt que vous, ils finiſſent plutôt, & vous achevés la carriere toutes ſeules. Vous n'aurés point cet inconvénient-là à craindre avec moi. J'aime fort bien, quoique je ſois aimé. Si vous ne m'en croyés pas, c'eſt un point de fait qui gît en expérience. Eprouvés-le.

A LA MESME.

LETTRE VIII.

DEpuis que je ſuis votre Amant déclaré, j'ai fait bien du progrés auprès de vous. Vous ne voulés plus être un moment ſeule avec moi, vous ne me recevés plus à votre toilette, vous ne ſouffririés pas que je vous euſſe pris le bout du doigt. Bon, Mademoiſelle, cela va bien, j'avance. Vous me retranchés toutes les faveurs que vous m'accordiés par nonchalance ou par m'égarde : je n'aurai plus rien qui ne ſignifie quelque choſe. Il eſt vrai qu'il faut retourner ſur mes pas, & que vous me remettés au beau commencement ; mais n'importe. Par la voie que j'avois priſe, on avance beaucoup d'abord, & on eſt après tout étonné qu'on n'avance plus du tout ; au lieu que par la nouvelle voie que vous me faites prendre, on avance très-lentement, mais on avance toujours. Il n'eſt rien tel que les méthodes régulieres. Voyés où en ſont

Cyrus & Aronce au commencement du premier Tome ; cependant ces Héros-là, avec leurs pas de tortuë, ne laissent pas d'arriver au douziéme. J'ai seulement un petit conseil à vous donner. On voit que vous me traités plus mal qu'à l'ordinaire, & on devine par-là que je vous aime, & qu'il doit y avoir quelque chose entre vous & moi. Vous pourriés même me traiter si mal, qu'on croiroit que vous m'aimeriés. Ne publiés point notre commerce, Mademoiselle, je vous en conjure. Ayés devant le monde plus de discrétion que vous n'en avés, & faites-moi quelques faveurs qui sauvent votre réputation. Est-ce à moi à être plus discret que vous ? Est-ce aux Hommes à faire ces sortes de prieres-là aux Dames ? Admirés, s'il vous plaît, combien je suis éloigné d'avoir les maximes ordinaires. D'autres qui ménageroient moins l'honneur des Belles, vous prieroient de leur continuer vos rigueurs ; mais pour moi je ne suis point de ces Fanfarons-là.

A LA MESME.

LETTRE IX.

JE vais m'éloigner de vous pour quelque temps, Mademoiselle, c'est-à-dire, que je vais vous aimer plus que je n'ai encore fait. L'absence a pour moi cette proprieté-là, qu'elle n'a, je crois, pour personne ; elle m'attendrit. Je me figure toujours les gens que je ne vois point, les plus aimables du monde, & je ne manque point à être content d'eux. Vous vous présenterés à moi sensible, reconnoissante. Je m'imaginerai que si je vous voyois, vous auriés cent petites bontés pour moi ; je serai plus charmé de votre idée sur cet article là, que je ne l'ai jamais été de vous-même. Si vous prétendiés par votre sévérité vous établir chés moi un caractere d'Héroïne, en vérité vous perdriés bien votre peine ; dès que je ne vous vois plus, il ne me souvient point de vos rigueurs. J'ai une imagination douce qui ne s'accoutume point à se les représenter ; il

faut que je les voye pour les croire. Je ſai bien qu'à mon retour vous travaillerés fortement à redreſſer le mauvais pli que mon imagination aura pris ; mais toujours j'aurai eu malgré vous un peu de bon temps pendant l'abſence. Je ſerai trop heureux, ſi je ne fais pas la folie de revenir le plutôt que je pourrai. Si vous voyés ma fidélité avec quelque plaiſir, je vous promets que je vous ſerai encore plus fidéle abſent que préſent. Je ne puis rien voir de ſi aimable que votre idée purifiée de vos défauts, & je n'aurai qu'elle dans la tête ; mais quand je vous vois rigoureuſe au dernier point, je puis voir quelque choſe qui par cet endroit-là vaille mieux vous. Je ne veux point vous tromper ; je ne vous aime que parce que je ne connois rien de plus digne d'être aimé ; & du jour que j'aurai découvert ailleurs plus de mérite, ne comptés plus ſur moi. J'ai bien exactement calculé ſi ce que vous avés d'eſprit & de beauté par-deſſus les autres, récompenſoit le moins de tendreſſe que vous avés. J'ai trouvé qu'il le récompenſoit, & ſur cela je me ſuis mis à vous aimer. Je ne ſai pourtant s'il ne ſe

pourroit pas rencontrer quelque perſonne qui aimât aſſés bien, pour regagner par-là les autres avantages que vous auriés ſur elle; en ce cas-là je vous avertirois qu'il faudroit prendre garde à vous; car enfin il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait au monde que la beauté & l'eſprit qui touchent: la tendreſſe vaut encore ſon prix; & il eſt écrit en groſſes lettres ſur mon cœur, comme ſur la Pomme de Diſcorde: *A la plus aimable.*

A LA MESME.

LETTRE X.

NE ſavois-je pas bien que l'abſence étoit fort contraire à la tranquillité de mon cœur? Je n'ai jamais été plus rempli de vous. Je veux en parler à quelque prix que ce ſoit, & ſur le chemin même je mourois d'envie de trouver quelqu'un qui vous connût. Le premier jour de mon voyage je ne rencontrai perſonne, & je ne pus faire autre choſe que ſemer toute la route de ſou-

pirs qui retournoient sur mes pas. Le lendemain je joignis un Cavalier, dont le bon air & la bonne mine me firent espérer qu'il seroit homme à vous connoître. Après que nous eûmes épuisé les lieux communs des Voyageurs, je lui demandai d'où il venoit; il venoit de... aussi-bien que moi. J'espérai beaucoup. Je le mis en termes généraux sur le chapitre des Dames de la Ville, je me plaignis qu'il n'y en avoit pas une seule qui pût passer pour belle; & cela, comme vous voyés, pour l'engager à me dire le contraire, & à vous nommer; mais mon homme ne vouloit entrer dans aucun détail. Il est vrai qu'il me parloit toujours agréablement, & avec beaucoup de politesse. Enfin plein de l'impatience de venir à mes fins, je lui nomme comme une belle personne Mademoiselle de V... & lui demande s'il la connoissoit. Il me dit qu'il l'avoit vûe, me voilà plein d'espérance. Je vous nomme; il ne vous connoissoit point, & il me dit pour ses raisons qu'il n'avoit fait que passer par... & n'avoit vû que par hasard Mademoiselle de V... Alors je donne un coup d'éperon & le laisse là. Il vint

dîner à la même Hôtellerie où j'étois déja arrivé ; je ne voulus point le revoir. J'avois bien affaire de ſa converſation, quelque agréable qu'elle fût, puiſqu'il ne parloit point de vous. J'ai été plus heureux à ma campagne. J'ai trouvé dans ces Déſerts éloignés le Baron de... que vous connoiſſés un peu. Je lui ai fait croire qu'il étoit amoureux de vous, pour avoir occaſion de lui en parler ſouvent. Je lui porte votre ſanté avec un ſouris fin & malicieux, & il la reçoit de même. J'avoue que j'achete un peu cher le plaiſir de parler de vous. Tout le mérite de cet homme-là conſiſte à ſe connoître en Bêtes. Il n'a dans l'eſprit que ſes chiens & ſes chevaux, & je vous aſſure que j'ai ſouvent peine à lui faire quitter cette matiere-là, pour le mettre ſur votre chapitre. Auſſi je ne lui demande preſque pas de réponſe ; il me ſuffit qu'il m'écoute, & au fond le Baron vaut encore mieux qu'un écho, ou un autre ſourd. Quand je ne l'ai point, j'ai de grandes allées ſombres, qui ſont extrêmement dangereuſes pour un Amant ; elles inſpirent des rêveries pernicieuſes, & c'eſt une choſe mor-

telle que le ſouvenir de votre beauté fortifié de ces allées-là. Il eſt encore venu des roſſignols, avec qui aſſurément vous vous entendés. Vous me les avés envoyés, afin qu'ils m'enfonçaſſent encore la tendreſſe dans l'ame par leurs chanſons. Ils les chantent ſi bien, qu'il faut qu'ils les ayent appriſes de vous. Je ſuis d'une foibleſſe étrange; je n'oſerois plus entendre un ruiſſeau qui gaſouille, que cela ne m'aille au cœur. Quelquefois dans mes promenades, en m'entretenant avec votre idée, je la tutaye. N'en ſoyés point ſcandaliſée. Votre idée m'eſt devenue extrêmement familiere.

A MONSIEUR C...

LETTRE XI.

EST-il vrai, Monſieur, que vous perdés l'eſprit? On nous a dit que vous devenés Philoſophe, mais d'une Philoſophie la plus extraordinaire du monde. Vous ne croyés plus qu'il y ait de couleurs; vous ſoutenés que les Bêtes

ſont des Machines comme des Horloges ; enfin vous renverſés tellement toutes choſes, que l'on ne ſait plus où l'on en eſt. J'en parlois l'autre jour à Madame de B... qui eſt fort de vos amies, & qui en vérité a bien regret à votre raiſon. Elle étrangleroit Deſcartes, ſi elle le tenoit. Auſſi faut-il avouer que ſa Philoſophie eſt une vilaine Philoſophie, elle enlaidit toutes les Dames. S'il n'y a donc point de teints, que deviendront les lis & les roſes de nos Belles ? Vous aurés beau leur dire que les couleurs ſont dans les yeux de ceux qui les regardent, & non dans les objets. Les Dames ne veulent point dépendre des yeux d'autrui pour leur teint, elles veulent l'avoir à elles en propre ; & s'il n'y a point de couleur la nuit, M. de N... eſt donc bien attrapé, qui eſt devenu amoureux de Mademoiſelle D. L. G. ſur ſon beau teint, & l'a épouſée ? Il ſeroit fort fâcheux pour lui, de croire tenir le plus beau blanc & le plus bel incarnat du monde, & de ne tenir rien. Nous fimes encore un raiſonnement, Madame de B... & moi, qui aſſurément vous embarraſſera. Vous dites que les Bêtes

ſont des Machines auſſi-bien que des Montres? Mais mettés une Machine de Chien & une Machine de Chienne l'une auprès de l'autre, il en pourra réſulter une troiſiéme petite Machine; au lieu que deux Montres ſeront l'une auprès de l'autre toute leur vie, ſans faire jamais une troiſiéme Montre. Or nous trouvons par notre Philoſophie, Madame de B... & moi, que toutes les choſes qui étant deux ont la vertu de ſe faire trois, ſont d'une nobleſſe bien élevée au-deſſus de la Machine. Nous vous donnons du temps pour nous répondre; nous ſavons bien qu'il faudra que vous conſultiés vos Livres. Madame de B... vous avertit par moi, que quand vous viendrés ici, elle ne vous recevra point chés elle, ſi vous ne faites réparation à ſon teint; & moi je vous aſſure que je ſuis une Machine montée à vous eſtimer & à vous aimer toujours.

A MADAME D....

Qui prétendoit avoir entretenu quatre heures un Eſprit familier, qui parloit par la bouche d'une petite Fille, à laquelle il s'étoit attaché.

LETTRE XII.

JE commence, Madame, à connoître les gens de l'autre monde; ils ont les mêmes goûts que ceux de ce monde-ci, ils recherchent votre converſation auſſi-bien que nous. Nous pourrés-vous bien ſouffrir, nous autres ſimples Mortels, après vous être accoutumée aux Eſprits? Ils vous diſtinguent de la maniere du monde la plus honnête. D'ordinaire ces Meſſieurs-là ſont bruſques, ils ouvrent vos rideaux, tirent votre couverture, vous donnent quelques ſoufflets, & on ne ſait ce qu'ils deviennent. Ils démeubleront toute une Chambre ſans dire pourquoi. Enfin je n'avois jamais été content de leur procédé, & je trouvois qu'ils ne

venoient ici que pour faire des tours de laquais, où le plus ſouvent il n'y avoit pas le mot pour rire. Auſſi y en a-t-il quelques-uns d'entr'eux qui ſe rangent volontairement à l'Ecurie, & ne ſe jugent dignes que de panſer les Chevaux. Mais enfin il s'eſt trouvé un honnête Eſprit, qui ſans battre, ni faire de vacarme, a bien voulu entrer dans une converſation réglée. Et dans quelle converſation ? Dans une converſation de quatre heures. Il faut que vous ayés bien du mérite. Ces gens-là n'ont jamais dit quatre paroles ſuivies. Ils ne font que donner des naſardes, parce qu'ils ne daignent entretenir perſonne ; & vous ils vous entretiennent quatre heures. Vous êtes la premiere qui ayés eu un tête-à-tête tranquille avec un Eſprit, lui dans ſon fauteuil, & vous dans le vôtre. Mais voyés comme cet Eſprit ſait vivre ; il n'a oſé d'abord s'adreſſer à vous, il s'eſt attaché à une petite Fille par la bouche de qui il vous a entretenue. Il me ſemble que je vois quelqu'un de vos Amans qui commence par gagner votre Demoiſelle. Aſſurément l'Eſprit a de grandes déclarations à vous faire, puiſ-

qu'il prend ces voies-là. Il ne vous a encore parlé que de matieres générales, pour ne vous pas effrayer. Vous dites que vous n'avés rien ſû tirer de lui ſur les affaires de l'autre monde ; eh mon Dieu ! je vois bien ſa politique ; vous ètes aſſés aimable pour lui faire trahir tous les ſecrets du Païs d'où il vient, mais il veut vous vendre ces confidences-là un peu cher ; j'avoue que j'en ferois autant en ſa place. Du moins vous l'aurés bien interrogé ſur ce monde-ci. Je crois vous tenir aſſés au cœur pour me flatter que vous lui aurés demandé de mes nouvelles, & que vous aurés voulu ſavoir de lui la vérité de tout ce que je vous proteſte. Il n'aura pas manqué de vous dire que j'en proteſte autant à bien d'autres ; qu'une véritable paſſion & moi nous ſommes des choſes incompatibles ; que je ne ſaurois aller au de-là de l'amitié un peu égayée : mais je vous prie très-humblement de ne l'en croire pas. L'Eſprit eſt jaloux de moi ; il ſait que je vous aime plus qu'il ne fait, & il veut me détruire. On eſt bien malheureux quand on a des ennemis cachés comme lui. Je ne doute point qu'il

n'oublie pour moi la politeſſe qu'il a eue pour vous ; & qu'après vous avoir entretenue fort galamment, il ne vienne m'inſulter avec toute l'incivilité qu'ont accoutumé d'avoir ceux de ſon eſpéce. Mais j'eſpere du moins que vous reconnoîtrés bien ce qui le fera agir, & que les coups qu'il me donnera prouveront autant à mon avantage, que mes ſoins & mes aſſiduités. Je ne m'attendois pas que vous me fiſſiés des Rivaux qui puſſent venir déménager ma Chambre toutes les nuits, jetter tous les meubles par les fenêtres, & me rouer peut-être de coups, ſans que je fuſſe en pouvoir de m'y oppoſer ; voilà ce que c'eſt que de m'être adreſſé à une Dame trop aimable. L'Eſprit quittera bientôt aſſurément la petite Fille qui lui ſert de prétexte, & s'attachera à vous-même : mais fût-il ici, je lui dirois en ſa préſence, que quand il parlera par votre bouche, on ne s'appercevra point que vous y ayés rien gagné.

A MADEMOISELLE de I...

LETTRE XIII.

ON a bien raiſon de dire, Mademoiſelle, que le miſtere eſt un aſſaiſonnement très-néceſſaire à l'amour. Si la paſſion que j'ai pour vous étoit moins connue, un Procès que j'ai ici en iroit bien mieux. Je plaide contre mon Receveur, & je vois bien qu'il ſe moque de mes pourſuites. Il cherche à gagner toujours du temps, parce qu'il connoît que je vous aime, & qu'il eſt perſuadé que j'aurai la foibleſſe de retourner bientôt à . . . pour vous voir. J'ai beau faire le méchant, il n'en tient compte. C'eſt grand'pitié, Mademoiſelle, qu'il faille eſſuyer vos mépris & ceux de mon Receveur ! Il faut que cet homme-là ait pris de vos mémoires, tant il vous imite en tout. Il ſait bien en ſa conſcience ce qu'il me doit, & il a pris une forte réſolution de ne rien payer. Il me chicane de toutes manieres ſur les moindres choſes ; il m'engage

gage dans des procédures qui ne finiront de dix ans, ſuivant le train qu'elles prennent ; la bonne foi que j'ai avec lui ne le touche point, il ne ſonge qu'à trouver l'occaſion de me faire une tromperie. Du moins ce que j'eſpere, c'eſt que le Jugement que j'obtiendrai contre lui, ſera valable auſſi contre vous ; il ſera tout-à-fait en cas pareil, & vous n'aurés rien à y répondre. Je m'en vais preſſer mon homme vivement, non pas à cauſe des quatre mille écus qu'il me doit, mais à cauſe de la tendreſſe que vous me devés. Je m'animerai beaucoup davantage contre lui, & lui ferai moins de quartier, parce qu'il vous repréſente.

A LA MESME.

LETTRE XIV.

JE m'apperçois de ce que vous m'avés demandé, Mademoiſelle, que vous entreriés dans les interêts de mon Receveur ; & que vous ſolliciteriés pour lui. Comme vous ne cherchés tous deux

qu'à prolonger les affaires, vos Juges viennent de vous accorder un délai d'un temps infini. Vous allés triompher ; mais j'ai trouvé un moyen de me vanger de vous. Je pars, & dans deux jours je vous reverrai. Je vais désormais partager mon temps entre mon Chicaneur & ma Chicaneuse. Le loisir que l'un me laissera, je l'employerai à agir contre l'autre. Je prévois que vous m'allés donner bien de l'exercice. Dès que je serai auprès de vous, vous me ferés rappeller par votre Associé, qui me donnera quelque assignation ; & quand j'en serai à poursuivre l'Associé, il saura bien me faire lâcher prise, en vous obligeant à me mander quelque chose de tendre qui me fera aussi-tôt voler vers vous. Mais il n'importe, je m'aguerrirai, & deviendrai un si impitoyable Plaideur, que vous aurés sujet de trembler au moindre avantage que j'aurai sur l'un de vous deux. J'aimerois mieux que ce fût vous sur qui je commençasse à en avoir, car je vous trouve encore plus obstinée que mon Receveur ; & je crois que votre exemple auroit plus de pouvoir sur lui, que le sien n'en aura sur vous. Si vous me

payiés mes soins que vous avés reçus, il verroit bien qu'il ne pourroit pas se dispenser de me payer mon argent qu'il a reçu aussi. Ainsi je vais travailler à obtenir de vous quelque chose qui le puisse convaincre, & je lui ferai aussi-tôt signifier les faveurs que vous m'aurés faites. Il me seroit commode de terminer les deux affaires tout d'un coup, tandis que je serai auprès de vous, & de n'être plus obligé de retourner plaider à une Jurisdiction de Campagne. Je vous assure que vous m'allés retrouver par cette raison-là plus ardent & plus passionné que jamais; & vous serés peut-être la premiere qui serés contente des effets de l'absence.

A LA MESME.

LETTRE XV.

JE vous trouvai hier, Mademoiselle, plus belle & plus brillante que jamais. Je ne sai si vous êtes embellie en effet, ou si c'est mon imagination qui vous a embellie. Voilà ce que c'est que d'ai-

mer trop, on ne ſait jamais bien au juſte la vérité des choſes. De bonne foi je douterois quelquefois que vous fuſſiés auſſi aimable que vous me paroiſſés, ſi je n'entendois dire à bien des gens que vous l'êtes véritablement. Vous pourriés être laide que je ne m'en appercevrois pas, car je vous aime juſqu'à la folie. Auſſi quand je commençai à vous aimer, comme je ſentois que je devois me défier de mon jugement ſur votre chapitre, j'allai demander à tout le monde s'il étoit vrai que vous euſſiés les grands yeux vifs, l'agréable bouche, & l'air fin que je vous voyois; on me dit qu'il n'y avoit à tout cela aucune illuſion, & ſur cette réponſe je laiſſai faire à mon cœur ce qu'il voulut. Quand j'y ſonge pourtant, je trouve qu'il vaudroit mieux pour moi que vous ne fuſſiés belle que par mon imagination, plutôt que de l'être effectivement. Dieu ſait avec combien de plaiſir vous recevriés un amour qui vous embelliroit. Si vous ne m'aimiés pas, je vous rendrois tout d'un coup votre premiere laideur, en ceſſant de vous aimer. Mais vous ſeriés bien fâchée de me devoir votre beauté,

car il faudroit que vous n'en fissiés d'usage qu pour moi, & ce n'est pas là votre compte. On est bien malheureux que vos agrémens ne doivent rien à personne ; cela vous rend trop fiere. Je ne sai pourtant si ceux que je vous trouvai hier, ne vous étoient point inspirés par quelqu'un. Il est sûr que vos yeux n'étoient pas tout-à- fait au même état que je les avois laissés quand je partis. Il y avoit quelque chose de changé, un certain brillant, un feu plus doux, qui me parut de fort mauvais augure pour ma passion ; car ce feu & ce brillant étoient venus pendant mon absence. Je vous défie d'aimer que je ne m'en apperçoive. Hélas ! on dit que l'œil du Maître est nécessaire par-tout, mais l'œil de l'Amant l'est encore bien davantage. J'ai été éloigné deux mois, & voilà les fruits de mon éloignement. Si j'eusse été ici, j'eusse bien empêché vos yeux de devenir plus vifs ; il me semble même que je les surpris en flagrant-délit avec un Cavalier qui étoit chés vous ; il vous regardoit, & vous le regardiés. Je veux un peu examiner de près cette affaire-là ; mon cœur m'a dit que j'ai un Rival,

mais je ne crois pas légérement mon cœur ; car il me dit, par exemple, que vous devriés m'aimer, & cependant m'aimés-vous ?

A LA MESME.

LETTRE XVI.

JE ne doute plus que je n'aye un Rival ; il ſe déclara hier par la mauvaiſe humeur où il fut de me voir long-temps chés vous. J'admire comme vous avés pris votre temps juſte, pendant mon abſence, pour vous faire aimer de lui. Je gage que ſi j'euſſe été préſent, il n'eût jamais oſé ſonger à vous ; il eût vû de quelle maniere je vous aime, & il n'eût pas cru pouvoir vous aimer autant. Auſſi comme vous ſavés que j'épouvante ceux qui voudroient s'engager à vous, vous profités de mon éloignement pour faire des conquêtes ; mais je vais me montrer à mon Rival avec toute ma paſſion. Du moins s'il a votre cœur, j'empêcherai qu'il ne l'ait à bon marché. Peut-être l'inclination

que vous eussiés eue pour lui, eût été cause que vous n'en eussiés exigé qu'une tendresse légere, & que vous eussiés suppléé par votre bonté ce qui eût manqué à son amour. Mais quand il verra le mien, il faudra bien qu'il tâche de l'égaler, & il auroit honte d'être préferé à un homme qui vous aimeroit plus que lui. Ainsi par mes soins & mes assiduités, je pousserai votre cœur au plus haut prix qu'il se pourra, & vous m'aurés l'obligation d'être plus tendrement aimée par le Rival que vous venés de me donner. Si vous étiés bien raisonnable, vous me tiendriés compte non-seulement de mon amour, mais encore du sien. J'aurois droit de vous demander cette double reconnoissance: cependant comme je veux être généreux, je consens que vous ne me payiés que ma tendresse, & que pour celle de mon Rival, vous n'y songiés point du tout.

A LA JEUNE ANGLOISE.

LETTRE XVII.

IL court un bruit de vous, Mademoiſelle ; on dit que vous êtes aimée d'un Cavalier Anglois, & que vous n'êtes pas mal diſpoſée pour lui. Vous moqués-vous ? Falloit-il paſſer la Mer pour venir aimer un Anglois en France ? Quel profit tirés-vous de votre voyage ? Voilà ce qui fait ſouvent qu'on perd la peine qu'on a priſe d'aller dans des Pays étrangers, on n'y voit que des gens de ſa Nation. Eh ! du moins donnés-nous le temps que vous paſſerés chés nous. Je vois bien que l'Angleterre a grand'peur que vous ne lui échapiés, puiſqu'elle vous tient toujours par un Amant Anglois. Mais vous faites une inſulte cruelle à la France, dont vous venés mépriſer tous les Cavaliers. Prenés garde à vous, la France n'eſt point aujourd'hui ſur le pied qu'on le moque d'elle ;

d'elle ; & moi qui vous parle, j'ai tant de zéle pour ma Patrie, que je n'épargnerai rien pour la venger de vous. Je puis vous dire ce que dit Scévole à Porſenna : *Si je manque mon deſſein, nous ſommes encore trois cens de la même conjuration.* Soyés ſûre qu'on ne vous laiſſera point de repos. Vous avés répondu à ceux qui vous reprochoient le Cavalier Anglois, que vous l'aimiés pour la commodité de lui parler & de l'entendre ; mais en vérité cette raiſon-là n'eſt pas valable. Votre Anglois n'entend que ce que vous lui dites ; mais un François entendroit cent choſes que vous ne lui diriés pas ; il liroit dans vos yeux ce que l'autre attend que votre bouche lui diſe. D'ailleurs, je vous donne ma parole qu'en moins de rien vous ſauriés notre Langue ; elle n'eſt fort difficile que pour les Perſonnes qui n'aiment point ; mais dès qu'on aime un François, la Langue Françoiſe eſt aiſée. Les Etrangers l'en eſtimeroient moins, s'ils ſavoient cela ; c'eſt pourquoi on ne dit pas ce ſecret à tout le monde. On les fait paſſer par des Grammaires & par des Méthodes qui ne finiſſent point. Mais pour vous, on vous eût

fait la grace de vous abréger ce chemin. Ecoutés, il eſt encore temps, apprenés un peu de François avec moi.

A MADEMOISELLE de L. M.

LETTRE XVIII.

J'Apprens avec bien du plaiſir, Mademoiſelle, que vous êtes ſur le point de quitter votre Religion. Nous regardons avec beaucoup de pitié nos pauvres Freres errans ; mais j'en avois une toute particuliere pour une aimable petite Sœur errante comme vous. J'étois tout-à-fait fâché de croire que votre ame au ſortir de votre corps, ne dût pas trouver une auſſi jolie demeure que celle qu'elle quittoit ; mais enfin vous me délivrés de cet article de ma créance, & de bonne foi je me ſens ſoulagé. Je vous aſſure que le troupeau d'où vous vous étiés égarée, vous recevra fort agréablement, & que vous y tiendrés bientôt le rang de Brebis favorite. On m'a mandé qu'après avoir abjuré votre héréſie, vous abjuriés auſſi

votre indifférence en faveur de M. le Marquis de C... C'eſt bien fait de quitter toutes vos erreurs en même temps, & de prendre tout d'un coup toutes les opinions ſaines. Après cela vous ſerés toute renouvellée, nouvelle Catholique, nouvelle mariée, nouvelle doctrine dans l'eſprit, nouveaux ſentimens dans le cœur. Voyés l'obligation que vous aurés à l'Egliſe; dès que vous l'aurés reconnue pour votre Mere, elle vous fera voir par expérience ce que c'eſt que le Sacrement de Mariage, que vous autres Hérétiques vous obſtinés à ne pas reconnoître pour un Sacrement. Elle ne peut pas vous convaincre de vos erreurs d'une maniere plus douce, ni en même temps plus forte. Vous avouerés ſans doute que vous aviés grand tort de conteſter au Mariage la dignité que nous lui donnons; & que quand il n'y auroit que cet article-là, il ne ſeroit pas pardonnable d'être Calviniſte. Je ne veux pas entrer plus avant dans ce point de controverſe, M. le Marquis eſt plus ſavant Théologien que moi, & il vous inſtruira mieux. Après ce qu'il vous enſeignera, vous pourrés diſputer en Sorbonne. Il

a fait en vous convertiſſant un trait d'une grande habileté ; il a accommodé les interêts de la Religion & les ſiens ; il s'aſſure mille plaiſirs avec vous, & il faudra encore qu'en l'autre monde on lui tienne compte de ces plaiſirs-là. On le récompenſera d'avoir paſſé ſa vie avec une très-jolie Perſonne. J'attens avec impatience, Mademoiſelle, les deux cérémonies, après quoi vous ſerés à nous & à M. le Marquis. Je le nomme le dernier ; car ne lui en déplaiſe, vous appartiendrés à tous les Catholiques avant que de lui appartenir. Il eſt vrai que le dernier à qui vous appartiendrés, ſera celui à qui vous appartiendrés le mieux. Nous autres, nous ne vous regardons que du côté de votre ame ; mais lui, il n'eſt pas perſuadé qu'une Perſonne conſiſte en une ame toute ſeule, & il croiroit ne vous aimer qu'à demi, s'il ne vous aimoit que par-là. Je ne tiens pas ſon opinion mauvaiſe ; & s'il étoit permis, bien d'autres vous aimeroient d'une maniere auſſi parfaite que lui.

A MADAME de P.

LETTRE XIX.

VOus êtes bien rigoureuſe, Madame, de ne vouloir point conſentir au deſſein de M. de S... pour Mademoiſelle votre Fille. Vous dites que vous n'approuvés point un Mariage entre deux Perſonnes qui ſont iſſues de germain ; mais croyés-vous que ce ſoit là un obſtacle pour la tendreſſe ? Quoi ! voulés-vous que M. de S... trouve Mademoiſelle de P... moins aimable, parce qu'il eſt Fils du Couſin germain du Pere de Mademoiſelle de P...? Ce raiſonnement-là vous paroît bien fort, mais la beauté n'eſt-elle pas encore plus forte ? A-t-on toujours ſa généalogie devant les yeux ? Et lorſqu'on voit une Perſonne touchante, s'aviſe-t-on de penſer qu'on a un Biſayeul commun avec elle ? En vérité le ſouvenir du Biſayeul eſt bien loin, quand l'arriere-petite-fille eſt préſente avec tous ſes agrémens. Que reprochés-vous à M. de

S...? Il eſt trop bon parent, au lieu d'amitié il a de l'amour; il s'eſt mépris; voilà un grand malheur! Si c'eſt la dévotion qui vous tient, ſongés que tous les gens de l'Ancien Teſtament n'étoient amoureux que dans leur Tribu; & que mille ſix cens ſoixante & quinze ans plutôt, M. de S... eût été obligé en conſcience d'aimer Mademoiſelle votre Fille. Il eſt vrai que les choſes ont changé; mais auſſi on vous prie ſeulement de trouver bon que l'on demande le conſentement de Rome ſur cette affaire. Vous ſavés qu'on y permet les mariages entre des parens, quand leurs biens ſont tellement embrouillés les uns avec les autres, qu'ils ne ſe pourroient ſéparer ſans de grands procès. Véritablement M. de S... & Mademoiſelle de P... n'auront pas cette raiſon à alléguer; mais ce qui vaut bien autant, ils diront que les affaires de leurs cœurs ſont tellement embrouillées les unes avec les autres, qu'il n'y a pas moyen de les ſéparer. Si Mademoiſelle votre Fille étoit une héritiere en laquelle le nom finît & qu'elle eût tout le bien de la Maiſon de S... vous auriés regret que ce bien-là ſortît de la

Famille, & vous tâcheriés à obtenir une dispense pour la faire épouser à un Parent d'une autre branche. Mais présentement elle a de la beauté & des agrémens, qui sont plus rares que le bien, & qui sortiroient de la Famille pour n'y rentrer peut-être jamais. Pour moi, qui ai l'honneur de vous appartenir, quoique ce ne soit que par femmes, je ne laisse pas de m'intéresser extrêmement à la beauté de la Maison de P... N'allés point, je vous prie, embellir une Famille étrangere, en donnant Mademoiselle de P... à un autre qu'à M. de S... ni peut-être enlaidir votre Famille, en obligeant M. de S... à faire un autre choix. Voyés combien toute la Maison de L... est laide : il lui faut plus d'un Siécle pour en revenir. Profitons de cet exemple, puisque nous tenons de la beauté chés nous, prenons soin de l'y conserver.

A MONSIEUR de S.

LETTRE XX.

J'Apprens avec toute la joie imaginable, mon cher Couſin, que votre diſpenſe eſt obtenue, il ne vous en a coûté que quelque petite ſomme d'argent, avec laquelle vous avés réparé le malheur d'être parent de Mademoiſelle de P... On a déclaré qu'elle pouvoit déſormais ne vous regarder plus comme un Homme de ſa Famille, & vous traiter en Etranger. Mais qu'eſt-ce que vous traiter en Etranger? C'eſt être tout à vous, & ne vous refuſer rien. Je voudrois bien être Etranger à ce prix-là. Vous qui n'êtes plus ſon parent, vous ſerès bien diſtingué de ces Malheureux qui le ſont encore. Jouiſſés de la diſpenſe que Rome vous a donnée, mon cher Couſin; mais ſongés à quoi elle vous engage, & faites bien voir que ce n'eſt pas en vain que la Capitale du Monde s'eſt mêlée de vos affaires. Une permiſſion venue de ſi

loin, doit opérer de grands effets ici. Sur-tout levés à Madame de P... tout le ſcrupule qu'elle pouvoit avoir de vous donner Mademoiſelle ſa Fille, & perſuadés-la qu'elle ne pouvoit trouver un autre Gendre qui fît auſſi-bien l'acquit de ſa conſcience dans le Sacrement; car il la faut prendre par les endroits de dévotion.

A MONSIEUR le C. D. L. R.

LETTRE XXI.

NE me demandés point par où j'ai ſû tout ce que je vais vous dire, il ſuffit que je le ſai, & que je puis vous donner de bons conſeils. Vous aimés, & vous êtes aimé; mais vous avés une ſorte de tendreſſe ſi propre à faire finir bien vîte celle que l'on a pour vous, que je vous aſſure que vous ne ſerés pas encore aimé dans deux mois. Vous ne perdés pas de vûe votre Maîtreſſe, vous ne la quittés pas un moment; s'il vient quelqu'un chés elle, vous lui faites bien ſentir qu'il vous interrompt;

pendant des journées entieres que vous la voyés, vous ne lui parlés que de votre amour, & vous lui en parlés d'une maniere toujours languiſſante & paſſionnée. Encore un coup, ſi vous êtes aimé dans deux mois, je crierai miracle. La Dame a préſentement des forces pour vous ſuivre; mais vous aurés bientôt épuiſé tout ce qui eſt dans ſon cœur; & vous ſerés tout étonné qu'il ne lui fournira plus rien pour vous. On n'a de part & d'autre qu'une certaine meſure de tendreſſe; il la faut ménager; ceux qui ne ſavent pas aimer, la prodiguent imprudemment. On ſe plaint des abſences, & on ne fait que ſon devoir quand on s'en plaint; cependant pourvû qu'elles ne ſoient pas trop longues, elles font tous les biens du monde aux Amans. Elles renouvellent un amour qui vieilliroit; & s'il languiſſoit, elles le réveillent. Ce ſeroit à la vérité pouſſer la choſe un peu loin, que de ſe procurer des abſences tout exprès; mais enfin lorſque le haſard nous en procure, nous devons peſter contr'elles, & ſoupçonner en même temps que nous pourrions bien leur avoir de l'obligation. Vous

faites mal de vous ſervir de toute la liberté que vous avés de voir votre aimable Maîtreſſe à toute heure, & des journées entieres. Ce que vous gagnés par une ſi grande aſſiduité, vous le perdrés ſur la durée de votre commerce. Vous ramaſſerés en un jour ce qui pourroit être répandu dans toute une ſemaine. C'eſt une autre faute de la même eſpéce, de ne parler que d'amour à ce que vous aimés. Quelque plaiſir qu'on prenne à entendre le détail de vos ſentimens, il eſt impoſſible que vous ne tombiés dans une infinité de redites, & les redites ont un droit d'ennuyer qu'elles ne perdent jamais. Je gage qu'au ſortir d'avec vous, la Dame, peut-être ſans s'en appercevoir, reſpire & reprend haleine. L'art des converſations amoureuſes, eſt qu'elles ne ſoient pas toujours amoureuſes. Il faut faire de petites ſorties, après quoi les retours vers ce qu'on aime ſont beaucoup plus agréables. Mais ce que je ne puis du tout vous pardonner, c'eſt d'être toujours langoureux. Mettés-vous dans l'eſprit que les Femmes veulent qu'on les aime, mais en même temps qu'on les divertiſſe, & que qui

fait l'un ſans l'autre, ne fait preſque rien, & peut-être choiſiroient-elles plutôt d'être diverties ſans qu'on les aimât, que d'être aimées ſans qu'on les divertît. La langueur a ſes uſages; mais quand elle eſt perpétuelle, c'eſt un aſſoupiſſement. La conduite d'un Amant doit être ſérieuſe & appliquée, mais ſa converſation en vaut mieux d'être quelquefois badine. On perſuade par l'une, & on plaît par l'autre, & le plus ſouvent il vaut mieux plaire que perſuader. L'agrément a plus fait de conquêtes que la fidélité. Je ne ſai même ſi avec le temps la pauvre fidélité ne viendra point à être comptée pour un défaut. Il eſt toujours certain qu'elle ne ſuffit pas, & qu'elle a beſoin d'être aſſaiſonnée. Il vous en coûtera peu de choſe pour cet aſſaiſonnement. Soyés tel à peu près que vous étiés avant que d'aimer. Vous avés le vice de vous jetter trop profondément dans l'amour, & de n'être plus qu'amoureux, quand vous l'êtes une fois. Il faut aimer, & ne laiſſer pas de vivre. Adieu, mon cher Comte. Sachés-moi gré des conſeils que je vous donne; car ſi je ſuivois mes intérêts, je laiſſe-

rois finir un amour qui vous dérobe à vos Amis.

AU MESME.

LETTRE XXII.

CE n'eſt pas fait, mon cher Comte, & vous n'êtes pas quitte de mes conſeils. J'ai appris depuis peu que vous vous plaignés toujours, & que vous avés de la diſpoſition à la jalouſie. Ne croyés pas que je vous laiſſe paſſer ces deux choſes-là. Vous êtes aimé, ſans doute, & fort tendrement. Sur quoi vos plaintes ſont-elles fondées? Sur ma délicateſſe, dirés-vous. Il eſt bon d'être délicat, mais il ne faut pas être chicaneur. Les plaintes de délicateſſe réveillent, mais celles de chicane fatiguent. Vous êtes de ceux qui ne croyent pas qu'on doive jamais convenir de ſon bonheur avec la Perſonne qui le fait, & qui ne ſavent quel nom donner à celles qu'ils n'ont pas lieu d'appeller cruelles & inhumaines. Mais prenés garde auſſi qu'on ne ſe fâche du peu

de confiance que vous avés aux marques de tendreſſe qu'on vous donne, & qu'on ne trouve mauvais de n'être pas crue ſur ſa parole, quand on vous dit qu'on vous aime. Il faut qu'un Amant tombe d'accord qu'il eſt aimé lorſqu'il l'eſt; mais s'il veut abſolument ſe plaindre, il peut ſe réſerver une petite matiere de plaintes ſur le plus ou le moins de tendreſſe. Encore faut-il faire ces ſortes de reproches avec des tranſports doux, & non pas avec des airs de chagrin. C'eſt toujours un mauvais Perſonnage que celui d'un Homme qui ſe plaint; on ſe montre par des endroits foibles, dont on doit tâcher à épargner la vûe aux Gens de qui on veut être aimé. Les plus inſupportables de toutes les plaintes, ce ſont celles qui partent d'un caractere jaloux. Si j'étois Femme, toutes ces petites jalouſies qui ne ſignifient rien, me feroient jetter un Homme par les fenêtres. Pour moi, ou j'eſtime aſſés celles que j'aime pour ne point croire qu'elles puiſſent partager leur cœur ni changer, ou je les eſtime aſſés peu pour ne m'inquiéter point qu'elles le partagent ni qu'elles changent, & par conſéquent je ne ſuis

jamais jaloux. Je ſai bien qu'abſolument parlant, ce que j'aime peut m'échapper; mais enfin on prend de certaines aſſurances, & on dort. Si vous croyés que l'amour doive être une frénéſie, & qu'il faille que deux Perſonnes, ſous prétexte de s'aimer, ſe tourmentent perpétuellement, & ſoient des ombres vengereſſes attachées aux pas l'une de l'autre, je ne vous conteſte plus rien. Mais moi, j'ai des idées plus douces; je voudrois accorder l'amour avec un peu de repos. Et ne croyés point que l'on vous tienne toujours compte de vos inquiétudes, comme d'autant de marques de tendreſſe. L'amour en auroit l'honneur ſi elles arrivoient rarement; mais ſi elles ſont fréquentes, on ne les attribuera qu'à votre chagrin naturel. Il faut un certain milieu en toutes choſes, même en amour, quoiqu'il ne s'y trouve pas trop de raiſon.

A MONSIEUR le M. de C...

LETTRE XXIII.

IL faut que je vous confie mes malheurs, mon cher Marquis. J'aimois, comme vous ſavés, Madame de L. M. & je ne l'aime plus. Elle m'en fait des reproches; je n'entens que des plaintes perpétuelles. Où ſont mes proteſtations de conſtance & de fidélité? Que ſont devenues mes premieres manieres? Cela me met au déſeſpoir; car de bonne foi, eſt-ce ma faute ſi je ne l'aime plus? Qu'elle me rende mon amour, je ne demande pas mieux. Je ſerois trop heureux d'aimer encore. Je me livre, je m'abandonne à ſes charmes; qu'elle faſſe des bleſſures mortelles à mon cœur, j'y aiderai de tout mon pouvoir. Puis-je faire davantage? J'ai encore pour elle les mêmes ſoins & les mêmes aſſiduités que j'avois auparavant. Mais, dit-elle, ce n'eſt plus le même air. Voilà le malheur. Je ne lui puis dire de nouvelles de cet air-là, je

ne

ne ſai ce qu'il eſt devenu. Elle m'appelle ingrat, & fort mal-à-propos, ce me ſemble. Ce que je fais à préſent pour elle me coûte beaucoup, & elle devroit m'en tenir compte, au lieu qu'auparavant elle me tenoit compte de ce qui ne me coûtoit rien. On ne ſait guére en ce monde-ci le véritable prix des choſes. Je commençai de l'aimer ſans ſavoir pourquoi, & je fais cent efforts pour recommencer de l'aimer, qui ne partent que d'une conſidération extrême que j'ai pour elle. Souvent je préviens mes yeux ſur ſa beauté avant que de la voir; je la compare à mille & mille Femmes qui ne ſont pas ſi belles; j'étudie l'agrément de ſes manieres, pour y être ſenſible; je trouve, ou je mets de l'eſprit dans les moindres choſes que je lui entens dire; enfin après avoir bien excité mon cœur, il me ſemble que je l'aime, je ſens je ne ſai quoi pendant un inſtant; mais dans l'inſtant qui ſuit, il eſt ſûr que je ne ſens rien. Mon pauvre Marquis, pourquoi faut-il qu'on aime, ou qu'on n'aime pas toujours, ou qu'on n'aime pas tous deux en même temps, pour finir en même temps? Je ſuis ſi chagrin contre l'amour, qu'à

l'heure qu'il eſt je voudrois l'exterminer du monde.

AU MESME.

LETTRE XXIV.

ENfin, Madame de L. M. & moi, nous avons pris une forme de vie, nous ſommes convenus de ne ſonger plus l'un à l'autre ſur le pied d'amour, & de vivre en bonne amitié. J'étois fort content de ce traité-là; cependant je vous aſſure qu'il n'eſt pas ſi aiſé à exécuter que je l'avois cru; non que j'aye des tentations de recommencer le perſonnage d'Amant, mais c'eſt que le perſonnage d'un Homme qui a été Amant, & qui ne veut plus être qu'Ami, eſt très-difficile. Je ne ſai comment parler de nouvelles à une Femme à qui j'ai tant parlé de tendreſſe; nos converſations me paroiſſent d'un ennui mortel, pour peu que je me ſouvienne de ces converſations vives que nous avions; & par malheur je ne puis m'empêcher de m'en ſouvenir. Je ne

ſerois point embarraſſé à entretenir une autre ſur le beau temps & ſur la pluie ; & je le ſuis cruellement quand j'en veux entretenir Madame de L. M. La vûe ſeule de ſon Appartement me rappelle des idées qui me font trouver ridicule tout ce que je lui dis. Je vais chés elle par une ſorte de devoir qui me gêne beaucoup, quoiqu'elle ſoit de très-bonne compagnie. J'entre dans ſa Chambre d'un air interdit, & je tiens encore cela des commencemens de mon amour. J'ai le ſérieux d'un Amant timide, & plein d'une paſſion qu'il n'oſe déclarer. C'eſt ainſi que l'on finit d'ordinaire par où l'on a commencé, & que les Vieillards rentrent en enfance. La Dame de ſon côté a toutes les peines du monde à prendre avec moi les manieres qu'elle voudroit. Elle tâche à me traiter comme les autres Gens qu'elle voit ; mais ſans s'en appercevoir elle me traite plus froidement, & m'adreſſe plus rarement la parole. Quand elle me l'adreſſe, on remarque bien qu'elle s'y eſt préparée, & ce qu'elle me dit eſt plus concerté & moins naturel. Je vois bien qu'il lui ſeroit plus aiſé, & même plus com-

mode de me haïr que de m'aimer à demi, & que les paſſages les plus difficiles ne ſont pas ceux qui ſe font d'un ſentiment à un autre qui lui eſt tout oppoſé, mais à un autre qui lui reſſemble. Qui m'eût dit il y a un an que j'euſſe dû craindre un jour d'être tête à tête avec Madame de L. M. je ne l'euſſe pas cru. Cependant quand je vais chés elle, & qu'il n'y a qu'une Perſonne ou deux, ma plus grande frayeur eſt qu'on ne ſe leve, & qu'on ne nous laiſſe ſeuls enſemble. Que deviendrois-je, bon Dieu, & de quoi lui parlerois-je? J'ai éprouvé cet embarras une fois, je vous jure que j'en ſuois. Il me prit comme une paralyſie d'eſprit qui m'en ôta l'uſage tout d'un coup; j'eus des vertiges, la tête me tourna, & je demeurai court ſans pouvoir dire à peine quatre paroles. Auſſi pour faire mes viſites, je prens le temps que la foule y eſt, cette foule contrelaquelle j'ai autrefois tant peſté. Plût au Ciel que Madame de L. M. pût s'engager dans quelque paſſion nouvelle qui l'occupât, & qui lui fît perdre un reſte d'attention qu'elle a ſur moi! Il me ſemble que ſi elle me faiſoit une infidelité complette,

j'en aurois plus de liberté avec elle, & que nous en oublierions bien mieux le passé. Il faut de l'amour pour effacer tout-à-fait des traces d'amour. Je vois chés elle un Cavalier de mérite qui la trouve fort aimable ; il me feroit plaisir de me succéder. Ce que je crains, c'est que mon exemple ne fasse tort aux autres Hommes, & que je n'aye rendu la Dame plus difficile à persuader sur la fidélité. Cependant je veux croire qu'une passion n'épuise pas un cœur, & qu'on n'est pas assés sage pour n'être la dupe de l'amour qu'une fois. A vous dire le vrai, je ne voudrois pas qu'elle eût à me reprocher qu'il a tenu à moi que notre tendresse n'ait été éternelle, & je serois bien aise qu'elle me donnât lieu de lui soutenir qu'elle avoit l'ame disposée à d'autres passions, & que je n'ai fait que prévenir son changement ; car je sens quelquefois ma conscience chargée d'avoir abandonné une fort jolie femme, & cependant vous savés combien je suis innocent, & combien je me suis prié moi-même d'être fidéle. Adieu, mon cher Marquis, je vous manderai si je suis assés heureux pour avoir un successeur. Vous ètes mon Confident quand

je n'ai plus d'amour ; tant que j'en ai, aucun Mortel n'entre dans ces miſteres.

AU MESME,

LETTRE XXV.

MEs ſouhaits ſont accomplis, j'ai un Succeſſeur. Quand je n'aime plus, j'ai autant d'envie de n'être plus aimé, que j'en ai d'être aimé quand j'aime. Je vous aſſure que j'ai deſiré avec un égal empreſſement la tendreſſe & l'indifférence de Madame de L. M. Enfin je les ai obtenues toutes deux l'une après l'autre ; c'eſt tirer d'une perſonne tout ce qui s'en peut tirer. Je ne ſai comment ſont faits ceux qui peuvent aimer ſans être aimés, ni ceux qui ſe plaiſent à être aimés ſans aimer ; l'amour n'eſt bon que dans le partage. C'eſt la plus plaiſante choſe du monde que les diſpoſitions où mon Succeſſeur eſt à mon égard. Tantôt il me hait de ce que je l'ai précédé ; tantôt il me mépriſe de ce qu'il croit que je n'ai pû

me conſerver le bonheur dont je jouiſſois, tantôt il m'inſulte comme s'il obtenoit ſur moi une préférence que je lui euſſe diſputée. Il voudroit bien avoir quelque lieu de croire qu'on m'a donné mon congé ; mais il voit trop clairement que je l'ai pris ; & cela le déſeſpere. Je gage qu'il voudroit que je fuſſe ſon Rival, & qu'il lui en eût coûté la moitié de ſon bien, car il eſt outré du ſens froid avec lequel je regarde ſes empreſſemens & ſes ſoins. D'autre côté la Dame affecte de me faire voir que tout le monde ne l'abandonne pas quand je l'abandonne, & je ne ſai ſi dans les complaiſances qu'elle a pour ſon Amant, il n'y entre point un peu de dépit contre moi qu'elle veut me faire ſentir. Peut-être ma préſence vaut quelque choſe à mon prétendu Rival. Il eſt toujours certain que la Dame voudroit bien qu'il parût qu'elle fait un choix à mon déſavantage entre cet Homme-là & moi ; mais le moyen ? Je me tiens toujours dans les termes de céder tout. Je ſuis aſſés honnête pour être fâché de ne pouvoir pas ſervir d'aſſaiſonnement à la nouvelle tendreſſe de Madame de L. M. Tout ce

que je puis faire, c'eſt de lui ſouhaiter une paſſion moins vive que celle qu'elle a eue, & à mon Succeſſeur une conſtance qui ſoit plus à l'épreuve du temps que la mienne.

A MADEMOISELLE de T...

LETTRE XXVI.

J'Apprens de tous côtés les progrès de mon Rival, Mademoiſelle, & je tâche à me venger de vous. Il y a ici une Dame fort bien faite, jeune, belle, mais Flamande, que je voudrois bien aimer. Ce ſont les traits les plus réguliers, le plus beau teint, la fraîcheur la plus vive du monde. Enfin quand je puis attraper un moment où je ne ſonge point à vous, elle me paroît tout-à-fait aimable; mais dès que votre idée me revient, je ne ſai où s'en vont ces traits, cette fraîcheur, ce teint. Votre air ſpirituel & vos manieres fines m'ont gâté la Flandre; je doute que je puiſſe déſormais être amoureux en ce Pays-là. Encore ſi vous me répariés la perte

perte de mes Flamandes ! Mais elles ſont perdues ſans être remplacées. Je ne demanderois que vous pour remplacer toute la Nation : mais ſi vous êtes bien réſolue à aimer mon Rival, ſi vous avés trouvé le ſecret de ne penſer plus à moi, donnés-moi auſſi, je vous prie, celui de ne penſer plus à vous. Ou aimés moi, ou laiſſés-moi aimer qui je voudrai dans ma Garniſon. Ne vous préſentés point toujours à mon imagination, pour enlaidir à mes yeux cette pauvre Flamande que je veux aimer. Souffrés qu'elle ait ſa beauté telle qu'elle pourra, ſans avoir rien à demêler avec la vôtre. Eſt-ce que je n'aimerai plus rien, parce que je vous ai vûe ? Cela ſeroit bon ſi vous m'aimiés. A quoi voulés-vous que je paſſe ici ma vie ? Je m'occuperai de vous, tandis qu'un autre vous occupe à Paris ? Y auroit-il de la juſtice ? La Flamande qui penſera à moi, vaudra mieux que vous qui n'y penſés pas. Si vous me fâchés, je ferai enſorte que je la trouverai belle en dépit de votre idée ; & à force d'opiniâtreté, j'obtiendrai de moi qu'elle me paroiſſe aimable, même quand je me ſouviendrai de vous.

Cependant vous me ferés plaisir, Mademoiselle, de ne m'obliger point à des efforts si violens ; & de prendre doucement le parti de sortir de mon esprit.

A LA MESME.

Sur ce qu'elle avoit parlé de lui en dormant.

LETTRE XXVII.

ON m'a mandé, Mademoiselle, les faveurs que vous m'avés faites. Vous avés beau vous en défendre, vous m'aimés, le sommeil trahit vos secrets. Voilà ce que c'est que de vouloir renfermer des passions, & les cacher à ceux qui les causent. Si vous m'eussiés avoué la vôtre, je vous assure que vous eussiés été contente de ma discrétion ; mais vous n'en avés voulu faire la confidence qu'à vous-même, & vous n'avés pas été assés discrette. Apprenés de là, Mademoiselle, à ne vous fier pas tant à vous. Dites-moi de bonne grace, ce que le sommeil vous fera

dire ſans que vous le ſachiés. Ne vaudroit-il pas mieux que vous m'euſſiés fait en peu de mots un petit aveu de vos ſentimens, que d'en parler la nuit comme une Perſonne inſenſée ? L'amour ne perd rien ; vous lui devés cet aveu de tendreſſe ; il faut que vous le faſſiés en quelque temps que ce puiſſe être. Si votre raiſon vous impoſe ſilence, votre raiſon s'endormira, & alors l'amour ne s'endormira pas. Votre ſévere vertu peut répondre de vos jours ; mais de vos nuits, qui en répondra ? Les nuits appartiennent à l'amour. Auſſi vous voyés que le ſecret de tant de jours vous eſt échappé en une nuit. Mais oſerois-je vous demander ſous quelle figure je me ſuis préſenté à vous, pour obtenir que vous vous déclaraſſiés en ma faveur ? Il ſe pourroit trouver des occaſions où je ſerois bien aiſe de reprendre encore cette figure-là. Apparemment j'étois fier & menaçant, car je n'ai jamais rien gagné auprès de vous par des manieres reſpectueuſes & ſoumiſes. Ne dites point que ce que vous avés dit la nuit ne tire point à conſéquence ; c'étoit vous qui parliés, vous ſeule ; le jour c'eſt la con-

trainte, c'eſt la cérémonie, c'eſt la diſſimulation qui parle. Vous verrés combien je ſerai déſormais inſenſible à toutes vos rigueurs du jour, je compterai que vous vous en dédirés la nuit. Heureux qui peut vous voir, vous autres Belles, telles que vous êtes !

A LA MESME.

LETTRE XXVIII.

DEpuis que vous avés parlé de moi en dormant, je ne dors plus, & de joie & d'inquiétude ; je ſuis ravi de vous tenir ſi fort au cœur ; mais en même temps je tremble pour les miſteres qui ſeront entre nous. Je ſuis aſſés content de votre retenue le jour, mais votre vivacité de nuit m'allarme ; vous découvrirés tous nos ſecrets. Comment ferions-nous, Mademoiſelle, pour conduire nos affaires ſûrement ? Je n'y ſai qu'un moyen. Soyés le jour un peu moins réſervée, vous le ſerés davantage la nuit ; car il eſt ſûr qu'il y a une meſure de choſes tendres qu'il faut

dire ; ce qu'on en dit le jour eſt autant de rabattu ſur la nuit. Je ne ſonge plus à vous faire d'infidélité, vos faveurs nocturnes m'ont tout-à-fait raffermi dans votre ſervice. Elles ont effacé pour moi tous les teints que je voyois, amorti l'éclat de tous les yeux, gâté toutes les tailles. Je n'entens plus de choſes ſpirituelles ; que peut-on dire avec tous les efforts d'eſprit imaginables, qui vaille ce que vous avés dit ſans y penſer ? Vos ſonges ont entierement ruiné chés moi la pauvre Flamande ; ils lui ont fait un tort que toutes ſes veilles & tous ſes ſoins ne pourront jamais réparer. Je ſuis aſſuré qu'elle dort fort tranquillement, & que ſon imagination qui ne travaille pas beaucoup le jour, eſt encore la nuit dans un repos bien plus parfait : or c'eſt-là un défaut que je ne pardonnerois pas à la plus belle perſonne du monde. Je ne conçois pas à préſent comment on aime une Femme qui ne rêve point, & qui ne parle point en rêvant. Je refuſerois Venus, ſi elle n'avoit pas ce talent-là. Continués vos rêveries, Mademoiſelle, l'amour même en eſt une, mais la plus agréable de toutes.

A LA MESME.

LETTRE XXIX.

LEs terribles nouvelles que j'apprens, Mademoiſelle! Vous allés épouſer mon Rival. Vous dites que vous voulés me détromper de l'opinion que j'avois conçue de votre tendreſſe ſur ce que vous aviés parlé de moi pendant le ſommeil. Ah! ne valloit-il pas mieux me laiſſer dans mon erreur? Songés bien quelles nuits il faudra que vous donniés, pour réparer celle que vous m'aviés donnée. Hélas! la faute & la réparation ne ſont pas de la même eſpéce. Parlés la nuit de M. de... ſi vous voulés, je me réſous à en paſſer par-là; mais ne vous enfermés pas ſeule avec lui dans une chambre, cela va au de-là des douces rêveries que vous m'accordiés. Si pourtant ce malheur-là arrive, j'eſpere que j'en ſerai vengé par vous-même, & qu'en dormant vous parlerés de moi à ſes oreilles; mais auſſi je crains qu'il n'ait la malice de ne vous laiſſer

guére dormir, de peur de vous entendre parler de moi. Vous voyés, Mademoiſelle, qu'il y a bien de l'agitation dans mon eſprit; j'ai des eſpérances & des craintes, mais en vérité la partie n'eſt pas égale entre elles. Quelquefois je me conſole dans la penſée que mon Rival ne vous a pas tant aimée que moi. Il a vû que ſes ſoins n'approchoient point des miens; que ſa vivacité ſur tout ce qui vous regarde étoit moindre que la mienne; qu'enfin tant qu'il ne s'agiroit que des ſentimens, je l'emporterois ſur lui; & quand il a été pouſſé à bout par ma tendreſſe, il a été implorer le ſecours de M. votre Curé: or franchement je ne m'attendois pas que M. le Curé dût entrer dans cette affaire-là. Ce n'eſt pas là un procédé bien galant; je ne ſai ſi vous qui êtes délicate, vous en êtes contente. On fait venir l'Egliſe contre moi; je n'ai rien à dire à l'Egliſe. Je ne vous euſſe pas fait ordonner en cérémonie de m'aimer; auſſi n'euſſai-je pas cru que quatre paroles d'un Prêtre vous appriſſent ce que tous mes ſoupirs n'ont pû vous apprendre. Mon Rival triomphe de moi à préſent; mais j'ai bien envie de voir comment lui

réuſſiront les moyens dont il ſe ſert pour votre conquête. Il vous trouvera obéiſſante à la vérité, mais bien neuve ; le Sacrement n'apprend point à aimer, il veut ſeulement qu'on ſe laiſſe aimer. Votre obéiſſance même lui devra être ſuſpecte, & votre vertu ſera cauſe qu'il ſe défiera de votre cœur. Les Perſonnes auſſi raiſonnables que vous ne ſont point naturelles ; il vaut mieux vivre avec des folles, on ſait ce qu'elles penſent. Je ſouhaite qu'il ait ce ſcrupule plus d'une fois, & qu'il ſente que dans tout ce qu'il obtiendra de plus doux & de plus agréable, il aura toujours quelque choſe à démêler avec le Curé. Pour moi, tout ce que j'ai obtenu de vous étoit toujours bien mince ; mais en récompenſe je puis me vanter que cela étoit bien pur. Il n'y a point de délicateſſe ſi rafinée qui pût y trouver la matiere d'un ſcrupule ſur le devoir ou ſur l'obligation.

A LA MESME.

LETTRE XXX.

TOut le mal n'eſt pas que vous vous mariés, Mademoiſelle ; le pis eſt que votre Mariage ne puiſſe ébranler ma fidélité pour vous. Je n'ai point ici d'autre inſtrument de ma vengeance que la belle Flamande ; & c'eſt un inſtrument dont il n'eſt pas aiſé de ſe ſervir. Il ne tient pas à moi que je ne l'aime, je vais tous les jours chés elle dans cette intention, je me diſpoſe à la tendreſſe le mieux qu'il m'eſt poſſible ; mais de ſon côté elle ne ſeconde point mes deſſeins, elle ne s'aide point. Je vois une grande figure belle & bien taillée, & où l'Art ne peut rien diſputer à la Nature, mais c'eſt tant pis. Ses yeux qui ſont grands & noirs, ne ſavent que regarder fixement ; ils n'ont point ces tours fins & ces mouvemens délicats, que donne ou l'envie de plaire, ou la joie d'avoir plû. Sa bouche qui eſt & la plus petite, & la plus vermeille, & la mieux façonnée

du monde, ne ſait que rire, mais elle ne ſourit point : & qu'eſt-ce que ces ris immodérés & ſouvent ſtupides, auprès de la douce retenue, & de l'affeterie ſpirituelle des ſouris ? Si elle marche, ce n'eſt que pour aller où elle veut aller, ce n'eſt point pour ſe donner des airs plus libres ou des graces plus nobles. Enfin elle n'eſt belle qu'à cauſe qu'on eſt belle avec les traits qu'elle a ; & ſi elle n'eſt pas laide, ce n'eſt pas ſa faute. Sur-tout elle dit des choſes d'une naïveté qui me fait ſuer ; & quand je vois qu'elle ouvre la bouche, ou je prens bien vîte la parole, ou je détourne la tête pour ne l'entendre point, & me tenir toujours en état d'être amoureux d'elle. Je ſai combien mon amour pour elle eſt tendre, c'eſt-à-dire aiſé à bleſſer, & difficile à conſerver ; auſſi je le ménage avec un ſoin incroyable, je ne l'expoſe point à de longues converſations, moins à des tête-à-tête, qui ſeroient des périls dont il ne ſe tireroit jamais ; & avec tout cela le pauvre amour a bien de la peine à ſubſiſter. Vous m'allés dire que j'ai grand tort de n'être pas fou de cette Flamande, moi qui ai toujours publié qu'il n'y avoit

rien de ſi aimable que la Nature. A cela je ne ſai que répondre, ſinon que ſi c'eſt la Nature, je ne croyois pas que la Nature fût faite ainſi. Je m'en étois fait une fauſſe idée, parce que je ne l'avois jamais vûe. Ah ! que vous avés bien pris vos meſures pour me trahir, & dans le temps de mon abſence, & lorſque j'étois dans un lieu où il n'étoit preſque pas poſſible que je me vengeaſſe ! Vous n'aviés garde de me faire une infidélité dans Paris, je vous l'euſſe rendue du jour au lendemain.

A MONSIEUR R...

LETTRE XXXI.

NOtre Ami eſt-il fou de ſonger à épouſer Madame de...? Il dit pour ſes raiſons qu'il eſt gueux, & qu'elle a quinze mille livres de rentes bien nettes. Hé bien, eſt-ce aſſés? Elle n'a trait en ſa Perſonne auquel il ne fallût quinze mille livres de rentes pour le réparer. Sur le pied de ſa laideur, elle eſt fort pauvre. Mais, dites-moi, com-

ment a-t-il fait pour le tromper? Premierement, il se falloit résoudre à avoir un mauvais dessein sur elle, & cette résolution ne me semble pas devoir être aisée à prendre; mais puisqu'il l'a prise, comment a-t-il réussi dans ses prétentions? J'ai oui dire à cette belle Personne qu'elle n'avoit nulle envie de se marier; mais que si elle étoit destinée à faire cette folie-là, du moins elle sauroit bien choisir un Mari qui ne songeât pas seulement à se rendre maître de son bien, mais qui eût une vraie considération pour elle. Ce mot de considération étoit modeste; mais dans le sens de la Dame, il vouloit dire de l'amour; & puisqu'elle a une fois pensé à faire distinction entre son bien & sa personne, par quel secret a-t-on pû lui faire croire qu'on en vouloit à sa personne, & non pas à son bien? Croit-elle avoir un mérite dans lequel quinze mille livres de rentes soient indignes d'être comptées? Croit-elle qu'on ne les regarde que comme un simple accompagnement de ses autres perfections? N'y a-t il plus de miroirs au monde? Cela me met en colere. Rendés-moi raison d'une si étrange duperie. Pour notre Ami, il

faut qu'il ne ſoit pas timide ni déconcerté. Aller dire à cette Femme-là qu'il l'aimoit, qu'il feroit ſon plus grand bonheur de paſſer ſa vie avec elle ! Je ne crois pas que j'euſſe pû avoir la même aſſurance que lui. J'aurois donné à entendre à la Dame, pour la juſtification des démarches que j'euſſe faites, & pour le ſoulagement de ma ſincérité, que c'étoit ſon bien qui me tentoit ; mais que ſi elle m'en eût voulu rendre maître, j'euſſe eu pour elle toute la reconnoiſſance poſſible. J'euſſe ajouté qu'elle eût dû me choiſir, parce que j'euſſe empêché qu'un autre ne l'eût priſe pour dupe, en lui faiſant croire qu'il l'eût aimée pour ſes beaux yeux. En vérité, une Femme raiſonnable auroit dû être plus touchée d'un procédé généreux & franc comme celui-là, que de la comédie que notre Ami a jouée. Vous m'allés dire qu'il eſt des Femmes bien ſotes ; il eſt vrai, mais enfin je ſuis aſſés ſot moi-même pour ne pouvoir me figurer qu'elles le ſoient au point qu'elles le ſont ; & il y a des Gens que je manquerois à tromper, parce que je les voudrois tromper par des voies trop fines. Mandés-moi ſi la Dame s'eſt rendue un

peu difficile à persuader; en ccas-là je romprois avec notre Ami, car il faut qu'il soit le plus grand fourbe du monde pour l'avoir persuadée, si elle y a apporté quelque difficulté. Je ne veux point de commerce avec un si bon Comédien.

A MADEMOISELLE de C.

En lui envoyant un Extrait de son Baptême.

LETTRE XXXII.

JE puis me vanter, Mademoiselle, de vous faire aujourd'hui un présent très-considérable. Je vous donne deux années. Vous croyiés avoir vingt-deux ans, & voici un Ecrit en forme qui vous prouvera que vous n'en avés que vingt, car je compte que je vous donne les années que je vous ôte; & dans cette matiere-là on ne compte point autrement. Deux années, que vous croyiés qui fussent passées, ne le sont point; les voilà que je vous présente

encore toutes entieres. Je meurs de peur que vous ne conceviés pas assés bien de quel prix elles sont; mais, juste Ciel! qui en donneroit autant à bien des Dames que je vous pourrois nommer, quelle reconnoissance n'en tireroit-il pas? Où est le blanc & le rouge, où sont les parures & les soins qui vaillent deux années? Il est bien juste, Mademoiselle, que vous ne fassiés l'usage de celles-ci que pour moi, puisque c'est à moi que vous les devés. Quand elles se seront écoulées, vous ferés ce qu'il vous plaira, je n'aurai plus aucun droit sur votre vie; mais présentement jusqu'à vingt-deux ans elle m'appartient. Passé cela, je vous remets où je vous ai prise, sauf à nous à nous rengager encore l'un avec l'autre, si nous voulons. Mais s'il arrive que vous ne soyés pas disposée à me rendre justice, sachés, Mademoiselle, que je ne souffrirai point que personne vous aime sur le pied de vingt ans; je dirai par-tout qu'à la vérité vous n'en eussiés pas eu davantage si vous aviés voulu, mais que vous avés refusé d'avoir deux ans de moins; & que puisque vous ne m'aimés pas, il

faut que vous comptiés vingt-deux ans. Vous ne songiés peut-être pas à quoi vous vous expoſiés en me rendant maître du ſecret de votre âge. C'eſt pourtant un ſecret que le beau ſexe garde bien inviolablement, & je crois que c'eſt le ſeul. Pluſieurs Femmes m'ont confié les affaires de leur Maiſon, leurs amours mêmes, aucune ne m'a confié ſon âge. J'en ai vû d'aſſés raiſonnables pour prendre leur parti dans les occaſions avec beaucoup de fermeté & de conſtance; je n'en ai point vû qui puiſſent faire un aſſés grand effort de courage & de raiſon pour dire leur âge. La vérité eſt que plus on a d'années, plus on voit de quelle importance il ſeroit de n'en avoir pas tant. Pour vous, Mademoiſelle, qui ne vous êtes point ménagée, vous ne ſavés pas combien vous tremblerés un jour qu'il ne m'échappe quelque indiſcrétion. Votre deſtinée dépendra de moi, & il n'y aura rien à quoi je ne vous contraigne, en vous mettant au lieu de poignard, l'Extrait de votre Baptême ſur la gorge. Je gage que vous riés à préſent de mes menaces, & que vous voyés ce temps-là ſi éloigné,

éloigné, que vous ne croyés pas que je l'atteigne; en vérité je meurs de peur que vous n'ayés raison.

A MONSIEUR R...

LETTRE XXXIII.

DEcidés-moi un peu, je vous prie, un cas de conscience qui m'embarrasse; j'ai recours à vous comme à un Docteur fort éclairé. J'aime, ou si vous voulés, je vois une assés jolie Femme, jeune, & qui peut bien inspirer de l'amour par sa personne seule. Sa folie est le bel esprit, elle veut voir des Gens d'esprit, elle veut avoir des commerces d'esprit, de l'esprit par-tout. Il est pourtant vrai que si elle en a jamais, elle n'en aura l'obligation qu'à l'Art, & nullement à la Nature. Elle a un talent de penser faux, & de prendre les choses de travers, qui ne paroît pas commun. Elle va s'extasier sur un galimathias; dès qu'on parle, elle ouvre de grands yeux qui meurent d'envie d'entendre finesse à tout, & qui n'y en entendent point.

Elle a cru que je n'étois pas tout-à-fait bête, & ſur ce pied-là elle me reçoit agréablement. J'ai été d'abord touché de ſa beauté, & je me perſuade que par la voie du bel eſprit je pourrois parvenir à être aimé d'elle. Il ne faudroit que la flatter de ce côté-là ; pour peu qu'on la pouſſât dans le panneau, elle y tomberoit bien vîte ; mais auſſi ſi je l'entête du bel eſprit, la voilà gâtée, elle n'en reviendra jamais. Eſt-il permis, pour m'en faire aimer, d'en faire une Précieuſe, que tout le monde fuira ? C'eſt la meilleure petite Femme que je connoiſſe, elle donneroit ſon ame pour ſes Amis ; qui lui ôteroit ſa chimere, elle ſeroit fort aimable. En vérité je fais conſcience de l'y confirmer. Je ſai bien que dès que je la déclarerai bel eſprit, elle m'aimera ; mais cela me fâche, la tête va lui tourner. Vous voyés combien j'ai l'ame bonne ; il y a une certaine friponnerie établie en amour, que je n'approuve point trop. Mon Dieu, qu'elle me feroit plaiſir, ſi elle vouloit m'aimer, ſans qu'elle fût bel eſprit ! Mais je ne crois pas qu'elle le faſſe jamais qu'à cette condition-là. Tirés-moi, Monſieur,

de la peine où vous me voyés, & envoyés-moi au plutôt une réponse décisive.

AU MESME.

LETTRE XXXIV.

VOus avés décidé pour la tromperie, & j'ai tâché à suivre votre décision ; mais je ne crois pas que je fasse rien de plus que les premieres tentatives. La Dame a donné si naïvement dans ce que j'ai commencé à lui dire sur son prétendu bel esprit, qu'il ne m'est pas possible de continuer. Ma sincérité a trop pâti ; j'aime mieux qu'elle ne m'aime point, que de la rendre si sote. Vous dites qu'un autre n'aura pas la même délicatesse de conscience que moi, & qu'il vaut autant que je profite d'une folie où quelqu'un la fera tomber tôt ou tard. Mais non, je l'avertirai bien que tous ceux qui la loueront sur le bel esprit, la tromperont, & qu'elle ne souffre pas qu'on lui tienne de pareils discours. Vous qui m'avés con-

ſeillé, vous en parliés bien à votre aiſe; vous ne ſauriés croire quel ſupplice c'eſt que de tromper une perſonne qui n'y apporte aucune réſiſtance. Si elle veut ſe contenter d'être belle, je vais en être fou; mais je la prierai de borner là ſon mérite. Je me reprocherois de lui mettre dans la tête une viſion qu'elle y auroit toute ſa vie, & je ſuis ſûr que je ne l'aimerois pas auſſi long-temps que la viſion dureroit. Il ne ſeroit pas d'un honnête Homme de faire une folle pour la laiſſer là. Je n'ai pas voulu faire faire des Vers pour elle par un de mes Amis qui me fournit tous ceux dont je puis avoir beſoin dans mes petites affaires; car je ſai combien les Vers ſont dangereux pour ſon mal. Enfin ſi elle ſavoit les obligations qu'elle m'a, il me ſemble qu'elle devroit m'aimer paſſionnément. J'ai un ſoin extrême de la raiſon qui lui reſte; je ne ſai ſi elle la portera encore loin, mais enfin je ne veux pas l'altérer le moins du monde, ce peu-là lui eſt d'une trop grande importance. Adieu; je ſuis aſſuré que nos derniers Neveux auront de la peine à croire mon déſintéreſſement.

A MADAME de L S.

LETTRE XXXV.

VOus euſſiés été bien étonnée, Madame, & la vertu de Mademoiſelle votre Fille vous eût été bien ſuſpecte, ſi vous euſſiés vû où nous étions hier elle & moi. Voici quelles étoient nos attitudes. J'avois ôté mon Juſte-au-corps, j'allois achever de me mettre en chemiſe, & Mademoiſelle de L. S. n'attendoit que le moment de m'embraſſer, & de ſe jetter à corps perdu ſur moi. C'eſt-là le fruit de la ſévére éducation que vous lui avés donnée. Si vous voulés pourtant que je vous diſe quelque choſe pour la juſtifier auprès de vous, nous paſſions la Riviere à... l'eau étoit fort émûe, & Mademoiſelle de L. S. l'étoit encore davantage. Du milieu de la Riviere elle cria qu'on la remît à terre, comme s'il n'y eût pas eu auſſi loin & autant de péril qu'à paſſer à l'autre bord. Vous ſavés qu'elle n'eſt jamais ſi belle que quand elle s'anime, & jamais elle ne

fut si animée. Ce n'est pas l'avoir vûe, que de l'avoir vûe sur terre ; l'eau agitée est bien plus favorable à sa beauté. Je tâchai pourtant à la rassurer & à diminuer ses charmes, en lui disant que bien des personnes qui ne la valoient pas, avoient été reçues par des Tritons & par des Naïades, lorsqu'elles étoient tombées à l'eau. Mais la peur lui avoit tellement troublé l'esprit, qu'elle n'en crut rien ; elle eut plus de confiance en moi qu'aux Naïades & aux Tritons, & elle voulut que je me misse en état de la tirer du péril à la nage. Je me deshabillai donc à demi, & je me repens bien de ne lui avoir pas dit qu'elle se deshabillât aussi-bien que moi, pour peser moins sur l'eau ; je suis sûr qu'elle l'eût fait. Je ne sai si elle craignoit que je lui fisse une surprise, & que je ne me jettasse à la Riviere sans elle, mais enfin elle ne me lâcha point. Comme je me voyois maître de sa destinée, je profitai de l'occasion ; je lui fis faire vœu que si elle échappoit : elle m'aimeroit, & viendroit en pélerinage chés moi avec Madame votre Sœur, qui étoit là aussi, mais moins effrayée. Elle promit tout. Là-dessus vint une vague

assés forte pour me valoir encore quelque chose de plus que ce que j'avois obtenu ; & sans doute je pouvois aller loin avec le secours d'un saut que fit le Bateau ; mais je jugeai que si on m'avoit trop promis, on croiroit être en droit de ne me tenir rien du tout, & j'eus la générosité ou la politique de me borner. Je vous assure, Madame, que je suis fort content de la petite tempête que nous essuyâmes, il n'y eut coup de vent qui ne fît plus d'effets que mille de mes soupirs. Les Céladons ne connoissent les Rivieres que pour s'y jetter de désespoir ; mais je les ai trouvées propres à autre chose, & je suis bien aise d'avoir rectifié le mauvais usage que les Amans en faisoient. Je vous prie très-humblement, Madame, de vouloir bien tenir la main à l'exécution des vœux que Mademoiselle votre Fille a faits. Elle est sur terre en pleine santé ; & je crains qu'il ne soit nécessaire de lui rafraîchir bientôt le souvenir de la Riviere & de moi.

A LA MESME.

LETTRE XXXVI.

JE craignois, Madame, d'être le Saint, dont parle le Proverbe Italien, *Paſſato il pericolo, gabbato il ſanto* ; mais du moins on ne s'eſt pas moqué de moi tout-à-fait. Madame votre Sœur & Mademoiſelle votre Fille vinrent avant-hier chés moi en pélerinage. Comme elles faiſoient une action de de devoir, je ne voulus pas qu'elle fût accompagnée de trop de plaiſirs, de peur qu'elles en perdiſſent le mérite. Les deux Pélerines qui ne comptoient pas ſur cela, & qui s'attendoient à être reçues magnifiquement, furent bien ſurpriſes de trouver un petit repas en poiſſon, quoique ce fût un jour gras. Mon deſſein étoit que tout leur repréſentât le péril dont elles étoient échappées ; on ne leur ſervit que des Poiſſons de cette même Riviere qui leur avoit fait tant de peur, & on avoit choiſi des Brochets & des Truites d'une groſſeur

groſſeur à leur faire avouer qu'elles étoient bienheureuſes de n'avoir pas été mangées par ces Animaux-là. Sur ce qu'elles doutoient que le moindre petit Poiſſon qui fût-là eût été de ceux qui les avoient attendues avec plaiſir au fond de l'eau, je leur fis venir quatre Pêcheurs qui l'atteſterent; & auſſi tôt ces Pêcheurs ſe mirent à danſer au ſon de quelques Violons qu'on ne voyoit point, mais qui ne paroiſſoient pas mauvais pour des Violons de Campagne. Les Dames trouverent la Danſe des Pêcheurs aſſés jolie pour ſe joindre avec eux, & nous fimes un petit Bal ruſtique. Je ne ſai comment la nuit vint: peut-être les Pélerines le ſavent bien; mais enfin elle vint. Madame votre Sœur ne vouloit point coucher au logis, mais Mademoiſelle de L. S. y conſentoit volontiers; apparemment elle n'en voyoit pas le péril, ou elle ne craint pas les périls ſur terre. Son avis l'emporta; les Dames demeurerent, & elles firent encore vœu, l'une pourtant avec moins de frayeur que l'autre, que ſi leur réputation ne recevoit aucune atteinte de ce qu'elles auroient paſſé une nuit chés un Homme, elles recom-

menceroient leur pélerinage. Il reſte à préſent que Mademoiſelle votre Fille accommpliſſe l'autre moitié du vœu qu'elle fit ſur la Riviere. Elle dit qu'elle l'accomplit, & qu'elle m'aime, mais elle ne m'en apporte aucune preuve. Il me ſemble qu'il faut prouver ce qu'on avance. Croira-t-on des Filles en ces matieres-là ſur leur parole? Plus elles ſont aimables, & moins on les doit croire légérement.

A MADAME DE V.

En lui envoyant un More & un Singe.

LETTRE XXXVII.

L'Afrique s'épuiſe pour vous, Madame, elle vous envoye les deux plus vilains Animaux qu'elle ait produits; rien ne manqueroit à mon préſent, ſi je vous donnois auſſi un Crocodile. Voilà le plus ſtupide de tous les Mores & le plus malicieux de tous les Singes. Je vous aſſure qu'il y a une de ces Bêtes-là qui reſpecte fort l'autre, & qui en

admire tous les traits d'eſprit. Vous jugés bien que l'admirateur eſt le More. Outre que tous ceux de ſa Nation croyent fermement que les Singes ont autant d'eſprit qu'eux, mais qu'ils s'en cachent le plus qu'ils peuvent en ne parlant point, de peur qu'on ne les fît travailler; ce More-ci a conçu une eſtime particuliere pour le Singe, par la longue habitude qu'il a eue avec lui, & il n'a de raiſonnement qu'autant qu'il en a acquis dans ce commerce. Je ſuis bien aiſe que vous ayés toujours en votre préſence un Eſclave qui me repréſentera. Il n'eſt pas plus à vous que moi. S'il a quelquefois beſoin de quelques coups de bâton qui l'avertiſſent de ſon devoir, il m'arrive ſouvent auſſi de ne vous pas ſervir trop volontiers, & d'être tenté de me révolter. Pour le Singe, ne ſoyés pas ſurpriſe ſi vous l'entendés ſoupirer, ſi vous lui voyés paſſer les nuits ſans dormir, s'il a des inquiétudes continuelles quand il ne vous verra pas, s'il mange peu, s'il ne ſe divertit à rien; il ne ſe peut pas qu'il n'ait appris toutes ces choſes-là à me les voir faire.

A LA MESME.

Sur la mort du Singe.

LETTRE XXXVIII.

LE Singe eſt mort, Madame, j'y perds beaucoup ; il n'y a plus que le More qui puiſſe vous faire ſouvenir de moi. Ce pauvre Animal apparemment a pris du chagrin de ce qu'il ne pouvoit pas m'imiter aſſés bien auprès de vous ; il n'y avoit rien qu'il n'eût pû contrefaire plus aiſément que ma tendreſſe. Ainſi puiſſent crever tous ces Rivaux que vous m'avés faits, & qui veulent être les Singes de mon amour. Peut-être auſſi parce qu'il imitoit ma paſſion, il s'eſt attiré vos rigueurs, & en eſt mort de déſeſpoir. En ce cas-là c'eſt à moi à l'imiter à mon tour, à mourir après lui. On dit que vous le pleurés ; il eſt un peu tard de vous repentir des mauvais traitemens que vous lui avés faits ; mais prenés vos meſures là-deſſus, je vous prie, & ne m'obligés point

à mourir : vous avés à me regreter après ma mort. Il y a apparence que ſi vous pleurés celui qui ne faiſoit que m'imiter, vous me pleureriés bien davantage. Je ſuis un original de tendreſſe, que vous auriés peine à recouvrer; il ne s'en retrouveroit que de mauvaiſes copies. Ne déſeſperés point le More, parce qu'il me repréſente; il ſeroit fâcheux qu'il eût encore par cette raiſon la deſtinée du Singe. Ne ſauriés-vous laiſſer en paix tout ce qui a le malheur d'avoir du rapport avec ma fidélité & mon attachement pour vous? Je verſe pour la mort du Singe des larmes bien mieux fondées que les vôtres. Son avanture m'apprend ce que je dois eſpérer. Adieu, Madame; ſongés, s'il vous plaît, que vous ne ſauriés reſſuſciter le Singe, mais que vous pouvés me conſerver.

A MONSIEUR...

En lui envoyant du Quinquina.

LETTRE XXXIX.

JE vous envoye le Remede Anglois ; il n'y a point de Fiévre à préſent qui oſe tenir contre lui ; & s'il ne vous guérit pas, apprenés que vous ne ſerés guére à la mode. Je ne ſache point d'honnête Homme qui, s'il avoit pris du Quinquina ſans effet, eût la hardieſſe de le dire. Cependant votre Fiévre, à ce que j'ai appris depuis peu, eſt d'une nature particuliere, je ne ſai s'il la chaſſera. On dit qu'elle vient du chagrin que vous avés de ce que Mad... vous a fait une trahiſon. Etes-vous fou ? Où avés-vous trouvé qu'il faille tomber malade, parce qu'on eſt abandonné d'une Femme ? Cela eſt-il de ce Siécle-ci ? Vous deviés naître trois ou quatre mille ans plutôt que vous n'avés fait, avec les talens de fidélité & de conſtance que vous poſſédés. Je

vous jure que ſi le Quinquina ne ſervoit qu'à guérir les Fiévres qui ſont cauſées par des chagrins d'amour, le Médecin Anglois qui gagne ici tout ce qu'il veut, ne s'enrichiroit pas tant. Mais enfin puiſque vous voulés être un malade extraordinaire, il faut vous traiter ſur ce pied-là. J'ai à vous avertir d'une préparation que vous devés apporter avant que de prendre votre Remede. Il ne vous ſervira de rien, s'il n'eſt précédé de quelques réfléxions mûres & ſolides ſur le caractere de la plûpart des Femmes, & même ſur le caractere de l'amour. Vous demandés de la fidélité à votre Maîtreſſe; vous ſeriés peut-être bien fondé, ſi elle n'avoit jamais aimé que vous, & ſi vous n'aviés jamais aimé qu'elle; mais elle a eu déja des paſſions qui ont fini, & malgré une expérience ſi convaincante, vous vous imaginés que la paſſion que vous lui inſpirés ne finira point! Et quel privilége avés-vous, s'il vous plaît, par deſſus les autres? D'ailleurs, ſi vous avés déja aimé, vous devés ſavoir qu'on aime plus d'une fois. Pourquoi la Belle ſera-t-elle à ſon dernier attachement? Vous n'avés qu'un ſujet légitime de vous plaindre

d'elle ; c'eſt qu'elle vous a prévenu, & qu'en matiere de commerce amoureux, il y a de l'avantage à finir le premier. Il faut lui pardonner de s'en être ſaiſie ; une autre fois vous vous en ſaiſirés ſur quelque autre. Vous en ſerés plus appliqué à ne vous pas laiſſer ſurprendre par une infidélité trop prompte. Malheur à la premiere Femme que vous aimerés. Enfin ce n'eſt pas l'intention de l'amour, que les attachemens durent ſi long-temps ; il tire des cœurs tout ce qu'il y a de plus vif ; & enſuite pour renouveller cette vivacité, il en change les objets. Il ne faut compter pour des plaiſirs fort ſenſibles que les commencemens des paſſions, & il ſeroit triſte que l'on commençât une fois pour ne finir plus. Prenés toutes ces penſées avec votre Quinquina, & j'eſpere que vous vous guérirés. Quand vous ſerés un peu tiré d'affaire, nous vous ordonnerons un engagement nouveau pour affermir entierement votre ſanté.

A MADAME....

LETTRE XL.

MOnſieur de... a voulu, Madame, que je lui donnaſſe une Lettre de recommandation auprès de vous. Je ne ſai s'il ne préſume point trop de mon crédit, mais je veux bien m'expoſer pour lui à vos refus; jugés par-là combien j'entre dans ſes intérêts. Il veut que je vous prie de l'aider un peu dans ſes affaires; & moi je vous prie ſeulement de n'y pas nuire; je crains qu'il n'y ſonge plus guére quand il vous aura vûe. Il cherche un accès chés vous, & je vous conjure d'avoir dans l'occaſion la bonté de le chaſſer de votre Chambre pour l'envoyer chés ſon Avocat & chés ſon Rapporteur. Je vous recommande, non pas ſon Procès, mais ſa liberté; s'il perdoit une fois l'un, il pourroit bien auſſi perdre l'autre. Sur-tout je vous ſupplie, Madame, de vouloir bien ne ſourire jamais devant lui; je connois ſon cœur & vos ſouris, il n'y réſiſteroit

jamais. De grace, laiſſés-lui faire ſes affaires, il ne va point à... pour vous aimer. Ne prenés point avec lui ce tour de converſation badine & enjouée, que vous entendés ſi bien, il n'y repondroit que trop ; mais entretenés-le de l'importance d'un grand Procès, des caracteres de ſes Juges, de la vigilance qu'il faut avoir, enfin de choſes ſolides & non dangereuſes. Je ſai qu'en vous priant de ne vous point faire aimer de lui, je vous demande quelque choſe de plus difficile que ſi je vous priois de ſolliciter tout le Parlement en ſa faveur ; vous n'auriés pas beſoin d'effort pour être très-bonne Amie, & vous en aurés beſoin pour paroître moins aimable que vous ne l'êtes naturellement. Mais auſſi que ma vanité ſeroit flattée, ſi vous m'accordiés des graces qui vous doivent tant coûter !

A MONSIEUR D'A...

LETTRE XLI.

PUiſque vous êtes deſtiné a paſſer quelque temps à ... vous faites bien de me demander des conſeils ſur votre conduite ; je connois la Ville, je puis vous en donner d'aſſés bons. Je vais tâcher à vous peindre les choſes, de ſorte que vous pourrés tout reconnoître avec ma Lettre à la main. La Ville eſt petite, & votre mérite eſt grand ; cependant je doute que votre mérite puiſſe être eſtimé dans toute la Ville. Elle eſt diviſée en deux Partis, qui reſſemblent pour l'animoſité aux Guelphes & aux Gibelins. On ſiffle dans l'une de ces Cabales ce qui eſt adoré dans l'autre. Je crois que bientôt elles ſe diſtingueront par les couleurs & par les armoiries. La ſource de cette grande haine, fut un habit que Madame du T... avoit pris beaucoup de peine à inventer. Madame de S... en fit des plaiſanteries, & ſur cela elles en

vinrent au point de faire déclarer tous leurs Amis, & de n'en laiſſer aucun dans la neutralité. Les deux Dames ſont à la tête des deux Partis. S'il y a une Fête chés l'une, dans le même temps on en fait la critique chés l'autre; on n'a de l'eſprit auprès de l'une, qu'autant qu'on ſait tourner l'autre en ridicule. Dès que vous arriverés, les deux Factions n'épargneront rien pour vous attirer chacune à elle; car un Etranger qui ſe détermine pour l'une ou pour l'autre, eſt d'un grand poids, & principalement un Homme de Paris; on croit qu'il repréſente le goût de Paris entier. Quand je dis qu'on le croit, je veux dire qu'on le croit dans la Faction victorieuſe: dans l'autre on n'en croit rien; on ſoutient que cet Homme là ne ſe connoît pas en Gens; & fût-il de Paris, on avance hardiment qu'il y a à Paris les plus mauvais Connoiſſeurs de France, auſſi-bien que les meilleurs. Ainſi comptés que d'abord vous ſerés extrêmement couru; mais que ſi vous faites choix d'un des deux Partis, l'autre ſe mettra à vous examiner par tous les endroits imaginables, & même par votre nobleſſe. Si elle

paſſe là, elle paſſera bien à Malte. Il n'y aura trait dans votre vie qu'on ne rappelle; on écriroit plutôt dans tous les lieux où vous avés été, pour avoir des Mémoires de vos dits & geſtes. Le meilleur ſeroit de vous conſerver toujours neutre, en faiſant eſpérer à l'une & à l'autre Faction que vous vous déclarerés pour elle; mais j'avoue que cette conduite eſt très-difficile à tenir, peu de Négociateurs au monde en ſeroient capables. S'il faut que vous vous déterminiés, voici du moins les Portraits des deux chefs de Parti que je vous envoye, afin que vous vous déterminiés plus aiſément. Il n'eſt point queſtion de beauté chés l'une ni chés l'autre des Dames; il ne s'agit que de l'eſprit, des airs du monde, & principalement des Habits. Il n'appartient de parler de leurs Habits qu'à leurs Marchands, qui profitent de la noble émulation qu'elles ont l'une contre l'autre ſur cette matiere-là. Pour l'eſprit, Madame du T.... l'a plus vif & plus étourdi, & Madame de S.... plus lent & plus repoſé. Auſſi elles tâchent bien à profiter de leurs avantages; l'une par un ridicule perpétuel,

& quelquefois assés juste, qu'elle jette sur l'autre; & l'autre par un mépris affecté qui se contente de peu de paroles, mais fort empoisonnées. Ceux qui se piquent de bel esprit sont entrés dans le Parti de la premiere, & la derniere a mis dans le sien ceux qui se piquent davantage d'être honnêtes Gens. Si vous voulés être d'une cohue souvent fort confuse, mais aussi assés réjouissante, allés chés Madame du T.... Si vous voulés voir des Gens plus sérieux, & lier des conversations plus régulieres, & en récompense plus fatiguantes & plus guindées, allés chés Madame de S.... Mais enfin avant que de vous déclarer pour l'une d'elles, faites provision de plaisanteries sur l'autre. Je crois déja deviner le Parti que vous suivrés; la cohue vaut mieux pour peu de temps; j'aimerois mieux l'autre maison pour un commerce qui devroit avoir de la suite. Adieu; mandés-moi au plutôt comment vous vous serés gouverné.

A MONSIEUR d'O...

LETTRE XLII.

VOus m'embarraſſés fort, mon cher Couſin, en me demandant conſeil ſur vos affaires. D'un côté vous ètes fort amoureux, & de l'autre M. votre Pere vous menace très-ſérieuſement de vous deshériter, ſi vous épouſés la Demoiſelle dont vous ètes amoureux. En vérité je ne ſai que vous dire. Il y a ſur cette matiere-là deux partis à prendre; le parti héroïque, qui eſt de préférer la belle tendreſſe à tout; & le parti bourgeois, qui eſt de ne vouloir pas perdre vingt mille livres de rentes pour une Maîtreſſe. C'eſt à vous à vous conſulter. Vous avés ſans doute beaucoup plus d'inclination à faire le Héros; mais la difficulté n'eſt pas de l'être à préſent, c'eſt de l'être à l'avenir. Je vous conſeillerois de ſuivre votre grandeur d'ame, ſi vous étiés ſûr qu'elle ne vous abandonnât point; mais vous ne ſauriés compter ſur elle, peut-

être ne la retrouverés-vous plus dès que l'affaire ſera finie. En un mot on ſe laſſe d'être Héros, & on ne ſe laſſe point d'être riche. Vous n'avés point vû vingt mille livres de rentes faire des Inconſtans, comme toutes les Belles en font. Je ſai que ces raiſonnemens vous paroîtront aſſés groſſiers, & qu'ils ſont démentis par toute la Métaphiſique amoureuſe. Je ſuis fâché que l'expérience que j'ai du monde ne me permette pas de conſerver des idées, que je trouverois auſſi-bien que vous plus nobles & plus délicates. Ce n'eſt pas ma faute, ſi je ne crois pas que l'amour ſuffiſe pour le bonheur de quelqu'un ; j'aurois aſſés d'envie de le croire ; mais pourquoi l'amour a-t-il trompé à mes yeux mille Gens à qui il avoit promis qu'il les mettroit ſeul en état de ſe paſſer de tout ? Et ſi l'amour trompe, à plus forte raiſon, l'amour qui devient ménage. Vous vous figurés peut-être que vous trouverés mille agrémens & mille complaiſances dans la Perſonne que vous aurés épouſée, parce qu'elle devra tout à un Homme qui lui aura ſacrifié ſa fortune ; mais prenés garde que ce ne ſoit-là juſtement ce qui gâ-

tera

tera votre Mariage. Il pourra arriver fort aiſément qu'on ne répondra pas à l'idée que vous concevrés de l'obligation que l'on vous aura. Je ſerois bien fâché d'avoir une Femme à qui je fuſſe en droit de faire les reproches que vous pourrés faire à la vôtre. Il me ſemble qu'on eſt bien malheureux d'avoir des matieres de plaintes, outre celles que le Mariage fournit naturellement. Une Femme ne doit déja que trop à ſon Mari; pourquoi en voulés-vous une qui vous devra encore davantage? Songés que par-là elle ſera plus mariée avec vous qu'une autre ne l'eût été, & que par conſéquent elle vous rendra moins heureux. Vous ne ſavés pas quel ſupplice ce ſera pour vous, que de n'oſer jamais vous plaindre d'elle; il faudra, pour ſoutenir avec honneur ce que vous aurés fait, que vous paroiſſiés toujours charmé de ſes manieres pour vous, même quand elles vous feront enrager dans l'ame. Pour moi, je vous avoue que je ne voudrois pas me priver de la liberté de peſter hautement contre ma Femme, quand j'en aurois envie. Faites un peu de réflexion ſur ces raiſons, mon cher Cou-

ſin ; mais avant que de vous déterminer tout-à-fait, abſtenés-vous de la lecture des Romans. Je ne vous ai point fait un ſermon à la maniere d'un Pere ou d'un Oncle farouche, je ne ſuis pas aſſés ſage pour avoir droit de prendre ce ton ; cependant je crois vous avoir dit à peu près tout ce que vous pourroient dire des Gens ou plus ſages ou plus chagrins que moi.

AU MESME.

LETTRE XLIII.

VOus m'avés écrit en vrai ſtile d'Amant. Selon le portrait que vous me faites de votre Maîtreſſe, Vénus ſeroit bienheureuſe ſi elle lui reſſembloit ; mais ce qui vous touche le plus en elle, eſt juſtement ce qui me feroit le plus ſuſpect, je veux dire ſon eſprit. Si elle en avoit moins que vous ne dites, je vous pardonnerois de vous attacher autant que vous faites ; mais je meurs de peur qu'avec l'eſprit qu'elle a, elle ne connoiſſe trop les avantages

qu'elle peut tirer de votre passion, & n'entende trop bien ses intérêts. Vous ſerés toujours riche, quoi qu'il arrive, du moins assés riche pour elle qui n'a rien; cela peut donner de l'amour à une Personne d'esprit. Vous devriés bien démêler ses véritables sentimens. Vous gouverne-t-elle? Prend-t-elle de l'empire sur vous? Se sert-elle de son pouvoir pour vous disposer au Mariage, & pour vous affermir dans le généreux dessein d'être deshérité? Il est vrai que je suis fou de vous faire toutes ces questions. On mene comme on veut un Homme aussi amoureux que vous l'êtes, & il ne s'en apperçoit pas. Mais ne pourriés-vous point quitter pour quelques momens les yeux de votre amour, & examiner le procédé de votre Maîtresse? Ne soyés pas charmé pour lui entendre dire qu'elle est bien malheureuse de mettre de la division entre M. votre Pere & vous; qu'elle ne mérite point que vous lui fassiés le sacrifice d'un bien considérable; qu'il vaut mieux que vous rompiés avec elle, & que vous ne la revoyiés jamais: ce ne sont-là que des discours; & quand même ils seroient

soutenus par quelques larmes, ces discours ne seroient encore rien. Mais observés, si quand elle vous représente l'inconvénient de perdre vingt mille livres de rentes pour elle, elle n'évite point d'approfondir trop la matiere; si elle ne coule point sur cela légérement; si dans le même temps qu'elle vous exhorte à suivre votre intérêt, elle ne vous insinue point adroitement des raisons de n'en rien faire; si elle se rend aisément aux prieres que vous lui faites de ne vous parler plus sur ce ton; enfin si elle n'est point généreuse seulement pour le paroître, & si elle ne cherche point à en avoir l'honneur auprès de vous, sans en essuyer le danger. Elle est dans une situation où elle ne peut donner des louanges à la grandeur d'ame, qui ne soient des preuves presque sûres qu'elle vous trompe; & toutes les fois qu'en termes généraux elle vous anime à un amour sincere & désintéressé, cela veut dire que le sien ne l'est pas. Elle ne vous aime point, à moins qu'elle ne fasse de vrais efforts pour vous bannir de sa vûe; & je crois qu'elle ne sauroit mieux vous marquer son peu de tendresse pour vous,

qu'en vous épousant. Je vous plains, mon pauvre Cousin, d'avoir à vous précautionner contre une personne que vous aimés ; mais quand il ne seroit question que d'amour, la délicatesse seule vous engageroit à étudier avec soin les manieres que l'on a avec vous ; & outre cela, il est question de votre fortune, qui est une fort bonne raison pour vous faire redoubler votre délicatesse.

AU MESME.

LETTRE XLIV.

VOus vous plaignés de la persécution de M. votre Pere, qui par les affaires qu'il vous fait, & par les chicanes où il vous embarrasse, vous met hors d'état de vous marier de longtemps ; mais pour moi, mon cher Cousin, je trouve que vous lui devés être fort obligé, il favorise votre amour & votre raison. Vous allés être par les obstacles plus amoureux & plus tendrement aimé, & peut-être par la lon-

gueur du temps, deviendrés-vous plus raiſonnable. Ou votre paſſion ſe fortifiera, ou votre bon ſens aura le loiſir de renaître. Ou vous vous marierés avec plus de joie & plus de tranſports, ou vous ne vous marierés point du tout. De quelque maniere que l'affaire tourne, M. votre Pere vous aura rendu un bon office. Quand vous devriés vous marier, il ſeroit à propos de garder pour le plus tard qu'il ſe pourroit les plaiſirs du mariage, qui ne vous manqueront pas, & de faire durer ceux que vous goûtés à préſent, car vous ne les recouvrerés jamais. Comme le Sacrement finit tout, il faudroit, s'il étoit poſſible, ne le placer que vers la fin de ſa vie. Je ne ſai quels ſouhaits je vais faire pour vous; ſi je vous en conſultois, je ne balancerois pas à ſouhaiter qu'on vous aimât toujours avec beaucoup de tendreſſe; mais il me ſemble qu'une infidélité qu'on vous feroit, vous accommoderoit mieux; elle vous dégageroit de votre amour avec honneur. Vous auriés auprès des Dames le mérite d'avoir été Homme à mépriſer vingt mille livres de rentes pour leurs beaux yeux, & vous auriés

réellement le profit de les avoir conservées. Si votre Maîtresse vous aime, j'espere que son amour diminuera peu à peu au bout d'un certain temps, selon la destinée de toutes les passions, & qu'alors le changement que vous appercevrés en elle vous guérira ; mais si elle ne vous aime pas, & qu'elle ne fasse que jouer un Personnage d'Amante, elle aura assés d'esprit pour le jouer toujours. Ainsi prenés garde à n'être pas la dupe d'une constance que vous aurés lieu de soupçonner dès qu'elle ira trop loin. Adieu, mon cher Cousin. Vous êtes dans des conjonctures bien délicates, mais vous ne le sentés peut-être pas assés. On diroit que votre destinée vous a fait exprès une situation la plus embarrassante qu'on puisse imaginer. Vous n'êtes ni assés gueux, ni assés riche. Si vous étiés plus gueux, vous n'auriés aucune matiere de soupçons du côté de l'amour, vous seriés sûr qu'on n'aimeroit que votre Personne ; & si vous étiés plus riche, vous n'auriés rien à ménager du côté de la fortune.

A MADAME d'O...

LETTRE XLV.

IL eſt vrai, Madame, qu'avant votre Mariage, j'ai tâché par toutes ſortes de moyens d'ébranler la fidélité de M. d'O... à votre égard; mais faites réfléxion, s'il vous plaît, que pour être toujours en état de parler contre vous, j'ai eu l'eſprit de me tenir éloigné de vous, & de n'aller point dans le lieu où vous êtes. J'avois ouï dire à tout le monde que cette précaution-là étoit néceſſaire pour être votre ennemi. Le bruit commun étoit qu'il n'y avoit pas de comparaiſon entre vous & vingt mille livres de rentes; mais comme je ne vous ai pas vûe, j'étois en droit de ne le pas croire, car vous m'avouerés qu'un mérite qui l'emporte ſur vingt mille livres de rentes eſt rare. Je ſuis ravi d'avoir écrit à M. votre Epoux je ne ſai combien de Lettres, où je lui empoiſonnois l'eſprit ſur votre chapitre le plus adroitement que je pouvois; ſans

ſans cela je tremblerois que ſa paſſion ne pût pas tenir contre le mariage ; mais je ſai à préſent de quel caractere elle eſt, & je ſuis ſûr que l'eſtime ſolide ſur laquelle elle eſt fondée, durera toujours. Voyés comme je ſuis bon Parent, Madame ; c'eſt l'avoir bien marqué, que de m'être déclaré contre une ſi aimable Perſonne que vous êtes. Jugés ce que je ferois, ſi ce zéle de Parent avoit préſentement lieu d'agir pour vous. Je ne puis vous diſſimuler une crainte que j'ai, & qui part peut-être d'une mauvaiſe conſcience qui me reproche ce que j'ai fait. J'ai peur que quand je vous verrai, vous ne vous mettiés en tête de me prouver trop bien que l'attachement de mon Parent pour vous étoit très-raiſonnable. Au nom de Dieu, Madame, point de vengeance, faiſons une paix ſincére ; je ne me préſenterai point à vous, que vous ne m'ayiés donné parole de n'être point trop belle, ni trop pleine d'eſprit.

A MADEMOISELLE de...

LETTRE XLVI.

VOus venés donc à Paris, Mademoiſelle, j'en ſuis ravi; il étoit tout-à-fait mal que les deux plus belles choſes du monde ne ſe connuſſent point. Je vous aſſure que vous vous cauſerés une admiration réciproque. Vous prétendrés peut-être cacher ici que vous ſoyés Provinciale, parce que vous n'avés ni l'accent, ni l'air, ni les manieres de Province; mais je vous avertis que j'ai dit à tout le monde que vous n'êtes jamais venue à Paris. Je ſuis de la même Province que vous, j'aime ma Patrie, & je ne conſentirai point que vous lui ôtiés l'honneur de vous avoir produite, & de vous avoir élevée auſſi-bien qu'elle a fait. Je vous attens avec impatience pour confondre des Pariſiennes, qui croyent que s'il ſe trouve de la beauté hors de Paris, il ne s'y trouve du moins ni agrément, ni politeſſe. Je ne ſai ſi quand

elles vous auront vûe, elles voudront bien expoſer leurs Amans aux yeux d'une Provinciale comme vous. Au reſte, Mademoiſelle, ne ſongés pas à conſerver votre tranquillité & votre froideur en ce Pays-ci. Il entre des indifférentes dans Paris, mais il n'en ſort point. Vous n'avés qu'à nous dire quelle ſorte de mérite il faut pour vous toucher; nous vous le trouverons; & même ſi vous ne voulés pas perdre ici de temps à attendre un Amant qui vous convienne, envoyés-moi un Mémoire des perfections que vous ſouhaités qu'il ait, & vous verrés à votre arrivée un Cavalier de ce caractere qui ira vous offrir ſes ſoins.

A MADAME de...

LETTRE XLVII.

JE vous jure, Madame, que ſi je ne ſavois très-certainement que Mademoiſelle votre Fille n'étoit jamais venue à Paris, je croirois qu'elle y auroit paſſé toute ſa vie. Il ſemble qu'elle ſe ſoit

fâchée de ce qu'on lui a dit qu'elle auroit ici bien des ſujets de ſurpriſe & d'admiration ; & elle regarde toutes choſes avec une eſpéce de fierté & de dédain qui me charme ; car ce ſentiment eſt tout-à-fait aimable dans une jeune perſonne qui ſe ſent belle, & qui ne veut pas que rien ſoit en droit de lui cauſer de l'étonnement. C'eſt parce qu'on lui avoit trop vanté Paris, qu'elle ſe fait un honneur de le voir avec cette indifférence ; mais en vérité Paris n'en uſe pas de même à ſon égard ; je l'y avois extrêmement vantée, & on ne laiſſe pas de l'y trouver très-accomplie. Je ne me fuſſe pas haſardé à annoncer une autre qu'elle avec tant d'éloges, tant à cauſe de mon propre intérêt, que de celui de la Perſonne que j'aurois annoncée ; mais je ſavois que Mademoiſelle de N... étoit ſi propre à plaire à tout le monde, que le bien que je dirois d'elle avant qu'on l'eût vûe, ne lui feroit point de tort. Tout ce que je crains, c'eſt qu'elle ne ſe faſſe des affaires avec des Femmes, dont elle aura engagé les Amans à ſon ſervice ſans y penſer ; je lui ai déja bien recommandé qu'elle y prît garde, & qu'elle ne s'amuſât pas à

faire étourdiment des conquêtes de tout ce qui s'offriroit. Je ſerois bien aiſe, que pour évîter cet inconvénient, elle eût choiſi quelqu'un, ſur qui elle jettât tout l'effet de ſa beauté ; mais je ne ſai ſi les avis que vous lui avés donnés à ſon départ, ne ſeroient point par malheur contraires aux miens ; elle n'a encore voulu faire choix d'aucun Amant, non pas même pour ſe donner le plaiſir de le tourmenter.

A LA MESME.

LETTRE XLVIII.

C'Eſt ſans doute, Madame, à Mademoiſelle de N... que nous avons l'obligation des plus grands plaiſirs que nous ayons eu ce Carnaval. Vous en conviendrés quand je vous aurai fait une petite relation de ce qui ſe paſſa le Mardi gras. Nous avions imaginé une aſſés jolie Maſcarade. Notre deſſein étoit de repréſenter les Amadis, & Mademoiſelle votre Fille avoit obtenu de Madame ſa Tante, qu'elle ſe

masqueroit aussi bien que nous. Nous nous fîmes un vrai plaisir de la seule idée d'être habillés comme ces vieux Foux qui couroient les champs pour réparer les torts, & comme ces Demoiselles scrupuleuses qui montoient en croupe derriere eux, & les suivoient dans leurs avantures. Nous consultâmes toutes les Tapisseries anciennes, pour prendre les vrais Habits de ce Siécle-là, & pendant dix ou douze jours il ne fut parlé d'autre chose parmi nous. Aujourd'hui l'un ajustoit la figure d'un Heaume, demain l'autre réformoit un Vertugadin. Jamais rien ne nous a plus divertis que les soins que nous donnâmes à faire faire notre équipage romanesque. Enfin le Mardi gras vint, ce jour que nous avions tant desiré pour notre Mascarade. Nous nous assemblâmes le soir chés Madame de... pour nous habiller. Je pris le harnois de Paladin avec Messieurs de... qui étoient aussi destinés à être Chevaliers Errans. Mademoiselle de N... ne nous a jamais paru si belle que quand elle fut habillée en Oriane. En vérité c'est une beauté de tous les Siécles ; elle étoit charmante avec la parure de sa

Trisayeule. Nous nous préparions à partir tous pleins de joie & bien disposés à courir tous les Bals de la Ville. Nous nous promettions mille plaisirs pour toute notre nuit. Sur cela Mademoiselle de N... nous dit avec un air d'enjouement que je tâcherois de vous exprimer, si vous ne le connoissiés pas : *Je vais vous paroître folle, & je le suis peut-être ; mais si j'en suis crue, nous nous deshabillerons tous, & au lieu d'aller au Bal, nous nous irons coucher. J'ai déja remarqué dans beaucoup de parties de cette nature, que toutes les fois qu'on s'est attendu à y avoir bien du plaisir, on n'y en a point eu du tout ; & que quand le dessein en a été fort agréable, l'exécution ne l'a pas été.* Tout le monde condamna d'abord son avis ; mais quand on y eut donné un moment de réfléxion, on trouva qu'elle disoit vrai, & aussi-tôt chacun jetta une piéce de son équipage d'un côté, une autre d'un autre ; enfin nous nous deshabillâmes avec un tel emportement de joie causé par la bisarrerie de ce que nous faisions, qu'il eût été impossible qu'aucun Bal nous eût réjouis autant. Dieu sait combien nous plaisantâmes sur notre dépense perdue, & sur

notre Chevalerie avortée; ces folies nous menerent ſi loin, que nous ne nous ſéparâmes qu'à cinq heures du matin, c'eſt-à-dire, auſſi tard que ſi nous euſſions bien couru. Voilà, Madame, ce que nous avons eu de plus agréable pendant notre Carnaval. Nous avons réſolu de donner déſormais tous nos projets à renverſer à Mademoiſelle votre Fille.

LETTRES GALANTES.

SECONDE PARTIE.

A MONSIEUR D'U...

LETTRE I.

CRoirés-vous ce que je vais vous dire? Notre Ami le Marquis de... eſt aimé de ſa Femme. Vous ſavés avec quelle répugnance elle l'a épouſé, & combien elle a eu de peine à prendre la réſolution d'avoir ving-cinq mille livres de rentes. Cependant il y a deux mois qu'ils ſont mariés, & la voilà qui l'aime à la folie. D'abord elle n'en a rien marqué; apparemment elle n'a pas voulu ſe dé-

dire ſi-tôt de ce qui avoit paru aux yeux de tout le monde, & peut-être avoit-elle quelque honte de ſes nouveaux ſentimens. Mais enfin elle ne s'en cache plus, elle a renoncé à toute pudeur ; elle lui dit publiquement mille choſes tendres, & lui donne de petits noms. Vous ne ſauriés croire la mauvaiſe grace qu'a cet homme-là à être aimé d'une jolie Femme. Cela ne lui ſied point du tout, & c'eſt un ridicule pour lui que d'être appellé *mon Cœur* par une belle bouche, & regardé amoureuſement par de beaux yeux. Du temps qu'il ne faiſoit que ſe plaindre des duretés qu'on avoit pour lui, il eſt vrai qu'il ſe plaignoit d'une maniere brutale, & ſouvent impertinente ; mais on trouvoit bon qu'il ſe plaignît, c'étoit le perſonnage qui lui convenoit, on le lui laiſſoit faire ; mais qu'il ſoit aimé, on n'y ſauroit conſentir. N'allés pas vous imaginer que je ſois jaloux de ſon bonheur, & amoureux de la Dame ; je vous proteſte que non ; c'eſt ſeulement qu'on ſeroit bien aiſe de voir un certain ordre raiſonnable dans les choſes, & qu'on eſt bleſſé de ne l'y trouver pas. Quelquefois il

répond à une choſe trop douce & trop obligeante qu'on lui dit, par un gros ris qui retentit dans ſa vigoureuſe poitrine ; & quelquefois, ce qui eſt plus inſupportable, il prend un air ſérieux qui avertit ſa Femme qu'il faut modérer un peu ſa paſſion devant le monde. Je voudrois que vous l'entendiſſiés préſentement parler ſur la galanterie. Depuis l'heureux ſuccès de ſon mariage, il ſe croit né pour l'amour ; il ſe mêle de débiter de certains lieux communs, dont tous les gens à bonne fortune ſe parent ; que c'eſt toujours la faute des hommes, s'ils ſont maltraités ; qu'il n'y a point de rigueurs éternelles ; qu'on ne manque point de cœurs quand on les ſait bien attaquer ; & enfin tout ce qu'on a coutume de dire en général pour ſe le faire appliquer en particulier. Vous jugés bien que de ſa vie il n'avoit encore tenu de pareils diſcours. Cependant je doute fort qu'il ait autant de ſujet d'être content qu'il s'imagine ; ſa Femme eſt folle de lui, elle le ſera bientôt de quelqu'autre. C'eſt la plus dangereuſe choſe du monde pour un Mari qui n'eſt pas aimable, que d'être aimé dès qu'il

eſt Mari ; il faut qu'il ait plû par des agrémens qui ne peuvent pas lui être particuliers. Je vous répons que Madame..... doit avoir un tempérament ſur lequel la vertu du Sacrement a opéré tout auſſi-tôt ; & ſi ce tempérament favorable a trouvé un certain mérite au Mari, il eſt à craindre qu'il ne le trouve auſſi à bien d'autres. Voilà ce que c'eſt que le Mariage. Qu'une Femme n'ait pour vous que les ſentimens qu'elle prend dans ſon devoir, cela eſt ſûr, mais peu agréable ; qu'elle en ait de plus tendres, mais que le Mariage ait cauſés trop ſoudainement, cela eſt plus agréable, mais peu ſûr. On ſeroit bien embarraſſé à choiſir ; le meilleur eſt, je crois, de ne choiſir point.

AU MESME.

LETTRE II.

JE vous l'avois bien prédit, c'en eſt fait, le pauvre Mari n'eſt plus aimé, on ne l'appelle plus que *Monſieur*, quel-

quefois *mon cher*, mais rarement & languiſſamment ; & je vois un jeune homme bien fait & aſſidu, qui a bien la mine d'emporter les petits noms. Je prévois même que le Mari n'en ſera que mieux trompé, parce qu'il a été aimé pendant quelque temps ; on l'a rempli d'une opinion de ſon mérite qui ne lui permettra pas d'être jaloux ; ou s'il vient à l'être, Dieu ſait comme on lui reprochera qu'il n'aura pas rendu juſtice à la tendreſſe qu'on lui a marquée. Ces trois ou quatre mois qu'on lui a donnés, ou l'empêcheront de ſe plaindre, ou ſerviront de réponſe à toutes ſes plaintes, & je vous aſſure qu'il les payera bien. Mon Dieu ! que cet homme-là paroîtra haïſſable à des yeux déſabuſés ! car il le leur paroîtra beaucoup plus qu'à d'autres, par le dépit qu'on aura de ne l'avoir pas toujours trouvé auſſi ſot qu'il eſt. Croyés qu'on lui demandera bien compte, & qu'on le punira bien ſévérement de ce qu'il aura pris la liberté d'impoſer à une jolie Femme, & eu la hardieſſe de jouir de ſon amour. Tout ce qu'il pourra dire pour ſa juſtification, c'eſt qu'il a été aſſés naturel qu'elle commençât

par lui la carriere de galanterie où elle va entrer, puiſqu'il a été le premier, quoiqu'indigne, qui ſe ſoit préſenté à elle. En effet, il ſemble qu'il faille expédier promptement un Mari, & aller de-là aux autres; c'eſt une affaire faite, & on n'y revient plus. Je crois celle-ci bien finie; ſi toutes les autres vont ſi vîte, l'Hiſtoire de Madame.. ſera fort remarquable par le grand nombre des amours. Peut-être eſt-il à ſouhaiter pour le Mari qu'il ſoit bien grand, il auroit du moins la conſolation de voir que perſonne n'auroit fait ſur le cœur de cette belle Perſonne des impreſſions plus durables que celles qu'il y a faites.

A MONSIEUR D'A...

LETTRE III.

IL faut que je vous ſatisfaſſe, & que je vous mande tout au long ce qui ſe paſſe chés Madame de L... depuis qu'elle eſt Veuve. Elle ne ſonge, comme vous devés ſavoir, qu'à prendre

un ſecond Mari ; mais quel Mari ? Elle veut qu'il ait de l'amour pour elle. Elle craint que l'on n'ait des deſſeins ſur ſon bien, plus que ſur ſa perſonne ; délicateſſe très-fondée & très-raiſonnable, mais qu'elle ne devroit pourtant pas écouter. Elle obſerve dans ſes diſcours de diminuer ſon bien autant qu'elle peut, pour empêcher les vœux & les ſoupirs de ſes Amans d'aller de ce côté-là, & en même temps elle diminue auſſi ſon âge ; mais elle ne peut faire de tort ni à l'un, ni à l'autre ; on ſait que le bien eſt grand, & l'âge auſſi. Je voudrois que vous viſſiés avec quel mépris elle traite le beau teint de Mademoiſelle ſa Fille. Auſſi-tôt qu'on parle, elle prend la parole, pour dire que ce n'eſt pas-là ce qui durera dans cette jolie perſonne, mais que ce qui la rendra long-temps aimable, ſera ſa taille & ſa figure. Et pourquoi cette diſtinction ? C'eſt que ſa Mere eſt encore d'une figure aſſés noble, & d'aſſés belle taille. Pour le teint, vous voyés bien qu'elle n'y peut plus prétendre. La Demoiſelle de ſon côté a un grand intérêt à empêcher que ſa Mere ne ſe remarie ; auſſi elle s'y employe avec toute l'adreſſe

poſſible. S'il arrive que quelqu'un prenne des manieres propres à ſéduire Madame de L... & commence à faire quelque progrès auprès d'elle, tous les charmes de la Fille ſe jettent à la traverſe; on a pour lui faire lâcher priſe & pour l'attirer à ſoi, des ſecrets infaillibles, que la beauté & la jeuneſſe fourniſſent; on rend la Mere jalouſe, & il n'en faut pas davantage; car quand elle l'eſt une fois, elle fait autant de bruit, & eſt auſſi difficile à appaiſer, que ſi elle n'avoit que vingt ans. Il ſeroit à craindre pour la Demoiſelle qu'il ne ſe trouvât quelque homme de bon ſens qui allât droit à ſon but, & qui ne ſe laiſſât point donner le change. Mais heureuſement Madame de L... n'admet que de jeunes gens à ſoupirer pour elle, & de jeunes gens ſeront toujours les dupes de ſa Fille. Je vous avouerai que je lui ai fait pendant quelque temps une méchanceté. J'ai fait ſemblant d'être amoureux de la Mere, qui ne le trouvoit point trop mauvais. Auſſi-tôt voilà la Fille qui met en uſage toute la plus fine coquetterie pour faire une diverſion. J'avois deſſein de l'allarmer un peu, & je ne donnois pas dans

le

le piége ; mais enfin je la tirai de peine il y a quelques jours, par une Lettre que je lui écrivis. En voici une copie. Je vous l'envoye, parce que cette Piéce peu servir à l'histoire du Veuvage de Madame de L... que vous aviés envie de savoir.

A MADEMOISELLE de L...

LETTRE IV.

DItes la vérité, Mademoiselle, n'êtes-vous pas bien aise que je prenne la peine de vous écrire ? Vous avés si fort éprouvé ma fierté, que vous devés être infiniment sensible aux moindres graces que je vous fais. Ne souhaiteriés-vous pas même de trouver cette Lettre-ci pleine de tendresse, & pour tout dire, d'amour ? Je sai l'usage que vous en feriés, & je devine fort bien comme en allant porter vos plaintes à Madame votre Mere, de ce que j'oserois vous écrire de pareilles choses, vous seriés ravie de la désabuser de ma fidélité. Mais n'esperés rien,

je ne vous parlerai point encore d'amour ; il s'agit ſeulement de ſavoir ce que vous voulés bien qu'il vous en coûte, afin que je renonce à devenir votre Beau-pere. Je me contenterai que vous faſſiés, pour me récompenſer de ne l'être point, ce que vous avés fait juſqu'ici pour m'empêcher de l'être. Souvenez-vous, Mademoiſelle, de toutes les bontés que vous m'avés marquées, vous m'y avés accoutumé, il m'eſt impoſſible de m'en paſſer à l'avenir ; je vous connois des regards & des façons de parler que je vous redemanderai toute ma vie. Il vous ſera d'autant plus aiſé de me continuer toutes ces faveurs, que je vous donne ma parole de les recevoir mieux que je ne faiſois. J'ai admiré votre perſévérance à mon égard, rien ne rebutoit la bonne volonté que vous aviés pour moi ; mais ſoyés ſûre que vous me trouverés déſormais moins fier & moins inſenſible. Je ne laiſſerai plus ſans réponſe les choſes obligeantes que vous me dirés ; & quand vous ferés des pas vers moi, je commencerai à en faire vers vous. Si vous changés de manieres le moins du monde, je redeviens Beau-

pere, & je ſaurai bien m'attirer votre tendreſſe, par les ſoins que j'aurai pour Madame votre Mere, lorſque je ne me l'attirerai pas par ceux que j'aurai pour vous-même. Mais, Mademoiſelle, pourquoi faudroit-il prendre ces voies détournées? Pourquoi ne pourroit-on réuſſir auprès de vous qu'en faiſant ſa cour à une autre? Dès qu'on a de l'attachement pour Madame votre Mere, vous vous chargés de le payer; qu'on en ait pour vous, vous n'y ſongés pas. Il vaudroit mieux, ce me ſemble, remettre les choſes dans leur ordre naturel, Madame de L... récompenſeroit ſes Amans, & vous les vôtres, & en ce cas-là je vous promets fidélité.

A MADAME...

LETTRE V.

JE vous prie, Madame, que je vous faſſe une hiſtoire aſſés extraordinaire, mais dont je vous garantis la vérité, & qui eſt nouvellement arrivée. Elle vous donnera une frayeur ſalutaire des forces

de l'amour, & vous servira à vous faire voir que dès qu'un Amant est d'une certaine persévérance, il n'y a rien de mieux à faire que de s'accommoder avec lui. La L... étoit amoureux depuis deux ans, & n'avoit pû trouver moyen de plaire ; soins, assiduités, respects, plaintes, larmes, fureurs, tout avoit été inutile. A la fin un beau jour qu'il étoit dans le Cabinet de la Dame seul avec elle, il lui déclara que puisque rien n'avoit été capable de la toucher, il étoit résolu de mourir. Jusque-là il ne tenoit qu'un discours fort commun ; mais voici ce qu'il y eut de particulier : *Et afin*, lui dit-il, *que vous jouissiés pleinement de ma mort, & que vous ayés le plaisir de la voir arriver par degrés, je veux mourir de faim ici dans ce Cabinet ;* & sur cela il se jette à terre pour commencer de ce moment-là à mourir. La Dame ne fit que s'en moquer, & le laissa là, fort sûre qu'il n'y seroit pas encore dans un quart d'heure. Cependant le soir arrive, la nuit vient, & il est encore dans le Cabinet. On va le trouver, on lui demande s'il est fou, s'il veut passer là la nuit. Il ne répond pas un seul mot, & oblige la Dame à

sortir. La nuit se passe. Le lendemain on retourne de bon matin l'exhorter à résipiscence; il n'ouvre la bouche que pour répondre, *Madame, j'ai eu l'honneur de vous dire mes dernieres paroles.* Il jette un regard languissant sur elle, pousse un soupir, & tourne la tête d'un autre côté. Le troisiéme jour, la Dame plus embarrassée que jamais, lui porte elle même un bouillon. Dieu sait avec quel souris dédaigneux il le regarda. Il paroissoit considérablement affoibli; il y avoit déja je ne sai quoi d'égaré dans l'air de son visage, & quelque chose d'éteint dans les yeux. Le quatriéme jour, la Dame fit des réfléxions profondes sur le scandale qui alloit arriver. *Un homme mort dans mon Cabinet! mort par un déséspoir! mort de faim! je suis perdue; cela va faire un éclat horrible dans le monde, on ne croira point la vérité, & on fera mille plaisanteries.* Peut-être aussi fut-elle touchée d'une marque de passion si extraordinaire. Pourquoi non? Je croirois bien que cela fit autant d'effet sur elle que la crainte du scandale. Quoi qu'il en soit, elle l'alla trouver, & après une derniere exhortation, qu'il paroissoit même n'entendre pas, parce qu'il étoit déja

mourant, elle lui dit que puiſqu'on ne pouvoit le faire ſortir de-là par aucune bonne raiſon, il en ſortît à tel prix qu'il voudroit. Le pauvre moribond tourna languiſſamment les yeux vers elle, & demanda s'il avoit bien entendu, ou ſi ce n'étoit point un ſonge qui ſe formât dans un cerveau malade & épuiſé. On lui confirma ce qu'on lui avoit dit; auſſitôt la vie revint en lui, & non-ſeulement la vie, mais une vivacité ſurprenante, avec laquelle il ſe fit payer de ce qu'il alloit ſortir du Cabinet. Jamais il ne ſe fit une retraite plus honorable. Apparemment la Dame fut aſſés bon gré à ſes charmes de ce qu'ils avoient le pouvoir de ranimer les mourans, & je ne doute pas qu'en effet ils n'ayent eu bonne part au miracle; mais il eſt conſtant qu'ils en doivent partager la gloire avec un grand pain & quelques bouteilles de vin, que l'Amant avoit fait cacher adroitement ſous un lit de repos qui étoit dans le Cabinet; car comme il avoit prévû ſa mort, il avoit fait quelques préparatifs. Certainement, Madame, une pareille fourberie vous fait dreſſer les cheveux à la tête. O Siécle! ô mœurs! dites-vous. Heu-

reuſe cependant & trois fois heureuſe celle qui a des Amans qui ſavent fourber ainſi. On a l'honneur d'avoir fait l'inéxorable, & le plaiſir de ne l'avoir pas été. Je gage qu'on a bien ſenti l'obligation qu'on avoit à notre Ami La L... & que pour la reconnoître, on l'a renvoyé d'autres fois avec autant de contentement & moins de faim. Que ne mérite point auſſi la gentilleſſe de ſon invention ? D'autres emportent les Places qu'ils aſſiégent en les affamant ; lui a emporté celle à qui il en vouloit, en s'affamant lui-même. Le ſtratagême eſt le plus joli du monde. Tout ce qu'il y a à craindre, c'eſt qu'une autre fois les Dames ne laiſſent crever les hommes qui voudront mourir; je ne crois pourtant pas que ce péril-là ſoit bien grand. Vous voyés dans cette Hiſtoire qu'il eût fallu que le Cavalier ſe fût retiré honteuſement, ſi les proviſions euſſent manqué ; mais les rigueurs de la Belle ne durerent pas auſſi long-temps que le pain & les bouteilles de vin.

A MONSIEUR D'E.

LETTRE VI.

LA jolie choſe, Monſieur, que votre petite Parente, & que je vous ſuis obligé de m'avoir fait voir ce tréſor avant qu'il paroiſſe dans le grand monde! C'eſt la plus aimable figure que j'aie jamais vûe, & il me ſemble que la ſimplicité dans laquelle l'ont élevée les Religieuſes qui ont eu juſqu'à préſent ſoin d'elle, relève beaucoup ſes agrémens. Moi, qui n'eſtimois pas l'éducation des Couvens, je commence à en être charmé, & je ne ſai plus comment on peut aimer une jeune perſonne déja toute dreſſée aux manieres du monde. Mademoiſelle de V... a ſans doute beaucoup d'eſprit, mais elle n'a point encore entendu parler des Gens raiſonnables: elle penſe plus qu'elle ne peut exprimer, & je vois avec un plaiſir extrême & l'effort qu'elle y fait, & le dépit qu'elle a de n'y pas réuſſir. Elle ſent la différence de ſes phraſes de Couvent

Couvent à celles dont je me ſers, & je ſuis amoureux de la honte qu'elle en a. Ce n'eſt pas que je n'entrevoye dans cette honte quelque choſe de fier, & qui ſemble me dire que je n'ai ſur elle que l'avantage de l'expérience. Je remarque même que quand je me ſuis ſervi de quelque façon de parler qui lui eſt nouvelle, & qui lui a plû, elle ne la prend pas auſſit-tôt, mais elle attend quelques jours à s'en ſervir, apparemment pour diſſimuler qu'elle ait rien appris de moi. Elle eſt ſi fâchée que j'aie préſentement plus d'eſprit qu'elle, qu'aſſurément elle en aura plus que moi avant qu'il ſoit peu. Je n'ai pas pû m'empêcher de faire quelquefois tomber l'entretien ſur les choſes du cœur, elle n'en parle que dans un certain ſtile tiré des livres de dévotion qu'elle a lûs, & qui tranſporté du Divin au Profane, fait un effet aſſés plaiſant; mais elle ne laiſſe pas d'entendre fort bien ce qu'elle dit, & je ſouhaiterois qu'en ce langage dévot elle voulût m'exprimer des ſentimens qui ne le fuſſent pas. Elle vient toujours à la Grille accompagnée d'une Révérende Mere qui ne montre point ſon viſage,

& qui dessous un Voile baissé, pousse mal-à-propos des Sentences sur le mépris du monde & la vanité de nos occupations ; & cependant elle se plaint lorsque je fais mes visites, ou moins fréquentes, ou plus courtes. Ce n'est pas assurément que je lui tienne des discours aussi édifians que pourroit faire son Confesseur. Nous sommes déja en quelque sorte d'intelligence, la jeune Pensionnaire & moi, sur les sottises de la Révérende Mere, & il y a eu quelques signes d'yeux qui ont passé pardevant le Voile noir sans être apperçus. Plaise à l'amour que notre intelligence puisse aller loin aux dépens de cette importune Figure qui vient se planter devant nous ; j'en aurois en vérité un double plaisir.

AU MESME.

LETTRE VIII.

JE commence une éducation de Mademoiselle de V... un peu différente de celle qu'on lui a donnée jusqu'à pré-

sent. Je lui ai envoyé le Roman de Cirus avec la permission de la Mere qui la gouverne, & il a été expédié tout entier en quinze jours. Aussi en a-t-elle les yeux tout battus, & je crois que ceux de la Révérende Mere le sont aussi, car elle a voulu goûter du Poison avant sa Pensionnaire. Elle me dit hier avec un certain ton de voix glapissante, où il entroit de la vieillesse, de la tendresse, & outre tout cela, je ne sai quoi de particulier aux Religieuses. *Mon Dieu! Monsieur, ne trouvés-vous pas que cette Mandane étoit bien malheureuse lorsqu'elle avoit tant d'angoisses dans le cœur, & qu'elle ne pouvoit s'aboucher avec le grand Artamene?* Je trouvai la remarque fort proportionnée au génie d'une Religieuse, toujours gênée & captive; & la petite Pensionnaire, qui l'entendit bien en ce sens-là, repondit brusquement: *Oui, mais Artamene étoit toujours en Campagne pour enlever Mandane; & pour nous, personne n'y songe.* Vous voyés que l'exemple de cette Héroïne les a assés mises toutes deux dans le goût des enlevemens, & qu'un grand Artamene n'y perdroit pas ses pas; mais je ne voudrois pas l'être de toutes les deux. Ci-

rus a fait ſur Mademoiſelle de V.. l'effet que les Romans font toujours ſur de jeunes perſonnes qui n'ont rien vû; elle s'imagine le monde fait ſur ce modéle. Je tâche de la réſoudre à ne pas exiger de ſes Amans tout le mérite d'Artamene, & à leur relâcher quelque choſe, ſur-tout ce reſpect outré qu'il avoit pour ſa Maîtreſſe; & en mon particulier je lui avoue, qu'à moins que ce caractere héroïque ne ſoit un peu mitigé, & amené à ma portée, je n'y puis pas prétendre, & que je ſerois auſſi-tôt Capucin. Mais elle veut prendre à la rigueur & au pied de la lettre tout ce qu'elle a vû dans ſon Livre. Il n'y a pas grand mal à cela, le monde l'aura bientôt déſabuſée, & j'eſpere même qu'elle viendra aiſément à gouter la différence qui eſt entre le romaneſque & le naturel. Peu de Femmes conſentiroient au rétabliſſement de la diſcipline amoureuſe des Romans,

A MADEMOISELLE de...

LETTRE VIII.

VOus voulés bien souffrir, Mademoiselle, que je me vante de vous donner de l'esprit. J'ai crû d'abord que c'étoit quelque chose de fort glorieux pour moi; mais je vois que je vous en donne tant en peu de temps, que je n'ai pas grand sujet de m'en faire honneur. La facilité que vous avés à en recevoir diminue extrêmement le mérite qu'il y auroit à vous en communiquer. Vous qui n'êtes pas ingrate, vous me donnés en récompense ce que je n'oserois nommer dans une Lettre qui doit entrer dans un Couvent. Si cependant je croyois qu'il n'y eût que vous qui dussiés la voir, je hasarderois le mot d'amour; car je vous avoue que je n'ai pas tant de respect pour vous, que pour la Mere de... Les jolies personnes en inspirent moins, & vous êtes assurément bien plus jolie qu'elle. Je me plains donc à vous, Mademoiselle,

de l'échange que vous voulés que nous faſſions enſemble. J'aime mieux vous donner de l'eſprit *gratis* ; je vous déclare que je n'ai point affaire d'amour. Ce qui me déplaît le plus, c'eſt que votre reconnoiſſance eſt ſi exacte, que vous voulés me donner un amour qui dure autant que durera l'eſprit que je vous donne. A ce compte je vous aimerois toute ma vie. Je vous rends très-humbles graces, je n'ai jamais été amoureux de cette façon-là. J'ai promis à chaque Belle que j'ai quittée, que je n'en aimerois jamais d'autres plus fidélement. Voulés-vous que je manque tout d'un coup à tant de promeſſes qui étoient les ſeules que j'eſpérois de pouvoir tenir ? Ne me permettrés-vous point de conſerver à l'égard de tant d'aimables perſonnes cette eſpéce unique de fidélité ? Vous me rendrés infidéle à un Monde de Belles tout à la fois. Il faut pourtant m'y réſoudre, ſi je continue de vous voir ; mais du moins récompenſés-moi ſur le pied de cette multitude & de Maîtreſſes paſſées, & de Maîtreſſes à venir que je vous ſacrifie ; car pendant le reſte de ma vie, que je vois bien qu'il faut vous dé-

vouer, j'étois un homme à avoir encore quelque douzaine ou deux de passions. Vous étouffés dans mon cœur toute cette belle espérance d'amours à naître. Je n'ai point de regret à la diversité qui se fût trouvée dans ma vie, j'eusse aimé tantôt une brune, tantôt une blonde, tantôt une personne gaie, tantôt une sérieuse; mais il me semble que vous rassemblés le mérite de tous ces différens caracteres. Vous me paroissés gaie & sérieuse; & ce qui est plus surprenant, j'ai tant d'envie de trouver tout en vous, que je vous trouve blonde & brune en même temps. Il vaut autant que je vous aime vous seule, que si je m'étois amusé à aimer en détail toutes ces autres personnes qui sont en vous en racourci; mais aussi afin que l'Empire d'Amour ne perdît rien, il faudroit que vous m'aimassiés autant qu'elles auroient pû faire toutes ensemble. Vous êtes jeune, il seroit extrêmement glorieux que votre coup d'essai fût quelque chose de grand.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE IX.

JE ſuis perdu, mon cher Monſieur, je me ſuis brouillé au Couvent par une imprudence que j'ai faite. J'écrivois à Mademoiſelle de V... & je lui mandois que je haſarderois dans ma Lettre quelques mots d'amour, ſi la Révérende Mere ſa Gouvernante ne la devoit point lire, mais que je reſpectois cette bonne Religieuſe plus qu'elle, parce qu'elle étoit aſſurément moins jolie. Je ne m'apperçus que trop à la premiere viſite, qu'elle avoit lû ma Lettre, comme cela ne pouvoit manquer d'arriver, & je ſentis bien le chagrin où elle étoit d'avoir été trop reſpectée. Je crus que pour remédier à tout, il ne falloit que lui manquer de reſpect, quoique cela ne fût pas aiſé ; je lui dis cent folies qui ne s'adreſſoient qu'à elle ; j'attaquai ce Voile baiſſé par les plus impertinentes galanteries dont je pûs m'aviſer. Je lui dis que nous étions bienheureux qu'elle

n'en pût pas mettre un ſur ſon eſprit comme ſur ſon viſage ; que l'obſtination qu'elle avoit à ne le pas vouloir hauſſer, ne pouvoit être qu'une marque de ſa charité pour le prochain qu'elle ne vouloit pas mettre en péril, qu'il falloit l'en remercier en même temps qu'on s'en plaignoit. Enfin quelles ſotiſes ne furent pas dites, & quelles ſotiſes du moins auſſi grandes ne furent pas répondues ! Il n'y a que vous qui le ſachiés, ô Grilles confidentes & témoins de mes peines. Cependant je n'avançai rien, & cette bonne Religieuſe ne me veut pas moins de mal pour ſa beauté mépriſée, que Junon en voulut autrefois à Pâris. Il eſt vrai que j'ai un peu plus de tort que lui, car encore ne condamna-t-il que ce qu'il avoit vû, moi j'ai condamné la Junon voilée ſans l'avoir vûe, heureux pourtant de n'avoir pas jugé autant en connoiſſance de cauſe que Pâris. J'ai déja été refuſé deux fois à la Grille ſur d'aſſés mauvais prétextes, cela ne m'étoit point arrivé avant la Lettre. Toute mon eſpérance eſt, qu'il viendra bientôt à la bonne Mere quelque menace d'apoplexie qui l'obligera de me pardonner.

A vous dire le vrai, je crois qu'une apoplexie toute entiere feroit encore mieux.

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE X.

PUisqu'enfin vous allés paroître dans le monde, Mademoiſelle, je veux me mettre à prophétiſer, & lire dans l'avenir votre deſtinée. Imaginés-vous un grand cri qui s'élevera dans Paris, & mille voix confuſes où l'on pourra ſeulement diſtinguer *qu'elle eſt jolie ! qu'elle eſt belle !* Juſqu'à préſent on vous a vûe dans le lieu où vous avés été, mais perſonne ne vous a encore regardée, hormis moi, qui certainement me ſuis bien acquitté ſur cela de mon devoir. Tous les yeux, Mademoiſelle, vont être à peu près pour vous comme les miens; vous n'y remarquerés peut-être pas de différence, mais ſi vous me permettés de mêler quelque choſe de triſte dans mes prédictions, les premiers jours de votre apparition une

fois passés, vous ne trouverés plus dans les yeux des autres ce qui sera encore dans les miens. Vous entendrés incessamment autour de vous une sorte de bruit sourd & de murmure confus auquel vous n'êtes pas encore accoutumée; cela s'appelle des soupirs. Ils seront faits comme quelques-uns de ceux que vous avés déja entendus de moi. Peut-être seulement seront-ils poussés un peu plus haut, mais ce ne sont pas-là les meilleurs. Sur-tout il tombera sur vous de toutes parts une grêle de certaines choses agréables qu'on nomme des fleurettes ou des douceurs; vous en serés si accablée, qu'à peine aurés-vous le loisir de respirer: dès que vous vous en serés défendue d'un côté, elles vous attaqueront de l'autre; mais de peur que vous ne vous accoutumiés trop à ce langage flatteur qui ne sera que dans la bouche des hommes, je m'engage à vous rapporter fidélement ce que diront de vous les femmes, dont les plus jolies ne manqueront pas à vous trouver les yeux trop grands, ou la bouche trop petite. Pour moi, si vous n'étiés pas présentement la seule personne de votre Sexe

pour qui je m'intéreſſaſſe, je ferois publier dans Paris que toutes les femmes euſſent à engager leurs Amans de la maniere la plus ſûre dont elles pourroient s'aviſer, & qu'elles veillaſſent de près à la garde de leurs Captifs ; car à votre arrivée on ne va entendre parler que de chaînes rompues, & de Maîtreſſes abandonnées. Je ſuis perſuadé qu'après cet avis, il y auroit une partie des Amans qu'on ſe hâteroit de favoriſer, & une autre partie qu'on traiteroit plus mal qu'à l'ordinaire, ſelon les différentes maximes qu'ont les Dames pour conſerver leurs Conquêtes ; je crois pourtant que la plûpart des hommes y gagneroient. Enfin, Mademoiſelle, il eſt très-certain que votre ſortie du Couvent eſt un événement très-conſidérable dans le monde qui aime & eſt aimé, & qu'il y doit cauſer une grande révolution. Une jeune Divinité de ſeize ans comme vous s'y eſt bientôt fait connoître pour ce qu'elle eſt, & dès qu'elle ſe fait voir, tout tombe à ſes genoux. Pour moi, ſi je ne ſuis pas tombé aux vôtres avant tous les autres mortels qui vous adoreront, ſongés que c'eſt la Grille qui m'en a empêché,

car ce n'eſt point là coutume d'adorer de loin de ſi jolies Divinités, on ne tombe point à leurs genoux ſans les embraſſer.

A M. LE CHEV. DU B.

LETTRE XI.

QUe diriés-vous, mon pauvre Chevalier, de ce que je vais vous attaquer ſur une des plus belles choſes que vous ayés jamais faites? Vous êtes amoureux de Madame de M... Aſſurément ce ne ſont pas les ſens qui vous la font aimer, je crois qu'il n'y en a pas un ſeul qui ne dépoſe contre elle; mais elle a beaucoup d'une certaine ſorte d'eſprit, & c'eſt-là le mérite qui vous touche. Rien n'eſt plus louable que ce mépris des beautés ſenſibles & matérielles, & ce goût vif pour les beautés ſpirituelles & inviſibles. Il y a même beaucoup plus qu'un ſimple mépris pour les unes, & un goût violent pour les autres; vous allés à ces beautés inviſibles & ſpirituelles au travers des laideurs maté-

rielles & ſenſibles qui ſe préſentent en votre chemin. Sans doute votre grandeur d'ame en éclate beaucoup davantage, & je croirois volontiers que vous êtes entré en conteſtation de ſpiritualité avec quelque Ange. Cependant c'eſt cela même qui ne peut être approuvé dans un Siécle auſſi corrompu que le nôtre ; ne faites point l'Ange à vingt-cinq ans, mon pauvre Chevalier, & ſur-tout ne le faites point pour une perſonne auſſi éloignée de l'être. Puiſque vous croyés que cette femme-là a tant d'eſprit, imités-là, je vous donne ma parole qu'elle ne vous aime pas pour votre eſprit. En euſſiés-vous autant que feu Voiture, vous auriés encore beſoin auprès d'elle de la jeuneſſe & des agrémens dont elle eſt accompagnée. Prenés les maximes qu'elle a ſur l'amour, & vous n'aurés bientôt plus d'amour pour elle. Vous prétendés que le commerce de cette Dame vous fera une réputation d'eſprit ; détrompés-vous ; vous êtes jeune & bien fait, on ne prendra point le change. Peut-être parce qu'elle raille aſſés généralement de tout le monde, vous vous croyés au-deſſus de tous ceux dont elle a plaiſanté avec

vous, & vous êtes agréablement flatté par l'exception que fait de vous une perſonne qui ſait ſi bien démêler les ridicules. Mon cher Chevalier, gardés-vous bien de prendre le payement de vos ſoins pour un effet de votre mérite ; il y a bien de la différence entre mériter & acheter. Ces manieres de diſtinction qu'on a pour vous, vous les avés achetées, & aſſés cher. Encore ſi l'achat une fois fait, c'étoit pour le reſte de votre vie, paſſe ; mais il faut le renouveller bien ſouvent. Selon que je vous vois poſſedé de la vertueuſe paſſion d'avoir de l'eſprit, je crois que ſi on vous condamnoit à vous mettre dans la Philoſophie ou dans les Mathématiques, vous le feriés. Du moins eſt-il certain que ce courage-là ne doit pas manquer à l'Amant de Madame de M... Quelle entrepriſe peut être au-deſſus de lui ? Adieu, mon cher Chevalier, n'eſtimés point tant l'eſprit, s'il ſe peut, & ſongés à en avoir à meilleur marché.

AU MESME.

LETTRE XII.

TRemblés à la vûe de cette Lettre, je vais vous prêcher plus que jamais. On me mande que vos amours vous brouillent avec tout le monde. Madame de M... en uſe avec vous, comme fit Catilina avec ceux qu'il avoit engagés dans ſa Conjuration. Il leur fit boire du ſang humain, afin qu'ils ne puſſent jamais rompre la liaiſon qu'un ſi grand crime formeroit entr'eux. Madame de M.... vous fait auſſi avaler tout le venin qu'elle a contre les humains en général; elle vous remplit l'eſprit de ſes plaiſanteries que vous ne manqués pas de répéter, & plus vous faites d'ennemis, plus vous êtes lié à elle. Voilà des jolis nœuds d'une tendre paſſion.

Vivre avec votre Iris dans une paix profonde,
Et ne compter pour rien tout le reſte du monde.

C'eſt-

C'eſt-là apparemment ce que vous vous propoſés. J'avoue que rien ne ſeroit plus agréable, ſi ce n'étoit l'Iris; & je n'aimerois pas une paix ſi profonde avec elle. Je vous aſſure que vous vous préparés une ſolitude qui ne différera guére de celle de la Thébaïde, ſans compter les auſtérités que vous aurés à pratiquer. N'allés pas vous imaginer que vous en ayés plus d'eſprit, parce qu'elle en a, & qu'elle vous aime; je voudrois bien ſavoir ſi elle en eſt plus jeune, parce que vous l'êtes, vous qui l'aimés tant. J'avoue qu'on ſe fait l'eſprit avec les gens qui en ont, & qu'on ne ſe rajeunit pas avec ceux qui ſont jeunes; mais vous ne vous faites pas l'eſprit avec Madame de M... vous prenés le ſien tout fait, parce que comme il vient d'une perſonne qui vous eſt extrêmement chere, vous croyés y avoir une ſorte de droit, & vous vous parés des jolies choſes que vous lui avés oui dire. C'eſt ce qui vous trompe, elles ne prouvent non plus votre eſprit que le fard que Madame de M... met tous les jours marque ſa jeuneſſe. Tout cela s'applique par dehors, & ne vient point du dedans.

Si vous voulés nous prouver que vous ayés profité avec elle, apprenés à dire des choſes qui ne ſoient point d'elle, & même afin qu'on ne vous ſoupçonne pas de lui rien dérober, apprenés à louer avec agrément & avec délicateſſe; c'eſt ce qu'elle n'a jamais fait. Je gage qu'à vous-même elle ne vous a jamais rien dit de doux ni de flateur; ſeulement elle jette ſur le reſte du genre humain des plaiſanteries ameres où vous n'êtes pas compris, & vous êtes réduit à vous contenter de cela comme des plus tendres diſcours qui puiſſent ſortir d'une bouche chérie. Apparemment c'eſt ainſi que Tiſiphone & Alecto font l'amour, lorſqu'il arrive que ces jolies Demoiſelles ſont en commerce de galanterie, & que les ſerpens dont elles ſont coëffées radouciſſent leurs ſifflemens, & tâchent à faire les yeux doux. J'eſpere qu'une comparaiſon ſi outrée mettra ma Lettre en ſûreté, & que vous ne la ſacrifierés pas à l'objet de votre flamme. Je ne ſerois pourtant pas fâché que vous le fiſſiés; je ſuis ſûr qu'on vous haïroit de l'avoir ſeulement reçue.

A LA MESME.

LETTRE XIII.

ON me mande que vous avés depuis peu un Rival, & que vous ne luy voulés pas céder. Vous moqués-vous? Connoiſſés-vous ſi peu le bonheur que votre fortune vous envoye? Faites réfléxion que vous allés être le dernier Amant de Madame de M... car préſentement les Amours ne ſe preſſent plus guére autour d'elle; rien n'eſt, ce me ſemble, plus déſagréable que de porter les derniers encens ſur un Autel qui tombe en ruine, & je ne me plairois point du tout à finir l'Hiſtoire amoureuſe d'une Dame quelle qu'elle fût. Je vous voyois extrêmement menacé d'eſſuyer cette honte-là, & j'en étois au déſeſpoir pour vous; mais voici un homme qui ſe préſente pour vous l'épargner, & vous ne profités pas d'une rencontre ſi heureuſe? En vérité je ne vous comprens pas. Peut-être que de voir la place diſputée, c'eſt ce qui vous

excite à la conſerver ; moi je trouve au contraire que vous devriés prendre adroitement pour la quitter, le moment où elle eſt diſputée ; il y auroit quelque honneur à avoir joui d'une choſe dont un autre eût pû encore être jaloux, & vous rejetteriés ſur votre Rival le deshonneur d'en être à l'avenir poſſeſſeur ſi paiſible. Vous avés encore une petite réfléxion à faire, c'eſt que ſi vous négligés l'occaſion qui s'offre, Madame de M... pourra bien ne la pas négliger ; & ſi vous ne ſentés pas l'avantage d'avoir un Rival, elle ſentira bien celui d'avoir un nouvel Amant. Vous avés vingt-cinq ans ; elle en a, je n'oſerois dire combien, & il ſeroit dit qu'elle vous auroit fait une infidélité ? Cela ne ſeroit pas ſupportable. Cependant il y a bien de l'apparence que ce malheur vous arrivera, ſi vous n'y donnés ordre. Je crois qu'elle vous trouve préſentement l'eſprit aſſés formé, & qu'elle ſera bien aiſe de le former à quelqu'autre. Vous deviendriés un prodige, & vous ſeriés trop au-deſſus du reſte des hommes, ſi vous étiés plus longtemps le ſeul qui profitaſſiés de ſes excellentes leçons. Il eſt juſte que ceux

qui en ont besoin vous succédent. Sérieusement on lui est bien obligé de la bonté qu'elle a de répandre assés également l'esprit.

A MONSIEUR...

LETTRE XIV.

IL faut, mon cher Monsieur, que je vous ouvre mon cœur, & que je vous fasse part d'un chagrin très-sérieux que j'ai, dont je crains pourtant que vous ne fassiés que rire. Vous m'avés vû extrêmement touché de Mad... J'avois fait une exception pour elle au peu d'inclination que j'ai en général pour les personnes mélancoliques; sa mélancolie me paroissoit promettre quelque chose de passionné & de piquant; je ne me trompois pas, je suis venu à ne lui point déplaire, mais j'en suis bien puni. Quoique je sois pour elle d'un attachement & d'une assiduité très-exemplaire, je n'entens sortir de sa bouche que des plaintes. Il est vrai qu'elle les fait avec beaucoup d'esprit, & qu'il

y paroît un grand rafinement de tendreſſe, mais elle en fait toujours. S'il arrive, ce qui eſt aſſés rare, qu'elle ſoit contente, ne croyés pas qu'elle en parle; elle n'a point d'expreſſions pour la joie & pour le plaiſir, cette langue-là lui eſt tout-à-fait inconnue; & quand par malheur je la fais appercevoir qu'elle eſt contente, elle commence auſſi-tôt à ſe plaindre avec beaucoup d'éloquence, de ce que je lui donne ſi peu de ſujets de ſatisfaction, qu'il faut que je prenne ſoin de les lui faire remarquer. Imaginés-vous que c'eſt une Ariane qui n'eût eu rien à dire à Théſée tant qu'il eût été fidéle, mais qui dès qu'elle auroit été abandonnée dans l'Iſle déſerte, eût fait merveilles avec les Rochers. J'ai pris la liberté de lui dire quelquefois qu'il falloit qu'on lui fît quelque perfidie ſignalée, pour faire paroître ſon génie, & le mettre dans tout ſon jour. Cependant ſes chagrins mêmes augmentent ſa beauté; ils redoublent l'éclat de ſes yeux, la vivacité de ſon teint, & en un mot lui donnent un ame nouvelle. Qu'ils ſeroient agréables & piquans, s'ils étoient un peu plus rares! Je ne ſaurois vivre

avec elle, & je ne la saurois quitter. Je suis parfaitement content & de sa beauté, & de son esprit, & de son cœur; il n'y a que sa rate qui me fait enrager. Lui appartient-il à cette rate de venir gâter l'effet de tant de belles & bonnes choses? Qui pourroit érater Mad... ce seroit une personne parfaite. On dit que l'opération est possible, & qu'elle n'est pas trop dangereuse. Je m'en informerai mieux, & à cette condition je lui promets une fidélité éternelle.

AU MESME.

LETTRE XV.

JE suis fort trompé, ou j'ai trouvé un bon expédient pour me demêler d'avec Mad... sans lui donner sujet de me faire des Elégies qu'il me seroit impossible de soutenir. J'ai été prendre notre Ami S. R. chés Madame d'H... à qui il s'étoit attaché; je ne sai par quel hasard, car cette cour-là est assés ennemie de toute délicatesse de sentimens, & lui il est homme à réfléxions

profondes. Il a dans l'esprit de certaines chimeres rafinées qui ont besoin de pâture, & je ne crois pas qu'il puisse être content d'une personne qui ne lui donne pas tous les jours sujet de rêver creux, & de se ronger le cœur. Je l'ai donc tiré d'un lieu où il étoit fort déplacé, & je l'ai conduit chés Mad... où je ne doute point qu'il ne me fasse grand tort. Il traitera l'amour sérieusement, méthodiquement, & selon toute sa dignité, au lieu que je n'en ai que des idées communes & superficielles qui m'ont été bien reprochées. A mesure qu'il avancera, je ferai à la faveur de mon Rival une retraite honorable & imperceptible. L'on n'entendroit point tant de plaintes de Femmes abandonnées par leurs Amans, si lorsque les Amans se sentent eux-mêmes abandonnés par leur amour, ils avoient soin de se donner des Successeurs qui empêchassent que leur perte ne fût sentie, & ce ne seroit point-là du tout une infidélité ; car quand je jure à une Belle de l'adorer toute ma vie, cela ne peut-il pas s'interpréter favorablement, que si je ne l'adore pas toujours, un autre l'adorera pour moi ?

Enfin

Enfin que je ne la laiſſerai point ſans un Amant qui lui plaiſe ? C'eſt-là l'eſſentiel. Qu'importe que cet Amant, ce ſoit moi ou un autre ? Je me tiens ſûr que Mad... ſera aſſés raiſonnable pour agréer la ſubſtitution que je prétens faire. De pareilles ſubſtitutions naturellement doivent plaire aux Dames, & même je crois que les plus fréquentes ſeroient les meilleures ; mais de plus il me ſemble que S. R. & Mad... prennent déja feu l'un pour l'autre. Je ſers extrêmement à mon Rival par l'oppoſition de mes maximes aux ſiennes. Je demeurerai mêlé dans ce commerce tant que nous aurons beſoin de cette comparaiſon lui & moi, pour en profiter chacun en notre maniere ; après quoi j'irai chercher ailleurs des Graces qui rient, & des Amours qui folâtrent.

AU MESME.

LETTRE XVI.

MEs deſſeins ne réuſſiſſent point. Mad... ne goûte plus S. R. Elle m'a dit que cet homme-là avoit l'eſprit tourné de ſorte à rendre fort malheureuſe toute perſonne qui s'intéreſſeroit à lui d'une certaine façon. Voilà un étrange cas. Il ſuffit de lui reſſembler pour ne lui pouvoir plaire, & elle ne s'accommode plus d'elle-même, quand elle ſe trouve dans un autre. Mais eſt-ce ma faute à moi de ce qu'elle eſt ſi peu raiſonnable? Je n'ai point ſongé à faire une déſertion criminelle, je lui ai préſenté un autre ſujet en ma place. Et quel ſujet encore? Un homme choiſi ſur tout Paris, pour le perſonnage le plus chagrin qui y fût, & qui du moins eſt auſſi capable qu'elle de ne laiſſer jamais de repos à ce qu'il aime. Elle ne l'accepte pas; elle l'acceptera ſi elle veut. Pour moi je prétens avoir fait mon devoir. Je ſoutiens que tous les Gens de ce caractere doivent s'apparier

ſes uns avec les autres, & qu'il leur doit être défendu de venir ſe mêler dans un Monde qui eſt content, & où l'amour n'eſt connu que par ſes plaiſirs. Ils y troubleroient tout, ſi on leur promettoit d'y faire des courſes. Je vois pourtant bien qu'ils auroient beſoin de trouver des Gens qu'ils puſſent tourmenter ſans être tourmentés, & ſur qui ils exerçaſſent leur triſte domination; mais en vérité ce n'eſt pas à dire que nous ſoyons obligés de nous y ſoumettre. Qu'ils ſe faſſent enrager les uns les autres. Mad... me regarde comme un tréſor en mon eſpéce. Toute ſa bile amoureuſe ſe répand ſans péril ſur moi qui n'en ai point; auſſi elle ne me veut pas lâcher pour S. R. que je lui offre. J'ai pourtant bien envie de lui échaper. Daigne le Ciel favoriſer mon évaſion.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE XVII.

J'Accepte fort volontiers, Monſieur, l'emploi que vous me donnés d'être l'Hiſtorien de la vie de Mademoiſelle de V... J'y ſuis aſſurément plus propre qu'à écrire quelque vie de Héros pleine de Batailles, & autres grands événemens magnifiques & déſagréables. Ici il n'y en aura guére de plus conſidérables que des promenades, des viſites, tout au plus quelque ſouris, ou quelque regard fin & miſterieux. Mais ne ſont-ce pas là les choſes qui tiennent la plus importante place dans les archives de Paphos & d'Amathonte? C'eſt dommage que nous ne les ayons bien complettes, au lieu de beaucoup d'autres gros Livres d'Hiſtoires dont je ne me ſoucie guére. Pour commencer donc celle de votre aimable Parente, nous la menâmes hier à *l'Opera* pour la premiere fois. Figurés-vous ce que c'eſt que *l'Opera* au ſortir d'un

Couvent. Quelle différence de l'harmonie des Religieuſes à celle-là ! Enfin quel paſſage de l'un de ces deux Mondes à l'autre ! On jouoit Pſiché ; je vous aſſure que Mademoiſelle de V... étoit Pſiché même, enlevée comme elle dans un ſéjour enchanté, auſſi ſurpriſe, auſſi charmée qu'elle. Pour moi, au lieu de regarder la Pſiché du Théatre, je ne regardois que celle de notre Loge, qui certainement la repréſentoit mieux, outre qu'elle étoit bien plus jolie ; & ſi j'avois été l'Amour, j'aurois député le Zéphire à celle-ci pour me l'amener, & aurois renvoyé l'autre chés ſes Parens. A l'Arrêt de mort de Pſiché, & à toute cette Pompe funebre qui le ſuit, la Demoiſelle pleura après s'être long-temps contrainte. L'honneur apparemment avoit beaucoup combattu dans ſa petite ame ; mais enfin l'honneur qui n'eſt pas accoutumé à être le plus fort, céda, & le mouchoir fut inondé de larmes. Comme tout cet endroit-là eſt long, elle voulut s'en aller, ou ſe cacher au fond de la Loge, parce qu'elle s'imaginoit que toute l'aſſemblée avoit les yeux ſur elle, & qu'elle étoit desho-

norée pour jamais. Nous eûmes bien de la peine à la raſſurer ; & tandis qu'on chantoit le *Deh ! Piangete al pianto mio*, / que tous les Inſtrumens de l'Orcheſtre tiroient de longs ſoupirs, & que les Flûtes pouſſoient mille ſanglots, c'étoient des éclats de rire dans notre Loge que nous ne pouvions retenir, & qui nous euſſent à bon droit fait paſſer pour fous. Je lui reprochai qu'elle étoit bien ſenſible, & elle me répondoit que ce n'étoit que de la pitié ; mais quand les Scénes de Pſiché & de l'Amour vinrent, de bonne foi elle ne le fut pas moins, & il n'étoit plus queſtion de pitié. Un air de joie douce & vive étoit peint ſur ſon viſage, & vous jugés bien que ſa beauté n'y perdoit pas ; & enfin preſſée par le plaiſir qu'elle reſſentoit, il falloit qu'elle ſe ſoulageât par un ſoupir, peut-être le premier de ſa vie, & ſans doute d'un trop grand prix pour être donné à une fiction. J'étudiai tous les mouvemens que la nature produiſit en elle ; je lui vis faire pendant toute cette Piéce, qui eſt aſſés variée, comme un petit cours de ſentimens, & je n'en connois guére dont ſon cœur n'ait fait l'épreuve dans les

trois heures que nous fumes-là. Je vous le garantis pour être d'une assés bonne trempe, & je ne désespére pas que dans peu nous n'ayons d'autres nouvelles à vous en donner. Au sortir de-là, nous la menâmes souper chés Madame votre Sœur. Le repas fut des plus propres, & la compagnie fort agréable; cependant elle rêva toujours. Elle ne s'étoit point encore remise de toutes les petites agitations qu'elle avoit essuyées, la Musique rempliſſoit encore ſes oreilles, Pſiché & l'Amour n'étoient point ſortis de ſon eſprit. Nous le priâmes bien de ne pas trouver mauvais de ſe voir ſervie par des Laquais qui ne reſſembloient guére à des Zéphirs; & le ſoir que je la ramenai juſque dans ſa chambre, je lui dis que ſi je ne la laiſſois pas dans ce moment-là au milieu d'une troupe de Nimphes, du moins je lui pouvois promettre qu'elle habiteroit toute la nuit dans le Palais enchanté, & qu'elle ſeroit Pſiché plus de vingt fois. Elle m'avoua le lendemain qu'elle l'avoit été, mais elle ne voulut point m'avouer qu'elle eût vû un grand jeune Amour bien fait, qui lui eût dit les plus tendres choſes du

monde. Cependant quel moyen d'être Pſiché ſans l'Amour ? Je vous laiſſe à juger ſi cela eſt poſſible.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE XVIII.

SI vous m'en croyés, Monſieur, partés dès que vous aurés reçu ma Lettre, & venés voir votre aimable Parente apprendre à jouer du Thuorbe. Je ſuis aſſuré qu'elle vous rendra les vingt-cinq ans que vous regretés quelquefois. Ce n'eſt pas qu'elle joue déja bien de cet Inſtrument, elle n'a garde depuis le peu de temps qu'elle s'y exerce ; mais c'eſt qu'on eſt touché de voir combien elle en jouera agréablement, & qu'on en eſt ému par avance. N'attribués point cela à la prévention que j'ai pour elle ; j'entens déja les ſons qu'elle tirera du Thuorbe dans quelques mois, ils me percent déja le cœur. Mais ce qu'elle a de très-agréable, ſans y compter les eſpérances de l'avenir, c'eſt l'attitude modeſte & en même temps touchante

qu'elle prend en jouant. Un des plus beaux bras du monde coule sur l'Instrument d'un mouvement juste & mesuré ; une main digne de ce bras, fait voler ses doigts sur l'extrémité des cordes ; de beaux yeux parlent pendant ce temps-là, & disent plus que l'Instrument même ; & des inflexions de tête douces & placées à propos, représenteroient, pour ainsi dire, tout l'air qu'elle joue, quand on ne l'entendroit pas. Lorsqu'elle jouera mieux, le Thuorbe accompagnera parfaitement son chant, mais sa personne accompagnera du moins aussi-bien le Thuorbe. Peut-être que le plaisir que j'ai à la voir jouer est redoublé, parce qu'il est de bon augure de lui voir embrasser quelque chose, quoique ce ne soit qu'un Thuorbe ; mais enfin je vous garantis qu'elle a la meilleure grace du monde à embrasser ce qu'elle embrasse. Ce seroit dommage qu'un si beau talent ne s'exerçât un jour sur quelques sujets animés, & de bonne foi je crois que ce n'est qu'un prélude & un essai. Elle prendra l'habitude de tenir tendrement entre ses bras quelque chose qui répondra tendrement ; & comme elle deviendra toujours plus déli-

cate ſur les réponſes, il lui faudra celle d'un Amant, ou tout au moins d'un Mari amoureux. Venés l'entendre avant que cela arrive, & même avant qu'elle ſoit plus habile ſur le Thuorbe ; car alors vous pourriés attribuer à l'art ou à une longue étude la perfection dont elle ſeroit ; mais préſentement on a le plaiſir de voir un heureux naturel avec qui l'art ne partage preſque rien ; & qui même fait effort pour ſe paſſer tout-à-fait de ſon ſecours ; & vous ne ſauriés croire combien cet effort eſt aimable.

AU MESME.

LETTRE XXI.

NOtre Carnaval n'a pas trop bien commencé, je ne ſai ce qui nous arrivera à la fin. Il y a trois jours que M. le Comte de P... donnoit le Bal à Madame de la C... Mademoiſelle de V... en fut privée, & du ſouper auſſi. Je n'avois garde de manquer au Bal ; mais ce n'étoit pas aſſés, je fis ſi bien que je fus auſſi du ſouper. Si vous êtes aſſés

pénétrant pour deviner la raiſon qui me faiſoit ſouhaiter avec tant d'empreſſement d'en être, je vous l'avouerai. Madame de la C... Reine du Bal & de la Fête, étoit fort parée; elle portoit ſur elle toutes les pierreries de ſon quartier; & qui l'auroit enlévée, auroit pillé tout le Marais : cependant elle ne laiſſoit pas d'être bien. Que ce *cependant* ne vous ſurprenne pas, c'eſt que je n'aime guére l'excès de parure ni de pierreries. Mademoiſelle de V... étoit moins brillante d'emprunt, mais bien plus brillante d'elle-même. Tous les yeux ſe tournerent ſur elle d'une certaine façon qui étoit un manque de reſpect pour la Maîtreſſe du Bal. Je crois que de ce moment-là toute la Fête fut gâtée pour elle; auſſi peu de temps après l'arrivée de Mademoiſelle de V... elle ſe plaignit d'un mal de tête. Ce mal de tête apparemment vouloit dire, qu'elle prioit qu'on la diſpenſât d'avoir le teint auſſi frais & les yeux auſſi vifs que votre aimable Parente. Pendant le ſouper, la Dame lui dit d'un air aſſés ſérieux, qu'elle la trouvoit coëffée extraordinairement; elle l'étoit en effet, mais la coëffure

étoit fort jolie & fort bien entendue ; & ſur cela, pas un mot de louange. L'aſſemblée commença, & pour la plus grande partie, elle fut compoſée d'aſſés jolies perſonnes. Dans les jugemens qu'on fit ſur la beauté, les Femmes donnerent la préférence à Madame de la C... & les Hommes à Mademoiſelle de V... Elle eſt aſſurément mieux donnée par les Hommes, ils ſont les Juges naturels des Dames en cette matiere. La plus grande foule n'étoit donc point auprès de Madame de la C... auſſi me ſembla-t-il qu'elle danſoit d'un air dédaigneux & négligé, parce que nous ne nous rendions pas dignes qu'elle nous donnât le plaiſir de la voir danſer auſſi-bien qu'elle eût pû faire. Je ne ſai ſi ce fut l'agitation de la danſe, ou le dépit de voir Mademoiſelle de V... ſi jolie & ſi piquante, ou un mauvais effet de ſa conſtitution ; mais enfin voilà le dernier des malheurs qui lui arrive, voilà ſon nés qui ſe met à rougir cruellement. J'admire l'autorité qu'a un nés ſur tout un viſage, dès qu'il eſt en mauvais état, il ne permet point que le reſte ſoit bien. Madame de la C... qui ſentit avec

chagrin cette importante partie s'enflammer, eût été bien aise de s'en venger sur tous les autres nés en les faisant rougir, & principalement sur le petit nés auquel je m'intéressois; mais comme elle n'en trouva point de moyen, elle tourna ailleurs sa colere; elle fit hausser les Lustres, de sorte que tout le monde eut les yeux battus jusqu'à la moitié du visage. Voyés la méchanceté! Son nés rougit; qu'elle s'attaque aux autres nés, mais ce n'étoit point aux yeux à en pâtir. Les nôtres, c'est-à-dire ceux de Mademoiselle de V... tinrent bon. Il n'y avoit rien ce jour-là dans toute sa beauté qui ne fût merveilleusement en état de se défendre contre tous les stratagêmes de ses ennemies. Vous ne croirés peut-être pas ce que je vais vous dire, mais aussi ne doit-on pas supprimer la vérité, parce qu'il est des incrédules. Madame de la C... ne put donner à toutes les Femmes des yeux battus, qu'elle ne s'en donnât aussi, & cela s'accordoit fort bien avec le nés rouge pour la défigurer. Monsieur des R... qui s'étoit jusque-là fort attaché à elle, la quitta dès qu'il la vit avec ces deux traits de

laideur volontaire & involontaire, & vint en notre quartier où ſe trouvoit un bout de nés fort joli, & peut-être les ſeuls yeux non battus qui fuſſent dans tout le Bal. Alors Madame de la C... déſeſpérée & furieuſe, fit ce que les Hollandois ſe réſervent toujours de faire dans les dernieres extrémités, ils lâchent les Ecluſes, ouvrent les Digues, & inondent tout le Païs. Vous ſeriés bien embarraſſé à deviner à quoi cela s'applique. C'eſt qu'il ne devoit point entrer de Maſques dans le Bal, que l'on vouloit qui fût ſans déſordre & ſans confuſion. Madame de la C... fit dire à la porte qu'on les laiſſât entrer, l'Ecluſe fut levée, la Digue percée, & en moins d'un quart d'heure on vit une inondation de Maſques. Alors les nés rouges & les blancs, les yeux qui étoient battus, & ceux qui ne l'étoient pas, tout fut confondu. Le tumulte augmenta toujours, & il ne fut plus poſſible de ſavoir laquelle étoit la plus jolie de Madame de la C... ou de Mademoiſelle de V... Le déſordre alla juſqu'au point qu'il y eut des Maſques qui ſe querellerent, & il parut cinq ou ſix épées nues, ſpectacle agréable

pour la fureur de Madame de la C... mais fort terrible pour la pauvre Mademoiselle de V... qui pensa mourir de peur. Elle ne manqua pas de s'enfuir aussi-tôt, & que sait-on si ces Masques querelleurs n'étoient point apostés par Madame de la C...? Que ne peut une Femme dont le nés est le seul qui rougisse dans tout un Bal? Nous avons raisonné à fond sur toute cette avanture, & nous avons résolu avec beaucoup de prudence de ne plus mener la jeune Demoiselle au Bal, sans avoir auparavant tiré promesse de toutes les Femmes qui s'y devront rencontrer, qu'elles ne trouveront point mauvais de la voir plus jolie qu'elles, & sans nous être assurés par avance d'une amnistie générale pour toutes les offenses que sa beauté pourra faire à la leur.

A MONSIEUR DE S...

LETTRE XX.

VOus prétendés donc à la ſucceſſion de Monſieur des R... c'eſt-à-dire, à épouſer Madame des R... lorſqu'elle ſera veuve ? Votre prétention eſt hardie, non que le bon homme n'ait ſoixante & quinze ans, mais parce qu'il en vivra quatre-vingt-dix ; que ſai-je ? peut-être cent. Il y a dix ans que Madame des R... l'épouſa, elle n'en avoit que quinze, & elle prit la réſolution de donner un an ou deux de ſa vie tout au plus à amaſſer du bien ; qui étoit la ſeule choſe qui lui manquoit. Ce bien-là proprement, elle ne ſongeoit pas à l'amaſſer pour elle, mais pour F... qu'elle ne haïſſoit pas, & qu'elle devoit épouſer inceſſamment ; car on comptoit ſur une prompte retraite du bon homme. Vaine prudence humaine, s'écrieroit fort à propos un Orateur en cet endroit-ci ! Le vieux mari vit encore, il a uſé la paſſion & la.

la conſtance de F... qui s'eſt enfin marié. Un autre lui a ſuccedé, qui après quelques années a auſſi renoncé à une femme dont le mari s'eſt ſi fort opiniâtré à vivre. Vous voilà ſur les rangs; ſur ma parole le bon homme vous laſſera comme les autres, vous ne tâterés de ſon bien ni des charmes de ſa Veuve. Je ne doute point que la petite femme ne tâche à mettre en uſage tous les moyens d'homicide qu'a une jeune perſonne à l'égard d'un Vieillard; mais à voir qu'il ne s'en porte pas plus mal, je juge qu'il n'eſt plus capable d'être tué de cette façon-là, & qu'il ne fait que rire des careſſes meurtrieres qu'il reçoit. Combien croyés-vous qu'il ſe réjouiſſe de ſe voir plus de ſanté que vous n'avés tous de perſévérance? Il a déja vû changer deux ou trois fois la cour de ſa femme, & il eſt encore vivant. Il n'eſt nullement jaloux des ſoins que l'on rend à cette Belle? il a ſur cela une tranquillité qui me déſeſpéreroit, ſi j'avois le même deſſein que vous, & que je prendrois pour une inſulte très-ſenſible. Il ſemble qu'il ſe tienne ſûr de vivre, de vous pouſſer à bout, & de voir votre Succeſſeur. L'Automne

approche, & vous allés avoir des eſpérances plus flatteuſes que jamais; vous ne ſoupirés qu'aprés les mauvaiſes ſaiſons, & votre amour ne médite que catarres, & fluxions ſur la poitrine, & apopléxies. Cependant je mets en fait qu'il ſe tirera de l'Automne, & que la chute des feuilles ne vous apportera rien. Le vieillard eſt malin, il ne mourra point que la beauté de ſa femme ne ſoit paſſée; il vous la laiſſera flétrie & conſumée par une ſi longue attente, & finira ſes jours par ce trait de plaiſanterie. Pour moi, ſi j'étois en votre place, je ne m'engagerois dans cette paſſion, & ne me remplirois la tête des deſſeins que vous avés, qu'après une bonne conſultation de Médecins qui m'aſſureroient de la prochaine mort du mari, ou qui me promettroient de m'en défaire dans un certain temps. Eh quoi, il vaudroit autant être amoureux de la femme de Mathuſalem. Etoit-elle jolie, que vous ſachiés?

A MONSIEUR DU P...

LETTRE XXI.

LE Comte D'... eſt enfin marié ; mais malgré les quatre cens cinquante mille francs qu'il a déja touchés en attendant le reſte, je vous garantis qu'il n'eſt guére content. Il voudroit bien faire oublier aux autres, & ſe faire oublier à lui-même qu'il a épouſé la fille d'un Marchand, c'eſt-à-dire, qu'il auroit bien envie qu'elle prît des airs de femme de qualité ; mais la nature & l'habitude ſont incomparablement plus fortes en elle, que la nouvelle dignité de Comteſſe. Elle n'eſt point accoutumée à tous ces différens Officiers qu'elle a préſentement, & elle n'a pas encore bien pû apprendre à diſtinguer leurs fonctions. Elle fut bien étonnée la premiere fois qu'elle vit apporter les plats ſur la table par un homme qui avoit ſon chapeau à la tête, & l'épée au côté ; & comme on lui avoit bien dit de prendre des manieres hautes &

fieres, elle lui dit devant tout le monde, qu'il servît plus respectueusement, & ôtât son chapeau; à quoi elle ajouta quelques plaisanteries sur l'inutilité de l'épée, dont le Maître d'Hôtel eut bien de la peine à s'empêcher de rire, & dont le mari devint rouge depuis la tête jusqu'aux pieds. Il est tous les jours exposé à de pareilles choses, & dès qu'elle ouvre la bouche, vous le voyés qui pâlit, & qui tremble de ce qu'elle va dire. Je ne doute point que tous les jours en particulier il ne lui fasse répéter son rolle de Comtesse; apparemment c'est à cela que s'employe la plus grande partie du temps qu'ils passent seuls ensemble. Triste condition pour celle qui reçoit les leçons! Aussi n'en profite-t-elle pas beaucoup. Je désespere qu'il la puisse jamais dresser aux grands airs; elle est petite, trapue, grasse, un visage large, le nés assés plat; vous voyés bien que cette figure-là n'est point propre à être élevée aux manieres de Comtesse. On eût pû faire quelque chose d'une personne maigre, qui eût eu une taille fine, & un grand nés un peu aquilin. La race des Comtes D... n'eût pas été gâtée

comme elle va l'être infailliblement. Vous y allés voir entrer un air bourgeois, qui n'en ſortira de dix générations. Ils auront des figures courtes, & de ces groſſes jambes que vous ſavés que Madame... prend pour des dérogeances de Nobleſſe. Ce ſera bien aſſés, ſi les ſix ou ſept cens mille francs qui entrent dans la maiſon D'... y durent autant que feront ces tailles roturieres. Peut-être cependant les pourra-t-on rectifier par cinq ou ſix Demoiſelles de ſuite, priſes dans de bonnes maiſons bien ruinées; autrement le mal eſt ſans remede.

AU MESME.

LETTRE XXII.

CE matin ſont partis de chés moi Monſieur le Comte & Madame la Comteſſe D'... qui vont en pélerinage à quatre lieues d'ici, pour tâcher d'obtenir un garçon. Ce pauvre Comte eſt bien malheureux; ſa vanité a toujours ſouffert depuis ſon mariage; ſa femme n'a

jamais pû remplir les titres dont elle eſt ornée ; il paroît qu'elle a ſuccombé ſous le poids, & qu'après quelques vains efforts ſuivis de rechutes continuelles, elle a enfin renoncé pour le reſte de ſa vie à faire la Comteſſe. Le Mari eſpéroit du moins être récompenſé par ſa fécondité ; car la fécondité eſt, ce me ſemble, une qualité bourgeoiſe, & il eſt vrai qu'elle en a aſſés, mais ce n'eſt que pour produire filles ſur filles. En voilà déja quatre qui mettent leur pere au déſeſpoir. J'ai vû le temps qu'il n'étoit pas trop dévot, mais il commence à croire aux Saints qui font avoir des garçons. Un certain Gentilhomme du petit nombre des Huguenots qui nous reſtent encore ſe trouva hier chés moi, & voulut faire au Comte D'... quelque mauvaiſe plaiſanterie ſur ſon pélerinage, comme ces Meſſieurs en ſavent bien faire, mais il fut repouſſé avec un zéle dont le Comte a lieu d'eſpérer trois ou quatre garçons de ſuite. Il eſt fort en colere contre la Comteſſe, de ce qu'il ne peut ennoblir ſes ſentimens juſqu'au point de lui faire ſouhaiter un fils avec autant de paſſion qu'il en ſouhaite un

Il la trouve ſur cela dans une indifférence tout-à-fait roturiere, & peut-être ſoupçonne-t-il que c'eſt faute d'être dans des diſpoſitions d'eſprit aſſés élevées, qu'elle ne fait point de Comtes. La petite femme auroit-elle bien l'adreſſe de n'avoir que des filles, pour ne le pas laiſſer en liberté de ſe relâcher ſur ſes devoirs ? Car aſſurément cet article ſouffriroit une diminution notable, s'il voit tiré d'elle un garçon ou deux ; mais de fille en fille elle le menera loin. Quoiqu'elle n'ait pas beaucoup d'eſprit, je croirois volontiers qu'elle en auroit aſſés pour cela. Les femmes entendent ſi bien leurs vrais intérêts ! Ce qui tourmente le plus Monſieur le Comte, c'eſt qu'il a eu des Maréchaux de France dans ſa famille. Laiſſer éteindre une Maiſon qui a porté de tels perſonnages ! Laiſſer mourir un ſi grand nom ! C'eſt pour en mourir ſoi-même ; mais peut-être auſſi que les ſucceſſeurs de ces grands Hommes ne veulent pas être petits-fils d'un Marchand. Que ſait-on ſi ces Etres à venir ne ſont point déja délicats ſur l'honneur ? Quoi qu'il en ſoit, le pauvre Comte eſt bien à plaindre d'avoir

pris une Femme qui ne ſait ni faire la Comteſſe, ni faire de Comtes. Nous verrons ſi le pélerinage remédiera à ce dernier malheur; pour le premier, je ne crois pas qu'il y puiſſe rien.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE XXIII.

JE ne puis jamais avoir plus de beſoin d'un bon conſeil, mon cher Ami, & je vous le demande de tout mon cœur. On me veut marier. Me marier! Ne trouvés-vous pas déja que cette affaire-là eſt trop ſérieuſe pour moi, & que je n'en ſuis point digne? Je n'ai point encore eu en ma vie une ſeule penſée ſolide, & ne m'en ſuis pas plus mal trouvé. Faudroit-il commencer à en avoir? Mais à qui encore veut-on me marier? A Madame d'A... la plus ſage perſonne qui ſoit au monde. Il me ſemble que je la vois déja réduire ma vie à une forme réguliere, m'aimer par méthode, & ſe preſcrire la loi d'avoir de mes enfans tous les ans. J'ai vû encore

encore depuis peu un trait de ſa vertu, qui me fait frémir. Elle avoue qu'il n'eſt pas poſſible qu'une Femme de bien n'ait quelque choſe à ſouffrir pendant un long veuvage. Il n'y a qu'une Femme bien ſûre, & d'elle-même, & de ſa réputation, qui oſe tenir de pareils diſcours. Mais ſongés-vous que ce ſeroit moi qui viendrois finir ſon veuvage douloureux? Qu'en dites-vous? Ne trouvés-vous point de témérité à cette entrepriſe? Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que le parti, à parler raiſonnablement, eſt très-bon en toutes manieres, & que je ſuis réduit à la néceſſité d'entrer dans une vraie délibération, & très-menacé de faire une ſotiſe, en n'écoutant pas les propoſitions qu'on me fait. De plus honnêtes gens que moi les recevroient à genoux. On m'aſſure que la Dame voudra bien penſer à moi; peut-être ſe propoſe-t-elle comme un plaiſir de m'apprendre à vivre ſagement. S'il faut que cela lui réuſſiſſe, je ſuis perdu; je ne ſai pas ce que je deviendrai, s'il arrive qu'on me faſſe avoir de la raiſon. J'ai ſongé s'il n'y auroit point lieu d'eſpérer que je la déréglerois plutôt qu'elle ne me

morigineroit ; beau deſſein à prendre en épouſant une Femme ! Mais je ne puis pas même me flatter de cela, je ſens qu'elle s'attirera de moi un certain reſpect qui lui donnera une grande ſupériorité ſur moi. Je ne crains point d'être gouverné, je ne crains que d'être rendu ſage ; on me donnera des charges, des enfans, des vûes & des deſſeins ; je ne puis ſeulement ſoutenir cette idée-là. Que Madame d'A... n'a-t-elle à l'heure qu'il eſt quelque procès qui la ruine, ou quelque petite vérole qui la gâte ! Que je ſerois obligé à un événement qui me mettroit hors d'état de penſer à cette affaire-là, ſans qu'il y eût de ma faute ! Car ni je ne la veux faire, ni je ne veux avoir à me reprocher de ne l'avoir pas faite. Vous ne ſauriés croire combien je ſuis changé depuis quatre jours que j'ai cette agitation dans l'eſprit. Je n'avois jamais tant penſé ; je vois que cet exercice-là m'eſt extrêmement contraire.

AU MESME.

LETTRE XXIV.

MOn mariage eſt rompu, Dieu merci ; il eſt vrai qu'il y a de ma faute, mais mon honneur eſt ſauvé devant les hommes, & je ne prétens mettre que vous ſeul dans ma confidence. J'allois chés Madame d'A... entraîné malgré moi par la bonté de l'affaire qu'on me propoſoit, tremblant, interdit, & déconcerté par la ſeule penſée qu'il s'agiſſoit d'un mariage. Jamais aſſurément la pudeur d'aucune Fille n'a tant ſouffert de cette idée. Je m'apperçois que l'expreſſion n'eſt guére forte, en voici une qui vous fera mieux entrer dans la choſe ; j'étois ſi changé, qu'à me voir & à m'entendre parler chés Madame d'A... on m'eût pris pour un homme ſage & ſérieux. Peut-être ce changement paſſoit-il auprès d'elle pour une marque de l'envie que j'avois de lui plaire ; au lieu qu'il ne marquoit que d'extrême appréhenſion que j'avois

d'elle & de tout ſon mérite. Enfin la perſonne qui négoçioit l'affaire, vint après bien des cérémonies me demander quel étoit mon bien. Sur cela il me prit une forte tentation de le faire moindre qu'il n'eſt, fourberie qui ſe pratique rarement en fait de mariage; mais enfin j'y étois réduit. La choſe étoit conclue, ſi je n'y donnois ordre; le parti étoit ſi bon, que je ne pouvois pas le refuſer ouvertement, & je me crus fort heureux qu'il ſe préſentât un moyen de me faire refuſer ſans qu'on s'en apperçût. Je fis donc le Héros, & j'avouai que mon bien n'étoit pas ce qu'on croyoit. J'avois à la vérité quelque peur que cet Héroïſme même ne touchât la Dame; cependant je me repoſai ſur la nature qui ne ſe porte pas volontiers à ces excès de généroſité, & je m'attendis à être refuſé avec beaucoup de reconnoiſſance & de louanges. Cela ne manqua pas d'arriver; mais ce qu'il y a de plaiſant & que j'appris hier, c'eſt que la Dame calcula ſi mon bien & le ſien mis enſemble pourroient donner une telle Charge au Fils aîné qui naîtroit de nous, telle autre au cadet, tel mariage à une Fille; car comme

elle eſt une perſonne d'un grand ordre, elle a déja réglé dans ſa tête quels ſeront les établiſſemens des Enfans de ſon ſecond Lit à venir, & je ne ſai ſi elle n'a pas même arrêté l'ordre de la naiſſance des Garçons & des Filles. Pour moi je penſai mourir de joie de me voir ſorti d'une ſi bonne affaire, & je me flatte de n'être pas ſi malheureux qu'il s'en pût préſenter encore à moi quelqu'autre auſſi avantageuſe en toutes façons. Quand j'ai revû Madame d'A... ç'a été avec toute ma gaieté ordinaire, & à l'heure qu'il eſt que je ne ſonge plus à l'épouſer, je m'en accommode fort. Je deviendrois même amoureux d'elle, ſi elle vouloit; il eſt vrai qu'elle eſt bien ſage, mais il n'y a rien que je ne faſſe pour la remercier de m'avoir refuſé. Je ſuis fort trompé même, ſi elle n'a quelques agrémens nouveaux qu'elle n'avoit point avant ce refus; c'étoit la ſeule propoſition du mariage qui empêchoit ces charmes-là de naître. Admirés un peu la grande vertu qu'il a.

A MONSIEUR de...

LETTRE XXV.

CRoiriés-vous bien ce que je vais vous apprendre ? Madame de... que vous trouviés ſi mauvais qui prît encore part à la Galanterie, y triomphe malgré ſes cinquante ans; il lui eſt arrivé la plus glorieuſe avanture qu'elle eût jamais pû eſpérer. Elle a reçu des coups de canne de ſon Amant, pour quelques ſoupçons d'infidélité, & même il étoit ſi tranſporté, qu'en deſcendant de ſa Chambre, il caſſa la lanterne de l'Eſcalier. Elle eſt devenue inſupportable de la fierté qu'elle a de ſe voir encore aimée d'une maniere ſi vive; elle ſoutient ſans ceſſe que c'eſt la faute des femmes qui ne ſavent pas ſe faire aimer comme il faut, & que ſi elles avoient l'eſprit de ſe bien ſervir de leurs avantages, il n'y a point d'hommes à qui elles ne fiſſent tourner la tête. Elle ſe loue fort de Monſieur... à ceux qu'elle admet dans ſa confidence. Elle

dit qu'il a des emportemens charmans, & qu'il faudroit connoître les reſſources de paſſion & de tendreſſe qui ſont en lui. Repréſentés-vous ces diſcours prononcés avec une voix déja un peu caſſée & tremblante, & ſortant d'une bouche où les dents commencent à être rares. Elle ſe croit rajeunie par ces coups de canne qu'elle a heureuſement attrapés, & elle inſulte à toutes celles de ſon âge qui n'ont pas aſſés de mérite pour ſe faire battre. Auſſi j'en vois qui ſont horriblement jalouſes, & qui n'oublient rien pour diminuer le prix de ces coups qu'elle a reçus. Une de ſes contemporaines & de ſes envieuſes m'a dit que quand... l'avoit battue, il venoit de perdre ſon argent au jeu, & que la mauvaiſe humeur où il étoit avoit bien contribué à lui faire lever la canne ſur cette charmante Perſonne; que pour la lanterne c'étoit un Laquais mal adroit qui l'avoit caſſée. Voyés un peu ce que c'eſt que l'envie, & avec quel art elle ſe plaît à rabaiſſer tout ce qui fait honneur au prochain. Il n'y a pas juſqu'aux hommes qui n'ayent reproché au pauvre... ſa vivacité, comme s'il n'étoit pas permis d'en avoir avec qui l'on

veut, & que l'on fût obligé de rendre compte au Public de l'âge qu'ont les perſonnes que l'on bat. Vous aurés battu une aimable Vieille dans un tranſport amoureux, & tout le monde ſera en droit de venir cenſurer ces coups de bâton, & de trouver à redire qu'ils ne ſoient pas tombés ſur un aſſés jeune dos. En vérité cela eſt étrange, & l'on eſt devenu de bien mauvaiſe humeur en ce Siécle-ci. Adieu, profités de cet exemple, uſés ſagement de votre canne, & ſouvenés-vous qu'on n'en eſt plus digne paſſé vingt-cinq ans.

A MADEMOISELLE de V...

Lorſqu'elle avoit la petite Vérole, & qu'il lui avoit enſeigné un reméde qui la devoit empêcher d'être marquée.

LETTRE XXVI.

J'Apprens avec une joie incroyable que mon reméde fait ſon effet, & je ne puis m'empêcher, Mademoiſelle, de vous écrire pour m'en féliciter. Je

voudrois seulement qu'il me fût permis de suivre ma Lettre, & d'aller m'exposer à gagner du mauvais air auprès de votre lit. Il est vrai que je ne risquerois pas beaucoup ; je suis si accoutumé à respirer auprès de vous un air très-dangereux, que je crois que la peste ne me feroit pas de peur. Tout au plus je gagnerois la petite Vérole ; assurément elle tiendroit bien & laisseroit des marques très-profondes, elle me causeroit des délires & des transports au cerveau assés fréquens, je n'en serois pas quitte pour des années entieres de souffrance, mais avec tout cela elle feroit le plus doux plaisir de ma vie. Du moins voilà les effets qu'a produit en moi ce que j'ai pris de vous jusqu'à présent, & je ne raisonne de la petite Vérole que par comparaison à une autre maladie que j'ai gagnée. Si vous avés peine à la deviner, demandés à votre Médecin quelle elle peut être, il vous le dira bien sur les simptômes que je vous mande, & ce Billet pourra servir de Mémoire instructif pour une Consultation.

A LA MESME.

LETTRE XXVII.

ENfin, Mademoiſelle, tous vos Miroirs vous aſſurent de ce que je vous avois déja prédit, & vous avés le plaiſir de voir que vous n'êtes aucunement marquée. Songés que vous me devés le plus beau teint du monde, & que les roſes & les lis dont il eſt compoſé, m'appartiennent. J'ai conſervé ces fleurs, je les ai cultivées, ſeroit-ce à un autre à les cueillir ? Peut-être même vous me devés vos yeux, & tous nos cœurs ſavent aſſés quels yeux ce ſont que les vôtres. Pour votre nés il eſt certain que vous m'avés l'obligation de ce qu'il n'eſt pas groſſi, & il vaudroit autant que vous me le duſſiés entierement. Ne vous offenſés point de ce que je vous préſente un Miroir ſi exact de tout ce que vous me devés ; vous n'êtes pas d'une généroſité qui me puiſſe diſpenſer d'une pareille exactitude, & quoique toute votre perſonne

me ſoit préſentement engagée, je ne ſai ſi je pourrai faire valoir toutes mes prétentions légitimes, & ſi je ne trouverai pas bien des non valeurs. N'allés pas dire qu'il n'y a tout au plus que le viſage qui me ſoit obligé, & que tout le reſte n'étoit point en péril d'être endommagé par la petie Vérole. Le viſage c'eſt tout, c'eſt par le viſage qu'on eſt belle, c'eſt lui qui eſt caution pour tout ce qui ne ſe voit pas, & même ſa beauté ſe répand ſur tout ce qui ſe voit; il me ſemble qu'un beau bras n'eſt point beau, s'il n'appartient à un beau viſage. Ainſi qui a des droits ſur le viſage, en a ſur tout; & quand même les miens ſe borneroient là, ou que l'on m'y reduiroit, je tâcherois à prendre patience; mais auſſi comme un viſage eſt propre à bien des choſes, je vous avoue que je ne le diſpenſerois d'aucune des fonctions dont il eſt capable. Mes menaces ne vous font-elles point de peur, & n'euſſiés-vous point mieux aimé avoir la petite Vérole tout du long? Vous en euſſiés rapporté un viſage qui n'eût rien dû à perſonne. Cependant ne vous effrayés point, je tâcherai à vous traiter de ſorte que vous

n'ayés point de regret de n'avoir pas été gâtée par la petite Vérole.

Je ſuis ſi généreux, que j'ai oublié à vous compter un des plus conſidérables articles que vous me deviés, & je ſuis réduit à ne le mettre ici que par apoſtille. Je me vois chargé de la haine de toutes les belles Femmes qui ſavent que mon reméde vous a préſervée d'être marquée. Elles avoient déja fondé de grandes eſpérances ſur votre petite Vérole ; elles prétendoient bien qu'après cela il n'y auroit plus rien de divin à votre Beauté, & que votre viſage, auſſi-bien que le leur, ne ſeroit plus que celui d'une belle Mortelle, car il ne vous pouvoit arriver pis que d'en être réduite là. Il faudra que je me cache quand vous reparoîtrés : toutes ces Femmes me veulent autant de mal que ſi c'étoit moi qui les effaçaſſe, & ma condition ne ſeroit pas plus mauvaiſe quand je ſerois une fort jolie fille. Comment l'entendés-vous, Mademoiſelle ? Ne me payerés-vous pas de l'injuſtice de tout votre ſexe ?

A MONSIEUR D'A...

LETTRE XXVIII.

JE crois, Madame, que je ferai bien d'en uſer avec vous ſur la mort de Monſieur votre Beau-Frere, comme j'en ai uſé avec Madame votre Sœur ; Monſieur ſon Mari étoit homme de grand mérite, fort eſtimé dans ſa profeſſion, elle vivoit fort bien avec lui ; mais enfin elle eſt veuve, & très-riche, & encore fort jeune. Je n'ai jamais pû déterminer ſi je lui ferois un compliment de condoléance ou de conjouiſſance. Selon la bienſéance & la coutume, il ne pouvoit pas y avoir de doute, mais ſelon la vérité il pouvoit fort bien y en avoir. Dans cette incertitude je lui ai envoyé pour toute choſe un blanc ſigné. Elle m'a bien entendu, & m'a répondu en ces quatre mots fort ſpirituellement, à ce qu'il me ſemble : *Je remplirai votre blanc ſigné dans ſix mois.* Ne voulés-vous pas bien, Monſieur, que je vous en envoye un pareil ?

A MONSIEUR des T...

LETTRE XXIX.

LE Mariage de ma Niéce dont vous me demandés des nouvelles, nous jette tous dans un embarras très-ridicule, & pourtant très-ſérieux. Je vous révélerai en confidence le ſecret de notre Famille. La petite créature a pris ſon Mari en averſion, & ne veut point abſolument s'acquitter des devoirs conjugaux. Nous ne manquâmes pas le lendemain des Noces d'aller dire au Mari tout ce que la coutume ordonne qu'on diſe de ſotiſes ; il nous reçut très-froidement ; elle au contraire, je ne l'ai jamais vûe ſi gaie. Je ne comprenois rien à cela, ſinon que je croyois que le chagrin du nouveau Marié venoit des reproches ſecrets d'une mauvaiſe conſcience, & que la jeune Femme lui inſultoit ; il eſt pourtant certain qu'elle eût dû en ce cas-là prendre ſa part du chagrin. Mais j'étois bien éloigné de la vérité, c'eſt qu'elle étoit

ravie d'avoir fait enrager ſon Mari pendant toute la nuit. Elle a cela d'heureux dans ſa biſarrerie, que s'étant mariée contre ſon inclination, elle ſe fait un plaiſir extrême de s'en venger, & le ſuccès de ſes vengeances lui donne une gaieté qui la rend encore plus aimable. Ma Sœur qui eſt fort dévote, eſt au déſeſpoir de voir ſa Fille ſe damner, & ſe damner d'une façon ſi particuliere, que cela en eſt encore mille fois plus chagrinant; car aſſurément vous trouverés peu de Femmes ſujettes au péché que fait ma Niéce. Sa Mere lui a fait venir les meilleurs Théologiens de Paris, qui l'ont gravement exhortée à faire l'acquit de ſa conſcience, & lui ont prouvé ſavamment & par de beaux Paſſages, qu'il falloit coucher avec ſon Mari; elle leur a toujours répondu gaiement & follement, que ce n'étoit pas là une affaire qui ſe dût décider par des paſſages, & s'eſt jettée dans des raiſonnemens ſi burleſques, que ces Meſſieurs avoient quelquefois de la peine à garder le ſérieux qu'ils étoient obligés d'avoir. A leurs doctes remontrances ſuccédent les tendres careſſes du Mari, & elle réſiſte égale-

ment à ces différentes sortes d'attaques. Il est vrai qu'il y auroit plus de sujet d'espérer quelque chose des raisonnemens des Docteurs, que des agrémens du Mari; c'est une figure qui la raffermiroit dans sa résolution, quand la Théologie l'auroit ébranlée. Il se rend le plus aimable qu'il peut; le Baigneur & le Parfumeur ont bien travaillé sur sa personne, comme les Docteurs sur l'esprit de Madame, & rien n'a encore réussi. Au moins a-t-il cela de bon qu'il ne se décourage point, mais je doute que l'on puisse autant espérer de la constance d'un Mari que de celle d'un Amant. Ce qu'il a de plus qu'un Amant, c'est-à-dire, un certain droit à ce qu'il demande, est justement ce qui lui fait tort; il obtiendroit plus aisément ce qui ne lui seroit nullement dû. A cela près, ne seroit-il pas heureux de se trouver engagé dans une entreprise d'amour, au lieu de languir dans un froid & tranquille mariage?

AU

AU MESME.

LETTRE XXX.

IL faut que je vous avoue le mauvais ſuccès d'un artifice que j'avois pratiqué à l'égard de ma Niéce pour la réduire à ſon devoir. Nous ſavions qu'elle devoit aller conſulter un certain Aſtrologue Italien, dont une Femme de ſes amies lui avoit parlé. Je crus qu'il ne ſeroit pas mauvais de prendre les devans auprès de lui, pour lui faire dire ce qui nous conviendroit. J'allai donc trouver le Charlatan, qui d'abord me proteſta fort qu'il ne diroit rien qu'il ne l'eût vû dans les Aſtres; mais une petite gratification que je lui offris le fit réſoudre à altérer un peu le texte à l'endroit où le grand Livre du Ciel traite de la deſtinée de ma Niéce. Comme elle a de l'eſprit, je m'imaginai qu'il falloit la tromper avec adreſſe, & je dis à l'Aſtrologue de lui prédire qu'aſſurément elle auroit beaucoup d'Enfans. Je prétendois que ſur cette fauſſe Pré-

diction elle déſeſpérât de pouvoir toujours réſiſter à ſon Mari, & ſe ſoumît aux ordres du Deſtin; mais elle a pris la choſe tout autrement que je n'avois prévû. Elle a dit, j'aurai des Enfans, ce ne ſera pas aſſurément de cet homme-ci; j'en aurai beaucoup, je ſerai donc bientôt veuve, & de-là elle a conclu qu'elle n'avoit pas encore longtemps à combattre & à ſe défendre, & eſt devenue d'une opiniâtreté plus invincible que jamais. Cela même lui fournit une réponſe pour ceux qui la prennent du côté de la conſcience, car elle les aſſure qu'elle fera quelque jour pénitence de ſon péché; & quand on lui repréſente que peut être elle y mourra, puiſqu'elle peut mourir avant ſon Mari, elle ne fait que ſourire avec un certain air de confiance fondé ſur les Aſtres. Cette pénitence qu'elle fera avec un ſecond Mari lui plaît fort, & elle a l'ame aſſés bonne pour avoir beaucoup d'envie d'être bientôt en état de faire ſon ſalut. Soyés ſûr que ſelon ſon compte ſa converſion ſera très-ſincere, & qu'il n'y aura rien qu'elle ne faſſe pour la rendre irréprochable. Elle m'a confié la prédiction, & je lui ai

avoué pour l'en désabuser, que j'en étois l'auteur, je le lui ai fait dire par l'Astrologue même; elle croit qu'on lui veut faire prendre le change, & s'en tient avec une grande foi au premier rapport des Astres. Le pauvre Mari ne sait plus où il en est, & je crois qu'il ira bientôt consulter aussi quelque Devin sur la rébellion de sa Femme. Le Ciel & les Enfers entendront parler de cette affaire-là, je ne sai pas comment ils la prendront; il est certain que sur la Terre on n'en feroit quasi que rire. Les Maris sont ridicules, sans qu'il y ait de leur faute, dès qu'il plaît à leurs Femmes qu'ils le soient. En voici une qui deshonore le sien par excès de chasteté, invention toute nouvelle. Ne croyés-vous pas que ce sont les Femmes, qui pour se venger de certaines loix incommodes qui leur ont été imposées par les Hommes, en ont fait d'autres par lesquelles elles transportent sur les Hommes le ridicule de leurs propres actions?

AU MESME.

LETTRE XXXI.

C'Eſt une ſource d'événemens plaiſans que le mariage de ma Niéce. Elle a été priſe de vapeurs cruelles qui lui font même avoir des viſions très-déſagréables, comme des Têtes de mort, & des Cercueils ; tous les Médecins qu'elle a conſultés lui ont ordonné ſon Mari. Elle a d'abord rejetté l'ordonnance bien loin, & a dit qu'abſolument on lui trouvât quelqu'autre reméde. Nous lui avons fait comprendre qu'il n'y en avoit point, qu'il ne falloit pas s'attendre qu'une Médecine fût agréable, & que le dégoût même qu'elle cauſoit étoit une marque du bon effet qu'elle devoit produire. Pour moi je lui offris les ſoins & les hommages d'un Amant après ceux de ſon Mari, comme on a coutume de prendre un petit morceau de ſucre après une Médecine pour en perdre promptement le goût. Les vapeurs qui redoubloient

ont fortifié nos raiſonnemens ; & enfin après deux ans de mariage, eſt venue la nuit des Noces. Le Mari ne ſe ſent pas de joie, trop heureux d'avoir été pris en Médecine, & par l'ordonnance de la Faculté. Tout ce qui le fâche, c'eſt qu'il eſt un trop bon reméde, & que les vapeurs ont ceſſé trop tôt ; il craint de n'être plus néceſſaire, & je ſoupçonne que l'autre jour il s'informa ſérieuſement à un habile Médecin, s'il n'y avoit point quelque ſecret pour donner des vapeurs aux gens qui n'en ont point ; je m'en éclaircirai. La petite Femme de ſon côté eſt honteuſe d'être guérie, elle a preſque regret à la maladie qu'elle n'a plus, & elle ne ſeroit pas fâchée d'avoir à reprocher à ſon Mari qu'il ne lui auroit ſervi de rien ; c'eſt peut-être une choſe dont elle eſt incommodée que de le voir en état de triompher de ſes ſuccès, & de faire l'important. De toutes les viſions déplaiſantes qu'elle avoit, il ne lui eſt reſté que celle de ce Mari, qui malheureuſement eſt plus fixe que celles qu'elle avoit dans ſes vapeurs, & plus difficile à chaſſer. Cependant elle ſe croit déja groſſe, & faiſant réfléxion ſur ſon avanture, elle a conçu une plus haute

eſtime que jamais pour ſon Aſtrologue. Lui avoir prédit qu'elle auroit beaucoup d'enfans, ſans lui prédire le veuvage ! Cela eſt merveilleux ; car dans les diſpoſitions où elle étoit, il n'y avoit nulle apparence, & ſans toutes ces Têtes de mort & ces Enterremens qu'elle voyoit, jamais ſon Mari ne lui eût été rien. Eſt-il poſſible que les Aſtres en ſachent tant ? Elle voit bien que je la trompois en lui ſoutenant que j'étois l'auteur de la prédiction, & j'en conviens préſentement pour le bien de la choſe. Aſſurément elle va ſe rendre aux Etoiles & à ſon Mari, il faut bien avoir des Enfans pour contenter les Aſtres qui le veulent. Elle diſoit l'autre jour à une de ſes Amies, en lui vantant ſon Aſtrologue, qu'il n'y avoit point d'incrédulité qui pût tenir contre les choſes particulieres & hors de toute apparence qu'il lui avoit prédites. Que cela ſe répande, il n'en faut pas davantage pour renverſer deux ou trois cens têtes de Femmes, & faire la fortune d'un Charlatan, qui n'y aura contribué que par une fauſſeté qu'on lui a ſuggérée.

A MONSIEUR de L...

LETTRE XXXII.

JE vous ai promis de vous apprendre des nouvelles du Mariage de R... Je ne ſai ſi j'étois prévenu, & ſi je me ſuis figuré qu'il étoit effectivement comme je croyois qu'il dût être, mais je l'ai trouvé embarraſſé, & preſque honteux d'être marié ; il a raiſon, il perd toute la gloire des bravades qu'il avoit faites ſur le chapitre des Femmes, & d'une infinité de plaiſanteries qu'il avoit débitées contre le Mariage. Il nous en a voulu faire encore quelques-unes, mais de bonne foi il les a faites de ſi mauvaiſe grace, & d'un ton ſi humilié, que nous avons eu pitié de lui. Le voilà convaincu d'être fragile, & plus fragile qu'un autre ; il ruine ſa fortune pour une petite figure, jolie à la vérité, mais qui n'en aura peut-être pas grande reconnoiſſance. Pourquoi auſſi déclamer contre les Femmes avant ſoixante ans? Encore ſeroit-ce de bon-

ne heure. Pourquoi faire profeſſion de ne les eſtimer pas quand on ſent qu'on les peut aimer ? Ce n'eſt pas par l'eſtime qu'on y eſt pris ordinairement ; il ne leur importe pas beaucoup ſi les réfléxions qu'on fait leur ſont contraires, pourvû que le tempérament de ces Raiſonneurs-là leur ſoit favorable. Si j'étois en la place de R ... & que je me fuſſe autant engagé d'honneur que lui à ne me point marier, je haïrois bien une jolie perſonne de l'avoir épouſée. La condition du pauvre R.... eſt d'autant plus fâcheuſe, qu'afin qu'il puiſſe ſe ſauver à l'égard du Public, il faut que la Dame ſoit une Héroïne en toutes façons. Elle a de la beauté, mais il lui faut encore bien de l'eſprit ; il n'en ſera pas quitte comme les autres pour n'être deshonoré que quand elle aura des galanteries, il le ſera même ſi elle n'a pas de l'eſprit comme un Ange, & ſon honneur y eſt également intéreſſé. Je ſerois bien fâché d'être obligé à garantir tant de perfections dans une Femme. Auſſi le même chagrin où ſeroit un autre qui apprendroit de la ſienne quelque hiſtoire peu agréable, il l'a quand il n'entend pas louer Madame de R ... autant

tant qu'il voudroit. Connoiſſés-vous un homme plus mari éque celui-là ? S'il faut qu'elle regarde d'un œil de pitié quelqu'un des Amans qu'elle ne manquera pas d'avoir, quel ridicule pour le Mari, double, triple, centuple du ridicule commun ! Quelle grêle de plaiſanteries ! Je frémis de la ſituation où il eſt. Mon cher Ami, ne perdons jamais le reſpect pour les Femmes en général, ni pour le mariage, ni pour toutes les choſes auſquelles elles peuvent s'intéreſſer. Nous ſommes trop expoſés à leur vengeance.

A MONSIEUR de B...

LETTRE XXXIII.

VOyons ſi vous ne prendrés point pour une Fable ce que je vais vous conter. Un homme dont la Femme avoit quelques galanteries, devint cruellement gouteux, & un beau jour il lui parla à peu près en ces termes : *Vous ſavés, Madame, que je ſuis aſſés aiſé à*

vivre, juſqu'ici je ne vous l'ai pas fait remarquer, mais c'eſt en quoi je l'ai été davantage. Vous jugés bien que j'ai dû voir ce qui ſe paſſoit entre vous, & tels & tels, qu'il lui nomma. *Ah! Monſieur*, s'écria la Dame en rougiſſant, & d'un air fort embarraſſé, *on vous a fait de mauvais rapports. Laiſſés-moi dire*, reprit-il avec le flegme que vous voyés à Auguſte dans cette belle Scene qu'il a avec Cinna au commencement du cinquiéme Acte, & en effet celle-ci y reſſemble aſſés. *Je ſai donc toute votre hiſtoire, j'y joue un perſonnage aſſés conſidérable pour la ſavoir, ce n'eſt pas là de quoi il eſt queſtion. Juſqu'à préſent vous avés ſuivi le grand chemin des jeunes Femmes, je ne le trouve pas étrange, je m'y étois bien attendu. Mais vous faiſiés grace à vos Amans lorſque vous aviés un Mari qui ne leur eût peut-être cédé ſur rien; je ne doute pas que vous ne leur ayés fait valoir cette préférence que vous leur donniés, & que vous n'ayés eu l'art de mettre dans vos faveurs un certain air de dignité qui vous attirât toujours de la conſidération. Maintenant cela ne ſe peut plus, me voici accablé des goutes, vos Amans croiront vous être néceſſaires, vous n'avés plus de Mari dont vous leur puiſſiés faire un ſacrifice, ils vous manqueront de reſ-*

pêt, ils vous traiteront comme la femme d'un gouteux, je ne saurois vous en dire davantage. Songés-y, vous romprés ces sortes de commerces, si vous m'en croyés, ils ne vous conviennent plus. Le conseil que je vous donne ne peut jamais être plus désintereſſé; je suis gouteux, je ne prens plus de part aux affaires de ce monde. Elle voulut répondre & nier encore, mais il n'en fit que rire, & l'envoya penſer bien ſérieuſement à ce qu'il lui avoit dit. Savés-vous ce qui en eſt arrivé? On a honnêtement donné congé à tous ces beaux Meſſieurs, qui avoient pris d'autres eſpérances, & effectivement je crois que c'eſt ici pour la premiere fois que la goute d'un Mari a vuidé la Maiſon d'Amans; ſelon les apparences, il en alloit pleuvoir dans celle-là. Voilà de ces événemens qu'il eſt impoſſible de deviner. Les intéreſſés ne ſe fuſſent pas aviſés de faire des vœux pour la ſanté de ce Mari; elle leur étoit pourtant néceſſaire. Si vous me demandés comment j'ai ſû cette avanture, il eſt certain que dans un Roman j'en ſerois quitte pour mettre quelqu'un derriere la tapiſſerie; mais quand je vous verai, je vous dirai quelque choſe de

meilleur que je ne veux pas vous écrire. Je ne ſai quel effet cela fera ſur vous ; pour moi j'admire le bon ſens extraordinaire du Mari. Tant que ſa Femme n'a eu à ſon égard que les fonctions de Femme, il a ſouffert qu'elle ſe ſoit partagée, elle n'en valoit pas moins ; mais il devient infirme, il a beſoin que ſa Femme devienne ſa Garde ; une Garde ne fait pas bien ſon devoir, ſi elle eſt partagée ; il trouve moyen de jouir ſeul de ſa Femme lorſqu'il la réduit à prendre cette qualité. Il s'en reſſaiſit, non par le caprice ordinaire de la jalouſie, mais par de très-ſolides raiſons qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous les Maris entendiſſent pour enlever leurs Femmes au monde galant. On ſeroit aſſés équitable pour les leur céder quand ils auroient ces raiſons à dire, mais en vérité on ne peut pas ſe rendre à celles qui les font agir ordinairement ; auſſi paroît-il aſſés par l'expérience, qu'on n'y a pas beaucoup d'égard. A l'heure qu'il eſt, la Dame dont je vous parle paſſe les journées au chevet du lit de ſon Mari, & j'ai conçu une telle eſtime pour lui, que je crois qu'il ſe fait conter par la Belle les

particularités de ſes amours ; & qu'il s'en réjouit avec elle.

A MONSIEUR DES...

LETTRE XXXIV.

JE m'étonne que vous ſoyés ſurpris de ma rupture avec Madame d'H... vous ne ſongés donc point à l'horrible infidélité qu'elle m'a faite, vous ne ſongés point qu'elle s'eſt miſe dans le Jeu. Cette maudite Baſſette eſt venue pour achever de dépeupler l'Empire de l'Amour qui étoit déja en aſſés mauvais état ; c'eſt le plus grand fléau que la colere céleſte lui pût envoyer. Combien de gens qui avoient réſiſté à la maladie de l'Hombre, ſont emportés par la Baſſette ? Madame d'H... eſt malheureuſement de ce nombre. Dès que ce Jeu parut, mon amour s'allarma ; car les Amans, comme vous ſavés, ſont bien délicats. J'eus des preſſentimens funeſtes, je priai la Dame de me faire des ſermens qui me raſſuraſſent ſur la Baſſette, je lui fis prononcer

contre elle des malédictions qui vous feroient dreſſer les cheveux à la tête, ſi j'oſois vous les répéter; & huit jours après la voilà qui prend pour la Baſſette une paſſion démeſurée ; on ne la trouve plus que dans un Cercle infernal, où une douzaine de Démons, & autant de Furies avec un viſage enflammé & des yeux ardens, ſont attentifs à une eſpéce d'opération magique qui s'y paſſe devant eux ; n'y eût-il que la laideur dont elle va être, il auroit bien fallu l'abandonner. Vous ne reconnoîtriés pas ſon teint qu'elle avoit ſi beau. Quinze jours de Baſſette l'ont plus brouillé, & y ont fait entrer plus de jaune que n'auroient fait quinze Enfans, ou quinze années, & ce Jeu-là peut être appellé l'Art de vieillir en peu de temps. J'ai été la voir à des heures où je n'avois point à craindre la Baſſette chés elle ; elle étoit ſeule effectivement, mais elle avoit des Jeux de Baſſette devant elle, & méditoit profondément ſur la ſuite des Cartes. Elle me regardoit d'une vûe égarée, & il ne ſortoit de ſa bouche que des *Alpiou*, & des *ſept & le va* ; quels mots en amour ! Jugés s'il y auroit une conſtance qui pût

être à l'épreuve de tout cela ; j'aurois mieux aimé que l'on m'eût donné un Rival que j'aurois fait enrager en cent manieres ; mais comment me venger de la Baſſette ? Il lui faut céder ce que j'aime, ſans eſpérer de m'en pouvoir reſſentir. Voilà ce qu'il y a de plus cruel au monde. Tout ce que je puis faire, eſt de prendre pour mon Rival un certain homme d'aſſés mauvaiſe mine juſqu'à préſent inconnu, qui veut tailler chés Madame d'H... & qui en reçoit tous les matins des Billets, par leſquels elle s'aſſure de lui pour l'après-dînée. Il eſt bien fâcheux d'avoir à prendre cet homme-là pour ſon Rival. Mais enfin c'eſt toujours quelqu'un à qui on peut faire un tour quand on ſera de mauvaiſe humeur, & cela vaut mieux que rien.

AU MESME.

LETTRE XXXV.

JE ſuis vengé de Madame d'H... Elle a fait de groſſes pertes qui l'ont épuiſée, & même elle s'eſt ſi bien échauffée la poitrine au Jeu, que ſon Médecin vient de la condamner au lait d'Aneſſe. Malade & ſans argent, elle ſonge à me rappeller, ſa maiſon eſt devenue fort tranquille, & ſi je veux, les deux perſonnes qui y ſeront les plus aſſidues, ſeront l'Aneſſe le matin, & moi le ſoir. Mais je délibere quelquefois ſi je dois renouer; c'eſt une tête qui a tourné dès que la Baſſette s'eſt préſentée à elle, elle m'a planté là avec une légereté & une promptitude merveilleuſe; & ſi je lui retrouve plus de calme dans l'eſprit, elle le doit à l'Aneſſe. En vérité je ſuis fort bleſſé de cette idée-là. Elle fût donc devenue tout-à-fait folle, s'il n'y eût point eu d'Aneſſes au monde. Pour ſa beauté, il eſt certain que ſans leur ſecours,

c'en étoit fait. J'aurois assés d'inclination à attendre qu'elle se fût entierement rétablie, & que le lait de cette pauvre Bête se fût changé aux lis & aux roses dont se compose le visage d'une Déesse; mais s'il faut qu'elle se chagrine de ce que je ne retourne pas vers elle au premier ordre, le lait d'Anesse ne lui profitera point; ainsi je crois après tout que ce sera bien fait de travailler à la remettre de concert avec ce charitable Animal, qui n'y a pas tant d'intérêt que moi. Si nos soins réussissent, elle redeviendra fort aimable, sur-tout quand les idées douces de l'amour auront repris leur place dans son esprit, & en auront chassé l'agitation ridicule que la Bassette y produisoit.

A MADEMOISELLE D'HER...

LETTRE XXXVI.

J'Apprens que vous êtes bien embarrassée, ma chere Cousine, & que vous n'avés guére de sujet de l'être. Où est, je vous prie, la difficulté? M. le Mar-

quis de la F ... veut vous épouser ſecrettement, & votre vertu ne s'accommode pas de ce parti-là. Vous voudriés qu'il y eût trois Bans prononcés haut & clair, enſuite des Fiançailles dans les formes, & puis des Noces où tous les Parens vinſſent dire des ſotiſes ; ma foi, je crois que vous vous moqués. Il y a bien d'honnêtes Perſonnes qui ſe marient ſur une ſimple promeſſe, quelquefois ſur des Lettres aſſés ſujettes à interprétation, quelques fois ſur rien, à la maniere de l'Age d'or, où l'on ne ſavoit ni lire ni écrire, & où il falloit bien que l'on ſe paſſât de Contrat. Pour vous, vous aurés Contrat & Prêtre ; que vous faut-il davantage ? Si l'affaire me regardoit, je trouverois que c'en ſeroit trop. Voulés-vous que la cérémonie, pour être dans toute ſon étendue, mette en péril dix mille livres de rentes, qu'il en coûteroit à Monſieur de la F ... à qui ſa vieille folle de Tante, qui vous hait à la mort, pourra jouer un tour, ſi elle ſait qu'il vous ait épouſée ? C'eſt un raffinement de vertu bien ſurprenante que d'avoir peur d'un Mariage ſecret ; & au contraire, avec cette vertu que

vous avés, vous ne devriés jamais vous réſoudre à être timpaniſée trois fois de ſuite à haute voix dans une Egliſe, où l'on apprendroit à tout le monde qu'en tel temps vous rendriés Monſieur tel maître de votre perſonne. Comment pourriés-vous vous montrer après cela? Comment ſoutenir les regards des honnêtes Gens, qui ſauroient à point nommé les actions libertines que vous auriés deſſein de faire, ou que vous auriés faites? Ayés plus de pudeur, ma chere Couſine, vous ne ſavés peut-être pas de quoi il eſt queſtion, & delà vient que vous auriés tant d'envie de n'en pas faire miſtere; mais ſi vous le ſaviés une fois, je ne crois pas que vous vouluſſiés que perſonne vous en crût capable; ſur-tout je ne crois pas que vous en puſſiés faire la confidence à un perſonnage auſſi vénérable qu'un Prêtre, vous ne la feriés ſans doute qu'à Monſieur le Marquis, parce qu'il ſeroit l'homme du monde le mieux diſpoſé à vous pardonner vos foibleſſes. Trouvés donc bon que l'on vous redreſſe un peu ſur cela, & qu'on ne vous permette pas l'effronterie que vous voudriés avoir d'être mariée au vû &

au ſû de tout le monde. Vous ſerés Madame de la F... & on vous appellera Mademoiſelle d'Her... Vous ſerés encore de l'aimable troupe des Filles, qui paroîtront vos pareilles, & le ſeront peut-être. Vous pourrés n'entendre point certaines choſes que des indiſcrets diſent quelquefois, & il vous ſera permis d'en rougir; au lieu que ſi votre Mariage étoit déclaré, il faudroit que vous priſſiés un air un peu moins innocent & plus capable; enfin vous conſerverés toutes les minauderies de Fille, cela ſera délicieux pour vous, car naturellement la pudeur aime beaucoup les petites façons, & comment ne les aimeroit-elle pas? On dit qu'aſſés ſouvent elle leur doit tout ce qu'elle eſt. Vous pourrés les mettre en uſage à l'égard de Monſieur de la F... même vous ſerés une demi-Fille pour lui; & tant que vous ne porterés pas ſon nom, il vous reſtera quelque ſorte de droit d'être un peu plus compoſée & plus réſervée à ſon égard. Voilà des ragoûts de vertu que je vous propoſe, qui aſſurément doivent vous tenter. Ma chere Parente, ce qui décide l'affaire bien plus ſolidement, c'eſt

la succession de la vieille Tante qu'il faut conserver ; vous aurés dix mille livrés de rentes de plus, pour ne point porter pendant quelque temps le nom de Marquise de la F... quoique vous en fassiés les fonctions. Je crois, Dieu me pardonne, que d'autres accepteroient ce parti, même à condition de faire toute leur vie les fonctions de Marquise de la F... sans en porter jamais le nom

A LA MESME.

LETTRE XXXVII.

SAns mentir, ma chere Parente, je vous tiens trop heureuse dans votre petit Mariage clandestin. De l'humeur dont vous êtes, vous n'auriés jamais tâté de la galanterie, & en voilà pourtant une, du moins façon de galanterie, où avec toute votre vertu vous ne laissés pas de vous trouver embarquée. Vous savés de quel prix & de quel agrément est la difficulté de se voir, & la nécessité d'y apporter beaucoup de

précaution. Vous avés le plaiſir de recevoir quelquefois dans votre chambre un homme que vous avés attendu toute la journée, que vous avés quelquefois craint qui ne pût ſe débarraſſer des obſtacles qu'il rencontreroit, à qui vous avés laiſſé une porte entr'ouverte de votre propre main; & ce qui me paroît charmant, un homme qui entre ſans bruit, qui marche doucement, ne fait point le Maître de la maiſon. C'eſt être née coëffée, que de ne ſe point départir de cette ſévere ſageſſe dont vous faites profeſſion, & d'éprouver ces ſortes de délices, c'eſt-à-dire, de raſſembler tous les agrémens de la vertu & du libertinage. Craignés ſeulement que la vieille Tante ne meure, il vous en reviendroit dix mille livres de rentes, mais dix mille livres de rentes ne valent pas ce que vous perdriés, M. le Marquis & vous, en ceſſant d'être contraints. Le Mariage clandeſtin eſt le moins Mariage, & par conſéquent le meilleur; vous ne ſerés que trop tôt en plein Mariage, où vous aurés le loiſir de regretter votre premier état: alors vous connoîtrés la langueur, l'ennui, les bâillemens réci-

proques, & tous les autres fruits de l'entiere liberté, & vous voudriés de tout votre cœur avoir ressuscité la vieille Tante. Pourroit-elle jamais croire qu'elle fût si utile à une personne qu'elle aime aussi peu que vous? Elle se pendroit si elle le savoit. Je fais réfléxion sur cela qu'il ne faut point vieillir; quand on est vieux, on est toujours attrapé par les jeunes gens de quelque maniere que ce soit. Cette pauvre bonne Femme, qui ne vous veut que du mal, vous fait entrer pendant sa vie dans un commerce de galanterie dont vous ne mériteriés pas les plaisirs; & après sa mort, pour continuer toujours d'être votre dupe, elle vous laissera dix mille livres de rentes. La voilà bien.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA F...

LETTRE XXXVIII.

VOtre avanture, Monſieur, ou plutôt celle de Madame la Marquiſe de la F... eſt toute des plus plaiſantes à mon ſens. On a pris tous les ſoins & toutes les précautions du monde pour cacher une groſſeſſe ; jamais Fille n'a plus ſouffert que ma pauvre Couſine ; enfin la Nourrice eſt arrêtée, le voyage ſe fait à la Campagne ſous des prétextes qui avoient épuiſé tout votre eſprit, & voilà deux Garçons qui viennent au monde, & qui déconcertent toutes vos meſures. Il ſont tous deux réſolus de ſéjourner en ce monde-ci ; une ſeule Nourrice ne leur peut ſuffire, & la néceſſité d'en trouver une ſeconde, évente le ſecret dans tout le Village ; voilà le plus burleſque malheur qui vous pût arriver. Ne deviés-vous pas ſonger auſſi qu'un Mariage clandeſtin n'eſt pas comme un Mariage ordinaire,

re, & que les Enfans s'y font deux à deux? Si le Roi vouloit beaucoup peupler ſon Royaume, il n'en permettroit pas d'autres, je crois même qu'on ne verroit quaſi plus naître de Filles; vous n'en aurés apparemment qu'après la mort de Madame votre Tante, & alors auſſi vous n'aurés qu'un Enfant à la fois; mais juſque-là il faut que la vertu du Mariage clandeſtin opere. Votre ſecret étant en péril par la fécondité ineſpérée de Madame de la F... vous avés parfaitement bien fait de prendre les devants auprès de Madame votre Tante, & de lui faire dire qu'il étoit arrivé une petite avanture à Mademoiſelle d'Her... avec le Chevalier... Elle croit ce conte d'autant plus aiſément, qu'elle hait beaucoup la Demoiſelle; & étant une fois prévenue, elle ne lui fera de ſa vie l'honneur de croire qu'elle puiſſe être mariée avec vous. Il n'y a que la pauvre Marquiſe qui eſt à plaindre; il faut que ſa pudeur ſe faſſe bien à la fatigue. Mariage clandeſtin, deux Enfans à la fois, bruit d'une galanterie avec le Chevalier... bruit qui ſera reçu peut-être chés de certaines gens; voilà bien des affaires

à ſoutenir. Il y a quelque Démon malicieux qui en veut aux perſonnes qui ſe ſe piquent de ſageſſe ; c'eſt lui qui lui joue de ces ſortes de tours-là ; il eſt vrai auſſi qu'il eſt fort redouté, & qu'on ne s'expoſe guére à ſa colere. Que ſert à ma Couſine toute ſa prudence ? Ne la voilà-t-il pas deshonorée pour le Chevalier... qui n'y a pas grande part, & qui pourtant, vain comme il eſt, aidera de tout ſon pouvoir à l'Hiſtoire quand il viendra à la ſavoir ? Si j'étois en votre place, je craindrois que par l'expérience, la Marquiſe de la F... ne vînt à ſe dégoûter de la vertu. Il eſt vrai pourtant que comme c'eſt principalement à elle qu'elle doit votre cœur, elle aura plus de peine à ceſſer de l'aimer.

A MADEMOISELLE D'HER...

LETTRE XXXIX.

VOtre mari ſe plaint de vous, & très-ſérieuſement, & il a raiſon. Il dit que vous ne joués plus bien le perſonnage de Fille, & qu'il eſt aiſé de s'appercevoir que vous avés eu deux Enfans; qu'à d'autres qui en ont bien eu autant, il n'y paroît point du tout, & qu'il veut vous mettre à leur école pour vous apprendre à vivre. Je vois bien que depuis le bruit qui a couru de votre avanture, vous ètes bien aiſe qu'on vous croye mariée; mais ſérieuſement que vous importe? Vous n'avés plus d'honneur, c'eſt celui de votre Mari, & de-là vient qu'il y a aſſés de Femmes qui ne ſe mettent en peine de rien, parce que ce qu'elles font eſt plus ſur le compte de leurs Maris, que ſur le leur. Mais on ne ſait ſi vous en avés un. On le ſaura quelque jour; & en attendant, ſi j'étois en votre place, je prendrois plaiſir à jouir des avantages d'une

réputation douteuſe, à entrer également parmi les Femmes de bien qui vous croiront mariée, & parmi les Coquettes qui ne le croiront pas. Vous ſerés de ces deux mondes différens, ſi vous voulés, juſqu'à la déclaration de votre Mariage; car quand vous en ſerés une fois venue là, & que vous aurés repris tous les dehors de la vertu, les Coquettes ne voudront plus de vous, & aſſurément vous y perdrés; leur monde eſt le plus joli. Si vous étiés charitable, vous ſongeriés qu'à l'heure qu'il eſt il y a quelques perſonnes tendres & fragiles qui ſe flattent que vous n'êtes point mariée, & qui ſur votre exemple ſe conſolent d'une fécondité qui n'a peut-être pas été ſi grande que la vôtre. Ne leur enviés point cette conſolation, en donnant trop à entendre que vous êtes la Marquiſe de la F ... on le croit déja aſſés, & on eſt aſſés diſpoſé à vous rendre juſtice. Le Chevalier... lui-même, à qui Monſieur le Marquis s'étoit aviſé de donner les deux enfans, quoiqu'il ait été d'abord aſſés flatté de ce bruit, & qu'il l'ait reçu avec toute la modeſtie capable de le confirmer, n'a pourtant oſé s'y jouer

long-temps ; il a fait réfléxion que la choſe ne ſeroit pas toujours douteuſe, que vous ne vous gouverniés pas de ſorte que ſa vanité pût tirer quelque profit de ce bruit à la faveur de l'ambiguité de votre conduite, & qu'il viendroit quelque éclairciſſement fâcheux pour ceux qui ne ſe ſeroient pas aſſés défendus d'adopter les enfans d'autrui ; il a donc pris le parti de nier de la bonne ſorte, & du vrai ton dont on nie ce qu'on ne veut pas qui ſoit cru. Repoſés-vous ſur l'opinion qu'on a de vous, & ne vous mettés point en peine d'y aider. Vous êtes bienheureuſe que malgré vos imprudences d'honneur, la vieille Tante une fois frappée, & frappée agréablement de vos prétendus amours avec le Chevalier.. ne ſe ſoit pas aviſée de craindre que vous fuſſiés ſa Niéce ; mais n'en faites pas trop, ſoyés encore quelque temps ſans vous piquer trop de vertu, après quoi vous vous en donnerés tant qu'il vous plaira. Ce ſera une belle choſe à voir quand vous aurés lâché la bride à toute votre ſageſſe.

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE XL.

DEpuis trois jours, Mademoiſelle, je ne fais que penſer à la queſtion ſur quoi vous m'avés fait l'honneur de me conſulter, & je ne trouve que des habillemens, ou qui vous orneront, ou que vous ornerés, mais beaucoup plus de cette derniere eſpéce. Je vous avouerai cependant qu'il y en a qui vous ſiéront mieux les uns que les autres. Je ne ſuis point d'avis qu'on vous peigne en Amazone, vous avés l'air trop doux; je ne ſuis point d'avis non plus qu'on vous peigne en Bergere, vous avés l'air trop fier; j'ai imaginé un habillement qui n'a aucun des inconvéniens qu'on pourroit trouver aux autres, il faut qu'on vous peigne en Iroquoiſe. Si vous ne ſavés pas qu'elle ſorte d'habillement c'eſt, informés-vous-en, on vous le dira. Il eſt vrai que cet habillement-là eſt difficile à ſoutenir, & qu'il y auroit bien peu de Femmes qui y paruſſent avec avantage;

mais ne vous mettés pas en peine, je vous répons qu'il vous siéra bien. Il est fort galant, & en même temps fort simple, deux choses qu'on a de la peine à faire rencontrer dans le même habit. Ces Iroquoises entendent bien comment il faut se mettre. Il m'est venu une petite imagination qui pourra servir à orner le Tableau; c'est que comme les Iroquoises, aussi-bien que Messieurs leurs Maris, mangent volontiers de la chair humaine, il ne sera pas mal de mettre devant vous une douzaine ou deux de cœurs dont vous mangerés quelqu'un par maniere d'amusement; cela s'accordera avec la figure d'Iroquoise que vous aurés, & avec votre caractere. Voilà, Mademoiselle, tout ce que j'ai pû imaginer de plus galant & de plus convenable; je vous avouerai que je suis fort content de l'invention qui est particuliere, & je crois que vous le serés aussi quand vous y aurés bien pensé.

A LA MESME.

LETTRE XLI.

JE ne diſconviendrai point, Mademoiſelle, qu'après la figure d'Iroquoiſe que j'avois imaginée pour vous, la plus convenable ne ſoit celle de Flore que votre Peintre vous donne. Vous êtes bien digne de l'Empire des Fleurs, & nous autres nous ſerions bienheureux ſi vous vouliés vous en contenter, & ne régner que ſur les Roſes & les Violettes. Ne fera-t-on point paroître dans le Tableau le Zéphire votre Amant? Vous devés vous en accommoder aſſés, il n'eſt propre qu'à des fonctions légeres, & qui ne vous allarmeront pas; le plus grand déſordre qu'il vous cauſera, ſera de mêler un peu vos cheveux, tout au plus de faire voltiger votre Robe, & de ſe gliſſer adroitement entr'elle & vous; mais comme cela ſe fera ſans ſcandale, & qu'il n'y paroîtra preſque pas, je ne crois pas que vous le trouviés mauvais. Enfin, puiſque

vous

vous dites ſouvent que vous n'aimés pas les Amans ſi ſolides ; le Zéphire ſera juſtement votre fait : cependant quand vous aurés tâté quelque temps d'un Dieu ſi frivole, j'eſpere que vous en reviendrés aux ſimples Mortels, quoiqu'ils ſoient un peu plus groſſiers. J'ai bien envie de ſavoir comment votre Peintre réuſſira à votre Portrait, ſon entrepriſe eſt hardi ; il y a tant de graces ſur votre viſage, qu'il faudroit faire un Portrait de chacune en particulier ; en faire un pour la douceur, un autre pour la fierté, un pour la ſimplicité qui eſt dans votre air, un autre pour la fineſſe qui y brille ; mais de prétendre les peindre toutes enſemble, douceur, fierté, ſimplicité, fineſſe, & tout le reſte, je ne crois pas que cela ſe puiſſe ; je ne ſai ſeulement pas par quel haſard la nature a pû faire un mélange ſi heureux, ni comment dans votre perſonne elle a ſi bien proportionné la doſe de chaque agrément. Elle ſeroit bien empêchée à en faire autant une ſeconde fois. Un Peintre y aura encore bien plus de peine ; quand il ſongera à attraper un de ces agrémens délicats que vous avés, un autre

lui échapera, ſon pinceau en laiſſera paſſer aſſurément quelques-uns ſans les repréſenter, au lieu que mon cœur n'en laiſſe paſſer aucun qui ne ſoit vivement ſenti. Il n'y a que lui au monde qui tienne un compte exact de tous vos charmes, mais cet emploi-là eſt un peu dangereux.

A LA MESME.

LETTRE XLII.

NE l'avois-je pas bien dit qu'il y auroit une partie des beautés de votre viſage qui ne ſe laiſſeroient point peindre? Je les connois, elles ne ſont pas ſi aiſées à gouverner, & il s'en faut bien que l'on ne faſſe d'elles ce que l'on veut. Cependant on dit que votre Peintre vous fait extrêmement valoir l'effet qu'a produit votre Portrait qui a été vû chés lui, & qu'il prétend qui eſt le plus beau du monde, parce qu'en le voyant, M. l'Envoyé de... eſt devenu amoureux de vous. Ce n'eſt pas une grande merveille. Un Allemand

auroit grand tort, s'il ne se rendoit à la dixiéme partie de vos charmes, & s'il falloit que vous les employassiés tous contre lui. Le voilà fort assidu auprès de vous, & fort épris ; vous n'auriés qu'à faire porter votre Portrait dans toutes les Cours de l'Europe, & vous verriés venir de toutes parts des Envoyés qui ne seroient que pour vous ; au lieu que celui-ci étoit venu d'abord pour des Négociations, qu'à la vérité il pourra bien oublier depuis qu'il vous voit. J'entens parler de quelque dessein qu'il a de vous faire Madame l'Envoyée ; je vous déclare qu'en ce cas-là je ferai voir votre Portrait aux Ambassadeurs de Maroc, afin qu'ils vous demandent pour le Roi leur Maître, & que cela fasse une diversion. Votre beauté est si fort de tous les Païs, que je ne doute point qu'elle ne fît le même effet sur les Africains que sur les Allemands. Ne prendriés vous point plaisir à aller faire enrager tout le Serrail du Roi de Maroc, & à lui rendre trois ou quatre cens Femmes inutiles ? Vous aimés à faire des malices, celle-là seroit assés jolie ; il vaudroit toujours mieux prendre ce parti-là, que

d'aller ſe faire Allemande de gaieté de cœur.

A LA MESME.

LETTRE XLIII.

A Quoi ſert de feindre? Je ne ſuis point fâché du petit accident qui vous eſt arrivé à la chaſſe. Il vous ſervira à vous faire voir que la chaſte Diane ne veut point de vous. Il eſt aſſés honteux qu'une ſi ſage Déeſſe vous rebute; mais enfin depuis Califto, qui fut malheureuſement découverte à un bain pour n'être pas d'une taille irréprochable, Diane a pris réſolution de ne plus recevoir à ſa ſuite de jolies Nimphes, parce qu'elle les croit toutes ſujettes à caution; elle ne vous a point acceptée, & elle vous a fait ſentir que vous ne lui conveniés pas. Venus d'un autre côté, qui n'eſt pas ſi vertueuſe & ſi farouche, vous tend les bras d'une maniere riante & agréable. Vous n'aurés point à craindre avec elle des chûtes de cheval, ni des meurtriſſures univerſel-

les ; il pourra cependant arriver qu'elle vous fera quelquefois auſſi garder le lit : il y a de la peine par-tout ; mais du moins quand vous garderés le lit de par Venus, elle vous aura fourni d'avance de quoi vous conſoler ; au lieu que quand Diane vous auroit donné tous les Liévres de ſon Empire, aſſurément vous ne ſeriés pas payée de l'incommodité que vous ſouffrés préſentement. Abandonnés donc ce métier-là ; ſi vous m'en croyés, vous y êtes trop peu propre. Je voudrois que vous euſſiés pû voir comment vous vous prépariés à la chaſſe, ce malheureux jour que vous y allâtes. Vous aviés raſſemblé toutes vos graces naturelles & acquiſes ; vous aviés pris un air vif, animé, & tout-à-fait aimable ; vous aviés redoublé l'éclat de vos yeux, comme s'il eût été queſtion de tout cela pour prendre un Liévre. C'eſt que vous ne connoiſſés qu'une ſorte de chaſſe, & que vous vous imaginés que ce qui vous a réuſſi avec les hommes, vous doit réuſſir auſſi avec les bêtes. Contentés-vous de la premiere ſorte de capture vous n'entendés que celle-là. D'une converſation où vous

aurés pris tout ce qu'il y aura eu de gens de mérite, on ne vous rapportera point dans un Caroſſe toute meurtrie & toute briſée, comme on fit l'autre jour de cette maudite chaſſe, où vous ne prîtes rien.

A LA MESME.

LETTRE XLIV.

JE ne doute pas, Mademoiſelle, que ce ne vous ſoit une grande conſolation dans votre mal d'avoir un Médecin auſſi appliqué que... Il ne s'eſt pas contenté de voir tout le côté ſur lequel vous étiés tombée, il a voulu abſolument qu'on lui montrât l'autre auſſi, pour voir s'il n'y avoit point de meurtriſſures par contre-coup, & Dieu merci il n'y a rien trouvé; mais enfin cela eſt toujours d'une grande exactitude. Pour moi, je conſeillerai à toutes les jeunes & jolies perſonnes de prendre ce Médecin-là. Je ne ſai quelle récompenſe il aura pour avoir guéri vos bleſſures; mais je tiens que de les avoir

vûes, c'eſt déja une récompenſe ſuffiſante. Je m'informerai à lui de quelques particularités touchant votre perſonne, dont je crois qu'il n'y a point d'autre mortel qui puiſſe parler. Apparemment vous ne l'avés pas obligé fort étroitement au ſecret, & l'y euſſiés-vous obligé le plus étroitement du monde, vous êtes trop belle pour que le ſecret vous dût être gardé. Ce n'eſt pas pourtant que j'aie beſoin de la relation d'un témoin oculaire, je n'ai qu'à voir la Venus de Médicis, & m'imaginer vos habits ſur cette admirable Figure; vous voilà. J'ai appris une choſe que je vous avoue que je n'euſſe jamais crue; je ne m'attendois point que dans les endroits écorchés, il y dût jamais revenir une auſſi belle peau que celle qui y étoit, car la nature pouvoit-elle rencontrer ſi bien deux fois de ſuite à faire une peau? Cependant on m'aſſure que la ſeconde eſt tout auſſi belle qu'étoit la premiere; vous avés une beauté bien opiniâtre, & bien à l'épreuve de toutes ſortes d'accidens. Je crois Dieu me pardonne, que ſi vous aviés perdu un œil, il vous en reviendroit à la place un autre auſſi beau. Faites déformais

tout ce qu'il vous plaira, Mademoiſelle, retournés à la chaſſe, montés à cheval, tombés-en, il n'y a à craindre que pour votre vie, votre beauté eſt en ſûreté tant que vous vivrés. S'il vous étoit reſté de cet accident-ci des balafres & des cicatrices, qui doute qu'elles n'euſſent eu leur agrément?

A MONSIEUR de F...

LETTRE XLV.

J'Ai paſſé dans mon petit Voyage par le Gouvernement de notre Ami Saint... & il m'a prié de vous donner de ſes nouvelles. Vous allés être ſurpris d'apprendre que fait comme vous le connoiſſés, il eſt l'Adonis de toute la Ville, & ce qui m'en plaît, c'eſt qu'il eſt aſſés naturel pour en être ſurpris lui-même. Toutes les Femmes ébloüies de l'éclat de ſa dignité, lui font les yeux doux; & comme il n'avoit point du tout été gâté par celles de Paris, il rit de tout ſon cœur de ſe voir devenu tout-à-coup les délices de toutes les

Belles. Il y a dans la Ville un certain homme qui fait le beau, & qui ſans cela le ſeroit aſſés: il mettoit à mal tout ce qu'il trouvoit avant l'arrivée de M. le Gouverneur; mais depuis ce temps-là on ne fait plus que médire & que plaiſanter du bel homme, afin d'encourager l'affreux Gouverneur à ne le pas craindre. Il joue dans tout cela un fort bon perſonnage, l'amour ne lui a jamais été rien; ſa paſſion dominante eſt la raillerie, & il reſſemble autant à un Singe par dedans que par dehors. Ces Femmes font des pas vers lui, & il recule fondé ſur ſa laideur, qui ne lui permet pas, dit-il, de porter ſes regards ni ſes penſées ſur de ſi belles perſonnes; il leur avoue avec une ingénuité affectée qu'il n'y a jamais eu que Madame la Gouvernante, qui eſt encore plus laide que lui, dont il ait pû obtenir quelque choſe. Sur cela on lui tient des diſcours généraux contre la beauté des hommes; & il prétend même qu'une fort jolie Créature ayant été aſſés naïve pour lui dire en rougiſſant & en baiſſant les yeux qu'il n'étoit point ſi laid, il le lui ſoutint & le prouva par le dénombrement de

toutes ſes laideurs. Il m'a fait remarquer une Dame qui croit avoir des droits particuliers ſur lui, parce qu'elle a été Maîtreſſe du précédent Gouverneur; il dit qu'elle a conſervé de ſon ancienne élévation des manieres hautes, & qu'elle lui fait entendre que les autres qui ne ſont pas ſtilées comme elle aux affaires du Gouvernement, ne ſont pas dignes de lui. Mais les autres auſſi ſe ſervent de cette raiſon-là même pour l'exclure du rang où elle aſpire, & on inſinue ſouvent à M. le Gouverneur qu'elle n'a à lui donner que les reſtes de ſon Prédéceſſeur. Beau combat entre toutes ces Belles pour un ſi laid Perſonnage, & qui même ne fait que s'en moquer! Je voudrois que vous euſſiés été des converſations que nous avons eues ſur ce ſujet en buvant enſemble. Je n'ai jamais vû ſon ſtile burleſque plus vif & plus animé. Il ne pouvoit avoir une meilleure récompenſe de ſes ſervices, que d'être envoyé parmi toutes ces têtes folles qui lui fourniſſent une ample matiere de ſe réjouir. Il n'y a en ce païs-là que les hommes qui ſoient ſages; car je n'en ai pas vû un ſeul touché de l'honneur

d'être amoureux de Madame la Gounante, ils n'ont point cette noble ambition.

A MONSIEUR de la S...

LETTRE XLVI.

N'Empêcherés-vous pas votre Ami de faire la folie à laquelle il se prépare? J'en tremble, par l'intérêt que vous me faites prendre en lui. Quoi! parce qu'il a surmonté tous les obstacles qui s'opposoient à son Mariage, & qu'il est enfin possesseur de la Belle... il va rompre avec le monde, & s'enfuir à la Campagne, résolu d'y passer sa vie avec elle seule, & jaloux de partager sa vûe avec d'autres? Quel transport est-ce-là? Le plus adorable objet qui soit dans l'Univers ne se peut-il pas bien posseder au milieu de Paris? Que... attende encore quatre ou cinq ans; s'il trouve au bout de ce temps-là que la retraite & la solitude lui soient nécessaires pour jouir pleinement de son bonheur, on souffrira qu'il se retire dans les

déſerts avec ſa Nimphe ; s'il veut même, on lui donnera un terme beaucoup plus court ; mais enfin il ne faut pas compter ſur un commencement de Mariage, la ſuite y reſſemble trop peu. Dites-moi, s'il vous plaît, ils ſeront deux à cette Campagne ; s'ils ne ſont tous deux également charmés, la Campagne ne vaudra rien. Eſt-il ſûr du goût de cette Belle qu'il vient d'épouſer ? Se contentera-t-elle de ne voir toujours que des arbres & lui ? Il faudroit pour ce qu'il fait, pouvoir répondre & de ſoi & d'un autre ; & la moitié de cela, qui eſt la plus aiſée, eſt encore au-deſſus de la force humaine : il ne ſonge pas qu'une ſolitude, où il ſera continuellement avec ce qu'il aime ſans aucune diſtraction, uſera ſa paſſion en moins de rien ; elle ſera plus épuiſée d'un mois de Campagne, qu'elle n'eût été d'une année de ſéjour à la Ville. Ce n'eſt pas ainſi que les paſſions doivent être conduites ; il faut étendre leur durée avec adreſſe, & les faire filer, pour ainſi dire, autant qu'on peut, en ſe ménageant de petits repos, des intervalles, d'autres occupations même. Votre Ami n'entend guére cet art-là.

Pour moi je m'en ſers & m'en trouve bien.

AU MESME.

LETTRE XLVII.

VOus ſouvient-il de ce que je vous mandai il y a deux mois ? Je trouvai hier votre Ami à la Comédie. Le voilà déja revenu à Paris, & il a fait encore bien pis, il a laiſſé ſa Femme à la Campagne. Il eſt vrai qu'il m'a dit qu'il a une petite affaire qui ne l'arrêtera ici que quelques jours ; mais voulés-vous gager que cette petite affaire ira lentement ? J'ai déja connu ſon refroidiſſement à ſes manieres de parler ; elles ſont pourtant les mêmes qu'elles étoient il y a deux mois, mais elles ne ſont pas ſoutenues du même air. Il étoit aiſé de remarquer qu'il ne pouvoit trouver de termes pour exprimer ſon contentement ; maintenant il ne ſe ſert que par habitude de ſes anciennes expreſſions ; il dit froidement des choſes

vives ; & en vérité il ne les dit que pour ſe ſauver du deshonneur d'un changement ſi prompt. Il ſent lui-même cette différence, & évite une matiere qui étoit il y a quelque temps la ſeule dont il pût parler. Il me paroît tout honteux de n'être plus ſi amoureux qu'il l'étoit. Il employe même en parlant de l'amour, quelques termes peu reſpectueux ; Il lui donne les noms de folie, d'entêtement, corrigés à la vérité par quelques épithetes honorables ; mais il n'importe ; il ne parloit pas toujours ainſi. Je le plains ; il s'eſt engagé non-ſeulement envers Madame... mais ce qu'il y a de pis, envers le Public, à être toujours amoureux. Il faudroit bien que la Belle s'accoutumât à la diminution de ſa tendreſſe, & lui fît quartier : mais le Public qui n'y a nul interêt ne lui en fera point, il exigera de ce pauvre Garçon qu'il demeure à ſa Campagne ; s'il y manque, comme aſſurément il y manquera, Dieu ſait les plaiſanteries. Il auroit bien de l'obligation à qui lui feroit dans peu quelque Procès qui l'obligeroit à venir ſéjourner à Paris ; je lui conſeillerois de s'y rétablir inſen-

sblement, en prenant d'abord un Appartement dans une Auberge, & puis comme l'affaire traîneroit, une Maison. Il faudra qu'il revienne d'un air humble, & presque demandant grace. Quelle folie aussi de s'aller confiner à la Campagne en publiant par-tout, *je suis amoureux pour le reste de ma vie, je n'ai plus besoin du commerce des hommes!*

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE XLVIII.

NE doutés point, Mademoiselle, que je n'aie été charmé de la maniere dont vous vous tirâtes hier de la périlleuse conversation que vous eûtes avec cette Demoiselle qui venoit vous livrer un assaut de bel esprit. Je crois bien qu'elle sortit persuadée d'avoir eu l'avantage, parce que vous aviés beaucoup moins parlé qu'elle; mais je vous en estime davantage d'avoir sû remporter sur elle une victoire qui ne l'ait pas blessé. Il y eut de votre part la plus ingénieuse malice du monde à lui

laiſſer avoir de l'eſprit tant qu'elle voulut, & à ne placer de temps en temps que des choſes ſimples & pourtant fines, qui auroient dû la rappeller de ſes hautes idées, ſi elle vous eût bien entendue. Sans mentir, je ne vous ai jamais trouvée plus ſpirituelle, ni même plus belle, parce qu'une crainte ſecrette de vous laiſſer ſurpaſſer anima vos yeux & votre viſage, & que l'application que vous aviés à jetter du ridicule ſur de ſi beaux diſcours, rendit votre air plus fin. Juſqu'à préſent quand j'ai été touché de quelqu'un, je lui ai toujours donné dans mon imagination ce qui lui manquoit; j'avois regret à laiſſer imparfaite une belle idée qui devoit régner dans mon eſprit, & que j'achevois de ma pure libéralité; mais de bonne foi, je ne vous donne rien, vous êtes la premiere perſonne que j'aie aimée telle qu'elle étoit, & qui ne m'ait rien dû de ſes charmes. Auſſi je ne pourrai me vanger de vous comme j'ai fait de beaucoup d'autres, que je remettois dans leur état naturel, & à qui je retranchois tous les faveurs de mon imagination, lorſque je n'étois pas content. Votre mérite tiendra toujours

bon

bon contre mes reſſentimens, & je ne m'attens point à avoir jamais la conſolation de vous trouver moins aimable, quand même j'aurois le plus d'envie de ne vous point aimer. Il me ſemble qu'il y a de l'imprudence dans l'aveu que je vous fais, mais enfin je vous ai promis de ne vous dire jamais rien que de vrai. Rien que de vrai en amour! Cela n'eſt preſque pas concevable; il falloit que je fuſſe déja bien fou quand je vous fis une ſemblable promeſſe. Si jamais vous permettiés à ma raiſon de revenir un peu, je vous déclare que je prétendrois bien recommencer à mentir ſelon la coutume de la vraie galanterie. Juſque-là, je ne ſai combien d'artifices d'amour que je puis avoir appris, me demeureront inutiles; je ſavois aſſés bien jouer une de ces langueurs qui touchent, ou prendre de ces manieres vives qui ſéduiſent, & j'ai vû plus d'une aimable perſonne ſe paſſionner à mes repréſentations; mais je renonce avec vous à tout mon acquit, & je vous aime comme un homme qui n'a jamais aimé que vous. Le peu qu'il s'en faut que cela ne ſoit vrai, ne vaut pas la peine d'en parler. Il ſeroit beau voir

mes autres passions se comparer à celle-ci ?

A LA MESME.

LETTRE XLIX.

JE n'ai point encore éprouvé d'empire si rude que le vôtre. Quoi ! vous dites qu'il n'est pas possible que je ne vous trompe, parce que jai marqué jusqu'à présent trop de plaisir à être avec vous, & qu'il n'a pas paru que je me sois ennuyé un seul moment ? Vous prétendés que cela n'est pas naturel, & qu'il y a de l'art dans mes manieres. En vérité je suis bien malheureux ; il ne me sera point permis de ne me point ennuyer, lorsqu'effectivement je suis le plus content du monde ! Comment voudriés-vous que je fisse ! Il n'y a que trois ans que j'ai l'honneur de vous voir, tous vos agrémens me sont encore nouveaux, & de la maniere dont vous les savés renouveller & les faire succéder les uns aux autres, vous en avés encore pour plus de vingt ans, sans

tomber dans aucune répétition de charmes. Attendés que ce temps-là soit passé, je tâcherai de faire alors ce que vous souhaités de moi, je m'ennuyerai ; il me semble que c'est-là se mettre à la raison. Je sai bien que ce qui rend l'amour de si peu de durée, c'est qu'on le pousse toujours au-delà du naturel. On veut être, par exemple, dans une extase perpétuelle auprès de ce qu'on aime, toujours également ravi & enchanté. La nature ne comporte point cela ; apparemment vous voulés ménager ma tendresse, en lui accordant la permission de se relâcher quelquefois. Le motif est obligeant, & vous pouvés croire que j'en sens bien le prix ; mais enfin, Mademoiselle, il n'est pas possible d'avoir la complaisance de s'ennuyer avec vous. Cherchés qui vous fasse la Cour à ce prix-là. Je doute que Des... même, Personnage si ennuyé & si ennuyeux, pût vous contenter.

A M. LE CHEV. de L...

LETTRE L.

VOus êtes donc sur le point d'épouser l'aimable Dévote à qui vous faites la cour depuis si long-temps, & vous renoncés pour elle à l'Ordre de Malte? Vous alliés vous faire un bon Religieux, & vous avés changé ces pensées pieuses en des desseins de Mariage. Voilà comme les belles Dévotes sont dangereuses pour les meilleurs Religieux. Je m'étonne qu'elle ne fasse pas conscience de vous ôter à la Chrétienté, dont vous eussiés soutenu les interêts toute votre vie contre les Othomans; car vous ne vous souvenés plus qu'il y ait des Turcs au monde, & il ne tiendra pas à vous désormais qu'ils ne fassent bien des conquêtes. Peut-être n'a-t-elle pas songé à cela; mais si je vous voulois du mal, je lui représenterois combien vous êtes brave & vaillant, & combien l'Alcoran gagne par votre Mariage. Peut-être aussi croit-

elle en vous épouſant & en vous convertiſſant, faire une Caravane auſſi glorieuſe à la Chrétienté, que toutes celles que vous euſſiés faites contre les Turcs. Mais, dites-moi, ne ſeriés-vous pas bien embarraſſé, ſi au lieu qu'on vous demandoit à Malte vos preuves de Nobleſſe pour vous recevoir Chevalier, Mademoiſelle de G... vous demandoit vos preuves de dévotion avant que de vous recevoir pour ſon Mari ? Je ne crois pas que vous en ayés d'autres juſqu'à préſent que votre tendreſſe pour elle ; mais apparemment elle ſe contente de cette preuve-là, & en attendant qu'elle vous inſpire un amour divin, elle s'accommode toujours de l'amour profane qu'elle vous a inſpiré. Les Dévotes ſavent bien aller à leurs fins : je gage que celle-ci, ſous prétexte de vouloir vous convertir, vous aime, & que dans tous les ſermons qu'elle vous fera, la vertu de fidélité conjugale ne ſera pas oubliée. Au fond comme elle aura été l'inſtrument de votre converſion, il ſera juſte qu'elle en ait le profit. Je vous aſſure qu'aucune converſion n'eut jamais un inſtrument plus agréable, &

reux devoirs d'une Femme, & qu'elle n'ait rendu ſon mari le plus heureux de tous les Conquérans par la difficulté de la conquête. Elle aura bien fait ; le bonheur qu'elle pouvoit lui donner, avoit beſoin d'aſſaiſonnement.

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE LII.

JE vous vis hier ſi ſenſible à l'*Opera*, Mademoiſelle, & hors de-là vous me le paroiſſiés ſi peu, que je ne puis m'empêcher de vous le reprocher. Apparemment vous laiſſés agir votre cœur à l'*Opera*, parce qu'il n'y a rien de vrai, & vous vous contraignés avec moi, parce qu'il y a trop de vérité dans tout ce que je vous dis. Je ne ſai comment vous l'entendés, mais ce devroit être tout le contraire. J'ai beau vous dire des choſes touchantes, elles ne vous font point tirer votre mouchoir de votre poche. Si du Mény les diſoit, il y auroit bien des larmes verſées. Eſt-ce qu'on ne pourra vous toucher ſans vous tromper ?

tromper ? Ce ſeroit une deſtinée aſſés fâcheuſe pour vous & pour moi, & peut-être encore plus pour moi, qui perdrois toute eſpérance à votre égard. La plus jolie choſe du monde eſt une jolie perſonne comme vous, qui eſt vivante, c'eſt-à-dire qui a des ſentimens, car les ſentimens & la vie c'eſt une même choſe ; & qu'eſt-ce à votre avis, de n'être vivante qu'à l'*Opera* ? Songés que vous ne vivrés tout au plus que trois fois la ſemaine, trois heures à chaque fois, & en payant tribut à Monſieur de Lully. Cela s'appelleroit ne vivre que par machines, & comme ces perſonnes infirmes qui ne ſubſiſtent qu'à force de remédes. Il faudroit aſſembler un grand nombre de gens, préparer de la Muſique avec beaucoup d'art & de peine, faire retentir à vos oreilles je ne ſai combien d'Inſtrumens, & tout cela pour vous faire avoir quelque petit ſentiment. Pour moi, ſi j'étois en votre place, j'en voudrois avoir plus naturellement & à moins de frais. Un homme ſeul ſuffiroit pour cela ; & pourvû que vous apportaſſiés de votre part de certaines diſpoſitions, vous ſeriés plus vivante en voyant & en écoutant cet homme-là,

que vous ne l'êtes à l'*Opera* même. Enfin la vie ne conſiſte pas à prendre de l'air dans ſes poumons, & à le rendre ; elle conſiſte à prendre dans ſon cœur, & à rendre des ſentimens. C'eſt par-là que la vie de l'*Opera* eſt très-imparfaite ; vous prenés quelque choſe, il eſt vrai, mais vous ne le redonnés point. Du Mény vous a touchée, mais je vous déclare qu'il ne ſe ſoucioit point de vous. Il faut vivre d'une meilleure maniere, puiſqu'enfin cela ſe peut.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des Titres & Sujets contenus dans ce premier Volume.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS.

I. ALexandre, Phriné.
Quels caracteres sont le plus de bruit. pag. 5
II. Milon, Smindiride.
Sur la délicateſſe. 10
III. Didon, Stratonice.
Sur l'intrigue que Virgile attribue fauſſement à Didon. 14
IV. Anacreon, Aristote.
Sur la Philoſophie. 16
V. Homere, Esope.
Sur les myſteres des Ouvrages d'Homere. 24
VI. Atenais, Icasie.
Sur la biſarrerie des Fortunes. 28

DIALOGUES DES MORTS Anciens avec des Modernes.

I. Auguste, Pierre Aretin.

Sur les louanges. 32

II. SAPHO, LAURE.

S'il a été bien établi que les hommes attaquent, & que les femmes se défendent. 39

III. SOCRATE, MONTAIGNE.

Si les Anciens ont eu plus de vertu que nous. 44

IV. L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

Quelles morts sont les plus généreuses. 50

V. ERASISTRATE, HERVÉ.

De quelle utilité sont les découvertes que les Modernes ont faites dans la Physique & dans la Médecine. 59

VI. BERENICE, COSME II. DE MEDICIS.

Sur l'immortalité du nom. 63

MORTS MODERNES.

I. ANNE DE BRETAGNE, MARIE D'ANGLETERRE.

Comparaison de l'Ambition & de l'Amour. 69

II. CHARLES V, ERASME.

S'il y a quelque chose dont on puisse tirer de la gloire. 76

III. ELISABETH D'ANGLETERRE, LE DUC D'ALENÇON.

Sur le peu de solidité des plaisirs. 82

IV. GUILLAUME DE CABESTAN, ALBERT FRIDERIC DE BRANDEBOURG.

Sur la folie. 86

V. AGNÈS SOREL, ROXELANE.

Sur le pouvoir des Femmes. 91

VI. JEANNE I. DE NAPLES, ANSELME.

Sur l'inquiétude qu'on a pour l'avenir. 97

MORTS ANCIENS.

I. HEROSTRATE, DEMETRIUS DE PHALERE.

Que les Passions sont nécessaires. 104

II. CALLIRHÉE, PAULINE.

Qu'on est trompé autant que l'on a besoin de l'être. 110

III. CANDAULE, GIGÉS.

Sur la vanité & sur l'indiscrétion. 116

IV. HELENE, FULVIE.

Sur les grands événemens. 121

V. PARMENISQUE, THÉOCRITE DE CHIO.

Que la raison est triste, & même peut être inutile. 125

VI. BRUTUS, FAUSTINE.

Sur la liberté. 133

MORTS ANCIENS AVEC DES Modernes.

I. SENEQUE, SCARRON.

Sur la sagesse qui vient de la raison, est plus sûre que celle qui vient du tempérament. 138

II. ARTEMISE, RAIMOND LULLE.
Sur la perfection où les Hommes aſpirent. 145
III. APICIUS, GALILÉE.
Qu'il ſe peut trouver de nouvelles connoiſſances, & non pas de nouveaux plaiſirs. 150
IV. PLATON, MARGUERITE D'ECOSSE.
Si l'amour peut être ſpirituel. 156
V. STRATON, RAPHAEL D'URBIN.
Sur les Préjugés. 163
VI. LUCRECE, BARBE PLOMBERGE.
Que la gloire a plus de force que le devoir. 171

MORTS MODERNES.

I. SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.
Qu'il y a quelque choſe dans la vanité qui peut être bon. 178
II. PARACELSE, MOLIERE.
Sur la Comédie. 183
III. MARIE STUART, DAVID RICCIO.
Si l'on peut être heureux par la raiſon. 190
IV. LE TROISIÉME FAUX DEMETRIUS, DESCARTES.
Qu'on ne ſe dégoûtera point de chercher la vérité, quoique ſans ſuccès. 194

V. La Duchesse de Valentinois, Anne de Boulen.
Comment les grandes choſes ſe font. 201
VI. Ferdinand Cortez, Montezume.
Quelle eſt la différence des Peuples barbares & des polis.
Jugement de Pluton ſur les deux Parties des Dialogues des Morts. 217

TABLE
DES LETTRES GALANTES.
PREMIERE PARTIE.

Lettre I. *A Madame de G... Déclaration d'un amour à venir.* pag. 299
Let. II. *A Monſieur du T... qui avoit un procès, & qui étoit amoureux de la femme de ſon Rapporteur.* 301
Let. III. *Au même, ſur la perte de ſon procès.* 304
Let. IV. *A Monſieur le M. de V... ſur le Chevalier... qui aimoit une Griſette.* 306
Let. V. *A Mademoiſelle de C... qui étoit nouvellement venue d'Angleterre en France.* 308

LET. VI. *A Mademoiſelle de J... Declaration badine d'amour.* 310
LET. VII. *A la même, ſur la fierté avec laquelle elle avoit reçu la déclaration d'amour.* 312
LET. VIII. *A la même, ſur les rigueurs qu'elle lui marquoit depuis qu'il s'étoit déclaré.* 314
LET. IX. *A la même, ſur ce qu'il alloit s'éloigner d'elle.* 316
LET. X. *A la même, récit de ſon voyage, & des effets de l'abſence.* 318
LET. XI. *A Monſieur de C... ſur ce qu'il étudioit la Philoſophie de Deſcartes.* 321
LET. XII. *A Madame D... qui prétendoit avoir entretenu quatre heures un Eſprit familier, qui parloit par la bouche d'une petite Fille à laquelle il s'étoit attaché.* 324
LET. XIII. *A Mademoiſelle de J... ſur un procès qu'elle avoit contre ſon Receveur.* 328
LET. XIV. *A la même, ſur le même ſujet.* 329
LET. XV. *A la même, ſur ſon retour auprès d'elle.* 331
LET. XVI. *A la même, ſur un Rival qu'il avoit trouvé à ſon retour.* 334
LET. XVII. *A la jeune Angloiſe.* 336
LET. XVIII. *A Mademoiſelle de L. M.*

ſur ce qu'elle étoit ſur le point de quitter la Religion Proteſtante, & d'épouſer un Catholique. 338

LET. XIX. *A Madame de P. ſur ce qu'elle ne vouloit point conſentir au Mariage de ſa Fille avec un de ſes parens.* 341

LET. XX. *A Monſieur de S... ſur la diſpenſe qu'il avoit obtenue pour épouſer Mademoiſelle de P.* 344

LET. XXI. *A Monſieur le C. D. L. R. ſur ce qu'il étoit amoureux trop triſtement.* 345

LET. XXII. *Au même, ſur ſon excès de délicateſſe en amour.* 349

LET. XXIII. *A M. le M. de C... Il lui confie le chagrin qu'il a de n'avoir point de Maîtreſſe.* 352

LET. XXIV. *Au même, ſur la maniere dont il vivoit avec cette Maîtreſſe qu'il n'aimoit plus.* 354

LET. XXV. *Au même, ſur la joie qu'il a d'avoir un ſucceſſeur auprès de la Maîtreſſe abandonnée.* 358

LET. XXVI. *A Mademoiſelle de T. ſur l'envie qu'il avoit de ſe venger des infidélités qu'elle lui faiſoit, en aimant une Flamande.* 360

LET. XXVII. *A la même, ſur ce qu'elle avoit parlé de lui en dormant.* 362

LET. XXVIII. *A la même, ſur le même ſujet.* 364

LET. XXIX. *A la même, ſur ce qu'elle alloit ſe marier.* 366
LET. XXX. *A la même, ſur ce qu'il ne pouvoit ſe venger d'elle avec la Dame Flamande.* 369
LET. XXXI. *A Monſieur R... ſur un de leurs Amis, qui épouſoit une Vieille qui étoit riche.* 371
LET. XXXII. *A Mademoiſelle de C. en lui envoyant l'Extrait de ſon Baptême.* 374
LET. XXXIII. *A Monſieur R... Il lui demande s'il ſe fera aimer d'une Femme, dont la folie eſt le bel eſprit, en la confirmant dans ſa folie.* 377
LET. XXXIV. *Au même. Continuation du même ſujet.* 379
LET. XXXV. *A Madame de L. S. Récit d'un péril qu'il avoit couru ſur l'eau avec Mademoiſelle de L. S.* 381
LET. XXXVI. *A la même. Récit d'un Voyage que Mademoiſelle de S. avoit fait chés lui.* 384
LET. XXXVII. *A Madame D. V. en lui envoyant un More & un Singe.* 386
LET. XXXVIII. *A la même, ſur la mort du Singe.* 388
LET. XXXIX. *A Monſieur... en lui envoyant du Quinquina.* 390
LET. XL. *A Madame... Lettre galante de recommandation pour un de ſes Amis*

qui alloit plaider dans la Ville où elle étoit. 393

LET. XLI. *A Monſieur d'A... ſur la conduite qu'il devoit tenir dans la Ville où il alloit plaider.* 395

LET. XLII. *A Monſieur d'O... ſur ce qu'il vouloit ſe marier contre le gré d'un Pere réſolu à le déshériter.* 399

LET. XLIII. *Au même. Avis pour découvrir les vrais ſentimens qu'avoit pour lui la perſonne qu'il vouloit épouſer.* 402

LET. XLIV. *Au même. Conſolation ſur les obſtacles que ſon Pere apportoit à ſon mariage.* 405

LET. XLV. *A Madame d'O... Compliment ſur ſon mariage.* 408

LET. XLVI. *A Mademoiſelle de N. ſur ce qu'elle alloit venir à Paris pour la premiere fois.* 410

LET. XLVII. *A Madame de N. ſur la venue de ſa Fille à Paris.* 411

LET. XLVIII. *A la même, Récit d'une Maſcarade extraordinaire qu'il avoit faite avec Mademoiſelle de N...* 413

SECONDE PARTIE.

LETTRE I. *A Monſieur d'U... ſur un Mari peu aimable, aimé par ſa Femme*

dans les commencemens du mariage. 417
LET. II. *Au même, sur le même Mari qui n'étoit plus aimé.* 420
LET. III. *A Monsieur d'A... sur une Mere âgée, que sa fille empêche adroitement de se marier.* 422
LET. IV. *A Mademoiselle de L... qui est la jeune Demoiselle de la Lettre précédente sur ce qu'il avoit feint, pour l'allarmer un peu, de faire la cour à sa Mere.* 425
LET. V. *A Madame... Histoire d'un homme, qui pour venir à bout de la rigueur d'une Dame dont il étoit amoureux, avoit fait semblant de vouloir mourir de faim.* 427
LET. VI. *A Monsieur d'E... sur les visites qu'il avoit rendues à Mademoiselle de V... Pensionnaire dans un Couvent.* 432
LET. VII. *Au même, sur ce qu'il avoit envoyé Cirus à Mademoiselle de V...* 434
LET. VIII. *A Mademoiselle de... sur ce qu'il prenoit soin de lui former l'esprit, & sur la tendresse qu'il commençoit d'avoir pour elle.* 437
LET. IX. *A Monsieur d'E... sur ce qu'il s'étoit brouillé au Couvent où étoit Mademoiselle de V... pour quelque chose de peu obligeant qu'il avoit dit d'une Religieuse.* 440
LET. X. *A Mademoiselle de V... sur ce*

qu'elle alloit entrer dans le monde. 442
LET. XI. *A Monsieur le Chevalier du B... sur son attachement pour une personne laide, âgée, mais qui avoit de l'esprit.* 445
LET. XII. *Au même. Continuation du même sujet.* 448
LET. XIII. *Au même. Exhortation à céder à un Rival qu'il avoit.* 451
LET. XIV. *A Monsieur ..... Plainte d'aimer une personne trop mélancolique & trop passionnée.* 453
LET. XV. *Au même. Expédient dont il s'étoit servi pour abandonner honnêtement une Maîtresse mélancolique.* 455
LET. XVI. *Au même. Plainte des mauvais succès de cet expédient.* 458
LET. XVII. *A Monsieur d'E... Récit de ce qui se passa la premiere fois que Mademoiselle de V... alla à l'Opera.* 460
LET. XVIII. *A Monsieur d'E... Il invite à venir voir Mademoiselle de V... jouer du Theorbe.* 464
LET. XIX. *Au même. Histoire d'un Bal, où Mademoiselle de V... avoit causé de grands évenemens.* 466
LET. XX. *A Monsieur de S... sur ce qu'il attendoit la mort d'un vieux Mari pour épouser sa Femme.* 472
LET. XXI. *A Monsieur du P... sur le mariage du Comte d'... avec la fille d'un Marchand, à qui il ne pouvoit faire pre-*

dre des manieres de Comteſſe. 475
LET. XXII. *Au même, ſur le chagrin du Comte d'... de n'avoir que des Filles.* 477
LET. XXIII. *A Monſieur d'E... Il marque l'embarras où il eſt de ce qu'on le veut marier très-avantageuſement.* 480
LET. XXIV. *Au même. Il marque la joie qu'il a d'avoir trouvé le moyen de rompre ſon mariage.* 483
LET. XXV. *A Monſieur de... ſur une Vieille que ſon Amant avoit battue.* 486
LET. XXVI. *A Mademoiſelle de V... lorſqu'elle avoit la petite Vérole, & qu'il lui avoit enſeigné un Remède qui la devoit empêcher d'être marquée.* 488
LET. XXVII. *A la même, ſur l'obligation qu'elle lui a de n'être point marquée de la petite Vérole.* 490
LET. XXVIII. *A Monſieur d'A... Compliment ſur la mort de ſon Beaufrere.* 493
LET. XXIX. *A Monſieur des T... Il lui raconte en quel embarras eſt ſa Famille ſur une Niéce qu'il a nouvellement mariée, qui ne ſe veut point acquitter de ſes devoirs.* 494
LET. XXX. *Au même. Mauvais ſuccès d'un artifice dont il s'étoit ſervi pour réduire ſa Niéce.* 497
LET. XXXI. *Au même. Comment des valeurs qu'il eut ſa Niéce l'ont réduite.* 500
LET. XXXII. *A Monſieur de L... ſur le*

mariage d'un homme qui avoit toujours fait profession de mépriser les Femmes. 503
LET. XXXII. *A Monsieur de B... Histoire d'un mari gouteux qui avoit retiré sa femme de la galanterie.* 505
LET. XXXIV. *A Monsieur Des... Il lui conte comment il avoit renoncé à une Femme qu'il aimoit, parce qu'elle passoit sa vie à jouer à la Bassette.* 509
LET. XXXV. *Au même. Comment la Dame avoit été obligée de quitter la Bassette, de se mettre au lait d'Anesse, & de songer à le rappeller.* 512
LET. XXXVI. *A Mademoiselle d'Her... Exhortation à se marier secrettement avec le Marquis de la F...* 513
LET. XXXVII. *A la même. Conjouissance de son mariage secret.* 517
LET. XXXVIII. *A Monsieur le Marquis de la F... sur deux Enfans nés à la fois, qui avoient découvert le mariage secret.* 520
LET. XXXIX. *A Mademoiselle d'Her... sur ce qu'elle contribuoit elle-même à faire découvrir son mariage.* 523
LET. XL. *A Mademoiselle de V... sur le choix de l'habillement qu'on lui devoit donner dans un Portrait.* 526
LET. XLI. *A la même, sur ce qu'on l'avoit peinte en Flore.* 528
LET. XLII. *A la même, sur l'effet que son Portrait avoit fait sur un Seigneur Alle-*

mand. 530
LET. XLIII. *A la même, sur ce qu'elle étoit tombée de cheval à la Chasse.* 532
LET. XLIV. *A la même, sur la guérison des meurtrissures que sa chûte lui avoit faites.* 534
LET. XLV. *A Monsieur de F... sur un laid Gouverneur qui étoit couru par les Dames de sa Ville.* 536
LET. XLVI. *A Monsieur de la S... sur un homme qui se retiroit pour toujours à la Campagne avec une Femme dont il étoit fort amoureux, & qu'il venoit d'épouser.* 539
LET. XLVII. *Au même, sur le retour de cet homme à Paris.* 541
LET. XLVIII. *A Mademoiselle de V... Galanteries sur son mérite.* 543
LET. XLIX. *A la même. Réponse aux plaintes qu'elle faisoit de ce qu'il ne s'ennuyoit point avec elle.* 546
LET. L. *A Monsieur le Chevalier de L... qui renonce à l'Ordre de Malte, pour épouser une jolie Dévote.* 548
LET. LI. *A Monsieur D. L. sur le mariage d'une Demoiselle pour qui on ne devoit pas apparemment prendre des vûes de mariage.* 550
LET. LII. *A Mademoiselle de V... sur ce qu'elle avoit été fort sensible à l'Opera.* 552

Fin de la Table.